N° 704 38e Année Tome CXCIX 15 Octobre 1927

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | *Étranger....... 4 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

GEORGES DUHAMEL

Le Voyage de Moscou

Volume in-16 double couronne. — Prix........ **12** fr.

La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil Montgolfier, savoir :

1.625 ex., numérotés de 344 à 1.968, à.......... **35** fr.
25 ex., marqués à la presse de A à Z.. *hors commerce*.

IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ EN IN-8 RAISIN ET TIRÉ :

55 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 55, à.................................... 150 fr.

189 exemplaires sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 244, à.................................... 100 fr.

33 exemplaires sur Ingres vert, numérotés à la presse de 245 à 277, à.................................... 100 fr.

33 exemplaires sur Ingres crème, numérotés à la presse de 278 et 310, à.................................... 100 fr.

33 exemplaires sur Ingres bleu-gris, numérotés à la presse de 311 à 343, à.................................... 100 fr.

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot"
(et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal.)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES [1]

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et de géographie ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

ESSAI
SUR LE TOURMENT ROMANTIQUE

... Cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge. .

BAUDELAIRE.

Lorsqu'on prend dans la main, comme pour étreindre de la vie à venir, une poignée de grains de blé, il advient parfois qu'une épine, enfouie insidieusement, blesse et fasse crier....

Quand on embrasse d'une étreinte toutes les idées d'une époque ou d'une génération, on rencontre toujours la pointe secrète qui va jusqu'au cœur. Le phénomène littéraire et social n'est que le corollaire du débat moral. Et ceci devient d'un tragique trop commun, que l'homme ait toujours souffert de n'être qu'un homme par son corps quand toute son intelligence s'écrie : Éternité !

C'est en définitive un déchirant sanglot qu'exhale l'âme romantique sous des attitudes théâtrales, qu'on s'est plu d'ailleurs à amplifier, sous les oripeaux trop pittoresques dont on l'a affublée. L'inquiétude d'un Pascal y déferle en sourds prolongements, à travers une sensibilité déjà préparée par les subtiles « philosophies » du XVIIIe siècle, si curieux, si mobile, si plein d'audaces et de réticences à la fois.

Singulier moment de notre histoire, ce XVIIIe siècle, auquel Faguet reproche, un peu âprement sans doute, de n'être ni

chrétien ni français. Sa première moitié plonge avec amour dans tous les criticismes. La seconde, devenue sceptique, incline vers le rationalisme.

Si c'est le siècle de Newton, de Locke, de Hume, de Kant, de Condillac qui s'efforce pour « raisonner en métaphysique avec autant d'exactitude qu'en géométrie », de Diderot, de Rousseau, de d'Alembert et de Voltaire, si la balance de Lavoisier maintient le juste équilibre de la raison au milieu des oscillations des idées, il ne faut pas oublier que c'est aussi le siècle de Swedenborg, grand interrogateur du monde céleste, de Jacob Bœhme, le cordonnier inspiré, d'Eckartshausen qui prétend, selon Pythagore, remonter à l'esprit par l'échelle des nombres, de l'Irlandais Berkeley affirmant que l'Univers n'existe pas en dehors des représentations de l'esprit, le siècle des Rose-Coix, des miracles du cimetière de Saint-Médard, au tombeau du diacre Paris, et des « amitiés spirituelles ».

Société aristocratique, pleine de curiosité aimable, souriante, de manies de raisonner à propos de tout et sur tout. Le goût des éclaircissements y favorise les hardiesses qui préparent les découvertes. Mais trop souvent la crédulité, l'enthousiasme, l'engouement passager, la folie imaginative se substituent à l'examen attentif et au jugement. Dans leur haute tension, les esprits convoitent la lumière. Ils sont prêts à beaucoup accepter, pourvu que la persuasion soit douce et agréable. Un dilettantisme plein d'urbanité les guide vers une compréhension plus simple de la vie.

Un nouveau mysticisme fleurit aussi, à peine contenu par ces limites évangéliques où se mouvait l'âme à la fois tendre et ambitieuse de Fénelon, un peu entraînée par le quiétisme de Mme Guyon. L'illuminisme a d'ailleurs gagné toute l'Europe : de l'Angleterre, par les pays du Nord, il s'est étendu vers la Russie où la Grande Catherine en a pris ombrage. C'est l'époque des extases, des ravissements, des clartés. Le gnosticisme triomphe en des noces spirituelles avec la Sophie céleste, cette Sophia de Bœhme, la

sagesse éternelle « visible comme un esprit pur, élémentaire, sans corps. »

Une importante fraction de l'élite acceptera les enseignements de l'énigmatique Martinez de Pasqualis, maître de mystères occultes dont il livre la tradition orale à ses fidèles des écoles théurgiques de Paris et de Bordeaux, puis de Claude de Saint-Martin, son curieux disciple, dont la doctrine conduit l'homme à rentrer dans sa vraie nature pour retrouver dans son âme la primitive pensée de Dieu.

Au dogme chrétien de la création, inconnu de la philosophie grecque, Claude de Saint-Martin mêle l'élément favori de la philosophie orientale : l'émanation. Il défend la spiritualité contre le matérialisme des rationalistes de l'Encyclopédie, contre les sensualistes de l'Ecole normale. Il glisse en somme vers le panthéisme mystique dont se défendirent mal les théosophes néo-platoniciens du moyen âge — entre autres le hardi Jean Scot Erigène — qui voyaient partout la divinité, la mêlaient à tout, et dont Saint-Martin se fait l'exégète (1).

Mais dans la pensée subtile du théologien médiéval, tout en coexistant avec Dieu, tout en étant des participations de la Tri-Unité divine, les idées ou archétypes ne sont pas absolument co-éternelles. Elles reçoivent du Créateur le don de vie. Dieu s'abandonne à la création sans cesser d'être au-dessus de toutes les catégories. Il est présent dans son œuvre, sans s'identifier avec elle. Ainsi est évitée par une habile distinction la confusion panthéistique de Dieu avec la nature.

Saint-Martin exploite à fond la doctrine. Il redonne une valeur nouvelle à la négation scholastique du mal, c'est-à-

(1) Scot Erigène, qui ne sépare pas la foi de la raison, n'a-t-il pas opportunément rappelé que la création est une manifestation de Dieu ? N'a-t-il pas fait de la vie une sorte de flux et reflux du principe divin ? Des idées ou archétypes, qui éternellement subsistent en Dieu, causes premières, « formes éternelles, essences immuables selon lesquelles le monde est formé et régi », découlent, en une sorte d'involution, tous les phénomènes visibles et invisibles : la substance avec les genres, les espèces, les individus. Puis dans un ordre, une ascension de sens inverse, ils retournent, fermant le cycle, se résorber en l'unité divine.

dire du néant. La seule pensée que Dieu a eue d'une chose, a dit Erigène, lui assigne une réalité. Or Dieu n'a pas pensé le néant. Donc, le mal n'existe pas dans le vouloir divin : seul l'homme en a créé la notion. Par la perfection humaine, de lui-même, le mal s'éliminera de la création. Comment ne pas entrevoir aussitôt quelle profonde répercussion un tel syllogisme aura sur les philosophes humanitaires du XVIIIe siècle, déjà touchés par les idées optimistes de Montaigne et de Malebranche ?

Restauré à travers les Pères de l'Eglise, définitivement imposé à la philosophie médiévale avec une audace qui expose Scot Erigène aux foudres de l'Eglise, le néo-platonisme émerge, une fois de plus, dans les écrits de Claude Saint-Martin.

Le « philosophe inconnu » ne considère-t-il pas, à son tour, que l'âme de l'homme est une pensée de Dieu ? Mais l'homme, s'écriera-t-il, a perdu sa pureté originelle ! Vieil homme, trop vieil homme, il doit s'efforcer de redevenir celui d'autrefois, tel que le forma la pensée créatrice ! Qu'il apprenne donc à rentrer dans sa vraie nature, ce sera sa gloire de retrouver en lui la présence divine ! Par cela même, il s'identifiera avec le Créateur.

Joseph de Maistre, qui considère Saint-Martin comme le plus instruit, le plus sage, le plus élégant des théosophes modernes, fera allusion au christianisme mélangé de platonisme et d'hermétisme de la « loge bleue », où il est permis à l'homme de désir de s'élever de grade en grade jusqu'aux connaissances des grands initiés.

L'enthousiasme pour les opérations de cette mystique hétérodoxe, tout en se voulant chrétienne, prépare les esprits à se passionner pour les innovations, pour les cures magnétiques d'un Mesmer qui, nourri des idées de Paracelse, dans la même année, avec son baquet à bouteilles, magnétisera 8.000 personnes, pour les thaumaturgies d'un Cagliostro, contre lesquelles la Faculté osera à peine protester. Il conduira, au début du siècle suivant, des expéri-

mentateurs réfléchis comme de Puységur, Deleuze et Braid, à leurs découvertes sur le somnambulisme provoqué.

De ce trouble métaphysique, préparé par l'illuminisme succédant à l'inquiétude de Pascal et au quiétisme, se dégagent deux pensées dominantes : recherche de Dieu à travers ses œuvres et lutte contre le mal infiltré dans la création. Elles créeront un engouement pour les manifestations d'une nature primitive, la prédominance des mouvements instinctifs, le règne de l'âme, et contribueront à faire rayonner d'un éclat mystique les mots : égalité, fraternité, que la Révolution inscrira sur le fronton des monuments publics.

§

La Renaissance, le néo-classicisme, avaient violenté la nature. L'art des jardins l'avait rapetissée, taillée, domestiquée.

Le redressement de la conscience grecque en face de l'univers se retrouve dans cette ordonnance impérieuse qui semble imposer le correctif du génie de l'homme à l'œuvre divine. Mais l'amour des prés et des champs a néanmoins survécu à travers La Fontaine, Fénelon, La Bruyère, les bergeries de Racan.

Le XVIIIe siècle, inclinant vers une aimable et naïve simplicité, préconise le retour vers le charme, vers l'imprévu de la nature vierge, ou, à défaut, vers les bois, les prairies, les bocages, les laiteries, la « petite maison aux volets verts ». Il ressuscite l'amour de l'homme, de l'animal, de la plante et prépare, à travers Delille, Roucher et Saint-Lambert, l'essor des harmonies poétiques. Avec Pluche, avec Nieuwentyt, d'autres encore, il prétend démontrer l'existence de Dieu par la description des merveilles du monde. Il s'extasie devant les spectacles de la terre, trouve une louable joie en l'étude des êtres vivants. Il se fie davantage à la sensibilité qu'il ne se repose sur la donnée expérimentale, mais analyse déjà avec un artiste souci d'exacti-

tude dont la corruption engendrera plus tard le bas-naturalisme.

Heureusement la science vient au secours de la raison. Les instruments de physique fouillent le ciel, le microscope s'efforce maintenant de pénétrer le mystère de la génération spontanée. Réaumur se passionne pour les insectes, Trembley pour les polypes, Guyton de Morveau pour les minéraux, Linné pour les végétaux, Buffon pour les époques de la nature, les quadrupèdes et les oiseaux, Daubenton pour l'anatomie. La demi-expérience refoule déjà les merveilles de la scholastique. Les philosophes de la nature, Bonnet, Oken, Haller, continueront cependant à mêler le sentiment à la science. Ils se souviendront de ces promenades où Rousseau se baigne dans les forces naturelles, compare les trois règnes, apprend par cœur le *Regnum vegetabile* de Murray, herborise et, selon le précepte de l'abbé Gaime, regarde, admire, croit.

Fidèle au piétisme que lui enseigna Mme de Warens, il a toujours Dieu présent en lui, non pas le Dieu de Voltaire, impassible et peu enclin à s'occuper des hommes, mais un Dieu « sensible au cœur », comme celui de Pascal. Devant l'œuvre divine, Rousseau pourra, somme toute, s'écrier :

> La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'Univers, forcent un solitaire à s'élancer incessamment vers l'auteur des choses et à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit et la cause de tout ce qu'il sent (2).

Il est ainsi conduit à construire une métaphysique :

> De vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'aperçois entre ma nature immortelle et la constitution de ce monde et l'ordre physique que j'y vois régner : j'y trouve dans l'ordre correspondant et dont le système est le résultat de mes recherches, les appuis dont j'ai besoin pour supporter les misères de ma vie. Dans tout autre système, je vivrais sans ressource et je mourrais sans espoir, je serais le plus malheureux des hommes.

(2) *Rêveries d'un promeneur solitaire*, 3e promenade.

Ce système auquel Rousseau fait allusion délimite la conception d'un monde idéal « semblable au nôtre et tout différent néanmoins », parce que la bonté et la vertu y règnent souverainement.

Il y voit évoluer des figures de rêve, des êtres imaginaires qui semblent créer une transition entre la créature et le Créateur. Dans sa septième promenade, il parle volontiers de « ces chères extases qui durant cinquante ans lui ont tenu lieu de fortune et de gloire ». La fin de sa vie devient une communion plus fréquente et, semble-t-il, plus directe avec ce monde d'exception et ses « habitants ».

On a pu se plaire à retrouver dans ces hantises le prolongement des émotions causées à Rousseau dans sa jeunesse par les lecturesde l'Astrée (3). Ne sont-elles pas davantage l'indice d'une introspection avide, d'une spiritualité de plus en plus affinée s'efforçant vers la conquête de plans supérieurs ?

Le primitivisme de Rousseau et de ses contemporains tient moins à une évolution romanesque du platonisme qu'à un aboutissement de l'incertitu de religieuse où se débattent les esprits de l'époque cherchant leur apaisement.

Le sarcasme de Voltaire qui raille l'état de pure nature, les théories de La Mettrie prétendant expliquer l'homme comme une machine, l'attitude de Diderot, fondateur du matérialisme expérimental, celle de d'Holbach qui ne considère les aspects du monde que comme des combinaisons infinies de matière derrière lesquelles le mot Dieu apparaît vide de sens, n'ont fait qu'accentuer le désarroi spirituel. Le rationalisme ne suffit pas pour nourrir les intelligences. A la suite de Rousseau, l'inquiétude cherche des retraites de verdure, des ermitages dans les grasses campagnes, les réduits les plus riants, où l'on peut plus librement se sentir vivre, où l'on peut méditer à l'aise ; elle réclame les paysages inconnus, les montagnes bleuâtres, les lacs sauvages où l'on se berce au bruit des vagues, de l'agitation de

(3) Ernest Seillière : *Le Romantisme*, Stock, éd., 1925.

l'eau. Les promeneurs solitaires vont quérir aux bois, aux landes, aux étangs, « des conseils pour vivre, des forces pour souffrir, des asiles pour oublier ».

Les âmes croient ainsi trouver non seulement un refuge, mais encore une liberté naïve en une étroite communion avec l'Univers. Guillard de Beaurieu deviendra l'élève de la nature. Morelly tentera d'en dégager les lois et, déjà, préconisera le communisme. Les fêtes galantes, la pastorale, la géorgique, se teinteront de la mélancolie d'un sentiment profond réveillé par Rousseau, Saint-Martin, Bernardin de Saint-Pierre, d'autres encore.

Peintre subtil de la nature, acharné à la décrire avec exactitude pour en figurer heureusement la grandeur, mais captif des apparences, Bernardin de Saint-Pierre s'en dégagera sur le coup d'aile de la philosophie et de la foi : « Comprendre, c'est s'émouvoir, dira-t-il, et s'émouvoir, c'est vivre. » Dès lors, trouvant dans la création des raisons profondes pour s'humilier, il tentera d'extraire de la magnificence des spectacles du monde la révélation de la Providence dans une harmonie sereine d'où irradient la bonté, la bienfaisance, l'humanité.

La recherche métaphysique a fait mollement glisser l'époque vers une religion naturelle pleine d'aménité et d'indulgence, vers une physiocratie d'où découlent une science et une morale du bonheur. Croyant suivre les enseignements de la nature et se rapprocher par cela même du Créateur, le siècle s'abandonne au libre jeu des passions que Fénelon considérait comme le « vrai amour déplacé qui s'est égaré hors de son centre » et dont les matérialistes eux-mêmes font l'apologie.

De là ces abandons, ces exagérations du sentiment, entretenus par le style d'une « *Nouvelle Héloïse* » qui brûle le papier et par l'influence des premiers romantiques allemands.

Fille spirituelle et frémissante de Rousseau, Mme de Staël

incarnera bien les deux aspects de ce XVIII[e] siècle « philosophe et sensible » à la fois.

Malgré l'influence modératrice des encyclopédistes, la sensibilité et l'imagination exaltées finiront par l'emporter sur la raison. Le paganisme classique d'André Chénier, continuateur des Grecs, est submergé par ce frémissement de vie désordonnée qui bouillonne hors des cadres de la stylisation classique. Le renouveau sentimental s'accentue avec les apports des littératures anglaise et allemande dont l'influence en France sera favorisée par l'esprit européen de M[me] de Staël.

Une sorte de vibration mentale est créée. La pensée collective évolue dans une atmosphère chaude. A travers les profondeurs de l'instinct, l'individu aspire vers quelque plénitude de vie supérieure. Par delà les perceptions extérieures, il attend des harmonies nouvelles et mystérieuses.

L'imagination fait de M[me] de Staël une sorte d'aventurière intellectuelle et sentimentale, davantage intelligente et raisonneuse que véritablement artiste, nourrie à la fois d'Homère et des auteurs médiévaux, quoique ennemie de ce qui tient aux Grecs ou au Moyen âge « gothique et barbare », de littérature ossianique, de Lessing, de Gœthe, de Schiller, de Kant, de Fichte, de Schelling, de Herder.

A travers sa sensibilité, la vision exacte des pays visités se déforme dangereusement. Elle n'éprouve point devant les lacs italiens cette réaction qui arrache à Chateaubriand des cris ou des pleurs d'enthousiasme. Dans son *Essai sur les fictions*, elle situe ses préférences pour les romanciers de la vie réelle. Cependant, ses ardeurs, ses sensations promptes à déformer la réalité, son individualisme féminin, l'allure impérieuse qu'ils impriment à ses pensées, par cela même soumises à de nombreuses variations, son inquiétude véritable sous un optimisme affecté, propagent, à la suite de Rousseau, un nouvel *idéo-réalisme* qui enveloppe même le souci de netteté et de perfection classique dans les brumeuses spéculations de la métaphysique allemande.

Plus loin encore, Chateaubriand entraîne ses contemporains dans les dédales d'une puissante imagination. La mélancolie de la lande bretonne et de la forêt celtique déborde de son cœur avide d'infini. Replié sur son aristocratique orgueil, affiné par l'introspection artiste, il ne peut se résoudre à sa condition d'homme humilié par les brutaux événements de son époque. Une logique supérieure l'emporte au-dessus de la vulgarité des médiocres destins.

Où donc, sinon dans le songe, tailler la magnificence d'un royaume intérieur ? Pour se guérir d'une enfance triste et maussade, ne faut-il pas faire du reste de sa vie un voyage émerveillé ? N'est-ce pas Joubert, son ami, qui, penché sur sa création, et modérant la sourde exaltation de son génie, l'appelle « l'enchanteur » ? Au demeurant, n'est-il pas celui qui annonce « le ténébreux, le veuf, l'inconsolé » ? Donc, sous certain aspect, avec Rousseau, un des pères spirituels de Gérard de Nerval.

Comme il s'étourdit d'ivresse lyrique, s'accroche à tous les prétextes à féerie, poursuit désespérément tous les mirages ! Son rêve transfigure la vérité de tout ce qu'il touche : tout retombe dans une morne torpeur dès qu'elle ne lui apparaît plus à travers le prisme du désir.

Il endort les passions humaines sous les splendeurs des couchants. Il enveloppe les désespoirs dans la somptuosité des horizons évoqués, dans la luxuriance d'une nature mystérieuse. Du choc des douleurs qui assaillent les hommes jaillit toujours une étincelle. Il la propage sur le plan divin. L'orage qu'il accumule et fait éclater finit toujours par conduire les âmes courbées sous la résignation vers les asiles de la religion. Une seule parole apaise les désespoirs. Le dernier rayon du soir abat les vents.

De la perception aiguë du réel, Chateaubriand exprime toujours les éléments d'une vérité seconde. Sur les paliers de l'enthousiasme, la sensation rebondit. Le moindre prétexte s'amplifie dans l'opulence de l'évocation. Le vieux bison qui se couche entre les herbes du fleuve devient un dieu

antique. Il secoue sa barbe limoneuse et « jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives ».

Magicien, comme il me plaît de te suivre dans tes voyages, autant imaginaires que véridiques ! C'est à travers les récits d'autres voyageurs que tu poursuis tes itinéraires. Tu m'enrichis non seulement des choses que tu a vues, mais aussi de choses vues par d'autres et que tu recrées !

Peu d'artistes m'ont, comme toi, alourdi de cette vertigineuse oppression d'infini qui étreint l'homme balancé entre le ciel et les flots !

De la contemplation des émouvants spectacles de la nature, Chateaubriand dégage toujours la révélation d'un grand Etre inconnu. Entraîné par l'inquiétude du divin, il s'accroche au christianisme. Il le dore des rayons neufs de sa foi. Je songe à ces gloires quelque peu lourdes dont le XVIIe siècle fait resplendir les bas-côtés ou les nefs des cathédrales gothiques. Mettant la complicité du poète au service de la foi pour l'édification des générations désabusées, il réveille d'une lumière un peu artificielle les splendeurs du vitrail chrétien, obscurcies par les nuages avant-coureurs des révolutions.

Combinaisons, assemblages de notations, fruits de lectures, a-t-on pu écrire. Peu m'importe ! La sombre fièvre du génie a guidé hardiment la main de l'artiste. Grâce à son équilibre, sa richesse, son souci de perfection, parfois un peu outré, sa construction atteint aux beaux sommets de la réalisation humaine.

Par sa tendance à métamorphoser les apparences, à inventer le paysage, à dégager la vie secrète de l'individu du tumulte intérieur, à faire évoluer la pensée sur le plan des émotions supérieures, il assure de nouveaux points d'appui à cette littérature d'*évasion par le rêve* qui depuis l'idéo-réalisme des troubadours, passe par Somberville, La Calprenède, Honoré d'Urfé, Cyrano de Bergerac, Mlle de Scudéry, puis Mme de La Fayette, se poursuit à travers l'idéo-

réalisme romantique et porte ses fruits jusqu'à nos jours.
C'est, se plaît-on à répéter, le romantisme français qui véritablement commence avec Mme de Staël et Chateaubriand. Tous deux ne furent-ils pas les premières victimes de ce vertige de l'imagination, de ce secret désir d'absolu, de ce « mal du siècle » apporté aux générations auxquelles les « philosophies » ne pourront plus suffire ?

§

Née des incertitudes d'une foi religieuse ébranlée par le matérialisme, la solitude morale du XVIIIe siècle a conduit l'homme vers un naturisme aimable et vers une doctrine de l'adoration. Celle du romantisme l'orientera vers l'exaltation de l'individu et la révolte psychologique.

Le Romantisme est plus inquiet que le Moyen âge, qui a construit ses idéologies sur la solide assise du dogme imposé et défendu par la puissance césarienne de l'Eglise.

Il n'entend pas, dès le début du moins, de grandes voix dominatrices comme celles de Bossuet, de Bourdaloue, de Massillon, qui retentirent au XVIIe siècle pour maintenir les esprits dans les bornes de la religion, ramener à la raison de Dieu les âmes égarées par la perte de toute discipline morale, l'abandon délirant aux passions, la trop grande recherche des satisfactions des sens. La fougue brillante d'un Lamennais, l'éloquence pathétique d'un Lacordaire entraînant les foules sur les chemins de la foi, viennent trop tard pour pallier le « mal du siècle », fait de tous les égocentrismes individuels :

Il faut se détruire, disait Fénelon, soyez un vrai rien en tout et pour tout, un vrai rien ne résiste jamais et il n'a point un moi dont il s'occupe.

Quoique imbibés de l'altruisme des philosophes humanitaires, les romantiques acceptent à la suite de Rousseau les invites d'un piétisme douceâtre, mais ne cèdent pas à l'appel au renoncement. Ils demeurent, à la suite de Mme de Staël, de Rousseau et surtout de Chateaubriand, des *indi-*

vidualistes ivres de surhumanité et toujours en quête d'émotions nouvelles.

De là leur désenchantement, leur tristesse, leur fatalisme, accrus au cours du siècle par les grandes secousses de la Révolution et de l'Empire, et l'influence des littératures étrangères.

Ces faux affranchis, ces révoltés contre la société, contre Dieu lui-même, sont des désespérés, des esprits torturés par le concept de l'impuissance de l'individu et par le doute métaphysique.

L'insoumission au réel, le refus de se confiner dans les trop étroites limites qu'assignent les cadres des philosophies ou des religions, a fait naître les plus sombres désespoirs chez l'artiste avide de découvrir de son énigmatique destin une solution capable de satisfaire sa raison.

Retour aux réalités de la vie physique, aux mouvements spontanés, aux richesses de la sensation, aux sourdes joies de l'instinct trouvant son épanouissement, affirmation violente de la personnalité et ce rejet de tous les déterminismes, goût de la liberté sous toutes ses formes, révolte dans le plan psychologique, dans le plan moral, dans le plan social, expriment avec âpreté le dégoût d'une existence non soutenue par la foi, cette incertitude que peut seule engendrer la vie spirituelle non entièrement fondée sur la croyance.

C'est dans un singulier malaise que se débat l'âme romantique. Elle cherche un compromis entre la raison et la spéculation métaphysique et, ne pouvant le découvrir, croit se libérer de tout en une tragique explosion de sentiment.

Le romantisme ne fait donc qu'accentuer le débat intellectuel et moral et donner un corps fiévreux aux inquiétudes du XVIIe et du XVIIIe siècle. Pascal, sans être un aveugle résigné, demeure un humble que son humanité alourdit et que l'infini étouffe. Les romantiques, eux, composent leur désespoir avec des attitudes parfois trop calculées.

Rentrez dans votre vraie nature, avait dit Claude de Saint-

Martin, et vous retrouverez en vous la pensée primitive de Dieu.

Cette « vérité » admise, comme une déformation de la vérité, peut être dangereuse! Redevenir l'homme primitif pour retrouver son âme, émanation divine, est-ce s'abandonner aux mouvements spontanés, aux directions de la sensibilité, au jeu des instincts, aux violences des passions avant même qu'intervienne la trop modératrice raison qui tue tous les enthousiasmes ?

Est-ce là la simplicité évangélique ? Est-ce la voie spirituelle ?

Un trop facile subterfuge accordait la vie pratique à la vie morale pour que les âmes ne s'y prissent point. Nous voici loin des rudes disciplines monastiques et ramenés, par les sentiers capricieux de Rousseau, à la religion aimable de Fénelon.

Les romantiques trouveront dans l'exaltation des sentiments une forme nouvelle de l'adoration. Par cet exutoire, ils voudront s'évader de l'ennui des jours, des contingences de leur trop humaine destinée, de la mélancolie, de la lassitude de vivre.

La passion est douée d'une sorte de vertu spirituelle, capable de les dégager d'une condition trop médiocre et de les élever sur un plan supérieur. C'est par elle, diront-ils en substance, suivant une formule qu'Anatole France mettra dans son bissac, qu'ont été accomplies les grandes et belles choses qui se sont passées par le monde. Dans leur pensée, elle participe obscurément de la nature du divin.

Ils pourront donc s'abandonner sans réserve à ces mouvements simples et irréfléchis d'une bonne nature, chers à Mme de Staël, licites puisque la Providence qui règle les actions des êtres les a ainsi voulus (4). Delphine, René, puis un Musset, une George Sand, pourront justifier leurs faiblesses, leurs écarts ou leurs dérèglements.

(4) « C'est toi seul, dit Chateaubriand invoquant dans les *Natchez* l'Etre Suprême, qui me créas tel que je suis et toi seul qui peux me comprendre ».

La détente de cette explosion sentimentale engendre la mélancolie passionnée des « enfants du siècle », de tous ces Werther, ces Saint-Preux, ces Obermann, ces Adolphe, ces Rolla, beaux ténébreux, soupirants désespérés qui donnent à la fois une âme collective et des tendances disparates à cette curieuse génération.

La muse romantique se baigne dans une sorte d'hédonisme de la souffrance amoureuse et du malheur. Tous ces tourmentés, en leur mal d'absolu étant des artistes, ne sont que des voluptueux. Ils éprouveront une joie secrète à faire sur eux-mêmes l'expérience physique et morale à la fois des ravissements et des déchirements de l'amour. Cette sorte de flagellation de l'âme est pour eux un jeu de jubilation supérieure. Même tranquilles, les heures leur paraissent menaçantes et lourdes en l'attente de quelque maléfice :

Le cœur le plus serein en apparence, a dit Chateaubriand dans *Atala*, ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paraît calme et pure, mais, quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile que le puits nourrit dans ses eaux.

L'exaltation ne se limite pas seulement aux sentiments élevés : tendresse, amitié, générosité, altruisme, elle soulève aussi tous les bouillonnements de l'orgueil, de la colère, de la haine, les blasphèmes, les exécrations que ni morale, ni religion, ni conventions ne peuvent plus contenir. Ah! Jean-Jacques ! Jean-Jacques, quel poison tu as versé...

Cette nature consolante, où le XVIIIe siècle cherchait avec aménité des preuves de l'existence de Dieu, ne suffit plus pour détendre ces âmes tourmentées. Elle n'est plus cette mère apaisante en laquelle se retrouvent tous les refuges et tous les oublis.

Les romantiques se sentent moins intimement mêlés que leurs devanciers à ses opérations mystérieuses. Elle demeure bien le sujet de leur rêverie et de leur contemplation, mais leur égotisme crée avec l'Univers une dualité évidente sans que le lien cependant cesse d'être rompu.

Chateaubriand ne découvre véritablement la nature que dans l'immensité des mers, la savane ou la forêt vierge. Encore se défie-t-il de la solitude, car, transporter les grandes passions au désert, « c'est les rendre à leur empire ».

Lamartine, Hugo, Musset, en font la confidente de leurs souvenirs, de leur amertume, de leur regret, lui prêtent leurs émotions, l'illuminent du reflet de leur âme nue.

Sous l'influence des doctrines platoniciennes remises en honneur par Victor Cousin, Lamartine cède à l'entraînement de l'ivresse panthéistique allemande (5) à laquelle Edgar Quinet se flattera d'avoir résisté. Il glisse vers une mystique naturelle fondant le christianisme et la tendance plotinienne dans une doctrine de l'adoration (6).

Vigny, qui la connaît « trop pour n'en avoir pas peur », accuse la nature d'hypocrite impassibilité, ne retient que sa vertu destructrice sous le sourire de son printemps renouvelé et, par sa hautaine rétention, prépare la froide attitude parnassienne.

Avec quel pessimisme désabusé ne convient-il pas de mesurer les dons et les largesses de la vie ! N'est-ce pas, en effet, souffrance véritable, de ne trouver partout qu'une terre jalonnée par les ruines des civilisations, marquée toujours par les traces du court passage des hommes ? Les guerres de l'Empire, les découvertes funéraires qui ont révélé l'Egypte, les monuments qui ont livré la Grèce et l'Orient, les œuvres aussi des poètes et conteurs anglais (7) n'ont pas peu contribué à accentuer dans cette génération le goût du néant en quoi s'abîment les cités et les empires.

D'Angleterre, chargée d'orage par le pathétique sombre de Fielding et de Richardson, dont Rousseau aimait tant la *Clarisse Harlowe*, nous est venue une opaque nuée. Le « genre noir » d'Anne Radcliffe enténèbre notre littéra-

(5) De Hegel, Schelling, Herder.

(6) J. Roger Charbonnel : *La philosophie de Lamartine*, « Mercure de France », 1-XI-1912.

(7) Young, auteur des *Nuits*. — Gray, auteur du *Cimetière de Campagne*, etc.

ture. Peintureet gravure, à leur tour s'en emparent, l'exploitent, le vulgarisent.

Déjà le scepticisme souriant de la fin du XVIIIe siècle avait trouvé de nouvelles raisons de douter dans les apports de la philosophie allemande d'un Schelling, d'un Herder, dans l'hégélianisme surtout, tout imprégné de doctrine hindoue. Voici que propagée, éclairée par les travaux des philologues et des orientalistes français (8), la sagesse de l'Inde vint rappeler que la vie n'est qu'une suite de phénomènes, un flot intarissable d'apparences toujours détruites, sans cesse renouvelées.

L'époque ne peut donc que céder à quelque incurable mélancolie. Les tombeaux, les fûts décapités, les arceaux rompus, les temples effondrés, ne sont que symboles d'inquiétude et d'orgueil brisé. Autour d'eux, implacablement, flue le temps rongeur des monuments et des pierres dures. Pêle-mêle il roule les débris des générations, les œuvres des hommes, leurs joies, leurs souvenirs, leurs espérances. L'instant chargé d'ivresse pathétique n'est qu'un enchantement vite dissipé. « O temps, suspens ton vol ! » s'écrie Lamartine déchiré. Hugo renchérit en quelques-uns de ses vastes mouvements lyriques qui semblent parfois osciller d'un pôle à l'autre de l'univers. Une fois de plus, le spectre de la mort lève du fond de la coupe épuisée de tous les désenchantements.

O Mort ! comme tu as toujours rempli, et comme tu remplis toujours, hélas ! les préoccupations des hommes! En voulant s'installer dans la durée, l'Egypte n'a fait que traduire la poignante obsession du néant. Les Grecs et les Latins ont eux aussi senti toute son attraction. A travers la contrition provoquée par l'Eglise, elle a trouvé un aliment dans l'anxiété des épidémies de peste, du fléau des guerres, des tremblements de terre, dans l'état instable de la société, où tout rappelait la fragilité des choses humai-

(8) Les frères Schlegel, Longchamp, Cousin, Burnouf, etc.

nes. Cette tragédie, les artistes du Moyen âge l'ont âprement exprimée en lui donnant le ton de la farce symbolique, en ces *dicts* où les vifs sont mêlés aux trépassés, ces danses macabres où quelque squelette contorsionné, grimaçant, joue du violon avec des ossements et, sans distinction, dans sa ronde entraîne, avec le manant, le seigneur. Les arts plastiques du xve siècle, la poésie d'un Villon en sont pénétrés. Le xvie siècle allemand et suisse la fixe dans l'imagerie où la fresque d'un Albert Dürer, d'un Hans Holbein le jeune, d'un Nicolauss Manuel Deustch.

Les premiers, à la suite des bouleversements, des hécatombes de la Révolution et de l'épopée napoléonienne, les romantiques allemands et autrichiens, de Goethe et Bürger à Zedlitz, sont repris par l'obsession gothique de la mort. Leurs revues nocturnes, leurs chevauchées fantastiques, après avoir inspiré Schumann, prolongent leurs échos jusque dans les symphonies de Berlioz et de Wagner. A son tour, Chopin, sourdement angoissé, descendra dans les cercles de l'ombre, accumulera la ténèbre pour la mieux déchirer et, dans un cri d'espoir, délivrera l'envol glorieux de l'âme.

A ce vertige du néant, à ce goût de la nuit, de la méditation sur les ruines, à cette attirance des sombres profondeurs et du gouffre qui donnent une saveur ténébreuse à certains accents des romantiques français, va s'opposer, suivant l'inéluctable loi de polarité, l'ivresse du mouvement et de la couleur. Ombre et lumière violemment contrastées, n'est-ce pas en somme tout le romantisme ? Ombre, avec tous ses maléfices, ses hallucinations, ses engloutissements, ses désespoirs, ses regrets et ces cris auxquels personne ne répond ; lumière, avec tous ses éclairs de passion et de liberté, passion avec sa féerie, ses enluminures, une ardeur fiévreuse de vivre, de tout épuiser de la vie. Mais quels fruits les poètes retireront d'une telle aventure ! Vive la spontanéité ! Fi de la logique sévère du xviie siècle ! Les formes conventionnelles et glacées de l'art cèdent sous l'ex-

pansion du dynamisme intérieur. L'extériorisation de l'individu brise les vieux moules. Le flux poétique se libère de la contrainte où l'avait contenu un classicisme étroit, soucieux de ne point jouer en marge de la raison et, sous prétexte de stylisation, trop mesquinement raffiné. Liberté dans l'art, liberté dans la société! pourra proclamer Hugo dans sa préface d'*Hernani*.

L'enthousiasme, la ferveur, les mouvements impulsifs, l'ivresse lyrique, le don de l'imagerie réchauffent le courant poétique, tari après Chénier.

Conséquence directe : impétuosité du rythme, richesse de la langue, constructions vives, libres, mouvements impérieux de la phrase ou du vers, luxe et débordement de l'expression colorée, tumulte des sonorités, pittoresque des descriptions, embellissement de la nature, traduisent ce paroxysme. Un style nouveau est créé. Byron a donné la note de ce diapason élevé et de ce lyrisme farouchement individuel avant de s'efforcer vers l'universel. Lamennais, visionnaire, créateur d'images et de paraboles, par sa fougue contribue à entretenir la brillante et vive allure dans l'expression. —

La peinture, qui souvent devance la littérature, va retrouver sous le pinceau libéré d'un Géricault, sous la touche fulgurante d'un Delacroix, avec la vigoureuse violence d'un Gros, cette audace sensuelle, ce frémissement de la couleur, longtemps comprimés par la ligne austère et exacte de David, continuée par Ingres. L'époque est délibérément dressée contre l'esprit classique reposant sur la raison, le calme, la simplicité. Elle impose l'esprit médiéval inclinant vers le fantastique, la nécromancie, le sentiment profond et religieux, l'amour chevaleresque dont les poètes et conteurs anglais et allemands, avec nos propres historiens, ont préparé le retour (9).

(9) Rappelons que trois influences se sont élevées sur les idées de la première moitié du XIXe siècle français pour créer un courant de retour vers le moyen âge. Du côté allemand, Gottsched, Bödmer, Klopstock dont la Messiade avait enthousiasmé Mme de Staël, Lessing, Wieland, Herder, enfin Schiller,

Singulier amour du Moyen-âge, d'ailleurs exalté par des artistes : les frères Hugo, Vigny, Deschamps... Il ramène le goût du merveilleux, de la chevalerie légendaire, la curiosité pour la sorcellerie allant jusqu'au satanisme. Et puis n'est-ce pas le cri libérateur des Communes qui a retenti à travers la Révolution ? De nouveaux chocs de vie ont prolongé leurs vibrations dans l'art. Le réalisme de la rue grouillante avec ses cortèges pittoresques, ses mouvements de foules braillant les revendications populaires, enfonce son coin dans la littérature. De nouveaux prétextes élargissent l'inspiration. Le mot « roturier » détrône le mot aristocratique : truculent, plein de saveur, il s'incruste dans la langue écrite ; il bouleverse le style charmant, plein de mesure mais apprêté, que le XVIIIe siècle avait affiné jusqu'à la préciosité.

Jamais si fortement le rêve n'étreignit la réalité.

Une neuve fantaisie remplit de surnaturel cette nature du XVIIIe siècle où la naïve exaltation de la vie et l'amour accompagnaient la botanique et d'où l'engouement pour la science aimable avait exclu les divinités classiques.

Elle se peuple maintenant de fées, d'elfes, de sylphes, de gnomes, de lutins, de korrigans, de génies bons ou malfaisants. Tout le merveilleux de la fantasmagorie du Rhin et de la féerie shakespearienne succède aux gémissements, aux sombres rêveries au milieu des décombres. Les sorcières au sabbat, le bouc noir et maléfique qui danse sous la lune, les êtres fantastiques du folklore prennent part à ces

Goethe et Uhland, tous réagissant contre les XVIIe et XVIIIe siècles français, ont dégagé le génie germanique des limbes où il semblait sommeiller et l'ont conduit à retrouver ses traditions médiévales.

Du côté anglais, nous viennent les tragiques et nuageux poèmes gallois que Macpherson a illustrés sous le nom d'Ossian et que Napoléon gardait à son chevet, Shakespeare, remis en vogue à travers de nombreuses traductions, les romans de chevalerie de Walter Scott, les sombres prophéties de William Blake.

Enfin, l'érudition médiévale s'est éclairée des travaux de Joseph de Rosny, de Michaud, d'autres encore. Dès 1816, Raynouard a commencé de publier les cinq volumes des *Meilleurs extraits des Troubadours français* ; Fauriel, tout en exaltant les Grecs et les Latins, a provoqué une vive curiosité pour les langues romanes.

« horreurs ». Tandis que Chateaubriand, au seuil du XIXe siècle, a recréé à la suite de Milton un « merveilleux satanien », que William Blake et Byron remuent le Ciel et l'Enfer, c'est le Méphistophélès sarcastique de Gœthe, acclimaté en France par Gérard de Nerval, qui vient à la rescousse. Le malin se glissera à travers les contes de Hoffmann, de Nodier, les poèmes de Hugo, de Vigny, de Lamartine, les romans de George Sand, de Mérimée, de Balzac, de Jules Janin, de Pétrus Borel, l'*Albertus* de Gautier. Il marquera plus tard de son fer rouge le front damné de Baudelaire, enfoncera sa griffe jusqu'au cœur de Barbey d'Aurevilly, se frayera un chemin à travers le symbolisme, égratignera Verlaine, déchirera d'un éclair le rêve halluciné de Villiers de l'Isle-Adam, conduira Huysmans à la Messe noire, grisera d'un vain orgueil ce fin esthète que fut Péladan, deviendra l'hôte de Stanislas de Guaïta, pimentera d'une brûlure de sadisme l'œuvre de Mirbeau, et donnera une saveur de sang à l'art cruel de Rachilde (10).

Les vieilles images lyriques du passé émergent de nouveau. Aux apports gothiques d'outre-Rhin se conjuguent les apports de l'antiquité celtique (10). A la suite du comte de Tressan, on s'est plu à redécouvrir dans nos bibliothèques les récits, les contes, les romans anciens.

La fée imagination reconstruit donc les manoirs féodaux, les burgs des barons allemands. Elle évoque les prouesses de chevalerie, réveille les cortèges des seigneurs, avec leur suite de varlets, de pages, d'hommes d'armes, de ménestrels, de troubadours étourdissants de *gai sçavoir*, la mobilité des foules animales et sensibles. Dante, le Tasse, Pétrarque, Boccace, Charles d'Orléans, Villon, Martial d'Auvergne, Marot, bref toute la Renaissance italienne et française, le Romancero espagnol avec ses brutales oppositions d'ombre de blanc et de noir sont remis en honneur.

En même temps que le sens des fortes disciplines de

(10) C'est la même veine qu'exploitent avec un bonheur divers nos *nouveaux* romanciers.

l'Eglise médiévale se réveille, la conception transcendantale de l'amour courtois, que le Moyen âge avait dérivée d'un mélange de platonisme et de christianisme.

Les galops des paladins retentissent à travers les guerres de l'époque. Dans les cerveaux passe un ouragan épique. La haine de la Restauration a ramené chez les libéraux l'enthousiasme pour l'Empire, et Napoléon, en qui on ne voulait d'abord voir qu'un tyran, ne devient plus « qu'un héros malheureux ». Les âmes sont traversées par un souffle d'héroïsme et tout le lyrisme d'un Hugo en sera d'autant plus réchauffé que son père fut un des généraux de l'épopée. Vigny et Musset exprimeront aussi leur désarroi moral de n'avoir pas été des hommes d'action, éclaboussés par le soleil des gloires militaires.

L'érudition, les publications sur les croisades ont aussi ouvert les yeux des Romantiques sur un Orient fascinateur, autant que la lutte d'indépendance de la Grèce contre les Turcs, pour laquelle s'exalte la sensibilité populaire, toujours prompte à s'émouvoir dès qu'on prononce le mot de liberté.

La magie sera révélée d'une civilisation dont on s'était peu soucié jusqu'alors et dont l'engouement gagnera les arts, la mode, l'imagerie. La littérature, qui s'efforçait de rester dans les limites classiques avec Chateaubriand, s'imprégnera d'orientalisme.

Avec leur polychromie, leurs ors opulents, la chaleur de leurs cuivres, leurs motifs enchevêtrés à l'infini, les pays du Levant livreront leur flore et leur faune hallucinées. Les cortèges indiens, la démonologie orientale, ses fées, ses djinns, ses péri peupleront l'imagination de nos littérateurs et de nos peintres (11).

(11) Il ne messied pas de rappeler la part importante qui revient à Siglo de Oro, à Cervantès, à Lope de Vega, à Camoëns, Lope de Rueda, à Calderon surtout, dans la formation du romantisme européen et en particulier du romantisme allemand. On peut aussi avancer sans crainte que c'est la tradition de nos troubadours provençaux, conjuguée à la chaude exaltation de l'orientalisme espagnol, qui renaît à travers certaines manifestations de l'art romantique.

La Genèse, le livre de Job, le nouveau Testament, l'Apocalypse, feront à leur tour revivre les bêtes fantastiques. Elles trouveront leur place près des animaux symboliques de nos bestiaires médiévaux pour inspirer le poème ou l'art décoratif. Enfin l'Espagne, l'Italie, les pays du Midi, leurs vives lumières, leurs vibrations intenses, leur vie passionnée, leurs chanteurs, leurs romanciers ne manqueront pas d'agir sur le courant artistique de l'époque.

Avec Delacroix, Decamps, Fromentin, Diaz, la peinture se parera d'un haut éclat méditerranéen.

Voyages autour du monde, récits des aventures d'un Bougainville, d'un Cook, d'un La Pérouse ou d'un Dumont d'Urville, entretiendront après Chateaubriand et Bernardin de Saint-Pierre le charme de l'exotisme.

C'est dire qu'une riche matière lyrique, où le rêve et l'imagination ont pétri le réel, aura été préparée pour les générations à venir. Parnassiens et Symbolistes ne manqueront pas d'y puiser abondamment.

Mais ne nous méprenons pas : tout cet attirail légendaire ou exotique, tout cet apparat historique ne fait que masquer la sourde détresse du romantisme français. Cette intensité de vie, de passion, ce goût du merveilleux et de l'enluminure s'opposant à la tristesse, à la sombre méditation sur les ruines et le néant, dénoncent la fièvre d'une génération insatisfaite, et cherchant à se définir à travers les modes d'expression et les prétextes les plus variés.

§

L'effervescence qui fait bouillonner les cerveaux au début du XIXe siècle échauffe l'inspiration de nos trois plus grands lyriques. Plus profondes en effet chez les poètes se retrouvent les traces de l'exaltation, au-dessus de la brutale réalité et les empreintes du tourment métaphysique. Libéré par saccades, leur chant atteint parfois à des hauteurs splendides, mais, parvenus au faîte de leur élan, ils retombent dans l'inquiétude de la divinité et rouvrent la crise morale

que de grands esprits comme Ozanam ou Lacordaire, ou par l'écrit ou par la parole, s'efforcent en vain de conjurer.

A travers toutes leurs œuvres, après avoir fait le tour du monde des sensations, du domaine des affections ou des sentiments, ils se trouvent nécessairement face à face avec l'angoissant problème du devenir de l'homme et du divin, s'efforcent vers une solution. Leur débat se résout toujours — et pourrait-il en être autrement? — en quelque indécise conclusion.

Au milieu des difficultés que l'on éprouve à démêler l'imbroglio des influences et des idées, c'est chez eux que l'on peut tenter d'ausculter le mal de l'époque. Ecoutez alors le cri profond et désespéré !

Non seulement nourri de Pétrarque, d'Ossian, de Chateaubriand, de Joseph de Maistre, de Bernardin de Saint-Pierre, de Lamennais, mais encore des scoliastes médiévaux, Lamartine n'a pu rester indifférent aux questions posées par la métaphysique. Il s'est plaint de s'être « égaré dans les cieux sur les pas de Platon », en cherchant à percer le problème de l'origine de l'âme. Cette conquête du divin, que d'autres cherchent à travers l'idéologie, il la cherchera dans la nature à travers cette « seule vérité incontestable : l'instinc (12). »

Chateaubriand, Bernardin de Saint-Pierre, Lamennais se sont jetés à corps perdu dans le christianisme ; Lamartine, sensible et inquiet, voit moins en profondeur sans être toutefois « l'ignorant qui ne sait que son âme » dont parle Sainte-Beuve. Il se laissera entraîner, bien qu'il s'en défende par une aussi subtile diversion que Scot Erigène, dans l'ivresse panthéistique des néo-platoniciens dont les doctrines, remises en valeur par Victor Cousin et la philosophie allemande, font fermenter les cerveaux.

Il est également sollicité par l'indouisme éclairé par les travaux des savants de l'époque, aux alentours de 1820, de sorte qu'il flotte entre le christianisme et les tendances

(12) Lettre à de Virieu. St. Point, 19 oct. 1834.

panthéistiques, pour concilier le tout dans l'attitude lyrique de l'adoration.

La religion est la pensée dominante des *Harmonies*, dira Sainte-Beuve. L'amour n'y est plus que comme un souvenir délicieux, comme une apparition matinale et céleste, qui s'est retirée dans le lointain, après avoir initié l'âme du poète à de plus sublimes mystères. L'hymne a presque partout remplacé l'élégie.

Tout dans la nature révélera Dieu au poète, et lui paraîtra en célébrer la gloire. Aussi fera-t-il d'elle sa confidente, et s'il prend à témoins de sa tristesse les rochers, le lac ou le vent, c'est avec le secret espoir que la résonance de sa voix trouvera quelque divin écho. Les spectacles du monde lui serviront donc de prétextes pour la louange et l'invocation. De là ces « harmonies» qui s'élargiront comme des cercles de procession spirituelle et par degrés le jetteront jusqu'au terme où l'âme se sent mêlée au divin.

Sa sensation devant le paysage se transposera en une élévation religieuse d'une grande pureté. Il atteindra souvent à cette altitude où, démontrant par l'exemple ce que l'abbé Bremond s'est évertué pour établir, le chant équilibré dans la musique, et dégagé des spécieuses philosophies, par une sorte d'instinct métaphysique, rejoint et dépasse même la prière.

Le même drame intérieur se précise de bonne heure chez Victor Hugo. Sous l'influence, sans doute, de Charles Nodier qui vivait dans le fantastique, le poète idéoréalise et grandit la vie. Sous la projection de son esprit, l'évasion que d'autres cherchent dans la chaleur du sentiment, il la trouve de bonne heure dans une amplification, une déformation du réel. Procédé qui pourra peut-être paraître un peu artificiel, dont il tirera sans doute des effets un peu calculés, mais par lequel il croira côtoyer cette surhumanité, terme commun de tant d'aspirations. Sainte-Beuve le met en garde contre les exagérations de cette puissance de visionnaire :

En poésie, comme ailleurs, rien de si périlleux que la force; si on la laisse faire, elle abuse de tout, par elle ce qui n'était qu'original et neuf est bien près de devenir bizarre.

Mais Hugo lui-même ne se laisse pas prendre à ce subterfuge qui donne l'illusion de l'irréel sans donner la clef du domaine inconnu.

Un jour il faudra bien demander à l'archange mystérieux le secret de l'énigme humaine et du monde (13). Il se penchera sur le gouffre où sombrent les fortes individualités, sur l'ombre de l'oubli où tout se noie. Il s'accoudera au bord croulant des soirs, portera le poids de la nuit d'étoiles et, cherchant sa raison de vivre, s'interrogeant sur le moment de la mort, déplorera l'incertitude de la science, la petitesse de l'homme devant l'infini, son misérable destin.

La nature du moins, où tout parle de vie et de liberté, lui livrera-t-elle quelque solution des obscurs problèmes qui hantent son esprit? Il tentera de participer à son printemps, à ses métamorphoses secrètes, découvrira l'éternité dans une fleur. A l'eau qui court, à l'insecte, au rayon, il demandera ce que Jésus appelle «loi» et Platon «mystère». Il se baignera dans le flot panthéiste. Le rocher, la bête, l'épi, l'aile, la végétation, composeront à ses yeux «ce chiffre énorme : Dieu.

Comme pour Pythagore, le monde sera pour lui une harmonie intense où tous les accords se répondent : murmures, bruits, enthousiasmes, passions, silence des nuits, lumineuse gravitation des astres. Il s'efforcera d'entrer dans le chœur. «La musique est dans tout!» s'écriera-t-il avec le cri d'espérance du délivré, et il flottera sur l'aile des plus subtiles symphonies, préparant ainsi les voies par lesquelles Baudelaire, Mallarmé, les Symbolistes, chercheront un passage vers les hautes régions de l'esprit.

Cependant la brève lueur s'éteindra. Chez le «martyr de l'idée», la terrible réalité du néant reviendra avec le jour

(13) *Contemplations*, livre XI, X.

qui sombre. L'angoissé questionnera l'Inconnu. L'amour et la raison lui dicteront la prière qui bâtit un pont sur l'infini. Mais pour prier il faut croire : « Croyons, dit le poète, mais pas en nous. Dieu seul peut nous sauver. » Il sera dès lors armé pour regarder en face l'invisible dans ces contemplations où revit toujours la hantise de la tombe. Comme l'imagier du Moyen âge qui cachait sa terreur sous l'esquisse ironique, macabre et horrible à souhait, il se plaît à scruter minutieusement la mort.

Accoutumé de vivre dans l'ambiance du sépulcre, il peut alors entendre « ce que dit la bouche d'ombre » : Dieu fit la création, mais, à dessein, la créa imparfaite pour ne pas se confondre avec elle. Et démontrant désespérément que l'esprit tourne, à son insu, dans les mêmes cercles, il indique comment, appesantie par la faute originelle, l'âme est descendue vers des états inférieurs dans cette matière dont elle ne peut se délivrer. Elle gémit dans l'animal à travers « les barreaux de l'instinct », frissonne avec le végétal, souffre avec la pierre. Cette souffrance, cette profondeur — abîme d'en bas — ne cesse cependant de songer à Dieu. Elle lutte pour se dégager du roc, de la fleur, de la bête, et l'homme, lieu géométrique de ces aspirations, est le seul être qui, par l'oubli de sa vie antérieure, ne voit pas Dieu, mais peut aller à lui et, par l'amour, racheter la création qui « expie dans le monstre ». Dès lors, tout n'est pas perdu : « Espérez ! s'écrie le poète, il n'est pas d'enfer éternel », tout rentrera dans l'ordre divin d'un sublime recommencement et chantera dans la clarté.

Il n'est pas malaisé de dégager de cet immense débat verbal la recherche d'un compromis entre le néo-platonisme et le christianisme.

L'homme devient donc le héros qui doit, par l'amour, racheter le mal universel, assurer le retour à l'Unité. Ceci peut expliquer pourquoi, en dehors des entraînements de l'histoire, le poète a entrepris de glorifier la geste de l'humanité à travers la légendaire évocation des siècles morts.

Quelle vaste synthèse épique ! Toutes les ressources dont dispose son génie, il les met en mouvement : dons d'une invention puissante, flux des images saisissantes, chocs des sonorités inouïes, intensité de couleurs et de formes concourent pour faire de lui un visionnaire unique, recréant le mythe, insufflant une force nouvelle à l'abstraction, projetant sous un angle démesurément ouvert la vie surprise, entraînant le réel dans le vertige de l'imagination.

De l'inanimé à l'animé, en une lente ascension pleine de combats, la conscience se dégage et s'élève vers Dieu. Telle est la thèse primitive du penseur, souvent obscurcie par trop d'apports. Le platonisme s'y confronte avec le manichéisme et d'autres systèmes ou dogmes religieux — le spiritisme même — et tout cela se mêle et se confond sur les sommets de l'idéologie. Le fier sursaut de l'individu devant son destin ne s'y retrouve pas environné de cet éclat glacé qui fait la gloire d'un Vigny et dont Gautier et Leconte de Lisle sauront se souvenir. Cependant une espérance y palpite : celle du poète d'Eloa, sœur déchue des Anges, triomphe définitif du bien sur le mal, de la clarté sur l'ombre.

Ame précocement ivre d'infini et résonnante du lyrisme pathétique de Byron, Musset cherche en vain dans le fracas des fêtes, parmi le heurt des rayons et des cristaux et le rire des belles en folie, une excitation et une frénésie passagères qui lui tiendront lieu d'apaisement et d'oubli. La crise des sens n'étouffera pas la crise d'âme. L'heure de la joie et de l'amour passée, il se retrouvera avec un cœur vide, amer, jouet inutile et blessé. Tout aura sombré dans la déroute du temps qui ne laisse que le fragile souvenir. Le souvenir ! Le poète voudra du moins l'arracher à toutes les destructions. Il en fera une partie intégrée de son âme immortelle et, pour qu'il soit impérissable, souhaitera l'emporter jusqu'à Dieu.

Mais c'est toi, Vigny, douloureux Vigny, qui as poussé ce

cri de révolte métaphysique que ni Musset, ni Lamartine, ni Hugo, n'ont osé ;

Un poids pesant, dès sa naissance, enchaîne l'homme au malheur. Tu dis l'injustice terrestre que le ciel laisse sans punition ni secours, la souffrance de l'amour, la terrible fatalité qui, indistinctement, frappe la pureté, la tendresse, l'innocence, le lourd tribut qui pèse sur le génie. Tu affirmes cette réalité du mal que le philosophe médiéval, Malebranche, Rousseau et tant d'autres ont niée. La nature ne te livre pas ses asiles où d'autres ont trouvé leur apaisement. Son printemps renaissant t'exaspère, ses invariables saisons, son dynamisme renouvelé, son opulence, ses insolentes largesses, le flux de forces animales dont tu la sens traversée, ne peuvent faire naître en ta pensée de rapports spirituels, car seulement « ce qui se rêve » sera tout pour toi.

Sûre qu'elle est de sa survivance à travers la durée et de son perpétuel recommencement parmi l'éternelle succession des phénomènes, elle demeure impassible devant tous les désespoirs et toutes les ruines. Une mère ! est-elle une mère ? Non, une tombe qui engloutit les œuvres humaines. Au-dessus d'elle cependant règne, sans conteste, la divinité. Alors tu te tournes vers le ciel : l'azur étincelant demeure impénétrable, sans voix. Devant l'éther inexorable, pur, aucun doigt ne se pose sur ta tempe fiévreuse. Attente dans l'inquiétude et l'aspiration désormais vaine ! O sublime imploration, prostration sacrée de l'être courbé en son humilité ! Silencieuses larmes d'interrogation que rien ne vient ni interrompre, ni consoler !

Je comprends le sursaut héroïque et farouche de cette âme trop tendue, sans appui ; le désespoir qui se mure en une sourde résignation ! Pas de cris, pas de subtiles métaphysiques pour trouver des degrés d'accession au divin : au « silence éternel de la divinité » s'opposera désormais le morne silence de l'homme.

C'est dans toute sa splendide attitude d'orgueil le redressement grec de la conscience, opposant la certitude de son

ordre et de son équilibre à l'ordre et l'équilibre de l'Univers.

Vigny n'est point un athée. C'est un homme froidement désespéré qui propose aux autres hommes la seule solution que sa recherche émouvante a trouvée. Du fond de son stoïcisme, il espère, il annonce l'avènement de l'Esprit pur; enclos dans l'œuvre, ou dans le livre, il se transmet de génération en génération pour de victorieuses fins.

Dans le flot des marées humaines, le poète peut jeter à la mer la bouteille où se renferme la pensée, l'impérissable pensée qui flotte au-dessus de toutes les tempêtes et survit à tous les désastres. Pour la réalisation d'impénétrables desseins, Dieu saura la guider et « la conduire au port ».

Par son art hautain, mesuré, Vigny projette le rayonnement glacé des hautes cimes. Il prolonge, au sein du romantisme, la survivance du classicisme. Au milieu des dispersions colorées du lyrisme de l'époque, *il allume le feu blanc*, incorruptible, pur : celui-là même qui fera scintiller les froides pierreries mallarméennes. L'allusion indirecte, la transposition de l'idée sous le voile de la fiction, la vision en profondeur font de lui, avec Edgar Quinet, auteur d'Ahasvérus, un rénovateur du symbole. Ceci mérite d'être retenu.

§

Sous l'Empire, alors que l'on serait tenté de croire les individus volontiers tournés vers l'action, les âmes se laissent facilement emporter hors du réel : les lectures langoureuses, les élégies plaintives, les tendres romances que la harpe enveloppe de ses ondes frémissantes créent une ambiance dissolvante, propice au rêve, aux évocations et, comme les mièvreries raffinées du XVIII[e] siècle, entretiennent les langueurs où flotte l'incertitude des âmes.

L'effervescence de cette société avide, en son mal de vivre, de tout épuiser de l'instant, d'en sublimer la sensation, d'atteindre au delà des possibilités humaines, cède peu à peu au vœu d'apaisement, de calme, d'anéantissement en une sorte d'épuration du moi.

De là ces épanchements, ces communions angéliques où le corps n'est plus qu'une enveloppe méprisable, souvenirs des « amitiés spirituelles » qui doivent se perpétuer au delà même de la tombe et que Baudelaire saura plus tard si bien intellectualiser.

Taine a souligné dans l'esprit de cette époque ce désir vague de bonheur, de beauté, de consolation poétique qui contraignait même la science à aplanir ses aspérités et à arrondir ce qu'elle pouvait avoir de trop anguleux, cet amour des divagations philosophiques hérité de l'âge précédent, « ce glissement vers l'acceptation de la croyance simplement affirmée, sans preuve ».

L'hallucination est ainsi venue au secours du désabusé. Elle orne la réalité d'une vie supérieure toute retentissante des excès de la sensibilité. Elle crée une vérité intellectuelle qui se superpose, se substitue à la vérité communément acceptée de tous. Dans son miroir déformant, elle transfigure et amplifie la vision du monde. Elle ouvre le domaine de l'illusion où s'endort le tourment d'infini.

C'est peut-être pour ne pas se prendre entièrement à ce leurre que certains romantiques demandent à l'ivresse des sens une certitude cependant chimérique, puisque eux-mêmes cèdent à l'exaspération dans ce terrible jeu où l'on s'épuise à force de se donner.

A travers cette sensibilité exacerbée, la recréation des spectacles de la terre est d'une curieuse analyse. Le romantique recherche une détente psychologique, une sorte de rétablissement, un nouvel équilibre de la raison par l'accord avec les éléments rythmiques qui composent l'ordre du paysage.

En face des illusions périssables que sont nos joies, nos bonheurs, nos extases, ils demeurent pour lui des réalités immuables, des supports où l'esprit a besoin de trouver son appui, des témoins qui attestent la survivance de tout ce qui s'envola au moment même où on le croyait éternel. La douleur, le souvenir, le regret qui alourdissent l'âme et

désespérément l'entraînent vers quelque bas-fond trouvent leur contrepoids dans ces masses synthétiques des « rochers muets, de forêts obscures », ces blocs d'émeraude des eaux agitées. Cette satisfaction dynamique, pourrait-on écrire, ne saurait suffire à tous. Certains y voudraient superposer un impossible équilibre intellectuel. De là la confidence, puis logiquement l'invective contre la nature impassible.

Toute l'âme romantique est sujette de ce jeu de violentes alternatives, de balancements, de compensations, de cette recherche d'équilibre.

Comme tous les spontanés, le romantique crie, s'agite d'abord, puis se prend à réfléchir. La pire crise morale, ainsi arrivée à son dénouement, crée une sorte de désenchantement ou d'euphorie de la douleur. Le poète devient doux et indulgent, se replie sur lui-même, s'interroge, s'analyse, se prend à regretter, frappe sur sa poitrine, fait acte de contrition. Une harmonieuse poésie subjective jaillit. Elle fond désormais dans une pure élévation tous les éléments pris au monde sensible. Elle prend ce reflet de vision intérieure dont s'enrichira le Symbolisme.

Après avoir tout foulé aux pieds, tout méprisé, tout attaqué : institutions, lois, théâtre, état social, Rousseau se retrouve face à face avec lui-même dans le miroir secret de la méditation. Il se plaint amèrement de se sentir isolé, d'avoir accumulé contre lui des rancœurs. Comme dans un bain salutaire, il se plonge dans la nature avec le souci de désormais apprendre à vieillir. Byron lui-même, après son explosion lyrique, ne demandera plus par la bouche de Manfred que « l'oubli de lui-même ». Oscillation de l'individu, en nécessaire accord d'ailleurs avec tout rythme vivant.

Il y a donc deux états de la sensibilité romantique cherchant sa voie d'évasion intellectuelle et morale, l'un caractérisé par l'expansion éperdue de l'individu, l'autre par l'introspection artiste où il s'efforce de retrouver en pro-

fondeur ce que le jet lyrique n'a pu atteindre en hauteur.

Un de nos meilleurs critiques modernes (14) nous a fort judicieusement présenté Byron comme le type de ces romantiques « flamboyants » qui, par les mouvements de la passion, le choc des sonorités verbales, le haut-relief des images, font de la vie une sorte d'enluminure décorative. Keats, Chateaubriand, Hugo, Musset, Gautier même à un degré moindre, incarnent pour lui ces romantiques ardents. Il les a opposés aux romantiques profonds qui, selon le mot de Rousseau, se livrent davantage à « la douceur de converser avec leur âme », l'analysent avec une curiosité réfléchie et sagace, et, au nom de la raison, recherchent, — comme les lakistes anglais, Wordsworth, Coleridge — le bel équilibre entre la sensation et l'imagination.

Il est ainsi conduit à admettre deux romantismes. Malgré leurs éléments antagonistes, par la faute de Byron, ils auraient coexisté chez de nombreux poètes français pendant la première moitié du XIXe siècle.

Il me plaît davantage de recomposer tout ceci en deux mouvements — flux et reflux, — si l'on veut deux alternatives de la sensibilité romantique.

Entre ces deux valeurs extrêmes : exaltation et dépression, des états intermédiaires s'intercalent. La pensée tisse des dessins complexes et variés, ces enchevêtrements lyriques tramés par des fils secrets que nos analystes modernes avides de détail psychologique, selon le mode freudien, s'ingénient à rattraper un à un.

L'âme romantique — simplement humaine — est donc d'élans, de désillusions, de chutes, de contradictions, pleine de perpétuels désaccords.

Des antinomies analogues se retrouvent sous d'autres aspects. Il y a chez le romantique un alliage d'égoïsme et d'altruisme. Point de paradoxe si l'on considère que celui-ci n'est qu'une forme supérieure de celui-là : d'une part,

(14) John Charpentier : *Byron et le Romantisme flamboyant*, « Mercure de France », 15-IV-1924.

désir violent de possession, passion égocentriste (15), d'autre part, dispersion lyrique de l'individu, élan vers la pureté avec, pour complémentaires, le don de soi, l'amour de l'humanité en accord avec l'aspirationt de l'individu vers le divin. On retrouve là une emprise des doctrines platoniciennes qui dévie le romantisme vers une forme du mysticisme.

La sentimentalité si prompte à s'émouvoir, l'ivresse de vivre intensément, la tentative désespérée pour se hausser au-dessus des valeurs humaines, se résolvent en une sorte de culte de l'humanité.

L'idée scholastique de la bonté originelle de l'homme détenteur de l'idée divine, de la négation du mal, de la possibilité d'en guérir chacun et tous ensemble a fait son chemin. A travers la philosophie, l'histoire, le roman, le courant humanitaire a gagné la poésie. Saint-Simon et Fourier ont tour à tour rêvé que les poètes sont appelés à devenir « des pasteurs de peuples ». Le poète doit être l'artisan d'une harmonie sociale découlant de l'harmonie naturelle. Il devient une sorte de héros investi d'une mission quasi-divine.

Il s'agit moins de « *libido dominandi* » que d'*ascension* généreuse vers les états supérieurs qui font de l'être d'exception l'instructeur des autres hommes, et d'où l'orgueil semble devoir être exclu pour céder sa place à l'amour.

Il y a des poètes comme il y a des chefs, d'instinct : de là leur aptitude à devenir des initiateurs dans l'ordre esthétique et moral, des conducteurs d'âmes comme les autres deviennent conducteurs d'hommes dans l'ordre politique et social. Ce véritable apostolat pour élever les individus par la pitié, le dévouement, l'immolation fraternelle, la justice, n'est-ce pas au demeurant le thème de Jocelyn? Le cas de Lamartine ne fournit-il pas la preuve de ce haut privilège plein de désintéressement? Quel exemple nous laisse sa vie lyriquement vécue, toute d'activité poétique et politique,

(15) Que M. Ernest Seillère taxe volontiers *d'impérialiste* !

retentissante d'orages, de triomphes, de chutes, mais toujours conduite d'un effort égal, souriant, humain, fraternel ! Hugo, à son tour, ne considère-t-il pas le poète comme le visionnaire des temps nouveaux?

Les mêmes sentiments altruistes abondent chez Musset, Vigny, Michelet, Quinet, tant d'autres gagnés par la foi nouvelle de cette époque toute traversée de courants et d'enthousiasmes libérateurs. Il ne faut voir dans leur « mission du poète » que la transposition dans l'ordre social d'un idéalisme laïque élargissant les données de la morale chrétienne. « Crois et aime », telle est la devise qui caractérise l'action de nos poètes sur les voies d'affranchissement de la pensée vers un idéal jamais atteint.

Tels se dégagent de l'attitude intellectuelle, morale et religieuse de nos grands lyriques, les caractères d'expression de ce mal d'infini qui, propagé par le XVIIIe siècle, a donné la fièvre aux générations de la première moitié du XIXe siècle, sans d'ailleurs cesser de travailler sourdement celles qui ont succédé.

Ces échos qui dispersèrent à travers notre enfance les accents de l'amour, les tiédeurs des caresses, le pleur du regret, la solitude du cœur, comme ils retentissent plus sourdement désormais dans la méditation de l'homme mûr! Emouvante confrontation que celle de notre âme avec celle que les romantiques eurent la grandeur et la faiblesse d'étaler devant le futur !

C'est le privilège du véritable poète d'être près de chacun de nous, quel que soit son âge ou l'accident de vie dont il meurt. Il y a toujours en lui quelque voix d'enfant, quelque voix d'amant, quelque voix d'homme et aussi quelque voix d'ange — même damné — pour répondre opportunément à celle que nous prête l'heure qui nous féconde et qui nous tue.

Divine passion qui fais jaillir tant de larmes, on a beau vouloir affecter de te nier ou de te méconnaître Comme on se penche avec douceur sur ta rose contractée ! même

quand on ne lui demande plus aucun parfum et quand la sagesse prépare l'éclosion d'un autre centre de lumière !

Avec des débris d'orgueil, des pétales fanés, des amours et des souvenirs, quelle huile douloureuse s'élabore en nous pour nourrir la fleur spirituelle qui s'épanouit sur un autre plant de vie dans l'attente de quelque nouvelle rosée !

Ainsi à la pompe, à l'éloquence, à la sécheresse des petits maîtres à la fade poésie de boudoir où, mollement, la divagation se coulait dans les moules préparés de la forme classique, s'est substituée une littérature frémissante, pathétique, pleine de cette qualité d'âme qui, chez une Desbordes-Valmore, rayonne d'une adorable chaleur féminine. Un flot de sang et de passion a empourpré le visage du poète. En tout ceci, je crois voir davantage « que cette émeute de rhétoriciens » dont parle Zola (16).

Lorsqu'un peu d'apaisement dans la mystique sociale aura étalé le flux romantique, émergera le Paros où Chénier avait ciselé la forme grecque. Vigny l'a redécouvert dans le bouillonnement de l'époque et lui a prêté la palpitation d'un cœur angoissé. Musset, souvent si proche de Racine, en a respecté l'eurythmie. Gautier, faux romantique, s'ingéniera à le polir jusqu'à l'éclat splendide..

Au souci de la forme grecque et de la solidité latine, le Parnasse mêlera le souci du détail trop précis, de la description exacte et quasi scientifique, venant au secours de la tendance idéologique. Ainsi se rétablira peu à peu le réalisme. Déjà évident et mesuré chez les classiques, il substituera l'étude des faits aux « philosophies ». Dans leurs conclusions, les poètes tenteront un regrettable compromis avec les données de la science positive, tandis que le Symbolisme recueillera tout l'héritage romantique et, le dépouillant en partie de tout son appareil extérieur, en exprimera la poésie essentielle, puis en organisera la vie secrète et mystérieuse.

ANTOINE-ORLIAC.

(16) E. Zola : *Le roman expérimental. Lettre à la Jeunesse*, p. 65.

GUSTAVE FLAUBERT
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
ET LES BOURGEOIS

LETTRES INÉDITES

Gustave Flaubert, on le sait, a poussé jusqu'à la manie la haine du bourgeois. Il détestait le « bourgeois en blouse comme le bourgeois en redingote ». Quand il se mettait avec Théophile Gautier à déclamer contre les bourgeois, ils atteignaient la fureur, devenaient rouges comme des coqs et se voyaient forcés de changer de chemise (1). Ils eussent été bien en peine de définir ce qu'ils entendaient par bourgeois. « Le bourgeois, disait Flaubert, est celui qui pense bassement... Un homme qui a la haine de la littérature »... C'est dans la politique de l'époque qu'il faut chercher l'origine de cette aversion pour le bourgeois, que partagea la jeunesse sous Louis-Philippe et qui éclate si effroyablement dans la faction du garde national aux Tuileries de *L'Education sentimentale*.

Les rhapsodies de Pétrus Borel, stigmatisant les bourgeois « escompteurs et marchands de fusils » et maudissant un monarque « ayant pour légende et pour exergue : « Dieu soit loué et mes boutiques aussi », déchaînèrent en politique des haines de classes qui devinrent très vite des haines d'idées chez les gens de lettres. Nous retrouvons la marque de cette origine même chez Flaubert, quand il va jusqu'à dire que « la cause de notre décadence, le fléau, c'est le bourgeois » (2).

(1) Gustave Claudin : *Mes Mémoires*.
(2) Cf. *Souvenirs d'un hugolâtre*, par Augustin Challamel, p. 42. A. Claveau a de bonnes pages sur ce sujet dans son livre : *Contre le flot*.

Conviction ou attitude, cette haine antibourgeoise est commune à tous les romantiques. Roqueplan lui-même, qui était pourtant un homme d'esprit, feignit d'éprouver cette sainte indignation et se croyait obligé, lui aussi, pour épater le bourgeois, de faire des excentricités, de collectionner des bassinoires, de passer chez lui la matinée chaussé de grosses bottes à l'écuyère.

Ce sont naturellement les bourgeois de Rouen que Flaubert détestait le plus. Ceux-ci ne l'aimaient pas, ou plutôt ils l'ignoraient ; et, quand ils le connurent, ils le prirent pour un maniaque. On menait les enfant jusqu'à la grille de Croisset, en leur disant : « Si tu es sage, on te montrera M. Flaubert. » On prétend qu'un bourgeois de Rouen, à qui on demandait son opinion sur Flaubert, répondit : « C'est un original. Aujourd'hui, il est chez lui installé bien tranquillement, et le lendemain il fait ses malles et part pour Carthage. Nous n'aimons pas beaucoup ça à Rouen. »

Tous les amis de Flaubert ne poussaient pas la haine antibourgeoise jusqu'à cette violence. Le bourgeois, par exemple, était pour Paul de Saint-Victor un prétexte à plaisanteries plutôt qu'un sujet d'irritation. Saint-Victor aimait les charges d'Henri Monnier, et tout lui était bon pour attiser les feux de calembours et de mots d'esprit qu'il échangeait avec Dumas fils et qui finissaient par fatiguer les habitués du dîner Magny. Flaubert aimait trop Théophile Gautier pour ne pas aimer aussi Saint-Victor, styliste jamais satisfait, qui connaissait à fond sa littérature grecque et écrivait au *Moniteur* de magnifiques feuilletons sur l'art dramatique, parus plus tard en librairie sous le titre des *Deux Masques*. On a critiqué cette prose ; on reproche à Saint-Victor « d'avoir réveillé une foule de mots qui faisaient doucement la sieste dans le dictionnaire ». Cet art de mosaïste n'empêche pas Saint-Victor d'être un somptueux écrivain, et, bien que nos dossiers contiennent peu de lettres de lui, nous savons qu'il admirait sincèrement Flaubert,

comme le prouve le billet suivant à propos de *Salammbô* :

Mon cher ami,

Je vous dirai, dimanche, ce que je pense des derniers chapitres. Votre livre mérite le surnom de son pays, *Africa portentosa*. J'en retiens un exemplaire sur papier de Hollande, ne pouvant en avoir un sur peau de lion, comme il conviendrait.

Tout à vous,

PAUL DE SAINT-VICTOR

Ce qu'il y a d'amusant dans la haine que l'auteur de *Salammbô* avait vouée au bourgeois, c'est que Flaubert, au fond, ne fut jamais lui-même qu'un bourgeois, avec toutes ses qualités classiques, le goût du sédentarisme, l'esprit de famille, le culte des amis, le patriotisme final (en 1870).

Traduit en police correctionnelle pour avoir publié *Madame Bovary*, c'est en bon bourgeois qu'il présente sa défense (3). Il s'adresse au préfet et, comme Emile Zola, pour montrer à ses juges qu'il n'est pas un bohème, mais un partisan de la religion et de l'ordre, il fait valoir, par l'organe de M. Sénard, sa situation, ses relations, la réputation de son père, ses « racines profondes » dans le pays, son autorité, son influence bourgeoise.

M. Thibaudet signale justement les colères du Flaubert bourgeois et propriétaire contre les communards, « qu'on aurait dû, dit-il, condamner aux galères, la corde au cou, en simples forçats » (4).

Quand la perte de sa fortune l'obligea à demander une pension au gouvernement, Flaubert eut à lutter contre le découragement qui l'envahit ; et pour se résigner, « il relisait sans cesse, dit Maupassant, la fin de la lettre que lui envoyait George Sand pour le remonter : « J'espère bien, mon vieux, que tu ne vas pas regretter ton argent comme un bourgeois (5). »

(3) Alexandre Zévaès : *Les grands procès littéraires.*
(4) *Gustave Flaubert*, p. 189.
(5) Roujon : *Galerie des bustes*, p. 16.

L'hostilité de Flaubert contre les bourgeois semble cependant s'être adoucie vers les dernières années de sa vie. Quand George Sand, convertie, elle aussi, aux idées saines et morales, lui disait : « C'est l'épicier qui a raison », le romancier finissait par répondre : « Oui, il est peut-être dans le vrai ». Il se défendait de vouloir mettre la littérature au-dessus de tout. « Je ne suis pas si cuistre, écrivait-il à George Sand, que de préférer des phrases à des êtres. (Il citait et admirait un trait de la vie de Dickens. Le grand écrivain anglais, se promenant dans Londres avec son ami, s'était rué sur un homme qui maltraitait un enfant, avait rossé l'homme, consolé et embrassé l'enfant (6). Enfin, Flaubert paraissait à peu près réconcilié avec la bourgeoisie, quand il écrivait à George Sand que les choses changeraient, s'il y avait dans chaque commune « un bourgeois qui ait lu Bastiat et qui fût respecté. »

L'auteur de *Salambô* était un être d'une sensibilité si prodigieuse, un tempérament si vibrant de réalités et d'aspirations, qu'on pourrait faire de lui un portrait très ressemblant et pourtant parfaitement contradictoire.

Dans un livre allemand peu connu en France: *Gustave Flaubert et sa Tentation de saint Antoine, contribution à la psychologie de l'art*, le Dr Theodor Reik a essayé d'appliquer les théories du Freudisme à l'auteur de *Madame Bovary*. M. Reik reproche à Flaubert d'être tout le contraire d'un bourgeois ; d'avoir allié la rêverie au sadisme (p. 125), d'avoir eu pour sa mère des sentiments équivoques, d'être un fanfaron d'impuissance, un maniaque de luxure, un amateur de libertinage et de prostitution ; il le compare à Schaabarim et il fait de sa mère une déesse de Carthage (p. 140). M. Reik n'apporte, bien entendu, ni texte, ni document nouveaux ; il s'est contenté de dépouiller la *Correspondance*, les œuvres de jeunesse, les *Mémoires d'un fou* et, à l'aide de citations choisies, il arrive à donner l'idée la plus fausse qu'on puisse avoir de Flaubert.

(6) Frank : *Gustave Flaubert d'après des documents inédits*, p. 14.

Il y a, en effet, chez Flaubert, un cynique, un sensuel, un crieur de paradoxes (Néron, Sade, Héliogabale, *Carnet de voyage*, notes, etc...) ; mais il y a aussi autre chose, et il y a même tout le contraire. Le tort de M. Reik est d'avoir passé sous silence tout ce qui pouvait contredire sa thèse. Il ne serait pas difficile, en choisissant d'autres textes, de montrer que Flaubert fut toute sa vie un sentimental et un romanesque, et c'était même là le fond de sa vraie nature. Zola s'étonnait de constater chez lui « l'idéal d'un amour sans fin » (*Romanciers naturalistes*), en même temps qu'un étalage de gauloiseries et de crudités agressives. Flaubert se peignait tout entier, quand il formulait son rêve : « Une femme, un amour, toujours le même » (7). Daudet le définissait : « Un cynique avec les hommes et un sentimental avec les femmes ». « Il n'y a pas d'homme plus moral, lui disait Bouilhet, ni qui aime plus l'immoralité que toi. Une infamie te réjouit ». Flaubert protestait contre la réputation qu'on lui faisait. « Je passe, écrivait-il à Amélie Bosquet, pour n'avoir aucune espèce de sentiment, pour un farceur, un coureur de filles, un Paul de Kock romantique », et il confesse qu'il est timide, qu'il a aimé profondément, sans retour, dominé par un irrésistible besoin d'idéal. « On se méprend toujours sur moi. Je suis plus élégiaque qu'on ne croit ». « Sans l'amour de la forme, dit-il encore, j'aurais été un grand mystique ». Il admire à Athènes un sein de marbre sur lequel « on se serait roulé en pleurant ». Il avoue à Mlle Bosquet ses illusions, sa foi dans l'amour, une épouvante du bonheur... « Il a « une chambre royale » dans le cœur, mais il « l'a murée ». « Je suis un mystique, et je ne crois à rien ». Il écrit des lettres de tendresse exquise à Louise Colet (*Corresp.* I, p. 249). « N'as-tu pas vu, lui écrit-il, en 1854, que toute l'ironie dont j'assaille le sentiment n'était qu'un cri de vaincu, à moins que ce ne soit un chant de victoire ? »

Ses amis connaissaient bien ce Flaubert. « Je me rappelle

(7) Goncourt : *Journal*, 1876, p. 277.

qu'une fois, chez lui, M. Emile Zola voulait obtenir de lui une adhésion formelle pour son idée complètement crue et antisentimentale de l'amour. Il disait de l'amour purement physique — de celui que domine la jupe : « N'est-ce pas, au total, il n'y a que ça ? » Et Flaubert, se promenant et se dandinant dans la chambre avec son vaste pantalon turc, répliquait, de son air le plus bonasse : « Oui, il y a de ça ». M. Zola, féru de sa pensée, reprenait : « Oui, oui, il n'y a que ça » Et Flaubert de répondre encore : « Oui, oui, il y a de ça. » L'auteur des *Rougon-Macquart* dut se contenter de cet écho passablement altéré. Y fit-il attention ? Je l'ignore. Moi, cela me frappa, ce paisible entêtement dans l'expression d'une nuance qui était une contradiction (8) ».

Flaubert a créé des types de pureté inoubliable, la petite Louise, l'amie de Frédéric, dans l'*Education sentimentale*, et cette Mme Arnoux, vivant souvenir, dit-on, de la femme qu'il avait aimée à Deauville, au point de passer trois ans sans sentir son sexe (9). Félix Frank rappelle la belle page sur Mme Arnoux et l'amour de Frédéric Moreau « sans arrière-pensée, sans espoir de retour... avec une envie de se sacrifier, un besoin de dévouement immédiat... » Est-ce du Freudisme, tout cela ?

La vérité, c'est que, dès ses plus jeunes ans, Flaubert fut un exagérateur et un passionné. L'expérience ne le changea pas, ne le guérit jamais, mais le calma. Tranquille, désabusé, il mit « en bouteille ses sentiments » et, spectateur de lui-même, il écrivit *Madame Bovary* et l'*Education sentimentale*, où il s'est peint, sans le savoir, tel qu'il était dans sa jeunesse (10).

Quant à son goût pour la courtisane (Aspasie, Cléopâtre,

(8) Félix Frank : *Gustave Flaubert, d'après les documents intimes et inédits*, p. 28.

(9) Marie Schlesinger.

(10) Tout cela a été bien mis en lumière par M. Georges Dubosc (*Journal de Rouen*, 22 nov. 1890) et par M. Paul-Louis Robert. « Sans les œuvres de jeunesse, Flaubert est inexplicable », dit M. P.-L. Robert.

Marion Delorme), c'est encore un travers commun aux romantiques, comme la haine du bourgeois.

La thèse de M. Reik ne doit donc pas être prise au sérieux. Tout ce qu'il reproche à Flaubert, on pourrait tout aussi bien le reprocher à Gautier, qui fut cependant un homme parfaitement équilibré de corps et d'esprit. Avec sa vantardise de faux débauché, Flaubert représente tout simplement un exemplaire frénétique et débordant de cet *homo duplex* dont parlent les Anciens et que nous portons tous en nous comme une contradiction vivante. Anatole France a bien compris ce caractère, quand il a dit : « Flaubert était un homme violent et bon, absurde et plein de génie et qui renfermait en lui tous les contrastes possibles. Sa pensée était une éruption et un cataclysme. Il avait la logique d'un tremblement de terre » (11).

Les écrivains épris de sensations fortes, ceux qui aiment la belle prose d'art et qui gardent un fond de vieux romantisme dans leur tournure d'esprit, ceux-là sont allés d'instinct à Flaubert ; et on ne sera pas surpris de rencontrer ici le nom de Villiers de l'Isle-Adam.

Ami de Baudelaire, dont il savourait les excentricités et le satanisme, fanatique de Wagner dont il écoutait la musique « en roulant les yeux avec des gestes de convulsionnaire extatique », l'exalté Villiers a toute la sensibilité de Flaubert, la haine du bourgeois, le goût de l'Antique, la passion du style, l'amour de l'énormité et de la charge. L'*Eve future* est une conception dans le goût de Flaubert, et on retrouve *Bouvard et Pécuchet* sous Tribulat Bonhomet, sorte d'Homais macabre et savant, qui veut tuer les cygnes pour voir s'ils chantent avant de mourir, et salir les hermines avec de l'encre pour voir si elles supportent les taches. Certaines parties d'*Axel*, *Akedysseril*, l'*Inde*, etc..., font songer à une *Tentation de saint Antoine* à la détrempe, à laquelle il ne manque que la solidité plastique.

(11) *Vie littéraire*, Œuvres, t. VI.

Causeur infatigable, visionnaire passionné d'occultisme et d'histoire, l'auteur des *Contes cruels* n'a pas su donner tout à fait à sa forme la fixité qui fait la durée, bien qu'il atteigne souvent le grand style et qu'il travaillât parfois ses phrases comme Flaubert. « L'art est long, écrivait-il à Baudelaire, et le temps est court. Je le sais aussi bien que personne, moi qui travaille dix heures par jour à faire une page de prose (12). »

On a l'habitude de prendre Villiers pour un méconnu, parce qu'il passa la fin de sa vie dans la misère et qu'il se plaignait de « débuter tous les jours ». On refusait de jouer ses drames ; les éditeurs ne recherchaient pas sa copie. Villiers cependant était célèbre. Ses débuts furent retentissants ; il mérita des admirations sincères, et il eut même de son vivant la réputation d'un homme de talent, une sorte de Lohengrin des lettres, éminemment personnel et original.

Original, il le fut jusqu'à l'étrangeté. Son œuvre révèle une ressource d'invention et une haine de la banalité qui le classent parmi les esprits tout à fait supérieurs. Dans sa vie et ses écrits, il chercha toujours et avant tout l'originalité ; et Baudelaire, dont il fut le fidèle ami, n'était pas homme à décourager sa manie de vouloir étonner à tout prix le bourgeois.

Nous trouvons dans les dossiers mis à notre disposition deux lettres inédites de Villiers, spirituelles et pleines d'humour. Dans l'une, il engage Flaubert à ne plus aller voir ses parents ; dans l'autre, il lui demande plaisamment un mot de réclame pour un mystérieux protégé.

Monsieur,

Je ne sais comment vous remercier de votre visite. Vous avez rencontré mes augustes parents ; mais, comme ils ne connaissent, en fait de littérature moderne, que Riquet à la Houppe, Nostradamus, et, sauf votre respect, M. Belmontet, vous avez

(2) Lettres publiées par la *Nouvelle Revue*, 15 août 1903.

dû vous trouver dans la surprise. N'allez plus là, c'est un coupe-gorge : on assassine les voyageurs dans l'escalier.

Je vis seul et je travaille beaucoup ; je demeure à l'hôtel du Brésil, passage Dauphine. Ceci soit dit, en cas que la pluie vous surprenne aux environs. Si je savais l'heure où vous êtes visible, ce serait pour moi un grand bonheur d'aller vous serrer la main ; car je vous admire et vous êtes, dans le fond de ma pensée, un poète colossal et l'un des plus grands écrivains qui aient existé. D'ailleurs, vous savez bien ce que je pense, naturellement ; ainsi à quoi bon vous dire tout cela !

Veuillez bien recevoir, de nouveau, mes sentiments de reconnaissance profonde pour les heures que vous m'avez fait passer.

COMTE AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Voici la seconde lettre :

Paris, 25 mai 64.

Monsieur,

Je viens de recevoir une lettre signée : « Vicomte de Menou », probablement un descendant du grand législateur indien. Je ne connais pas ce vicomte. Il m'est recommandé, à titre de mourant, par mon ami Catulle Mendès, auquel j'avais montré la lettre si aimable et si flatteuse que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser.

Je serais allé vous voir et vous remercier, si j'avais eu moins de mariages, d'imprimeurs et de directeurs de « spectacles » sur le dos. Vous avez dû penser que des empêchements bizarres étaient survenus, ce qui fait que j'ose encore vous écrire. Voici le vœu du jeune homme en question. Il s'agirait d'une lettre de vous, n'importe laquelle ; — cette lettre, jointe à celle de plusieurs grands hommes, serait imprimée en tête de son livre (qu'il se propose, dit-il, de publier, comme consolation, avant sa mort) — et cette lettre ferait acheter ce livre et en augmenterait la valeur aux yeux des libraires.

Quant à ce qui est de cette conclusion, je n'en doute pas un instant, mais, ne sachant comment s'y prendre, il désire « que, sur l'avis de Mendès, je le recommande à vous ! »

Mais... c'est à peine si j'oserais me recommander moi-même ! et je ne sais en vérité que dire et que répondre, si ce n'est cela.

Enfin voilà ce que c'est ; — voyez maintenant si vous ne trou-

vez rien d'énorme dans l'accomplissement de ce que demande « mon protégé ».

Dans tous les cas, ce ne serait peut-être pas une mauvaise action, et il est toujours agréable de rendre service à des gens qu'on ne reverra plus.

Recevez, monsieur, de nouveau, l'hommage bien sincère de ma sympathie et de mon admiration.

COMTE AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
7, rue Saint-Roch.

Les relations entre l'auteur d'*Axel* et Flaubert n'ont pas dû se borner à ces courts billets. Ils ont dû se rencontrer à Paris. En tout cas, les admirateurs de Villiers seront heureux de savoir qu'il fut un admirateur de Flaubert.

ANTOINE ALBALAT.

POÉSIES

—

1.

GUIRLANDE POUR UN VERS D'ANNA DE NOAILLES

Nous avons cueilli ces fruits
sur la rive d'Amalfi.
Depuis l'aube
que, de fois l'auras-tu vu passer
et revenir,
le porteur éternel du rêve et du plaisir!
On n'y voit pas tant il fait clair.
Sur la mer d'Amalfi les terrasses embaument.
Et je songe à vous par cette nuit de lune,
Chabaneix *qui volez de la blonde à la brune.*

—

2.

HENRY CHARPENTIER

Parmi le bocage ou le long de Neptune,
à sa lèvre le sel brille avec la rose.

Français, doré ne l'est-il pas, le temps qui
ouït chanter les deux André et cet Henry?

Henry, je le veux honorer aujourd'hui,
sur le ciel et la mer, lys ou fleurs d'agave,
dressant ces grands vers fils de l'air et des eaux.

—

3.

LOUIS LE CARDONNEL

je vous revois un matin
et par un ciel de Pentecôte,
tandis que sonne la cloche
de Sainte-Marie-de-Cosmédine.

Sur le Janicule et le Palatin,
quand le couchant s'en va dorer la lagune.

L'instant qui passe semble déjà lointain.

—

4.

NERVI

Ce soir que m'importent les plus beaux vers,
la gloire, les voyages,
et le soleil rayonnant sur la mer!
Ton absence m'emplit le silence des nuits.
O destinée ennemie d'Eurydice...
Moi dont le nom est un chant du coq,
un écho de cornemuse,
j'ai dit ce soir des vers tout vernis de soleil
tandis que mon cœur se brise.
Quand viendras-tu me prendre entre tes bras, Sommeil?

—

5.

Ah! verrai-je passer en ton regard,
un jeune rêve inespéré,
jour nouveau, oiseau du hasard?

Jour nouveau, flamme qui palpites,
entends-tu le cri de mon cœur!
Nous soufflons sur notre bonheur
pour qu'il s'éteigne un peu moins vite.

ANDRÉ CASTAGNOU.

DU SIÈGE
A LA BATAILLE DE NAVARIN

21 FÉVRIER 1825 — 20 OCTOBRE 1827

Depuis trois ans que les *rayahs* grecs s'étaient révoltés, tous les efforts que sultan Mahmoud avait tentés pour les faire rentrer sous le joug avaient été vains. Trois expéditions s'étaient brisées contre leur résistance acharnée. Par effroi des brûlots hydriotes, l'Armada n'osait plus se montrer dans l'Archipel. La Grèce allait échapper à la domination de l'Empire. Se tournant vers le pacha d'Egypte, sultan Mahmoud le pressait d'accourir avec toutes ses forces à la rescousse. Il était convaincu que Méhémet-Ali qui, naguère, l'avait débarrassé des Ouahabis, pouvait le tirer promptement d'affaire, mais il le sentait indécis et malignement ravi de l'embarras où son suzerain se débattait. Tous ses actes, en apparence, étaient d'un vassal loyal. Dès 1821, vingt-deux de ses vaisseaux armés en guerre s'étaient joints à la flotte du Capitan-Pacha ; il avait fourni des vivres pour deux millions de tallaris ; même, afin de manifester avec plus d'éclat son dévouement, il avait envoyé au Sérail, à Constantinople, Saïd Bey, le dernier né de ses fils, un poupon de six mois. Commandée par Ismaïl Gibraltar, son escadre coopérait avec les flotilles d'Alger et de Tunis, dont il défrayait l'entretien, à jeter des renforts en Morée. Ses troupes occupaient Chypre et Candie. Jamais le divan ne lui avait adressé demande d'argent, qu'il n'y eût répondu avec empressement. Pourtant les contributions extraordinaires qu'il avait imposées au pays l'avaient à ce point épuisé que, pour en

extraire quelque chose encore, il lui avait fallu taxer jusqu'aux dattiers et aux maisons, et les gens de Misr, pendant que les *maalems* dressaient les rôles, s'étaient mutinés ; les fellahs de Menouf, pareillement, traqués à la fois comme recrues et comme contribuables, et il s'était vu contraint de marcher contre eux, avec six canons, à la tête de sa maison militaire; ceux d'Esnéh, d'Arment, de Kennéh et de Kous, prêchés par un Maughrabi se prétendant le Mahdi, envoyé pour mettre un terme aux misères du peuple et faire passer au Pacha le goût des innovations sacrilèges, étaient descendus jusqu'à Bardis, et il avait dû lâcher sur eux les Albanais, qui en avaient égorgé un millier. Tous ces désordres, symptômes d'un mécontentement qui allait en s'étendant, attestaient suffisamment que Méhémet avait tiré de l'Egypte plus que ce pachalik ne pouvait donner ; il s'en prévalait et, néanmoins, se disait prêt, sous certaines conditions, à tenter l'impossible : tout service méritant backchiche, il sollicitait, à titre de faveur, les pachaliks d'Acre et de Damas d'où, à l'aide de ces mêmes procédés qui lui avaient si bien réussi en Egypte, il se faisait fort de retirer, toujours pour le seul profit et la plus grande gloire du Padichah, des soldats et de l'argent. La Syrie, Méhémet-Ali la convoitait depuis longtemps : à la mort de Suleyman-pacha, il en avait demandé le gouvernement pour son fils, mais Haïm Fakhri, le juif, vizir et tuteur d'Abdallah, avait su déjouer ses ruses. De gré ou de force, Méhémet s'était juré d'annexer cette contrée à celle qu'il tenait. Pour l'instant, il préférait l'emporter par négociation ; à Stamboul, Nedjib Effendi, son *kapoukiyassi* (1) s'y employait, et à obtenir également pour son fils Ibrahim le commandement suprême des opérations tant sur terre que sur mer. Personnellement, Méhémet-Ali n'avait rien à démêler avec les Grecs de qui l'insurrection servait ses desseins secrets. Nulle haine ne l'animait contre

(1) Chargé d'affaires.

eux, et loin de les massacrer, il leur accordait asile et protection (2), au grand scandale des fanatiques de Constantinople qui l'avaient surnommé Djiaour-pacha et l'accusaient de complicité avec ces « chiens d'infidèles ». C'est froidement, et comme s'il se fût agi d'un marché de coton, qu'il envisageait sa participation à la guerre que leur faisait le sultan ; et il entendait qu'après avoir été à la peine, il fût aussi à l'honneur et que le mérite de la victoire rejaillît, comme lors de la délivrance de la Mecque et de Médine, sur lui-même, et non pas sur ce *pezevink* (3) de Khosreff, le Capitan-Pacha, qu'il avait jadis ignominieusement chassé du Kaire où il cherchait à se cramponner, et qui, maintenant, s'évertuait à le perdre dans l'esprit de Mahmoud. Le sultan, cependant, si critique que fût sa situation, et quelque urgent le besoin qu'il avait de l'aide de Méhémet, n'avait pu se résoudre à lui sacrifier son favori, non plus qu'à lui céder Acre et Damas, et Nedjib Effendi n'avait apporté de sa part au Pacha, outre un kandjar et un sabre pour lui-même, et une tabatière diamantée pour Ibrahim et le privilège pour celui-ci de commander en chef l'escadre d'Egypte, qu'un firman, daté du 16 janvier 1824, tout paré d'appellations tendres et flatteuses, par lequel Mahmoud abandonnait à Méhémet la Morée comme un butin. Ravalant son ressentiment, Méhémet-Ali s'était résigné à faire partir l'expédition qu'il tenait prête, recommandant toutefois à son fils de ne pas déployer un zèle excessif, mais bien plutôt de faire traîner les choses en longueur,

(2) Voyez *L'Acropole, revue du monde hellénique,* janvier-mars 1927, p. 29 « ... Je vis venir vers moi une trentaine d'Albanais richement armés, qui avaient relâché depuis peu de jours à Myconos et se rendaient dans le Péloponèse. Ils sortaient du service de Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, dont ils se louaient beaucoup. A la nouvelle de l'insurrection des Grecs, ce visir fit étrangler plusieurs Turcs coupables d'avoir tué un chrétien de sa garde, et quelques jours après, craignant de ne pouvoir les protéger plus longtemps, il leur dit : « Retournez dans votre patrie, aujourd'hui ravagée par la guerre, elle a besoin de vos bras ». Beaucoup persistèrent à rester, mais le plus grand nombre partirent à différents jours d'intervalle, et ceux-ci avaient quitté l'Egypte les derniers. » Maxime Raybaud : *Mémoires sur la Grèce.* Paris 1825, t. II, pp. 121-122.

(3) Entremetteur, terme de mépris.

tout en montrant ce que, le cas échéant, on était capable d'accomplir, de telle sorte que, la Porte restant ouverte aux négociations, on pût tirer parti des événements pour marchander avec plus de succès, et obtenir à l'heure du suprême péril, avant de frapper un coup décisif, ce qu'on désirait.

§

Ibrahim Pacha, s'étant tiré sain et sauf de diverses mésaventures en mer, ayant réussi à débarquer à Modon, mit le siège devant Navarin (21 février 1825) qui ne tarda pas à capituler. Bandes de guerilla, les insurgés, rencontrant pour la première fois devant eux des troupes disciplinées et manœuvrant à l'européenne, plièrent sous le choc ; ils cédèrent du terrain, et on vit bien que leur cause, qu'ils avaient jusque-là bravement défendue, était perdue désormais. Les cabinets d'Autriche et de France en furent fort aises. Ni l'un ni l'autre, pour des motifs identiques, n'avait suivi d'un regard sympathique les progrès de l'insurrection grecque. Pour M. de Villèle comme pour M. de Metternich, les Grecs étaient, avant tout, des sujets rebelles, partant des révolutionnaires, des carbonari qui avaient osé défier leur souverain légitime et prendre les armes contre lui. Leur exemple ne pouvait être que funeste pour Naples et pour Venise, et pour les jacobins de l'Europe ; c'étaient ensuite, de redoutables concurrents en Méditerranée (4). Charles X et ses ministres avaient, d'autre part, des raisons personnelles de se réjouir de leur défaite et des succès d'Ibrahim. Une « amitié » naissante unissait le descendant de Saint-Louis au soudan de Babylone, qu'ils cultivaient réci-

(4) « ... Je crois qu'au fond de l'âme, il [Metternich] a envie de laisser écraser des rivaux que le commerce autrichien a merveilleusement remplacés dans la Méditerranée depuis les troubles de la Grèce. » Lettre de M. de Villèle à M. de Polignac, du 17 mars 1823. — «... J'avoue que je ne vois pas sans inquiétude la navigation autrefois si modeste d'Hydra et d'Ipsara, venir effrayer de ses vaisseaux de haut bord les côtes de Provence. Oui, encourager la marine grecque, c'est arracher à nos matelots de Provence leur dernier morceau de pain. » M. Dudon, représentant le Gouvernement, à la Chambre des Députés, le 24 mai 1826.

proquement par force compliments et menus cadeaux (5). Méhémet-Ali avait fait, notamment par le truchement de M. Drovetti, des ouvertures voilées, sur le sens desquelles Charles X ne s'était pas mépris, et Sa Majesté avait laissé entendre qu'elle était plutôt encline à favoriser les vues de Sa Hautesse, lesquelles visaient moins la réduction de la Morée que la conquête de sa propre indépendance. Méhémet-Ali s'était, en premier lieu, adressé à l'Angleterre, mais au désir qu'il avait exprimé de faire venir des docks

(5) Voyez à ce propos le *Mercure de France* du 15 déc. 1924. Le carrosse envoyé par M. de Chateaubriand au Pacha d'Egypte a sa petite histoire. De Londres, le 21 mars 1823, le Vicomte de Marcellus écrivait à Chateaubriand : « Vous avez encore ici la voiture de gala que Bushnell, forgeron, orfèvre, peintre, artiste universel, a confectionnée tout entière en treize jours pour votre audience solennelle. C'est un modèle d'élégance et de rapidité d'exécution, que les forges antiques de Lemnos eussent envié à ce Vulcain moderne ». Et de Paris, le 24 mars 1823, M. de Chateaubriand répondait à Marcellus : « Je vois encore Bushnell nous accompagnant à *Carlton-House* à cheval, couvant des yeux cette fille de son cœur, veillant sur son trésor dans les cours royales, et le ramenant en triomphe dans *Portland-Place*. J'ai quelque fantaisie d'envoyer ce chef-d'œuvre, dont je suis peu digne, à Méhémet-Ali, afin que, après avoir porté l'ambassadeur de France sur les pavés de Londres, il roule le Pacha d'Egypte sur les bords du Nil. Les voitures ont aussi leurs destinées ! *Habent sua fata...* »

Cette « amitié » remontait au règne de Louis XVIII, témoins ces documents :

Le ministre des Affaires Etrangères [baron Pasquier] à Méhémet-Ali ; Paris, le 29 janvier 1821.

Très Illustre et Magnifique Seigneur, sensiblement touché des témoignages de bienveillance que les sujets français ont reçus en diverses occasions, j'ai cru devoir les faire connaître à l'Empereur mon maître ; et Sa Majesté Impériale m'a autorisé à vous offrir un exemplaire de la *Description de l'Egypte* imprimée par ses ordres et que vous remettra le sieur Haggi Osman Nurreddin, officier attaché à votre service : cet ouvrage, fruit des recherches et des observations des savants de mon pays sur celui que vous gouvernez avec tant de succès me paraît digne effectivement d'inspirer un esprit aussi éclairé que le vôtre. J'ai remis, depuis, au sieur Hadji Osman Nurredin pour vous être offert, Illustre et Magnifique Seigneur, celui des portraits gravés de l'Empereur mon maître, qui représentent le plus fidèlement son image, persuadé que, vu les sentiments que vous portez à Sa Majesté, rien ne pourrait vous être aussi agréable.

Permettez-moi enfin de vous présenter l'expression amicale des sentiments distingués avec lesquels je suis plus cordialement que personne au monde,

Très Illustre et Magnifique Seigneur, votre très parfait et sincère ami.

Du même au sieur Pillavoine, Paris, le 25 avril 1821. « La manufacture royale d'armes de Saint-Etienne a été autorisé à fabriquer 10.000 fusils de guerre (modèle Européen) que le Pacha d'Egypte a chargé le sieur Ismaïl Gibraltar, son agent, de lui envoyer. 4000 de ces fusils ont dû vers la fin du mois dernier être expédiés de Saint-Etienne sur Marseille et embarqués pour Alexandrie ?... »

de Londres, à beaux deniers comptants, deux frégates du type de la *Jeanne d'Arc*, Lord Castlereagh s'était borné à lui répondre (6),

qu'il était absolument impossible au gouvernement de S. M. B. de complaire à sa demande sans violer directement la neutralité que le Roi avait déclaré vouloir observer durant le malheureux conflit qui mettait aux prises la Porte avec les Grecs.

Le gouvernement de Sa Majesté Très Chrétienne n'eut pas tant de scrupules (7) ; et peu après Méhémet-Ali l'ayant prié de vouloir bien lui envoyer des instructeurs pour son *nizam* (8), sa requête, qu'accompagnaient d'engageantes promesses concernant les futures relations commerciales de la France avec l'Egypte, avait, grâce à l'appui du géné-

(6) Le 31 janvier 1822.

(7) M. Drovetti au Ministre des Affaires Etrangères, Alexandrie le 25 sept. 1821 : « La vue de la frégate la *Jeanne d'Arc* [commandée par le vicomte de la Mellerie] a inspiré à Méhémet Ali Pacha le désir d'en avoir deux pareilles ; sachant que le gouvernement a promis au Bey de Tunis de faire construire des bâtiments de guerre dans les chantiers français, il espère que S. M. ne lui refusera pas la même faveur... »

Le Ministre des Affaires Etrangères à M. Drovetti, Paris, le 30 mars 1822 : « Les dispositions favorables que Méhémet Ali témoigne pour la France me détermineraient sans doute... à prendre en considération sa demande de faire construire en France 2 frégates si les circonstances où se trouve aujourd'hui l'Empire Ottoman ne pouvaient y attacher de graves inconvénients. Les constructions navales faites à Marseille par ordre du bey de Tunis ont été exécutées par la voie du commerce et le ministre de la Marine n'y est intervenu que pour y donner plus de facilité. Ce n'est pas ce que demande Méhémet-Ali. Il veut 2 frégates pareilles à la *Jeanne d'Arc* et son intention est que les travaux soient dirigés par nos ingénieurs maritimes ; ces 2 bâtiments devraient donc être construits dans nos arsenaux comme le sont nos propres vaisseaux, et ce serait une faveur tout autre que celle accordée au Bey de Tunis et dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple. Toutefois je ne considère pas cette demande comme absolument inadmissible ; je pense seulement qu'il convient d'attendre d'autres conjectures pour la présenter au Roi... »

M. Drovetti au Ministre des Aff. Etr. Alexandrie, 22 juin 22 « [Méhémet-Ali] a par la suite écouté des propositions qui lui ont été faites de la part du sieur Bener, constructeur de Marseille, à qui il a fait demander le dessin et le devis de 2 frégates. Par cette demande, le Pacha s'est placé de lui-même dans le même cas que le Bey de Tunis et il sera plus facile de le seconder dans son entreprise... » Le ministre en convint et il invita M. Drovetti à « faire connaître à ce Pacha que le gouvernement du roi accédait avec plaisir à sa demande [modifiée dans le sens ci-dessus] et que l'exécution des travaux nécessaires pour la construction de ces 2 bâtiments ne rencontrerait en France que des facilités. »

(8) Armée.

ral Belliard, rencontré l'approbation entière de Sa Majesté et de son président du Conseil.

Dans ces conditions, et les traitements offerts étant considérables, le général Boyer, après plusieurs entrevues avec le Roi et M. de Villèle, avait accepté de recruter pour le compte du Pacha ; embarquant avec lui le marquis Gaudot de Livron, quelques officiers en demi-solde, et 500 fusils du dernier modèle que l'« Empereur des Français » offrait gracieusement au Très Illustre et Magnifique Seigneur Méhémet-Ali, il avait pris passage à Marseille à destination d'Alexandrie, d'où, peu après, M. de Livron était revenu seul, chargé d'une mission confidentielle ayant pour objet la cession au Pacha d'Egypte de deux frégates du type de la *Jeanne d'Arc* et d'un brick du type du *Cuirassier*, ou, à défaut, la faculté de faire construire ces bâtiments à Marseille ; l'envoi à Alexandrie de quelques officiers d'artillerie et d'officiers de la marine royale capables d'y fonder une école navale théorique et pratique, et l'exportation de métiers à tisser mécaniques et d'une pompe à vapeur à usage d'irrigation, que devaient convoyer les contre-maîtres et ouvriers nécessaires. M. de Villèle avait accordé tout cela et davantage encore. Voyant les excellentes dispositions dont Méhémet paraissait animé à l'égard de la France, et se disant que le Roi avait vraiment trop obligé le pacha pour que celui-ci pût lui refuser quelque chose, M. de Livron avait imaginé d'en profiter afin de monter là-bas, à son retour, une compagnie pour l'exploitation du commerce de l'Egypte, de l'intérieur de l'Afrique, de l'Arabie et des Indes. Il en avait promis merveilles à MM. Lafitte, Lapanouze, Opermaum, Maudot, Vittal Roux et Cie, Blanc Colin et Cie et Baudin, de Lyon, lesquels banquiers d'ores et déjà s'étaient engagés à réunir un capital de 50 millions de francs. M. de Livron avait fait état de cet accord auprès de M. de Villèle, de la crédulité de qui il avait abusé en soutenant, mensongèrement, que les Anglais avaient déjà pris les devants avec un capital de 40 millions et qu'il importait

de les évincer, et le président du Conseil avait secrètement, mais positivement, promis à l'aventurier l'appui du gouvernement (9).

Ces démarches et négociations qu'il fut impossible de garder longtemps cachées, sitôt qu'elles s'ébruitèrent, les adversaires du régime s'en firent une nouvelle arme contre M. de Villèle et ses collègues. Tandis que ceux-ci observaient la neutralité envers les Turcs et une neutralité pour le moins bienveillante envers le Pacha d'Egypte, et trahissaient à tout propos l'humeur que leur donnaient les « rebelles », l'opinion publique, sauf à Marseille et dans les milieux qui, de près, touchaient à la Cour et aux congrégations, avait nettement pris parti pour les Grecs. Les défenseurs de Missolonghi avaient d'ardents soutiens en France. Un comité philhellénique faisait pour eux exactement ce que le ministère faisait pour Méhémet-Ali : il leur envoyait des fonds, des armes et des munitions, et même, depuis quelque temps, des officiers qui devaient tâcher de discipliner leurs bandes. Les prévenances que Charles X et

(9) Il avait fait envoyer par le Baron de Damas, ministre des Affaires étrangères, la lettre suivante à M. Drovetti (7 juillet 25).

« Il serait superflu d'énumérer les heureux effets qu'on peut attendre d'une pareille association pour la prospérité de nos relations commerciales avec l'Egypte, où elle paraît devoir diriger principalement ses opérations, et il est facile de prévoir que les moyens pécuniaires dont elle pourra disposer permettront enfin à notre commerce de lutter avec celui des autres nations et notamment avec celui de l'Angleterre qui n'a dû qu'à l'esprit d'association de ses négociants la réunion des capitaux considérables au moyen desquels elle s'est procuré l'espèce de suprématie commerciale qu'elle exerce en ce pays. Le gouvernement du Roi n'a donc pu voir qu'avec satisfaction la formation de cette compagnie qui se dispose d'ailleurs à expédier à Alexandrie un agent chargé de traiter avec le Pacha. Vous voudrez bien faire jouir cet agent, ainsi que ceux qui pourront le suivre, de votre protection et les aider à obtenir les différentes facilités qu'ils réclameront du gouvernement local. Seulement je dois vous recommander de ne faire en faveur de cette compagnie aucune démarche ni aucune demande qui tende à priver les anciens établissements français existants dans votre résidence de la part qu'ils peuvent prétendre au commerce qui s'y fait. Vous voudrez bien, en effet, ne pas perdre de vue que le principal motif de l'intérêt que le gouvernement du Roi porte à la compagnie en question est l'espérance de la voir contre-balancer l'influence commerciale des nations rivales, sans qu'il soit nécessaire de lui sacrifier les intérêts des particuliers qui, sujets du Roi, comme les membres qui la composent, ont droit à la même protection et à la même bienveillance. »

ses ministres marquaient pour Méhémet contrecarrant leurs efforts et ruinant leur espoir, justifié par les précédentes victoires des Grecs sur les Turcs, de voir leurs protégés conquérir la liberté par les armes, le *Courrier Français*, le *Journal des Débats*, le *Journal du Commerce*, le *Constitutionnel* s'en prirent à M. de Villèle et à Méhémet-Ali, conjointement et solidairement. Le Pacha avait pourtant joui d'une bonne presse jusque-là.

Depuis que l'Europe a les yeux fixés sur l'Orient, aucun homme ne s'est présenté sous des dehors plus imposants que Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte, écrivait la veille encore le *Courrier français*. On le voit ramener en Egypte le commerce et les arts, discipliner son armée, faire marcher la civilisation dans un pays où elle était si longtemps stationnaire, combattre les Grecs, mais empêcher qu'on massacre ceux qui sont dans ses Etats ; et enfin, tout en conservant avec la Porte les apparences d'une soumission équivoque, ne négliger aucun moyen d'accroître ses forces, comme s'il voulait être indépendant de fait avant de proclamer son indépendance.

Un brusque revivement se produisit contre lui dans l'opinion. Du jour au lendemain, les feuilles qui l'avaient prôné firent de Méhémet leur tête de Turc, le traitèrent de satrape, de barbare et de bourreau, le poursuivirent de sarcasmes, le criblèrent d'invectives qui, par ricochet, atteignaient M. de Villèle et les jésuites. Une à une, elles dévoilèrent toutes les complaisances que le ministère avait eues pour l'« exterminateur de la Morée » : le racolage des officiers qui, prétendait-on, avaient reçu l'ordre d'aller combattre les Grecs « sous l'étendard du croissant », l'envoi de 500 fusils, les recherches effectuées dans les archives du royaume afin de procurer au Pacha des documents relatifs à l'Egypte, enfin, et surtout, les armements qui se faisaient pour son compte à Marseille, sur les chantiers de MM. Bruat, Daniel et Cie et sous la direction de M. de Cérisy, ingénieur et parent de M. de Clermont-Tonnerre, le ministre de la Guerre. Elles se fondaient sur ces faits, que le gouverne-

ment ne pouvait pas démentir, pour dénoncer l'alliance secrète qui liait M. de Villèle et ses amis au « satrape égyptien », et pour rendre le ministère responsable, à la face du monde civilisé, des calamités qui devraient en découler pour les Grecs.

Si, par d'impolitiques condescendances, par de sourdes menées, le ministère français n'avait pas secondé l'organisation des corps égyptiens, les Turcs n'auraient point osé seuls envahir et dévaster la Morée... La Grèce, écrivait le *Courrier Français*, avait triomphé de toutes les armées irrégulières ottomanes..., mais sans artillerie, sans discipline, sans organisation régulière, les Hellènes devaient succomber sous la puissance de la tactique européenne. Ce don, si funeste aux Grecs, a été fait aux Turcs par le ministère français.

Au parlement, des voix s'élevèrent critiquant âprement la conduite du cabinet.

J'aime à croire que le ministère ignore ce qui se passe, s'écriait M. Hyde de Neuville, le 11 mars 1826, à la Chambre des Députés; j'aime à croire qu'il ne sait pas dans quel intérêt sont faites les expéditions de Marseille ; mais quand nous savons par des lettres particulières que 48 bouches à feu françaises foudroient une ville grecque, que des expéditions ont été faites à Marseille pour le plus farouche ennemi des chrétiens, il nous est bien permis de faire entendre un cri de douleur et d'indignation.

Deux jours plus tard, à la Chambre des Pairs, M. de Chateaubriand, protestant avec véhémence contre le transport des esclaves grecs à bord des bâtiments français, demandait qu'on réprimât sévèrement cette *traite des blancs*. A la Chambre des Députés, le 25 mars, le colonel Sébastiani affirmait que, partout où il y avait esclavage, on était sûr de trouver l'appui du ministère, à preuve le fait que, lors de l'expédition d'Ibrahim en Morée, c'était un bâtiment de la marine royale qui avait transporté les trésors de son armée d'Alexandrie à Navarin. Cette accusation obligea M. de Villèle à sortir de sa réserve habituelle, et à tenter de justifier sa conduite :

Le Gouvernement du Roi ne peut mettre aucun obstacle aux actes licites d'un gouvernement avec lequel nous sommes en paix, dit-il. Il y a peu d'années, le dey d'Alger a fait construire deux frégates dans nos ports. On a également autorisé le Pacha d'Egypte à faire construire une frégate et une corvette... Mais on ne lui a pas permis de les armer comme on l'avait permis au dey d'Alger. En cela, il n'y a eu aucune violation de notre neutralité. Les Grecs, au surplus, sont loin d'être reconnaissants. Ils se livrent à une piraterie effrénée ; la sécurité de notre commerce en est troublée...

Pendant ce temps, Missolonghi succombait (22 avril 1826) sous l'assaut des fellahs et des nubiens de Soliman Bey et d'Ibrahim.

On se refuse à croire que des Français aient été chargés d'organiser des légions de bourreaux, imprimait le *Courrier Français*. Mais M. le Président du Conseil des ministres du Roi Très Chrétien l'a dit lui-même à la tribune : le pacha est son ami, M. de Villèle a ses *raisons* pour cela ; et si l'on en doutait, qu'on aille à Marseille, on verra les frégates, les corvettes qui partent de nos chantiers aux applaudissements de toutes les congrégations, et il se dit peut-être en ce moment quelques douzaines de surérogations pour leur bienfaisante traversée.

Les attaques contre le ministère se succédaient, avec une violence sans cesse accrue. Ses adversaires ne gardaient plus de ménagements.

A-t-on élevé la voix pour les infortunés qui succombaient ? s'écriait Benjamin Constant à la Chambre des Députés (10). A-t-on réclamé contre des dévastations prévues, contre des barbaries annoncées d'avance ? Quand le bourreau d'Egypte les préparait et les annonçait, a-t on cessé de professer une tendre amitié pour le bourreau d'Egypte ? N'a-t-on pas appelé des noms les plus flatteurs ce barbare infâme destinant à nos coreligionnaires les tourments dont Cartier seul avait donné le spectacle à l'époque la plus atroce d'une révolution tombée en délire ? A-t-on blâmé, a-t-on seulement rayé des contrôles et privé de leur solde comme on en avait le droit et le devoir ces renégats plus infâmes que leur

(10) 17 mai 1826.

maître égyptien, qui ont discipliné les dogues féroces lancés contre les défenseurs de la croix ?

... Parmi les officiers qui servent en Egypte à discipliner les hordes égyptiennes destinées à l'invasion de la Grèce, parmi ceux qui dirigent les bandes africaines devant lesquelles sont tombés les murs de Missolonghi, et dont les mains sont teintes du sang des prêtres, des vieillards, des femmes de cette héroïque cité, y en a-t-il encore qui soient portés sur les contrôles de notre armée, qui jouissent encore d'un grade militaire, qui reçoivent une solde quelconque, sous une dénomination quelconque... S'il [ce fait] était vrai,... ces hommes qui ont abjuré tout sentiment de religion et d'humanité, seraient donc autorisés par le gouvernement dans la guerre qu'ils font aux chrétiens ? Alors que devient la neutralité dont on nous a tant parlé, cette neutralité qu'on nous oppose toutes les fois que nous réclamons un signe d'intérêt pour des héros, des vierges, des martyrs ?... Que le ministère s'explique donc, qu'il prouve cette neutralité dont il se vante. Son silence démontrerait que cette neutralité est trompeuse, et qu'il trempe dans l'alliance perfide qui voue au massacre, au viol et à la mort les malheureux chrétiens de l'Orient.

Le ministère n'osait pas s'expliquer. Il gardait le silence. Les révélations de ses adversaires le plaçaient en mauvaise posture vis-à-vis de l'Angleterre, dont les soupçons se trouvaient ainsi prématurément éveillés ; les diatribes contre Méhémet-Ali bouleversaient ses combinaisons. Déjà, d'après les derniers rapports, la prépondérance française avait subi de gros échecs sur les bords du Nil. La fameuse mission militaire, sur laquelle on fondait tant d'espérances, avait fait, comme disaient les Italiens là-bas, un *fiasco* complet. Le général Boyer et la plupart de ses collaborateurs avaient excité la jalousie et la sourde hostilité des Turcs de l'entourage du Pacha, lesquels, depuis le ministre de la guerre jusqu'au moindre sous-ordre, les traitaient avec insolence, se moquaient de leurs conseils et manigançaient pour les dégoûter du service. Dans un pays barbare où, pour réussir, il faut avant tout se montrer courtisan, les régénérateurs de l'Egypte avaient prétendu se

conduire comme en pays civilisé, et la mésentente avait vite régné. Anciens lieutenants de Napoléon, ils jugeaient sévèrement le Pacha qui, s'autorisant à tort et à travers de l'exemple de Bonaparte, dont il avait sans cesse le nom à la bouche, demandait à tout propos ce que l'usurpateur eût fait à sa place. La comparaison tournait, naturellement, à son désavantage, et ils commençaient à s'apercevoir qu'ils avaient été trompés — comme les ministres eux-mêmes, à Paris, avaient été trompés, — sur le caractère véritable, les projets et les moyens de Méhémet-Ali. Ils croyaient découvrir, maintenant, que son ambition avait la cupidité pour base et pour mobile. C'était pour la satisfaire qu'il se lançait dans des conquêtes inconsidérées, et n'aboutissait qu'à tarir son trésor. Constamment travaillé par cette double manie, ils l'entendaient souvent qui parlait dans la même phrase d'une conquête à entreprendre et d'une aune de calicot. Il était impossible de discuter avec lui d'affaires d'intérêt sans qu'aussitôt reparût chez lui le naturel du marchand. Sa position, au reste, leur semblait fausse : il était obligé de protéger les Européens, qu'au fond il détestait, et d'employer les Turcs, qu'il méprisait et craignait ; habitué à une politique ou mesquine ou cruelle, il n'avait pas su prendre, à leurs yeux, la seule détermination grande, hardie, audacieuse qui pouvait imprimer à sa marche une allure nette et résolue : il n'avait pas osé « se faire arabe » et se rendre par là maître du pays qu'il gouvernait, si bien que les Turcs l'accusaient de favoriser les Arabes, et les Arabes de n'aimer que les Turcs, et peut-être que dans tout cela, il ne savait qu'être tour à tour trompeur et trompé, et trompé singulièrement par les Européens qui, dans un intérêt particulier, lui avaient préparé un petit plan de conquête divisé en quatre points cardinaux : « Prenez à l'Ouest les états de Barbarie (11), venez vous asseoir

(11) C'est M. Drovetti qui en 1826 pour la première fois, puis en septembre 1827, pressa Méhémet Ali de s'emparer de Tripoli, de Tunis et d'Alger. Après

vis-à-vis de l'Europe, tournez-vous au Midi et allez occuper la Nubie, etc ; appuyant à l'Est, vous prendrez la Syrie et enfin, au Nord, le trône chancelant du sultan vous est offert » ; — et ce plan digne d'Alexandre, Méhémet l'avait adopté, qui régnait sur un pays mécontent, qui n'avait que 20.000 hommes de troupes disciplinées, pas de marine, pas d'administration et dont les finances étaient dans un état lamentable. Il n'était guère possible de collaborer plus longtemps avec un pareil homme. Déçus, humiliés, irrégulièrement payés, réduits au rôle de *talemdjis*, d'instructeurs à qui on ne daignait même pas donner de commandement, en butte à toutes sortes d'intrigues, et honteux des anathèmes dont on les couvrait en France, le général Boyer et sa suite avaient saisi la première occasion venue, l'incartade du colonel Pécoud, pour donner leur démission. M. de Livron n'avait pas été plus heureux. Revenant en Egypte, les mains chargées de présents pour Méhémet et Boghos Youssouf, plein de belles illusions sur la compagnie de

Navarin, le Pacha se déclara prêt à s'embarquer dans cette aventure aux conditions suivantes :

« 1. Méhémet Ali Pacha s'engage à soumettre les Barbaresques et à détruire la piraterie.

2. Il promet de mettre son propre fils Ibrahim Pacha à la tête des troupes destinées à cette expédition.

3. Lorsqu'Ibrahim Pacha sera rendu à la hauteur de Tunis, s'il trouvera nécessaire d'éloigner l'escadre française qui bloque Alger, il en préviendra M. l'Amiral français commandant ladite escadre.

4. S. M. le Roi de France accorde à Méhémet Ali Pacha pour la prompte exécution de ce qui est dessus entendu quatre vaisseaux de 84 de nouvelle construction, sans remboursement de la valeur, et quatre millions de talaris à titre de prêt sans intérêt. Ces quatre millions de talaris seront restitués au gouvernement français un an après la prise de possession d'Alger, en quatre années consécutives, un million chaque année.

5. Le gouvernement de S. M. le Roi de France tiendra à la disposition d'Ibrahim Pacha des officiers supérieurs d'artillerie et de génie, ainsi que les munitions de guerre indispensables, si le général en chef égyptien le demande.

6 S. M. le Roi de France promet de protéger Méhémet Ali Pacha envers les Gouvernements étrangers qui voudraient s'opposer à l'exécution de l'entreprise projetée.

7. Aussitôt après la réception des quatre vaisseaux et des 4 millions de talaris, Méhémet Ali Pacha fera marcher son armée contre les Barbaresques. »

Une nouvelle alliance allait resserrer les liens qui unissaient Méhémet Ali à Charles X. Mais l'Angleterre s'y opposa, pour les raisons données plus loin, p. 321.

l'Egypte, il avait trouvé tout le monde prévenu contre sa personne. Un docteur italien, ci-devant commissaire de police à Livourne, qui l'y avait connu, avait raconté au ministre de la guerre et au kiaya bey, qui s'étaient empressés de rapporter ses propos au Pacha, ce qu'il connaissait de la vie publique et privée de M. de Livron, — chronique scandaleuse sur laquelle le colonel en retraite Gaudin avait renchéri, affirmant qu'aussitôt après avoir quitté l'Egypte, où, lors de l'expédition de Bonaparte, il s'était, en société avec le sieur Hamelin, enrichi dans la fourniture des blés à l'armée d'Orient (12), M. de Livron, qui se qualifiait alors d'armateur, avait été chargé par le général Kléber d'une mission secrète à Smyrne et à Constantinople ; qu'à Naples, où il était apparu ensuite, il avait, par la faveur de la reine d'Etrurie, obtenu la ferme des tabacs et sels de Toscane, qui lui laissait 40 à 50 mille francs de bénéfice par an, mais qu'aimant les femmes immodérément et les plaisirs, il s'était arrangé pour laisser la caisse en déficit ; que passé au service de Murat, il s'était mis, à la mort de celui-ci, à parcourir l'Europe en aventurier, ne rentrant en France qu'en 1820, avec une fortune ramassée on ne savait où, ni comment, et qu'il eut tôt fait, quinquagénaire paillard, de dissiper ; qu'enfin, sans le sou de nouveau et pourchassé par des créanciers, ce soi-disant général avait suivi Boyer en Egypte, dans nul autre but que celui d'y amasser par tous les moyens possibles quelque nouveau magot ; — et cette histoire, qui était en tous points véridique, Méhémet-Ali s'était senti d'autant mieux disposé à y croire, que M. de Livron lui avait présenté une note de plus d'un million pour frais de réparation de sa corvette, laquelle, à Marseille, venait d'éprouver de singulières et fâcheuses avaries. Aussi n'avait-il rien voulu savoir de sa « compagnie ».

Ainsi s'étaient évanouis les beaux rêves de Charles X et de M. de Villèle ; et le pis, c'était que les Anglais réga-

(12) Voyez *Deux hommes d'affaires et l'expédition d'Egypte (Le Monde Nouveau* : 15 oct. et 15 nov. 1926).

gnaient en Egypte les positions perdues. M. Drovetti, qui avait plus d'imagination que de clairvoyance, voyait la situation sous les plus sombres couleurs :

Le commodore Hamilton est parvenu à faire croire au Capitan Pacha et à Ibrahim Pacha que la Morée se serait soumise depuis longtemps sans le général Roche et le colonel Fabvier qui organisent et disciplinent les Grecs, sans les officiers du génie et de l'artillerie arrivés dernièrement à Naples de Romanie, où ils ont porté des munitions de guerre, dans l'espoir qu'ils ont d'avoir à leur tête un prince de la branche d'Orléans,... écrivait-il au général Belliard. Je vous ai entretenu des offres de service faites par le même commodore à Méhémet-Ali, de l'arrivée de trois bâtiments de guerre anglais en moins de deux mois, des intrigues enfin qu'on a ourdies pour regagner les bonnes grâces du Vice-Roi. Tout cela va bon train pour eux, et *nous commençons à reculer...* Je suis persuadé qu'à l'aide de ces manœuvres, qui malheureusement trouvent un appui dans certaines apparences, le nouvel ambassadeur Stratford Canning ne tardera pas à tenir le haut bout à Constantinople. Et nos marins, que disent-ils aux Turcs ? Qu'à Paris, qu'en France, tout le monde est grec, qu'ils ne doivent plus s'attendre à aucune facilité de la part des Français, surtout de la marine qui est dans le Levant. Voilà les échos de la politique des salons de Paris, du *Constitutionnel* et du *Courrier français* ; et puis ceux-ci vantent la belle conduite du ministère anglais ! En vérité, on ne sait que devenir quand on a affaire à de pareilles gens ; et il vaut bien mieux se retirer dans un coin et n'être que témoin insensible de leurs folies... Ce ne sera certainement pas de mes mains que devra se glisser, dans celle des Anglais, le fil directeur que j'ai su conserver depuis 23 ans que je suis en Egypte...

Ce que M. Drovetti ne disait pas, c'est qu'à force de médire des Anglais et de dénoncer leurs perfides intrigues, il était parvenu à un résultat contraire au but qu'il s'était proposé : il avait contribué à rapprocher d'eux le Pacha, lequel, voyant le ministre de S. M. B. tenir à la Porte un langage ferme et menaçant, en avait conçu de la crainte et certains espoirs.

§

Seule de toutes les puissances, l'Angleterre avait de bonne heure reconnu aux Grecs la qualité de belligérants; tant à leur égard qu'à l'égard des Turcs, elle observait une stricte neutralité. Quoique nourri de grec, Mr Canning se gaussait de ce qu'il appelait « les prétentions d'Epaminondas and Co », et il ne se gênait pas pour dire que jamais homme d'Etat britannique ne rêverait de partir en guerre « pour l'amour d'Aristide et de saint Paul », mais il ne se désintéressait pas pour cela d'un conflit où d'autres cherchaient à pêcher en eau trouble : la Russie dont l'attitude envers la Turquie frisait l'hostilité et qui, tôt ou tard, ne se contiendrait plus ; l'Autriche, alliée de fait du Sultan, qui se laissait tour à tour exciter et conseiller par la Prusse ; la France, « qui était employée en des intrigues compliquées en Grèce et en Egypte », s'efforçant de caser un prince de la branche d'Orléans sur le trône de l'Hellade, au cas où celle-ci deviendrait libre, et surtout de resserrer son alliance avec Méhémet-Ali. Cette flotte qu'elle commençait de procurer au pacha, et que commandaient des capitaines français, cette armée disciplinée, organisée par des officiers français, il était clair qu'on les tournerait un jour contre l'Angleterre ; la Syrie conquise, déjà installé en Morée et dans l'Archipel, à la fois mû par la reconnaissance et par l'ambition d'étendre encore ses possessions, Méhémet-Ali serait tenté de se liguer avec la France pour débusquer les Anglais des îles Ioniennes, de Malte et de Gibraltar, quitte à s'en repentir bientôt, puisque son alliée, dominant désormais la Méditerranée, lac français, ne tarderait pas à le réduire au rôle de vassal. L'équilibre actuel était ce qui satisfaisait le plus et rassurait Mr Canning, et il s'appliquait à le maintenir. Feignant de n'avoir point conçu de soupçons sur leurs visées secrètes, s'étayant adroitement sur l'opinion publique qui, partout dressée contre les gouvernements, réclamait une médiation en faveur des Grecs, Mr Canning,

pinçant la corde humanitaire, s'évertuait à reformer la Sainte-Alliance dans le noble but, uniquement, de mettre un terme à l'effusion du sang. Tout ce qui pouvait déranger l'équilibre devenant un danger pour l'Angleterre, Mr Canning était décidé à s'y opposer par la force ; et M. de Lieven l'ayant prévenu qu'on prêtait à Ibrahim, d'accord avec la Porte, l'intention de déraciner toute la population grecque, de la transporter en Egypte, ou sur quelque autre coin de l'Afrique ou de l'Asie, et de la remplacer en Morée par des Egyptiens et autres Africains, il fit signifier tant au Sultan qu'à Ibrahim que jamais la Grande-Bretagne ne tolérerait l'exécution d'une semblable mesure qui aurait pour résultat d'installer, au beau milieu de l'Europe chrétienne, un nouvel Etat barbaresque, et qu'elle avait la ferme intention de s'y opposer, en interposant, si besoin en était, ses escadres entre l'Egypte et la Morée.

Cette menace donna à réfléchir à Méhémet-Ali qui se demandait si l'heure n'avait pas sonné pour lui de lâcher le sultan. Si Mahmoud avait consenti à y mettre le prix qu'il demandait, Hydra et Napoli de Romanie depuis longtemps eussent été réduites, et toute la Grèce rentrée sous le joug ottoman. Mais Mahmoud s'était obstiné à ne pas comprendre, et Méhémet, qui ne voulait pas faire un marché de dupe,avait ordonné à Ibrahim de battre la campagne ; il avait d'autre part retardé le départ de sa flotte avec des munitions et des renforts, sous prétexte d'avaries à réparer et de n'avoir pu, la crue du Nil n'ayant pas été abondante, recueillir des vivres en quantité suffisante. Il était, dans cette guerre, l'acteur principal : sans lui, le Sultan ne pouvait rien, avec son aide il pouvait tout. Le sort de la Grèce, les gazettes de Paris et de Londres en convenaient, se trouvait placé entre ses mains. Puisque donc, pour des raisons qu'il démêlait confusément, l'Angleterre paraissait avoir un grand intérêt à mettre fin au conflit turco-grec, il se dit qu'il pourrait peut-être s'entendre avec elle. Avec la France, il n'y avait rien de fait ; aucun engagement formel ne le

liait à Charles X. D'ailleurs, de ce côté-là, non plus, on ne l'avait pas très bien compris. La politique européenne n'était qu'un jeu équivoque, et si on l'avait tant cajolé, c'était, il s'en doutait un peu, pour le mieux dépouiller un jour ; en tout cas, il n'était pas sans soupçonner, et là-dessus les commentaires des journaux français l'édifiaient assez, que l'empressement qu'on avais mis à lui complaire était principalement dicté par l'arrière-pensée de faire échec à l'Angleterre. Celle-ci ne serait pas fâchée d'être, une fois pour toutes, délivrée de ces alarmes. L'Egypte étant située sur le chemin des Indes, et une sorte de chaîne la rivant à l'Angleterre, le plus sage était de vivre en bonne intelligence avec cette puissance. Avec le plus grand mystère, afin de ne pas s'aliéner gratuitement la faveur du gouvernement français et donner l'éveil au Padichah, Méhémet-Ali confia à Mr Salt que son plus vif désir était de rendre service au gouvernement de S. M. B., et d'agir de concert avec lui, mais qu'il aimerait, au préalable, savoir de quelle manière Mr. Canning serait disposé, en retour, à encourager ses vues, et quelle sorte d'offres il aurait à lui faire pour le tenter ; qu'il ne pouvait s'expliquer plus clairement tant qu'il ne serait pas fixé sur se point, se réservant de le faire si on lui dépêchait un agent (lequel se ferait passer pour un vulgaire touriste) ayant pleins pouvoirs pour conclure un traité secret.

Si l'Angleterre lui donnait sa garantie qu'elle ne mettrait pas obstacle à ses projets d'indépendance et de conquête, Méhémet se disait tout bas qu'à l'instant il abandonnerait le Sultan ; pour sauver la face des choses, on conviendrait d'une petite comédie : un amiral anglais viendrait bloquer Alexandrie et, cédant à la violence, Méhémet ordonnerait à Ibrahim d'évacuer la Morée. De la sorte il serait en règle avec le Sultan et les Musulmans du monde entier. Mais, si le gouvernement de S. M. B. dédaignait ses avances, pensant l'intimider, le Pacha déclarait tout haut à Mr Salt qu'il ne lui resterait plus qu'un parti à prendre, qui était de

se mettre personnellement à la tête de toutes les forces ottomanes, de lancer un appel à la guerre sainte, qui serait entendu, il en répondait, et de ne pas désarmer avant d'avoir réduit la Grèce en servitude.

Entre temps, il avait repris ses marchandages avec Constantinople. Se rendant compte que pour obtenir du Pacha un surcroît de sacrifice, il fallait passer à peu près par où Méhémet voulait, Mahmoud s'était résigné à renvoyer Khosreff et à le remplacer par Taher Bey, et à confier la direction des opérations militaires à Méhémet-Ali auquel il abandonnait, tout le temps que durerait la guerre, l'administration civile et militaire de Candie et de Chypre et des îles de l'Archipel (mars 1827). Cette espèce de compromis était loin de satisfaire le Pacha, mais il n'en laissa rien paraître ; au contraire, il déclara publiquement, de façon à être entendu de Mr Salt, que c'était parfait ainsi, et qu'il allait, sans plus tarder, se mettre à la tête de la formidable expédition qu'il destinait contre Hydra. En son for, cependant, il espérait que Mr Canning lui ferait parvenir une réponse favorable à ses plans, et cette illusion le portait à temporiser. Les troupes étaient sous les armes, campées sur le rivage, sa flotte prête à lever l'ancre : de temps à autre, quelques-uns de ses vaisseaux, mouillés près de l'anse du Marabout, faisaient mine d'appareiller. Méhémet ne pouvait se résoudre à donner le signal du départ. Mais le jour vint où il perdit toute raison d'espérer : il eut connaissance du traité signé à Londres, que les ministres d'Angleterre, de France et de Russie avaient, le 6 juillet 1827, notifié à la Porte, et par lequel ces trois puissances s'engageaient à obtenir par médiation la pacification de la Grèce : un article secret stipulait que, passé le délai d'un mois, si la Porte n'avait pas accepté l'armistice qu'on lui demandait, les alliés aviseraient aux moyens de l'y contraindre. C'était un événement que Méhémet-Ali n'avait pas prévu. Il avait compté que l'Angleterre, la France et la Russie resteraient divisées. Les choses se gâtaient

et le Sultan réitérait ses appels. Force fut au Pacha d'Egypte d'obéir aux ordres de son suzerain, sous peine de passer à son tour pour un rebelle. Le 6 août, quatre-vingt-douze vaisseaux, ayant à bord un régiment d'infanterie, mille hommes de cavalerie, et un million de tallaris, sortaient du port d'Alexandrie, en route pour Navarin.

Le lendemain, au soir, débarquait à Alexandrie un émissaire anglais. Ce n'était pas l'homme que le Pacha avait si impatiemment attendu. Le major Hobbart Craddock ne venait pas au nom du gouvernement de S. M. B. pour conclure une convention secrète avec Méhémet-Ali. Mr Canning avait fort bien saisi le sens du message sibyllin que Mr Salt lui avait transmis, mais il avait assez d'une question d'Orient sur les bras, et ne se souciait nullement de s'en préparer une nouvelle, à brève échéance. Il se défiait énormément de Méhémet, de qui les voies étaient tortueuses, et ne voulait, à aucun prix, faire son jeu, qui était dangereux, car il ne lui paraissait pas douteux que l'ambitieux Pacha, une fois parvenu à ses fins, lèverait les yeux sur Constantinople ; les Russes lui disputeraient cette proie, et l'Angleterre se verrait forcée d'intervenir. D'ailleurs, ce serait un complice encombrant, dont il faudrait se débarrasser avant qu'il eût le temps de jeter les assises de son « Empire arabe », autrement on aurait des difficultés aux Indes où déjà les Musulmans et maint nabab (13) se tournaient vers lui. Pour la tranquillité de l'Angleterre, comme pour la paix du monde, il valait beaucoup mieux que le Pacha d'Egypte demeurât à perpétuité le vassal du Grand Seigneur. Telle était aussi la conviction

(13) « Méhémet-Ali a reçu par testament du nabab de la province de Carnate, dans les Indes, comme Protecteur de la Terre Sainte, de la Mecque, Médine, etc... une somme de 50.000 talaris pour être distribuée aux lieux susdits, ainsi que divers présents pour lui-même, consistant en plusieurs shahls de prix, draps d'or, mousselines, brodées, une montre en or avec un oiseau chantant, une magnifique chaîne avec des cachets de pierres précieuses, une belle pendule, une lunette d'approche, une bague de rubis, un fusil qui tire 24 coups de suite, sans avoir besoin d'être rechargé, un poignard et un sabre richement garnis et de grande valeur. » M. Drovetti au Ministre des Aff. Etr. Alexandrie, 9 juillet 26.

de Lord Dudley, le successeur de Mr Canning; mais comme Méhémet-Ali représentait le seul atout du Sultan et celui sur lequel s'étayait toute sa résistance, il lui parut que, si on parvenait à le détacher de Mahmoud, celui-ci se montrerait disposé aux accordements. Tirant parti des confidences que Méhémet avait faites à Mr Salt, des craintes qu'il avait exprimées, des espoirs qu'il avait caressés, des stratagèmes qu'il avait combinés, Lord Dudley trouva des arguments propres à persuader au Pacha de rester neutre; et il lui avait envoyé le major Craddock pour lui tenir à peu près ce langage :

L'Angleterre, la France et la Russie se sont engagées par le traité du 6 juillet à obtenir la pacification du Levant, sinon avec la coopération effective, du moins avec l'assentiment nettement exprimé de l'Autriche, et, pour ce qui est du sentiment et de l'opinion publics, avec l'approbation absolue et les vœux de toute la Chrétienté. Tout espoir de voir le dessein de ces puissances traversé par quelques autres Etats favorables à la Porte est complètement illusoire. Le Pacha aurait tort, d'ailleurs, de s'imaginer que les 3 alliées se laisseraient collectivement entraver dans l'exécution d'un dessein dont l'une quelconque d'entre elles se fût chargée. Les forces qu'elle destinent à agir dans le Levant sont assez imposantes pour fournir au Pacha un prétexte pour refuser d'agir. Quelque sincères que soient les Alliés dans l'intention qu'ils professent, n'entendant point guerre quand ils parlent de médiation, cependant, tout mouvement violent et brutal du divan pourrait, en cours de négociation, provoquer une collision hostile. En une pareille rencontre, les Alliés apparaîtraient instantanément dans les parages turcs avec un déploiement de forces tel que les armées réunies de l'Empire Ottoman seraient impuissantes à les défier. Si, dans une lutte aussi inégale, le Pacha épousait la cause de la Porte, il en résulterait des conséquences fatales pour ses projets d'extension commerciale et maritime qu'il a poursuivis avec tant de succès jusqu'ici et sur lesquels reposent principalement sa puissance et son prestige. D'autre part, et dans l'improbable hypothèse d'un échec des Alliés, il n'est pas douteux que le Sultan, qu'aucune considération de gratitude ne retiendrait, grisé par son triomphe,

empiéterait sur une sorte d'indépendance qui, bien que voilée par certaines formules de déférence envers une antique prépondérance, a depuis de longues années déjà imprimé au gouvernement du Pacha d'Egypte le caractère d'un Empire plutôt que d'une province.

Ce petit discours mortifia profondément Méhémet-Ali. Il avait trouvé, en fait d'astuce, plus fort que lui. Les Anglais l'avaient joué. Ils exigeaient maintenant de lui ce qu'il leur avait proposé, mais sans compensation d'aucune sorte; et pendant qu'ils le repoussaient vers le Sultan, ils prétendaient l'empêcher de faire son « devoir » de vassal. Cette indépendance qu'ils lui reconnaissaient en fait, ils ne voulaient pas la sanctionner en droit. Il deviendrait malgré eux indépendant. Pour le moment, il ne pouvait pas se révolter contre le Sultan, à cause des Grecs : cela, au regard des Musulmans, risquerait de passer pour une trahison. Mais si, lors du règlement des comptes, le Sultan lui refusait encore la Syrie, il la lui enlèverait à sa barbe, c'était juré. Il regardait l'avenir avec confiance : depuis vingt-deux ans qu'il était pacha, il avait, durant les six dernières années, beaucoup plus avancé ses affaires que dans les années précédentes : il s'était créé une armée à l'européenne, une flotte, il avait mis un peu plus d'ordre dans son administration. Qu'Allah lui prêtât encore 6 ou 7 ans de vie, il ne lui en fallait pas davantage pour réaliser ses ambitions. En attendant, il devait dissimuler toujours, jouer la comédie, ne pas démentir son dévouement au Grand Seigneur, et c'est pourquoi il répondit au major Craddock que les choses pouvaient rester en l'état où elles étaient, sans risque de collision, la Porte ne pouvant que se soumettre à la médiation des cours alliées. Quant à lui, ne cessait-il de répéter, il n'était que le vassal du Sultan, et il lui devait obéissance, — mais son regard trahissait sa pensée secrète, et ses mains avaient un petit tremblement convulsif. Comme l'envoyé de Lord Dudley revenait à la charge, il insista de nouveau sur sa position, qui était d'autant plus délicate et

difficile qu'il n'avait reçu du gouvernement de S. M. B. aucune promesse de protection au cas où il encourrait la disgrâce de son maître; mais il avait un petit plan qui pouvait donner satisfaction aux Anglais.

Allez trouver votre amiral, dit-il au major, allez trouver votre amiral, et dites-lui de dépêcher un de ses officiers vers Ibrahim Pacha, avec une lettre lui représentant dans les termes les plus énergiques le danger qu'il court en s'exposant à une rencontre avec les flottes chrétiennes et le dissuadant de tout coup de main hostile, surtout de cette attaque contre Hydra qui doit être le premier objectif de l'escadre turco-égyptienne.

§

Le 16 août 1827, les ministres d'Angleterre, de France et de Russie notifiaient à la Porte le traité de Londres, et lui accordaient un délai de 15 jours pour consentir à l'armistice, passé lequel ils l'avisaient que les commandants de leurs escadres prendraient les mesures nécessaires pour intercepter tout envoi de renforts, de vivres, d'armes et de munitions destinés aux troupes ottomanes en Morée. Mais comme les 92 vaisseaux de Méhémet-Ali étaient déjà parvenus à Navarin, le divan, se croyant assez fort pour tenir tête aux Alliés, demeura intraitable. Le délai de 15 jours expiré, le vice-amiral sir Edward Codrington, le contre-amiral de Rigny et le comte de Heyden, allaient donner à Ibrahim lecture du traité et l'engageaient à ne pas bouger de Navarin. Ibrahim, se retranchant derrière les ordres du Sultan, sollicita un délai, le temps de demander de nouvelles instructions. La Porte lui commanda de prendre la mer, de se porter contre Hydra et de continuer la guerre contre les Grecs, en dépit des escadres alliées. Méhémet-Ali, averti de ces ordres de la Porte, manda à Ibrahim de s'y conformer. Il se disait, en effet, que c'était la seule façon de se tirer à peu de frais de cette impasse : il y aurait un engagement, une bagatelle ! Les Anglais couleraient bas 3 ou 4 de ses vaisseaux, le reste regagnerait Navarin et l'affaire serait liquidée.

Quoiqu'il eût donné sa parole d'honneur de ne point rompre le blocus, Ibrahim par deux fois essaya de sortir de Navarin, mais Sir Edward veillait. Il força ses navires à regagner la baie. Furieux, le fils de Méhémet-Ali se mit à dévaster la Morée. L'Anglais persuada à ses collègues qu'il fallait intimider sérieusement ce Turc, en allant occuper une position face à sa flotte. Le 20 octobre, vers deux heures, les escadres anglaises, françaises et russes, pénétraient dans la baie de Navarin. Elles y trouvaient la flotte turco-égyptienne rangée en bataille (14). Pendant que Sir Edward Codrington essayait de parlementer, une frégate d'Ibrahim lâcha un coup de canon. Le vaisseau amiral anglais riposta. L'action s'engagea sur toute la ligne. Elle dura près de trois heures. Quand le tonnerre des batteries se fut tu, quand la fumée se fut dissipée, il ne restait presque plus de la flotte de Méhémet-Ali que des débris calcinés.

Ce fut vraiment un événement inattendu que cette bataille que l'Angleterre, la France et la Russie venaient de livrer aux Turcs, avec lesquels aucune de ces puissances n'était en guerre. Il n'en résulta ni guerre sainte, ni croisade, rien de ce qu'on eût pu redouter, — et cela démontrait l'irrémédiable décrépitude de l'Empire Ottoman. Le Sultan se résigna à la fatalité, d'avance se soumettant à tout ce qu'on allait exiger de lui.

D'un boulet, sir Edward Codrington avait fait plusieurs coups : il libéra la Grèce, détruisit la marine de Méhémet-Ali, anéantit les projets de Charles X et de M. de Villèle, écarta les Russes de Constantinople. L'orage était dissipé, l'horizon éclairci, l'équilibre sauvé. L'Angleterre avait atteint tous ses objectifs. Mais la question d'Orient, qu'elle pouvait croire écrasée à coups de canons à Navarin, allait renaître de 1839 à 1840, par la faute de Méhémet-Ali, à qui la leçon n'avait pas profité.

AURIANT.

(14) Par les soins du sieur Letellier.

AVIATION ET LITTÉRATURE

Il y a trente ans, un aéroplane, pour la première fois, s'éleva dans le ciel, emmenant un homme à son bord. Le 14 octobre 1897, Clément Ader réussissait, à Satory, le premier vol d'avion sur un appareil à moteur à vapeur, pour le compte du ministère de la Guerre et en présence des officiers le représentant.

C'était, cette fois, la conquête de la *maîtrise de l'air*. L'homme, après avoir conquis l'air par le ballon, allait pouvoir s'y diriger librement par l'avion. C'était un grand événement dans l'histoire de l'humanité.

Il passa complètement inaperçu du monde des lettres. Le romantisme était mort, qui fut si fortement influencé par les exploits des premiers aéronautes (1). Le romantisme était mort, autant, toutefois, que peut mourir le romantisme. Le naturalisme l'avait remplacé. Il ne s'agissait plus de dresser, vers le ciel, une tête chevelue aux regards éperdus, mais, au contraire, de regarder la terre avec application. On était tout à l'observation minutieuse. Le microscope avait remplacé la longue vue. C'est dans ce temps-là que l'aviation naquit.

Personne, parmi les écrivains, n'y prêta attention, pas plus que les écrivains ne prêtèrent attention, dans la suite, aux vols des Santos Dumont, des Wilbur Wright, des Gabriel Voisin, des Farman, des Blériot, des Latham. L'écrivain ne relève pas la tête pour admirer leurs prouesses. Il les ignore ou les dédaigne, ou les raille. Pourtant, l'aviation a déjà son martyrologe.

(1) Voir « le Romantisme littéraire et la Conquête de l'air », *Mercure de France*, 1er décembre 1926.

En 1908, un groupe d'écrivains s'était formé dans le but essentiel de dîner ensemble une fois par mois. Afin de donner plus de relief à la réunion, on y invitait un homme célèbre. Une fois que René Quinton la présidait, il eut l'idée de faire l'apologie du capitaine aviateur Ferber qui devait se tuer peu de jours après en essayant de survoler la Manche. Et, adoptant une forme oratoire d'un tour concis comme un rapport militaire, le colonel Quinton citait les onze essais et les onze échecs de l'infortuné Ferber :

En 1905, premier essai, premier échec ;
En 1906, deuxième essai, deuxième échec ;
troisième essai, troisième échec ;
quatrième essai, quatrième échec ;
et ainsi de suite jusqu'au onzième essai, onzième échec.

L'assemblée pouffait de rire. Un poète-auteur dramatique, aujourd'hui célèbre, se tenait les côtes. Et certain humoriste fameux jouait les petites folles et passait sous la table.

Voilà tout l'effet que produisait sur les gens de lettres le courage d'un grand pionnier de l'air.

Toutefois en 1910, le *Forse che si, Forse que no* de Gabriele d'Annunzio est accueilli avec respect. Mais le fait que le poète monta en avion n'ajouta rien, il faut bien l'avouer, à l'admiration du monde littéraire. Plus tard, pendant la guerre, Gabriele d'Annunzio aviateur s'est, on le sait, conduit en héros. J'ai connu par son pilote Carmiani les brillants états de service de celui que la postérité appellera peut-être le grand poète-aviateur.

Nous voici en 1911. L'aviation a marché — on peut employer cette métaphore — à pas de géant. Elle va atteindre les *deux cents à l'heure* avec Maurice Prevost à Reims. C'est alors qu'Edmond Rostand, ce romantique attardé, écrit le *Cantique de l'Aile* qui contient au moins ce très beau vers :

Ceux qui sont dans le ciel voient, avant nous, l'aurore !

Il l'écrit avec tout son lyrisme débordant. Il est sincère, il est transporté, il voudrait voler. Mais le martyrologe de l'aviation augmente à mesure qu'augmente l'audace des aviateurs. Au surplus, Rostand est malade à Cambo.

En 1912, un maître écrivain, plus ironiste certes que lyrique, publia de très curieuses anticipations aéronautiques. Anatole France, dans son livre *Sur la Pierre Blanche*, imagine un ouvrier de la société démocratique future qui, sa journée de travail terminée, s'en va, sur son petit avion personnel, dîner dans sa maison en Touraine, — en moins de temps qu'il n'en faut aujourd'hui pour se rendre de la place de la Bastille à Asnières, en tramway !

En 1912, Anatole France admirait l'aviation. Par contre, en 1925, il la détestait. C'est qu'Anatole France, qui passa les dernières années de sa vie à Tours, habitait une propriété, La Béchellerie, située à deux kilomètres du terrain d'aviation militaire de Perçay-Meslay. La maison d'Anatole France se trouvait ainsi sous le virage des avions. Aucun ne pouvait s'élever ou atterrir, sans être vu ou entendu du malheureux Anatole France. D'autant plus que La Béchellerie, bien connue des pilotes, était une attraction pour eux. On allait voir à cinquante mètres, si le père France se promenait dans son jardin, on lui envoyait de grands signaux, s'il était à sa fenêtre.

Un touriste aérien lui jeta même, une fois, en manière d'hommage, un bouquet de fleurs. Anatole France, qui prenait tranquillement le café sur sa terrasse, faillit recevoir le bouquet-projectile sur la tête. Il eut très peur : « Oh ! ces avions ! disait-il avec mélancolie à son ami le poète Horace Hennion, conservateur du Musée de Tours, oh ! ce bruit, ce danger constant au-dessus de ma maison ! Que ne suis-je allé plus tôt habiter près d'une gare ! »

La comtesse de Noailles est également partagée entre la crainte et l'enthousiasme. Le cœur innombrable de la poétesse eut, un jour, un éblouissement de plus. Une vision céleste l'avait transportée. Un aviateur avait survolé, à

basse altitude, le château de Champlâtreux, voisin d'Ecouen, qui appartient à la famille de Noailles et où la comtesse passe l'été. Je tiens l'anecdote de l'aviateur Roger Lallier, poète lui-même, et par surcroît bibliothécaire de l'Aéro-Club de France. Roger Lallier avait pris, au cours de ce vol, une photographie aérienne du château. Il s'empressa de l'offrir à la poétesse. Il reçut, en retour, des remerciements pleins de lyrisme où il lui sembla percevoir un regret de n'avoir jamais pu s'élever dans les cieux, autrement que par la pensée, bien entendu. Roger Lallier crut donc devoir inviter la poétesse à recevoir le baptême de l'air dans les conditions les plus favorables. Il adressa son invitation sur papier à en tête de l'Aéro-Club de France. Il attend encore la réponse.

Cependant au côté de l'avion, le dirigeable progresse et le ballon continue sa carrière. José-Maria de Heredia s'intéresse à ces trois formes de la conquête de l'air. Il écrit, pour un ouvrage du Comte de la Vaulx, *Voyage en Patagonie*, une préface qui est un véritable poème en prose :

L'irréel se réalise. La science a dépassé la chimère. Aujourd'hui, rêver, c'est déjà vouloir, c'est presque pouvoir, et vous rêvez d'utiliser l'air, la plus insaisissable des forces de la nature. Quelque soir, un grand souffle du nord vous emportera suspendu, aux flancs d'un sphéroïde énorme ou caché sous la cape d'un monstrueux cigare ailé. Les mers, les continents fileront sous vos pieds, vertigineusement. Vous passerez les Andes parmi la neige et les nuées plus haut que les condors ; vous descendrez vers le sud ; vous franchirez le détroit fameux qui relie les deux mondes. Les Fuegiens fuiront en vous voyant voler sur leurs têtes, pareil au fabuleux oiseau Rock des légendes orientales. Au-dessous de vous, les lames démesurées blanchiront le cap Horn, et par delà la terre de Graham et la Désolation, le continent polaire apparaîtra, hérissé d'immenses glaciers qui se déplacent perpétuellement. Le mystère antarctique, plus merveilleux que les merveilles imaginées par le génie d'Edgar Poe se dévoilera-t-il pour vous? Vous planerez peut-être au-dessus du Pôle, s'il m'est permis de traduire en vile prose les vers sublimes du poète — je ne désespère pas de vous voir un jour, Jason ou Magellan de l'azur, sauter de quelque aéronef et de vous entendre dire, en nous montrant le ciel austral : « J'en arrive ! »

§

Et c'est la guerre qui bouleverse le monde et les écrivains, qui élargit leur inspiration, qui exalte leurs sentiments, qui leur refait, en un mot, une âme romantique.

Beaucoup d'écrivains ont célébré la guerre et l'aviation guerrière et la noblesse du combat aérien. Il faudrait citer cent noms, sinon cent pages et cent poèmes. Bien peu pourtant méritent d'être retenus. On relira sans doute le *Guynemer* d'Henry Bordeaux et *la Passion de Roland Garros* de Jean Ajalbert, dont les dernières pages atteignent au faîte du lyrisme :

VOUZIERS...

Là, dans la victoire et dans la mort, s'est achevée la passion de Roland Garros, alors qu'il n'avait plus rien à savoir de ce monde,

Où il avait, au-dessus de tous, réalisé ce rêve millénaire : des Ailes, des Ailes, des Ailes...

autant, et plus que la machine volante,
par le génie de la pensée et du cœur,
par la volonté,
par le caractère,
par la connaissance et le sacrifice de soi,
toujours plus haut,
montrant « la mort qui consacre, la mort qui, pour les vivants, devient un aiguillon et une promesse » et justifiant la parole de Zarathoustra, que :

MOURIR AINSI EST LA MEILLEURE CHOSE
MOURIR AU COMBAT,
ET RÉPANDRE UNE GRANDE AME...

On relira *En escadrille* de Jacques Boulenger, qui parut en 1918, *Aéropolis* de Kistemaeckers ou le roman comique de l'aviation, les ouvrages de Jacques Mortane sur la guerre aérienne, le *Jeph* d'Henry Decoin, le *Chignole* de Nadaud, *Les Chansons Bleues* de Roger Labric où vibre l'âme du pilote de guerre, l'*Equipage* de Kessel d'une psychologie plus incertaine et le *Clément Ader* de Jacques May qui est un sûr document.

Quant aux poètes, ils sont légion. On peut dire qu'il n'est

presque pas de poète contemporain qui n'ait célébré l'aviation guerrière, au moins dans un poème fragmentaire. C'est le prince des poètes, Paul Fort, qui écrit la *Garde du ciel* et cet autre poème intitulé *Conduisant l'aéro en vitesse*, dont le rythme rond forme un curieux effet de poésie imitative du ronronnement du moteur. C'est Guillaume Apollinaire qui chante l'aviation en vers libres et pleins d'images fantaisistes :

> Où sont les guerres d'autrefois,
> Aujourd'hui, nous avons les abimes
> Le sous-sol et l'espace aviatique
> . . . .
> Hauteurs inimaginables où l'homme combat
> Plus haut que l'aigle ne plane
> L'homme y combat contre l'homme
> Et descend tout à coup comme une étoile filante.

Cher Guillaume Apollinaire, c'est lui qui me révéla la beauté de l'aviation, un jour de 1915, où de la fenêtre de ma vieille maison, qui est à la proue de l'Ile Saint-Louis et qui avait encore tout son charme, aujourd'hui saccagé, nous regardions deux avions survoler la Seine !

— Voilà, me dit-il, la plus grande merveille de notre époque !

Aviation et poésie. Deux mots qui s'attirent. S'il fallait donner, de l'aviation, une définition poétique, on pourrait dire qu'elle est la réalisation du désir ascensionnel qui est au cœur de tous les hommes et particulièrement au cœur des poètes. Cependant, si l'aviation de guerre troubla, un temps, les écrivains, l'aviation civile, par contre, n'émut guère leur sensibilité. Rares furent ceux qui s'intéressèrent à la création des grandes routes aériennes, lesquelles, en mêlant les mers et les continents et en rapprochant les civilisations, allaient changer la vie. C'est en vain que Clément Ader répétera, reprenant le mot de Victor Hugo : « Notre avenir est dans l'air ». On pourrait citer les écrivains qui furent attirés par la nouvelle vision verticale du monde. Pourtant cette nouvelle vision verticale, c'est là un

des traits qui marqueront notre époque. Bientôt nous ne verrons plus défiler les paysages profilés de la portière des vieux chemins de fer. C'est par la fenêtre du jeune aérobus que nous contemplerons la face passionnée de la terre.

Toutefois, quelques poètes ont célébré la vision aérienne : Roger Allard, Louis de Gonzague Frick, Pascal-Bonetti, Yvanhoé Rambosson, Louis Payen, Maurice Rostand, Horace Hennion, Francis de Croisset, André David, Jean Cocteau sous une forme cubiste, Jean des Cognets avec des images particulièrement heureuses, Roger Lallier, Jean Renaitour et Pierre Weiss, tous trois pilotes aviateurs et dont la vision par conséquent, est aussi exacte que sensible, et enfin Fernand Divoire qui survola Paris en dirigeable, piloté par l'as du dirigeable, Pierre Debroutelle, et rapporta de sa promenade aérienne un beau poème où le lyrisme se hausse à la philosophie.

Les femmes aussi ont célébré l'aviation. Lucie Delarue-Mardrus et Jeanne d'Orliac composèrent sur elle des élégies d'une profonde sensibilité, où l'inspiration traduit surtout la pitié pour les infortunés, victimes de la conquête de l'air.

Cependant, en 1919, qui fut l'année de la naissance de l'aviation civile et pendant les quatre années qui suivirent, on peut compter les écrivains qui consentirent à voyager par la voie des airs. Ce furent Jérôme et Jean Tharaud qui survolèrent le Maroc et relatèrent leurs impressions dans *La Fête Arabe* ; Léon Werth, en 1921 et, plus tard, Lucien Fabre, qui survolèrent l'Europe Centrale pour de vivants reportages.

Pourtant, les voyages aériens sont, depuis 1923, parfaitement organisés. Grâce aux services météorologiques, aux postes de T. S. F., à la multiplicité des terrains d'atterrissage, le voyage aérien ne présente aujourd'hui pas plus de dangers que le voyage en chemin de fer ou en paquebot. C'est pourquoi quelques écrivains commencent à user de l'avion et de l'hydravion. Pierre Mille, Mme Yvonne Serruys et Mme Jane Catulle Mendès viennent cet été, de rela-

ter leur survol heureux de la Méditerranée, d'Antibes à Ajaccio.

Déjà l'aviation entre dans la littérature. Dès 1924, Rachilde, dans *La Haine amoureuse*, et Paul Morand, dans *Ouvert la Nuit*, faisaient voyager leurs héros en aérobus, de Londres à Paris.

Et voici que le héros du roman tend à devenir l'aviateur lui-même, et non l'aviateur de guerre qui fut le personnage central de tant d'ouvrages médiocres, l'aviateur de guerre poncif de la littérature romanesque, mais l'aviateur civil, le modeste pilote des lignes commerciales, dont Charles Lindbergh, le héros de la traversée de l'Atlantique est, après tant de héros français, le brillant prototype.

Car, dans l'aviation, il y a non seulement ces avions, mais encore les hommes, les pilotes, ces jeunes gens au cœur hardi et fort, ces virtuoses au regard clair, à la sensibilité si fraîche ; il y a les constructeurs et leur science mécanique ardue et passionnante ; il y a les aéroports avec leur mouvement discipliné et conjugué de gares terrestres et de gares maritimes, les aéroports d'où s'envolent, de plus en plus nombreux et aux quatre points cardinaux, les avions plus plastiques que les navires, les aéroports dont la féerie nocturne l'emporte sur celle des ports de mer.

Il y a la neuve poésie de l'air !

Il y a dans l'aviation tout ce qui peut renouveler l'inspiration des romanciers et des poètes.

LOUISE FAURE-FAVIER.

NOUVELLE IDOLE GLOZÉLIENNE
A MASQUE POSTÉRIEUR

Bien que la représentation des organes de la génération figure sur toutes nos idoles, nous ne croyons pas que ce soit la consécration de propriétés prolifiques ou érotiques. Nous n'y voyons qu'un rite funéraire. « Comme les organes qui créent la vie, avons-nous écrit précédemment, entourent, sur ces idoles, le faciès sans bouche, qui est l'effigie de la mort, peut-être indiquent-ils la croyance à une nouvelle vie dans l'au-delà (1). »

Cependant, à côté de ces *symboles de la survie*, existent des objets, appartenant au culte phallique. Dans le mobilier de la 2e tombe (2) se trouvaient deux pièces qu'on ne saurait interpréter autrement. Sur l'une, à l'extrémité d'un prolongement conique, pouvant figurer le pénis, se voit un trou, vraisemblablement de suspension, comme s'il s'agissait d'une pendeloque. A l'autre bout, deux éminences un peu moins longues peuvent représenter les glandes génitales mâles (fig. 1, grandeur nature). L'autre objet, cylindrique et recourbé, ressemble à un pénis dont on aurait enlevé tout le revêtement cutané. Le gland, à nu, de forme allongée, paraît étranglé au niveau du col par un épaississement annulaire du fascia pénis. Sur la face convexe, de chaque côté d'un sillon longitudinal médian, se voient les corps érectiles accolés. Sur la face concave se trouve un commencement de perforation comme si l'objet avait primitivement été adapté à un autre (fig. 2). Ces deux représentations phalliques, pendeloques ou ex-voto, bien diffé-

(1) *Idoles phalliques et bisexuées*, « Mercure de France », 15 sep. 1926.
(2) *Au champ des morts de Glozel*. II. « Mercure de France », 15 août 1927.

rentes des idoles funéraires, se rattachent, sans conteste, à un culte des attributs de la virilité. D'ailleurs il n'est rien là qui puisse nous surprendre. Souvent l'art des populations quaternaires paraît évoquer des idées de sexualité : une gravure sur os du Mas d'Azil représente un être ithyphallique, nu, « les bras tendus, le dos ployé », dans une position étrange !

Mais, pas plus que la première trouvée, la nouvelle idole glozélienne, dont nous venons de recueillir deux spécimens, ne paraît se rattacher à aucune conception génésique ou érotique. D'ailleurs, c'est, sur les deux modèles, le même symbole. La seconde ne diffère que par la position du masque néolithique, qui est reporté en arrière, et celle du phallus qui, au lieu d'être érigé à droite, retombe du côté gauche, sur la face scrotale, vers la fente vulvaire.



Fig. 1.

Ces nouvelles idoles paraissent un peu plus grandes que celles qui nous étaient antérieurement connues. Celle qui est complète mesure 16 cm. de hauteur, 8 cm.5 de largeur à la base ; la longueur du pénis est de 9 cm.

Bien que le phallus se soit brisé, lors du dégagement de la couche archéologique argileuse, il a pu être recollé exactement en place (fig. 3). Volumineux, il pend du côté gauche au-devant du scrotum, où est creusée une fente vulvaire profonde, car l'idole est bisexuée. A son extrémité, une dépression circulaire semble représenter l'anneau préputial. Le gland à moitié découvert se termine par l'orifice du méat. En bas, les glandes génitales mâles, dont la



Fig. 2.

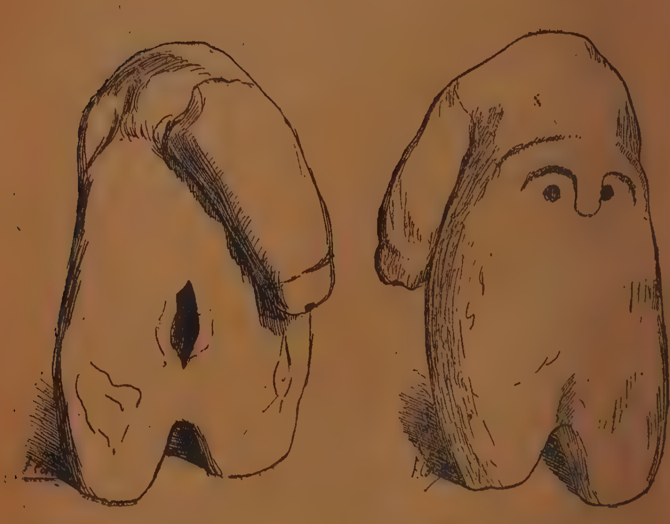


Fig. 3. Fig. 4.

droite descend plus bas que la gauche. Au revers se retrouve la figure muette, modelée en relief et en creux dans la masse argileuse (fig. 4). Là encore, derrière les organes de la vie apparaît l'effigie de la mort.

Le deuxième exemplaire de ces idoles à masque postérieur (3) présentait une brisure ancienne. Le phallus était détaché et la cassure, au sommet du revers, avait emporté



Fig. 5.

le masque néolithique. Par contre, sur la face antérieure, mieux conservée, le pénis a pu être réadapté dans sa position première. A demi turgide, il paraît s'écarter de la paroi scrotale qu'il laisse entièrement libre. A son extrémité, le gland, à moitié découvert, présente également l'orifice du méat. Au milieu du scrotum apparaît la fente vulvaire d'aspect irrégulièrement losangique. En bas, les deux témoins de la virilité, dont le droit est encore plus allongé (fig. 5).

(3) Cette idole a été trouvée le 31 juillet, en présence de MM. Depéret, Arcelin, Björn.

Il est facile de se rendre compte, à l'examen de ces idoles funéraires et de celles que nous avons précédemment décrites, que le gland est toujours, au moins en partie, recouvert du prépuce. *Les Glozéliens ne pratiquaient pas la circoncision.* Cette disposition apparaît encore plus nettement sur une petite idole (4) monosexuée dont le pénis reproduit



Fig. 6.

très exactement le type infantile. De petite dimension et légèrement recourbé, il présente à son extrémité un renflement balanique, prolongé en avant par une sorte de cône préputial, véritable phimosis congénital, si fréquent dans l'enfance (fig. 6). Ici, le prépuce revêt complètement le gland d'un capuchon percé à son sommet d'un orifice minuscule.

C'est la même disposition, quoique avec moins de netteté, qu'on retrouve sur une autre petite idole (8 cm de haut — 6 cm. de large), exhumée dans la soirée du 11 septembre (5), en présence de M. Mendès Corréa et de M. Lucien Mayet.

(4) Cette petite idole, qui accompagnait peut-être le cadavre d'un enfant, ne mesure que 9 cm. de hauteur et 6 cm. de largeur. Le phallus a deux centimètres et demi.

(5) La matinée avait été également consacrée à des fouilles de contrôle. Un

C'est donc à tort qu'on chercherait dans le symbole phallique de la figure 2 une preuve établissant que la circoncision fut en usage parmi les tribus de Glozel. Il s'agit d'un pénis écorché et non simplement circoncis.

Mais les idoles à masque antérieur ou postérieur ne se rattachent qu'au culte funéraire et à la croyance à la survie. C'est l'image de la « déesse tutélaire des tombeaux ». Et comme nous n'en avons trouvé qu'une seule dans chacune des sépultures inviolées, peut-être pouvons-nous considérer que chaque idole, exhumée du gisement, marque l'emplacement d'une tombe.

Dr A. MORLET.

rapport en a été dressé. Il a paru dans le *Mercure* du 1er octobre (p. 182-184), sous ce titre :

Rapport officiel des fouilles exécutées au gisement de Glozel par les Professeurs A. Mendès-Corréa, de l'Université de Porto, et Lucien Mayet, de l'Université de Lyon, le 11 sept. 1927.

GUILLAUME LE BATARD

OU

LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE

CHRONIQUE DE FRANCE EN CINQ ACTES [1]

—

ACTE V

HAROLD (2)

A sept milles du rivage d'Hastings.

La tente du roi Harold sur le sommet d'un coteau qu'environne le ciel d'étoiles et d'où l'on aperçoit vaguement la plaine de Senlac. — Mais la scène est ainsi divisée : côté gauche, l'intérieur de la tente assez vaste; un pan de la toile écartée, relevée à gros plis, simule une porte largement ouverte sur le terre-plein ou l'esplanade figurant le sommet du coteau; une autre porte au fond, petite et qui s'ouvre sur des ouvrages de défense; non loin d'elle une couche très basse (une sorte de lit de camp) et plus en avant trois escabeaux, — côté droit, l'esplanade ayant pour limite devant le ciel un rempart crêté de fascines et de bûches. Arbres légers tout à fait sur la droite.

Au lever du rideau, des troupes de garde occupent l'esplanade : quelques soldats veillent près du rempart, d'autres couchés à terre sont endormis. Sous la tente, Harold, le front sillonné d'une balafre encore sanglante, est assis sur un escabeau; debout et près de lui, se tiennent ses frères Gurth et Leofwin, et devant lui le moine Lanfranc et dom Hugues Maigrot.

SCENE PREMIERE

HAROLD, LE MOINE LANFRANC, messager de Guillaume le Bâtard, DOM HUGUES MAIGROT, messager normand du Saint-Siège, GURTH et LEOFWIN, frères d'Harold. — SOLDATS.

HAROLD. — Assez! Retirez-vous! Je n'entends plus

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 700, 701, 702 et 703.

(2) Les Scènes I et III de ce dernier Acte et, plus loin, quelques traits de l'épisode de la Bataille (dans la Scène VII) sont nettement imités, fond et dialogue, de l'admirable tragédie de Tennyson : *King Harold.*

rien. C'est non pour tout, sauf pour la bataille!

Dom Hugues Maigrot. — Fort bien. Mais en ce cas de l'entière désobéissance à l'Eglise, la bulle dit : Excommunication.

Lanfranc. — Réfléchis, Harold.

Dom Hugues. — Evite de combattre l'élu de Dieu!

Harold. — Me combattre moi-même?

Lanfranc. — Avoue ton parjure et te livre au duc Guillaume. Son amitié, largement, te récompensera, toi et tes frères.

Harold. — Non! prêtres bavards — ou comment vous appeler? — une fois encore non! mes louches ambassadeurs.

Lanfranc, *tout onction.* — Nous sommes d'humbles moines à la quête d'un oui.

Dom Hugues, *vociférant.* — Je suis l'envoyé du Très-Haut! son Daniel normand! à qui la bulle contre toi fut confiée.

Leofwin, *pouffant de rire.* — Son Daniel normand!

Harold. — Bulle que tu ne m'as point montrée.

Dom Hugues. — Je la sais par cœur et t'en ai dit les termes.

Harold. — Arrière, moine! Seigneur Lanfranc, je ne connais point cet homme. Il me dit : une bulle contre toi m'est confiée, — et ne la montre pas; c'est un imposteur.

Lanfranc. — Imposteur, dom Hugues Maigrot, le chapelain de notre duc!

Harold, *à dom Hugues.* — Confiée par qui?

Gurth. — Par le diable!

Leofwin. — Ou Guillaume votre Bâtard?

Dom Hugues. — Par l'évêque de Worms, cardinal du Saint-Siège!

Lanfranc, *un doigt en l'air.* — Légat du pape...

Gurth. — Et de son compère Hildebrand!

Harold. — Eh! bien, seigneur Envoyé du Très-Haut, et toi, seigneur Lanfranc, humbles moines à la quête d'un

oui! non! non! et non! Partez!... Leofwin, Gurth, accompagnez-les jusqu'à nos dernières fascines, et les rejetez dans le camp du Bâtard, qu'ils n'auraient pas dû quitter!

LANFRANC, *doucereux.* — Chef, tu nous as dit : Encore une fois non. Permets que nous-mêmes, une fois encore...

HAROLD. — Non! La constance de mes *non* — je vous prends à témoins, frères — aura rebondi comme un marteau sur les enclumes de ces dures cervelles, mais sans les entamer.

GURTH. — Têtus comme des ânes.

LEOFWIN. — Comme des moines.

HAROLD. — Il nous faudra les mettre dehors par les épaules.

GURTH. — Charge-moi de ce soin!

DOM HUGUES. — Comte, notre mission est sacrée!

HAROLD. — Tous deux, appelez-moi par mon titre!

LANFRANC, *vers dom Hugues.* — Chef...

HAROLD. — Roi!

LANFRANC. — Mais tu ne l'es point, mon fils, tu ne le fus jamais, pas plus en Angleterre...

DOM HUGUES. — Que devant la cour de Rome.

HAROLD. — Suis-je romain!

LANFRANC. — Harold, encore une fois et ce sera la dernière...

GURTH ET LEOFWIN. — Enfin!

LANFRANC. — Au nom de la Sainte Eglise...

DOM HUGUES, *solennel.* — Au nom du Christ!

GURTH, *l'imitant.* — Au nom de Guillaume le Bateleur!

LANFRANC. — Au nom du Christ et du très Saint-Père, je t'en conjure avant que nous ne partions, roi ou non roi, descends la colline...

DOM HUGUES, *rugissant.* — Evite de combattre l'élu de Dieu! Crains le Jugement! Crains l'Enfer!

LEOFWIN, *à Gurth.* — Celui-là perdit la tête un soir de grand vent.

Lanfranc. — Descends, te dis-je, la colline de Senlac où, follement, tu rassemblas des armées. Va-t'en au plus prochain monastère, celui de Waltham que tu as fondé. Car tout n'est pas mauvais en toi, mon fils. Et bien que ce douteux cloître aux pénitents subtils observe une règle abominée par l'Eglise, aux supplications de ton cœur fervent le Christ, dans sa miséricorde, peut y apparaître. Il y viendra. Il y vient, il attend : déjà tes remords l'ont flairé. Prosterne-toi devant l'autel. Avoue au Seigneur ton parjure.

Gurth. — C'en est trop!

Harold. — Laisse, Gurth. Un froid de mort passe dans l'air... A présent, tous deux, ils m'amusent...

Lanfranc. — Tends symboliquement tes mains vers celles du Christ. Entre ses mains bénignes dépose ta couronne. Ayant fait, implore sa clémence — non pour toi certes! — mais pour le duc Guillaume...

Leofwin. — Que dit-il?

Lanfranc. — ...qui reçut la charge, en punition de ses anciens péchés, de mater et gouverner cet Empire de mécréants, d'apostats, d'iconoclastes et d'hérétiques!

Dom Hugues. — Et de tout cela remercie le Saint-Père...

Gurth et Leofwin. — Harold! Harold!

Harold. — Je vous dis qu'ils m'amusent! voyons jusqu'où ils iront.

Dom Hugues. — ...le Saint-Père qui a donné son royaume d'Angleterre aux Normands!

Harold. — Le royaume du Saint-Père!... Mon espoir est dépassé!... (*Après un rire frénétique, d'une voix glacée.*) Une fois encore et la dernière, honnêtes imbéciles, je demande à quel moment, quel jour de ce siècle, votre concile de Latran et le pape dément de votre Eglise ont fait choix, pour les Anglais, de leur propre roi!

Lanfranc. — Nos Saints ont édifié l'Eglise de Rome

qui conduit le monde, et le vrai Dieu et tous les Saints, Harold, ont entendu ton serment.

LEOFWIN. — Extorqué!

LANFRANC, *les bras au ciel.* — Ils savent bien que non!

HAROLD. — Savent-ils que la libre Angleterre se couronne elle-même? (*Un silence. Et d'une voix nette et calme.*) Retourne vers ton charlatan. Dis-lui que les Saints sont plus nobles que les rêves, dis-lui que Dieu est plus noble que les Saints et dis-lui que je me tiens armé sur la colline de Senlac, et que j'attends le jugement de Dieu.

DOM HUGUES, *se précipitant vers Harold.* — Demain, os et chair, tu seras dans les corbeaux.

GURTH. — Recule, Satan!

LANFRANC. — Famille d'hérétiques!

DOM HUGUES. — D'assassins!

LANFRANC. — De fratricides!

LEOFWIN, *badinant.* — Hérétiques?... Mon frère Sweyn est mort en Terre Sainte.

GURTH. — Sur le tombeau du Christ!

DOM HUGUES. — Dieu se vengeait!

HAROLD. — Tu mens! et nous combattrons au nom de la Sainte-Croix! et notre confiance est en la Sainte-Croix! et répondant à vos *Dieu aide* blasphémateurs, car Dieu ne vous aidera, notre cri de guerre sera : Sainte-Croix!

LANFRANC. — Ton autre frère, le seigneur Tostig, est-il mort à Jérusalem?

DOM HUGUES. — Il est mort, assassiné...

HAROLD. — Tu mens!

DOM HUGUES. — Par toi!

HAROLD. — Tu mens!

LANFRANC. — Ou l'un des tiens.

HAROLD. — Il est mort en brave dans la bataille. Non par mon épée.

LANFRANC, *désignant Gurth.* — Sous la hache de celui-là!

GURTH, *l'épée sur Lanfranc.* — Prends garde!

HAROLD, *l'arrêtant.* — Saufs!... je l'ai juré.

DOM HUGUES. — Juré? Alors nous sommes deux morts.

LEOFWIN, *l'épée sur dom Hugues.* — Ne le répète plus!

DOM HUGUES. — Martyrisez-moi. Je suis la voix du ciel! Les Saints m'accueilleront!

HAROLD, *dans un cri rauque, à Leofwin.* — Saufs! (*Il chancelle, la main au front sur sa blessure.*)

LEOFWIN, *courant le soutenir.* — Frère, plus un mot. Laisse-nous hors du camp bousculer ces deux fauves.

HAROLD, *égaré.* — Je veux savoir jusqu'où ils iront! Dieu le veut aussi, pour les connaître et les juger.

LANFRANC. — Ne parle plus de Dieu! Ta concubine aux yeux d'enfer, Edith la gouge dont tu fis une démone, erre, la bouche embrasée, autour de tes remparts et, crachant vers toi ses malédictions, épouvante en ce moment le cœur de tes soldats!

GURTH. — Nous la tuerons!

LANFRANC, *se mettant à rire.* — Ah! ah! ah! vous n'en ferez rien. Par orgueil il l'a rejetée. Mais il l'aime, il l'aime encore. On ne se dévêt pas du péché de luxure.

HAROLD. — Assez! (*Il dresse son épée à son tour et va frapper le moine. Soudain il laisse tomber l'arme devant lui. Après un silence, désignant dom Hugues.*) Fouillez celui-là!

LANFRANC. — Que cherchez-vous? La bulle?... Rouge du sang de l'aurore, tu la verras fixée à notre étendard.

DOM HUGUES. — Viens l'arracher au gonfanon de l'Eglise!

HAROLD. — Ainsi ferai-je et pour la déchirer!

DOM HUGUES. — Entends-le par ma bouche...!

GURTH, *le poing sur la mâchoire du vociférateur.* — Rien! plus rien!

HAROLD. — Je veux savoir jusqu'où ils iront!

DOM HUGUES, *criant comme un damné.* — Ce royaume sur qui pèse ton parjure est maudit. L'enfant dans le

ventre de sa mère y est maudit, et le sein qui le porte est maudit. La graine semée dans tes champs est maudite. Et la terre, maudite. Le cadavre que tu voudrais y ensevelir, maudit. L'âme qui combat près de toi, maudite. Ton armée de fous est maudite. Les tiens, sœur, épouse et tes frères sont maudits! Ta mère plus encore.

HAROLD. — Je te hais, moine.

DOM HUGUES. — Et toi, violateur, usurpateur!...

LEOFWIN, *se précipitant sur eux.* — Hors d'ici, bêtes immondes!

Aidé de Gurth, il les repousse au dehors, et les suit. Aussitôt plusieurs des soldats de garde entourent les deux moines, et, sur un ordre de Leofwin, les traînent avec eux jusque derrière la tente; Lanfranc et dom Hugues resteront alors inaperçus.

GURTH, *du seuil de la tente, à Leofwin.* — Donne-les comme cible à nos archers.

HAROLD, *chancelant de nouveau.* — Qu'ils aillent saufs! Je l'ai juré. (*A Gurth.*) Frère, accompagne-les.

GURTH. — Ta blessure te fait souffrir encore.

HAROLD. — Va! il me faut un repos. (*Se traînant vers la couche.*) Et Leofwin et toi, vous me direz ce qu'ont vu nos éclaireurs.

Gurth sort de la tente et, droit devant lui, marche lentement.

LEOFWIN, *sur l'esplanade, prêt à rejoindre les soldats.* Eh! bien, Gurth?

GURTH, *se retournant, bas, vers son frère.* — Deux fois il a chancelé.

LEOFWIN. — Une telle fatigue! et cette blessure...

GURTH. — L'un de nous deux le veillerait...

HAROLD, *sous la tente.* — Suis-je le dernier roi d'Angleterre?

LEOFWIN, *à Gurth.* — Oui, tu dois rester. Je suffirai bien à guider ces furieux envoyés du ciel et si, comme des

étoiles, ils brillent dans l'ombre, c'est eux qui me guideront. Mais aussitôt le réveil d'Harold...

GURTH. — Il ne dormira pas.

LEOFWIN. — Le plus tôt sera le mieux, car il faudra se hâter! — fais-lui entendre et surtout comprendre notre prière. La nuit travaille au jour. Avant une heure, cet inquiet silence accouchera des bruits de la bataille. Veille sur le repos d'Harold. (*Aux soldats.*) Marchons. (*Il sort et guide la troupe.*)

SCENE II

HAROLD sous la tente, GURTH, au dehors. — Devant le rempart, soldats de garde, troupes endormies. — Puis LEOFWIN.

HAROLD. — Une trêve de l'angoisse! Un instant de mort!

Long silence. Voix lointaine donnant le mot de passe : Harold et Sainte-Croix!

GURTH. — Leofwin est loin déjà. Ce serait le moment... Oserai-je?

HAROLD. — Une chute dans le sommeil et j'aurais la paix de Dieu. (*La main au front.*) Tostig a si bien frappé là! Gurth l'en a puni. C'est un bon tueur de frère.

GURTH, *accoudé à l'un des piliers de la tente.* — Allons, je veux y penser dans la nuit de mon âme.

HAROLD, *assis au bord de la couche.* — Lorsque la grande trompette de l'Archange sonnera l'aube du Jugement, toute cette humanité composée de bons frères devra se lever, et formant une seule chaîne, où deux à deux seront nouées les mains haineuses, paraître lentement aux regards du Seigneur qui, devant la grise uniformité de la ronde, ne jugera point, ne regardera plus, s'absentera dans un rêve éternel.

GURTH, *à soi-même.* — Avant le retour de Leofwin...

HAROLD. — Comment dormir quand veille la pensée? Voilà mon repos! Et je meurs de fatigue. Il était une

fois... Non, c'est mon histoire. L'histoire de tous les hommes. Egaux sont les crimes. Frères entre eux. Le crime à peine médité. Le crime sur sa route. Le crime accompli. De quels vœux secrets n'ai-je pas appelé la mort d'Edward?... du vieux roi qui m'aimait?...

GURTH. — Tout est tranquille dans les deux camps. Et je n'ose plus!

HAROLD. — Quels jours n'ai-je pas effrayé sa conscience mourante? excité le vautour qui le déchirait? Et Gurth, je le sais, alla plus loin. Et tous deux, pour quoi? régner. Pour cette vanité d'une heure sur la terre.

GURTH. — Courage, Gurth!

HAROLD. — Mais un autre, plus loin encore! dont le visage, errant au sein de la nuit, fait reculer d'horreur les étoiles, ce comte Raoul qui depuis m'a broyé le cœur en souillant et me ravissant l'Amour, et que je tuerai, que j'égorgerai dans la bataille!

GURTH. — Bientôt l'aurore sanglante appellera le sang, et je n'aurai pas osé!

HAROLD. — On dit que l'homme qui va mourir revoit dans un éclair toute sa vie passée. Sous l'éclair de la hache, Tostig, as-tu bien revu nos jeux d'enfants? Au jardin de Sherston, devant les mains applaudisseuses, le rire émerveillé de l'aïeul, nous luttions. Gurth et Leofwin ne t'aimaient pas. Je t'aimais. Et depuis, Tostig!...

GURTH. — Que ces lueurs m'affligent du petit jour sur la rosée! Est-ce Leofwin?... j'entends une voix... et maintenant une clochette... oui, c'est à ce petit bruit que nos gens de Kent vont s'éveiller... (*Se tournant vers Harold.*) Il dort, hélas! et mon cœur se décide!

HAROLD. — O Gurth...

GURTH. — Non, il me parle.

HAROLD. — ...Gurth si noble en ton repentir, Leofwin, mon soutien loyal, et toi, Wulfnoth abandonné, vous surtout, ma mère, qui ne savez pas choisir entre vos fils, mais donnez plus d'amour à plus de malheur, et qui me favo-

risez à présent! n'interrogez point ma conscience, ne visitez pas mon âme, elles ne sauraient plus rien vous dire sur Harold qui lui-même ne se connaît plus... Il me faut tout redéfinir... Est-ce ou non l'effet d'une blessure? Voyons, qu'est cela? Une main. Oui, c'est une main. Elle tremble. C'est une main qui tremble. Voici une main. L'autre. Mais où donc est le mal? où donc est le bien? où le mensonge? où la vérité? suis-je parjure? ne le suis-je pas? Dieu juge-t-il selon lui? selon les hommes ses créatures? blasphémé-je en disant cela? suis-je prudent ou sage? audacieux? lâche? orgueilleux? humble? méritant le ciel? voué aux enfers? dois-je combattre pour la liberté de mon peuple? ou le délivrer de moi, de toute ma race? entraîner mes armées? les disperser? la mort est-elle préférable au doute? n'ai-je pas accumulé sur ma tête les foudres du ciel? devais-je tuer en moi la sainteté de l'amour? épouser la femme inaimée pour complaire à l'orgueil d'un royaume? ai-je offensé le Christ au nom de qui j'avais juré? je ne sais rien, mère, je ne sais plus, frères, je ne sais plus rien, hors que ma blessure est là et qui me fait souffrir, une si petite blessure, une trace, un abîme par où s'est envolée toute certitude, évanouie la raison au toucher de l'air, et le courage et l'allégresse évanouis! envolés!

Gurth. — Harold!... que tu sais bien retarder le poids d'un plus lourd accablement!

Harold. — Sweyn, ô mon frère! sur le tombeau du Christ, oublias-tu de prier pour notre race maudite?

Gurth. — Le coq chante. Allons!

Harold. — Gurth! Leofwin! au secours!... Déchirez le voile d'or qui traîne sous les nuées. Il m'enveloppe! il m'étouffe!... Edith! envers toi fut mon seul parjure... Ils seront tous exterminés... pas un cheval... des milliers de chevaux... mes remparts fortifiés... les bûches de frêne et de saule ne seront pas renversées... pas renversées...

renversées... la bataille!... Edith, ne courez plus dans cette furieuse mêlée!... Et Guillaume... Ah! il est tué.

Harold penche le front, sa tête vacille.

Gurth. — Avant le retour de Leofwin! (*Soudain il s'élance vers Harold et se jette à genoux contre le lit.*) Pardon, frère!

Harold, *se redressant.* — Si vite revenu?... Je dormais... n'est-ce pas... je dormais éveillé.. O méchant frère. Guillaume le Bâtard était mort. Tué par toi, Gurth! Le beau rêve que tu fais mentir. Et pourquoi donc à genoux?

Gurth, *une main suppliante vers lui.* — Pardon.

Harold, *saisissant la main de Gurth.* — Qu'ai-je à te pardonner, noble Gurth? Est-ce du frisson de ma fièvre que tremble ta grande main loyale?

Gurth. — Le remords fait trembler cette main déloyale.

Harold. — Le remords?...

Gurth. — D'avoir été ce que fut mon âme! Ecoute, écoute, Harold! Le père de notre père, l'aïeul qui nous a tout donné, le vieux fermier de Sherston m'est apparu... il y a de celà longtemps...

Harold. — Rassure-toi, Gurth.

Gurth. — Le jour même où tu partis avec Edith...

Harold. — Avec Edith... je me souviens...

Gurth. — ...pour ce funeste voyage aux terres normandes.

Harold. — Rassure-toi, Gurth. Ce même jour fatal — j'étais avec Edith sur le criant navire que dressait la tourmente — le père de notre père, l'aïeul qui nous a tout donné, le vieux fermier de Sherston m'est apparu. Le grand fantôme, environné d'éclairs, venait de quitter mon frère Gurth. Et sa bouche attristée me parla d'une voix si douce et lointaine à l'oreille. Elle me dit qu'aussitôt mon départ, un frère entre tous bien-aimé, mon frère Gurth, en proie au démon de l'orgueil, voulut tuer le saint roi Edward et me ravir les biens qu'il me destinait;

et plus vers mon âme une voix attendrie me parla d'un Gurth (était-ce mon frère?) que le repentir avait pour toujours ennobli.

GURTH. — Ne te fie pas au repentir d'un tel félon!

HAROLD. — Harold, coupable aussi, lui a pardonné.

GURTH. — Cesse de croire à sa noblesse!

HAROLD. — Le vieux fermier de Sherston m'est apparu.

GURTH. — Quelle preuve as-tu de sa bonne foi?

HAROLD. — « Désormais tu seras le gardien de ton frère. » Ainsi te parla le fantôme. Et tu promis.

GURTH. — Ai-je violé depuis lors ce pacte sacré?

HAROLD. — Non et merci, Gurth... Hélas! ne voulant te parjurer, comme il fallait un jour tuer l'un de nos frères... qui m'allait tuer...

GURTH. — L'ai-je épargné?

HAROLD, *douloureusement*. — Non et merci, Gurth.

GURTH. — Oh! ce n'est plus un merci qu'il faut donner à Gurth!

HAROLD. — Ai-je encore mon royaume? Que puis-je t'accorder?

GURTH. — Exauce une prière...

HAROLD. — Une prière?

GURTH. — ...que te fera Leofwin.

HAROLD. — Pourquoi lui et non toi?

GURTH. — Lui seul en est digne. (*Un silence.*) Bien avant même le saint roi Edward...

HAROLD. — Gurth a voulu tuer Harold! Au milieu des éclairs, devant le ciel épouvanté, ce furent les derniers mots, ce fut l'aveu suprême du père de notre père, du vieux fermier de Sherston, de l'aïeul au grand cœur qui nous a tant aimés...

GURTH. — Pardon!

HAROLD, *lointainement*. — Alors nous fîmes naufrage...

GURTH. — Pardon!

HAROLD. — Caïn, mon frère, Harold t'a pardonné.

Au dehors les troupes se sont levées;

quelques soldats activent des feux auxquels répondent les lueurs d'autres feux dans les profondeurs de la plaine. Leofwin a traversé l'esplanade, il pénètre sous la tente.

SCENE III

HAROLD, LEOFWIN, GURTH

GURTH. — Leofwin!

HAROLD, *se dressant.* — Mes soldats ont-ils bien dormi?

LEOFWIN. — Dormi et ronflé. Notre mère aux aguets sous la tente de Stigand a pris leurs ronflements pour des plaintes.

HAROLD. — Je ne veux pas qu'elle reste une heure de plus dans notre camp! Préviens-en l'évêque et lui rappelle que, l'ayant accueillie malgré mes ordres, elle est confiée à sa prudence et à son courage.

LEOFWIN. — Depuis la mort de Tostig, frère, elle suit nos armées.

HAROLD. — Entourés de ma garde, tous deux reprendront le chemin de Londres!

LEOFWIN. — Elle n'y consentira.

HAROLD. — Mais que veut-elle?

LEOFWIN. — Triompher ou mourir avec ses fils.

HAROLD. — Nous n'avons besoin de femmes ni de prêtres. Allons, va!

LEOFWIN. — Ni de moines?

HAROLD. — Que dis-tu?

LEOFWIN. — Le seigneur abbé de Waltham et ses onze chanoines sont venus combattre parmi nous.

HAROLD. — Ce sont des guerriers. Les a-t-on reçus avec honneur?

LEOFWIN. — Nos troupes se sont levées, chantant la vieille ballade de Branenburg qui délivra l'Angleterre.

HAROLD. — Que font les Normands?

LEOFWIN, *haussant les épaules.* — Eh! mais, ils prient

pour la Normandie. Les éclaireurs ont entendu le son de leurs cloches.

Harold. — Nos vieilles ballades, Leofwin, Gurth, sont des prières aussi pour l'Angleterre. A-t-on signalé l'approche des Northumbriens? Mille étincelles n'ont point jailli de leurs casques?

Leofwin. — L'horizon est nu.

Harold. — Ce retard m'inquiète... Et c'est tout?

Leofwin. — Sur la lande, j'ai vu ton audacieuse Edith franchir les ruisseaux comme une louve et disputer sa chevelure à nos bruyères d'or. Elle invective Dieu et les Saints.

Gurth, *désignant Harold.* — Hier, c'était lui.

Leofwin. — Non, l'amour! O furieuse folle! Sans toi, nos archers l'auraient percée de flèches.

Harold. — Pas une flèche sur elle! Va, va retrouver notre mère. Et nous, Gurth, allons faire la ronde une fois de plus. Bouclier contre bouclier, il n'est pas un homme d'outre-mer qui puisse terrasser un Anglais. Veillons à tout. Cette nuit, jusqu'au dernier cri de la hulotte, mes soldats ont travaillé de leurs mains et de leurs pieds. (*Dans l'exaltation.*) Moi, de mes mains, de mes pieds, de mon cœur et de ma tête. Avez-vous, tous les deux, visité nos tranchées? nos remparts? Sont-ils bien? oui? les avez-vous renforcés d'étançons de frêne, de bûches de saule? Inutile, n'est-ce pas! En vérité, j'y ai travaillé moi-même... moi-même!... moi-même! (*Riant d'un rire frénétique et douloureux, il se jette sur sa couche.*) Ah! ah! ah! nous livrerons bataille aujourd'hui!

Leofwin, *à Gurth.* — Comment, frère, ne lui as-tu pas dit?

Gurth. — Non. Mais il entendra.

Leofwin. — Plus de retard ou nous sommes perdus!

Gurth. — Il souffre... je veux que la prière vienne de toi.

Leofwin. — Je n'ose pas te comprendre.

GURTH. — Toi seul es digne de la faire.

LEOFWIN. — Gurth!

GURTH. — Je t'en conjure...

LEOFWIN. — C'est bien, je parlerai. (*Se tournant vers Harold, d'une voix presque timide, pleine de tendresse.*) Harold, ô toi le plus injustement frappé, toi le plus noble des enfants de Godwin, si une crainte ou l'ombre d'une crainte est dans ton âme, que le ciel outragé se ligue avec le Bâtard aujourd'hui...

HAROLD, *farouche.* — Eh! bien!

LEOFWIN. — ...contre ta puissance... moi, je n'ai pas juré... Gurth n'a pas juré...

HAROLD. — Allons! poursuis!

LEOFWIN. — Laisse-nous...

HAROLD. — Laisse-nous... quoi?

LEOFWIN. — Laisse-nous seuls livrer la bataille.

HAROLD, *se levant.* — Pour un instant de faiblesse!

Il regarde ses frères qui baissent la la tête.

LEOFWIN, *à Gurth.* — Je ne saurais plus continuer.

GURTH, *après un silence.* — Frère, nous ne voulons pas te désespérer. Ta volonté sera la nôtre... Mais, Harold, tu ne peux nier que, soit de force, soit de bon gré, tu n'aies fait un serment au duc Guillaume... un jurement sur les corps des Saints... Pourquoi te hasarder à combattre, ayant toi-même, un parjure, contre toi?

HAROLD, *à lui-même, avec tristesse.* — Ils ne m'auront jamais cru.

LEOFWIN. — Frère, laisse-nous ce jour.

GURTH. — Frère, tu nous aideras si nous plions.

LEOFWIN. — Morts, tu nous vengeras.

HAROLD, *égaré.* — Ce sont là mes frères.

GURTH. — Si le roi tombe, le royaume tombe. Que nous disparaissions, cela n'est rien, ce n'est rien que

nous. Et tu demeures au monde. Tu es le roi, le roi debout, et avec toi, toute l'Angleterre!

HAROLD, *à part.* — Leur générosité me fait honte et me déchire.

GURTH. — Seul, tu peux fuir encore.

HAROLD. — Fuir?

GURTH. — Va! et soulève sur ta route nos paysans, nos bourgeois, le peuple de nos villes loyales. Rejoins Maskar, le chef de Northumbrie. Il ne doit plus être loin de nous. Avec tes sujets, avec ses troupes, et quelle que soit ici notre chance, va! retourne à Londres!

LEOFWIN. — Fortifie la ville qui t'a sacré!

GURTH. — Laisse-nous ce jour!

LEOFWIN. — Et si tu veux m'en croire, dévaste, ruine, brûle tout le pays à mesure que tu reculeras...

HAROLD. — Reculeras?

LEOFWIN. — ...que tu avanceras vers Londres. Ta main sera comme l'hiver et la foudre...

HAROLD. — Tais-toi!

GURTH. — Leofwin a raison! Et si Dieu nous condamne, tes ennemis à leur tour seront anéantis.

HAROLD. — Plus un mot, Gurth! je n'ai pas mérité votre pitié, je n'ai pas mérité votre amour lâche. Harold est devant vous : regardez!... Je suis votre chef, votre roi. Si je tombe, je tombe et c'est l'arrêt de Dieu. Comment se battra mon peuple si son roi désespère? S'il fuit? Toi, Gurth... je ne veux pas éclairer la nuit de ton âme qui m'épouvante... Mais toi, Leofwin, es-tu fou de souhaiter qu'un roi d'Angleterre, s'il n'est fou lui-même, ravage les champs de l'Angleterre, du pays qui lui fut donné en garde? Trahison infâme... Allez, partez! allez retrouver Moskar, allez fortifier la ville qui m'a sacré — non point moi!

LEOFWIN, *désespéré.* — Frère!

HAROLD. — Je tenterai seul les chances de la bataille

avec les hommes que j'ai, mon courage et ma bonne cause.

GURTH ET LEOFWIN. — Nous mourrons avec toi!

HAROLD. — Vous vaincrez avec moi.

Le jour s'est levé. Une sonnerie de trompette retentit. Ghita, suivie de l'archevêque Stigand, traverse précipitamment la scène, se dirigeant vers la tente d'Harold.

SCENE IV

Sous la tente, HAROLD, GURTH, LEOFWIN, au dehors, GHITA leur mère, STIGAND et les SOLDATS.

LEOFWIN, *écoutant la sonnerie de trompette.* — Le signal.

GURTH. — Il nous annonce un mouvement de l'ennemi.

HAROLD. — O terre, deviens le spectacle du ciel! Toi, Fortune, mon nom est Harold. (*Ayant ceint l'épée et se coiffant de son casque.*) Venez.

STIGAND, *arrêtant la marche de Ghita.* — Ne devancez pas le jugement de Dieu.

GHITA. — Avant la bataille, il faut qu'elle meure.

STIGAND. — Ne hâtez pas cette expiation.

GHITA. — Elle me gardera leur vie. (*Elle pénètre sous la tente.*) Mes fils, ne l'épargnez plus! Tout de suite il faut l'abattre! Qu'un millier de vos flèches, précipitées au même but, disperse la chair damnée de cette abominable sorcière!

LEOFWIN, *à ses frères.* — Edith!

GHITA. — Anéantissez en elle la malédiction qui pèse sur vous et qui restera sur vous dans la mêlée.

HAROLD, *gravement.* — Il ne sera sur nous que vos prières.

GHITA. — Mais allez donc l'entendre!... Elle ameute enfer et ciel contre vous, mes fils, contre toi surtout, Harold, les suppliant de foudroyer ou d'engloutir le plus grand des parjures et c'est toi qu'elle ose nommer.

LEOFWIN. — Parjure envers qui? le Bâtard?

GHITA. — Envers Dieu et tous les Saints!

GURTH. — Non! — Envers elle.

HAROLD. — Si j'ai fait le mal pour le bien, ni sur moi ni sur l'Angleterre ne tombera la condamnation de Dieu. (*A Stigand, désignant Ghita.*) Mon père, vous l'avez accueillie dans notre camp, vous devez maintenant racheter cette grande faute. Surveillez les mouvements de la bataille et quand fléchiront les bannières ennemies, aux premiers indices de victoire, éloignez d'ici notre mère. (*A ses frères.*) Allons!

GHITA, *les mains tendues, à Leofwin et à Gurth.* — Ordonnez, vous, ordonnez qu'on la tue!

HAROLD. — Priez.

Sortent les trois frères sur l'esplanade.

GHITA, *s'agenouillant vers ses fils disparus.* — J'ai prié! Je prierai! Mais comment une si faible voix seraitelle écoutée du ciel? Une autre la dominera toujours, qui prend à témoin le passé!

STIGAND. — Non! si vous priez avec ferveur (*il s'agenouille*), si nous prions de toute notre âme.

GHITA, *prostrée à terre, les mains jointes.* — De toute mon âme! de tout mon amour!

HAROLD, *à ses frères, devant les remparts.* — Descends jusqu'aux limites de notre camp, Leofwin. Encourage tant de vaillants cœurs. Promets tout aux chefs. Gurth, accompagne-moi : nous maintiendrons dans leur furie nos gens de l'Essex et du Kent. Voilà de bons sangliers.

LEOFWIN. — Le cri?

HAROLD. — Toujours Harold et Sainte-Croix! mais encore : Angleterre!... Ayant fait, viens nous rejoindre ici, Leofwin. Tous trois — à mon heure — nous jetant au plus fort de la mêlée, nous combattrons ensemble.

GURTH. — Oui, Harold.

LEOFWIN. — Non, frère! non, roi! vous serez notre

dieu, face à la bataille, vous resterez sur ce mont, près de notre étendard.

HAROLD. — Je ne le veux pas ainsi, Leofwin. — Ensemble! Je le veux ainsi, Gurth.

Ils sortent, Leofwin par la gauche, Harold et Gurth du côté droit de l'esplanade.

LES SOLDATS, *sur leur passage.* — Harold et Sainte-Croix!

SCENE V

GHITA, l'archevêque STIGAND, sous la tente, puis LA VISION DE TOSTIG. — Au dehors et au dernier plan, soldats de garde mouvant autour de leurs chefs ou regardant vers la plaine.

STIGAND, *à genoux et psalmodiant.* — Salva Patriam, Sancte Pater, salva, Fili, salva, Spiritus, salva Patriam, Sancta Mater.

GHITA. — Toi, mon Dieu, qui devant tes apôtres, et pour manifester à leurs yeux ta Présence Eternelle invisible bientôt, fis le miracle de renaître — exauce ma prière! Vois mon deuil, vois ma douleur, vois mon amour. Je ne suis qu'une pauvre mère affligée. Rappelle-toi une autre mère affligée. Combien dut se réjouir son cœur au saint miracle de ta résurrection! Jésus, voilà tous mes fils malheureux, tous les enfants que tu ne m'as point pris, Dieu des batailles, les voici malheureux, Christ mon Seigneur, ils sont tous malheureux par le malheur d'être nés d'une pécheresse qui t'oubliait chaque jour sur ta croix pour n'aimer rien au monde que ses fils. Ne me pardonne pas, accable-moi. Mais eux, pardonne-leur. Exauce ma prière... Rends-moi ceux qui sont morts. Rends-les moi vivants.

STIGAND. — O mère insensée...

GHITA. — Et pour cette grâce et pour mon châtiment, je descendrai, Seigneur, dans tes Enfers.

STIGAND. — Que dit-elle?

GHITA. — Mais non! Sweyn le pèlerin est avec les élus, et ton amour le garde jalousement... Sweyn est heureux... Ecoute, écoute, Seigneur! rends-moi d'entre mes fils le plus vaillant, celui que j'ai tant aimé, que j'ai lassé de ma tendresse et qui m'en a châtiée. Rends-moi Tostig. A peine est-il mort. S'il n'est parmi les tiens, entre tes anges, à quoi te sert-il? Rends-le moi, Seigneur, et je te le rendrai digne de toi, repenti!... Qu'il vienne ici défendre ses frères! qu'il vienne combattre avec eux!

STIGAND. — Hélas! que dit la pauvre folle?

GHITA. — A lui seul, au milieu du carnage, il sera le bouclier de ses trois frères et la hache sans fatigue devant eux, autour d'eux, dressée toujours et toujours retombante! et devant eux il sera l'Epouvante, il sera la Mort autour d'eux. Et tu me puniras après la victoire!

STIGAND. — Horreur! un marché à Dieu!

Apparition de Tostig.

GHITA. — Mon fils!

TOSTIG. — Me voilà, mère.

STIGAND. — D'où vient cette ombre? Qui es-tu?

TOSTIG. — Un fils qu'une mère appelle.

GHITA. — Tostig!

STIGAND. — Es-tu fantôme?

TOSTIG. — Je suis chair.

GHITA. — Viens... viens...

TOSTIG, *d'une voix lointaine.* — Depuis longtemps au ciel des prières attendaient, toutes les prières de Sweyn sur le tombeau du Christ, les unes pour toi, mère, les autres pour mes frères et pour moi le damné — jugé selon mes œuvres et damné. Sweyn, glorieux entre les élus, a fait par ses prières exaucer ta prière.

Sonnerie de trompettes dans l'aurore, à laquelle répondent les buccins normands. Passage de troupes devant les remparts.

LES SOLDATS. — Harold! Harold et Sainte-Croix!

GHITA. — O mon fils, va combattre! Tu seras le chevalier d'Harold! Seconde Harold dans sa victoire.

TOSTIG. — L'Esprit des Ombres m'a dit : Leofwin et Gurth, et non la victoire, mais la bataille. Ils me trouveront dans la bataille.

GHITA. — Mais Harold aussi!

TOSTIG. — En m'ouvrant les enfers, l'Esprit des Ombres m'a dit : Leofwin et Gurth.

GHITA. — Fils cruel! Fils damné!... Va-t'en! Je te chasse. Ma prière t'abandonne.

TOSTIG. — Les prières ne touchent que Dieu.

La vision disparaît.

GHITA. — La mienne ira jusqu'au ciel vers mon fils élu! Au secours! Sweyn!...

STIGAND. — O mère! la bataille commence.

GHITA, *sanglotant sur la terre.* — Hélas! viendra-t-il?

TOSTIG, *dans l'éloignement.* — Peut-être...

GHITA. — Non! non! reviens, Tostig!

STIGAND. — N'ayez plus de foi qu'en Harold.

TOSTIG, *plus lointainement encore.* — Frères, vous me trouverez dans la bataille...

Stigand se penche vers Ghita et, miséricordieux, s'agenouille auprès d'elle.

UNE AUTRE VOIX LOINTAINE. — Frères, vous me trouverez dans la bataille!

Ghita soulève un instant le front, puis le laisse retomber. — Harold et Gurth, entourés de soldats, reparaissent devant les fascines.

SCENE VI

Les MEMES, HAROLD, GURTH, les SOLDATS, puis LEOFWIN.

HAROLD, *à son frère.* — N'épuise pas tes forces à me convaincre.

GURTH. — Majestueuse, dominant les cris de nos guerriers, j'ai entendu la voix de Sweyn.

HAROLD. — Folie! Et que disait-elle pour te faire ainsi trembler la lèvre?

GURTH. — « Vous me trouverez dans la bataille. »

HAROLD. — Les mots que je n'entends pas aujourd'hui n'ont pas de sens aujourd'hui.

Ghita, soutenue par Stigand, fait quelques pas vers eux sur l'esplanade.

CRIS DES NORMANDS *dans la plaine.* — Ha Rou! — Ha Rou! — Dieu aide!

HAROLD. — Ecoute le ramage des corbeaux normands. Ce bruit-là, Gurth, je l'entends bien. (*Aux soldats.*) Compagnons, quels sont les hommes qui marchent vers vous? un troupeau de lâches criant : Dieu aide! L'éclair de nos armes, en les foudroyant, vengera Dieu d'un tel blasphème, car plus limpide que les feux du matin, la justice du Très-Haut sur nous rayonne!

GHITA. — Oui, sur le front d'Harold!

HAROLD. — Ils sont venus d'outre-mer, sous la conduite d'un bâtard, pour nous arracher le pays de nos ancêtres. Que ferons-nous, où irons-nous, si nous n'avons plus de patrie? Songez donc à bien combattre et mettez tout à mort : il ne fut jamais de plus sainte cause que la nôtre!

Cris des Normands à l'assaut de la colline.

LEOFWIN, *survenant.* — Miracle! ô mon frère! Sweyn et Tostig sont dans nos rangs!

Mouvement d'extase de Ghita.

HAROLD, *aux soldats.* — Beaucoup d'entre vous n'ont pas de haubert. Aussi votre roi s'en est-il dévêtu. Nous marcherons quand même sous le tranchant du fer bleuâtre. Nos casques brillent au soleil, c'est assez pour des gens de cœur.

PLUSIEURS CHEFS. — Aux étendards! En avant!

LES SOLDATS. — Descendons sur eux!... Harold et Sainte-Croix!...

Ils entrent dans la bataille.

GHITA. — Mes fils!

HAROLD, *à l'archevêque.* — Stigand, veille sur elle. (*A Ghita.*) Mère, nous emporterons, Gurth, Leofwin et moi, la bénédiction de ton regard avant d'affronter le jugement de Dieu. Un seul regard à nos épées!

Ils dressent leurs armes. Un silence.
Puis ils se précipitent vers la mort.

SCENE VII

GHITA, STIGAND.

GHITA. — Harold! mes fils!... (*Stigand est monté sur le rempart.*) J'ai peur! Je n'ose regarder! Que voyez-vous, père?

STIGAND. — Un torrent de boucliers et d'armes... On ne distingue rien dans la mêlée.

GHITA. — O Dieu des batailles, ils sont trois contre un, fais qu'un seul homme ait la force de trois pour les écraser. Quel est ce ronflement sonore?

STIGAND. — La flèche normande. — Ah! mes pauvres yeux de vieillard! Je ne puis arracher tout le spectacle aux vapeurs du soleil. J'aperçois maintenant... oui, le torrent!... mais à sa rencontre une digue de chevaux cabrés!

GHITA. — Que fait Harold?

STIGAND. — Le roi d'Angleterre se tient au milieu de ses étendards. Il brille entre les chefs saxons, Leofwin et Gurth auprès de lui. Les voilà qui foncent dans le tourbillon des ennemis.

GHITA. — Seigneur, ayez pitié d'eux!

STIGAND. — A leur approche, le tourbillon se pétrifie... Sur ce roc d'armes ils brisent leurs épées!... Rescousse!... Une hache et deux masses volent aux poings des trois frères! Et le roc s'ouvre! Combien de javelots sont cassés, fracassés contre l'adroite lumière de la hache d'Harold! et Gurth et Leofwin besognent de leurs masses d'armes. Quel champ de morts! O quel vaste cirque au-

tour d'eux s'élargit! Sweyn flamboyant et Tostig le colosse en abattent les bords.

GHITA. — Sweyn... Tostig... j'ai peur...

STIGAND. — Ils sont venus combattre avec leurs frères.

GHITA. — Ou les chercher.

STIGAND. — Et Wulfnoth l'abandonné, le captif est près d'eux, combattant aussi!

GHITA. — Hélas! il est donc mort!... Que voyez-vous, père?

STIGAND. — Des milliers de haches... les nôtres! elles couvrent d'un seul reflet tout le versant de la colline, et têtes et bras volent dans l'air — ah! réjouissez-vous!... ils fuient, les Normands fuient!

GHITA, *retombant à genoux.* — O père, avons-nous déjà gagné cette journée?

STIGAND. — Non, ma fille, non. La horde revient sur nous, bouscule nos ouvrages. Les Normands crient victoire! Trop tôt! quel effondrement! Ils tombent derrière leurs chevaux, écrasés par les barricades. Je vois l'étendard du pape flottant au-dessus d'un casque... Ha! Lui aussi est tombé!

GHITA. — Il est tombé! Qui est tombé?

STIGAND. — Le duc de Normandie est tombé!

GHITA. — Ainsi périssent tous les ennemis de l'Angleterre!

STIGAND. — Non, non, il s'est redressé. Il découvre sa face. Il crie quelque chose. Il fait signe d'avancer. Leurs chevaux innombrables, pareils à des cigales, sous un nuage de flèches escaladent la colline, et les chevaliers, bras ouverts, la hache au poing, tombent, tombent.

GHITA. — Dieu des Batailles! que nos remparts soient aussi fermes que tes rochers!

STIGAND. — Les javelots répondent aux flèches. Nos arbalétriers triplent leurs décharges! Entendez-vous hennir les chevaux démontés?

GHITA. — Où sont mes fils, mes fils vivants?

Stigand. — L'espace autour d'eux est comme un désert pavé de morts!

Ghita. — Victoire!

Stigand. — Non, il se restreint. Les Normands, de tous côtés, se ruent vers nos oriflammes. Dieu!... Sweyn et Tostig ont abandonné leurs frères. Et Wulfnoth, où est-il? Un orage foudroyant arrive de l'ouest, sous lequel pendent et s'agitent des lances et des glaives, tout le nuage grondant des saints outragés, et qui se dédouble et poursuit Tostig jusqu'aux basses terres, Wulfnoth et Sweyn jusqu'aux nues et disparaît.

Ghita. — Que fait Harold? que font mes trois fils?

Stigand. — Odon l'évêque, Raoul de Mantes et leurs guerriers aux mille grimaces les entourent et sur eux fond le Bâtard — le Bâtard!

Cris anglais. — Harold et Dieu tout puissant!

Ghita. — Harold et Dieu tout puissant!

Stigand. — Dieu sauve le roi Harold! Une forêt de piques le défend. Leurs chevaux et leurs cavaliers ne peuvent rencontrer les boucliers. Mais le noir plafond des flèches descend jusqu'à leurs cous. Les chevaux et les cavaliers roulent le long de la colline, ils fuient encore, ils fuient! les Normands fuient!

Ghita. — O Dieu de vérité, tu as entendu mes cris!

Stigand. — Ce n'est pas vrai! c'est une feinte, une ruse, une ruse normande. Ils se retournent contre leurs poursuivants. Ils tueront tout ce qui se précipite. Ah! les fous aux têtes chaudes! Le bataillon de Kent a rompu la défense du roi!

Cris anglais. — Hors! Hors!

Cris normands. — Dieu aide! — Ha Rou! Ha Rou!

Stigand. — Guillaume a frappé Leofwin! Non! Gurth bondit sur lui et le massacre. Il est tombé!

Ghita. — Gloire à Dieu au plus haut du ciel!

Stigand. — Non! non! son cheval — il en monte un autre — le porte à travers la broussaille des morts. Et sa

hache tournoie! Bête et cavalier, d'un bloc, vont se heurter à Gurth, et Gurth, notre brave Gurth...

Ghita. — Il a reçu le coup de hache!

Stigand. — O mère! ton fils n'est plus.

Ghita. — Ayez pitié de nous!

Stigand. — Et Leofwin est à bas.

Ghita. — Ayez pitié de nous!

Stigand. — Fuyons!... horreur!

Ghita. — Je ne fuirai pas! Stigand, que vois-tu?...

Stigand. — Rien... le brouillard monte.

Ghita. — Harold! (*Elle cherche à gravir le rempart.*) Je veux savoir!

Stigand, *la repoussant.* — Mère insensée!

Ghita. — Ils l'ont tué! ils l'ont tué, n'est-ce pas!

Stigand. — Porté dans les bras de ses soldats, il revient à nous.

Ghita. — Laisse-moi, Stigand...

Stigand. — Le visage en sang, Harold revient à nous.

Ghita. — Mort!

Stigand. — Bercé comme un enfant — il semble dormir...

Ghita, *s'élançant.* — Mon fils!

Stigand. — Ne regardez pas!

Ghita, *les bras tendus.* — Reviens, mon fils... reviens à moi... vers le soleil... sur la colline...

La voix d'Edith. — Reviens à moi... viens, mon amour.. viens me chercher dans la bataille!

Stigand. — Edith la prophétesse! Je reconnais sa voix! Harold se réveille.

Ghita. — Bénie soit Edith!

Stigand. — Il s'est échappé de leurs bras!

Ghita, *suppliante.* — Vers le soleil... sur la colline...

La voix d'Edith. — Au cœur de la bataille!

Stigand. — Il se rejette dans la mêlée.

Harold, *au loin.* — Edith!... pardon!

Stigand. — Ciel! Raoul de Mantes le poursuit, et sou-

levant sa masse d'armes... félon abominable!... va-t-il l'en frapper par derrière! Harold s'est retourné... Plus rien... O grand visage!

GHITA, *prostrée à terre.* — Non... non... non...

STIGAND. — L'Angleterre n'est plus! Que fait le ciel!... et vous, lâches fantômes, Sweyn, Tostig, Wulfnoth, pourquoi revenez-vous trébucher sur nos morts? — L'assaut! toutes les haches dressées!... la ruée des Lions sur leurs bannières!... les voilà! (*Il abandonne le rempart.*) Mère, levez-vous! suivez le vieillard, suivez le pauvre Stigand.

GHITA. — Non... non... non...

Sonneries aiguës de trompettes et clameurs qui se rapprochent.

L'ARCHEVÊQUE STIGAND, *se croisant les bras, le visage tourné vers la plaine.* — C'est bien. Mourons aussi.

Un bataillon de soldats normands, les étendards aux Lions déployés, poussant des cris de victoire et de mort, franchit le rempart; d'autres suivent qui l'abattent et jettent les bûches, les racines et les pierres dans la tranchée extérieure. Poursuivant leur marche ou continuant leurs destructions, tous disparaissent bientôt du côté droit de la scène. — Le Sénéchal, Raoul de Mantes, à la tête d'un clan de soldats, entrent par la gauche de l'esplanade.

SCENE VIII

GHITA, RAOUL DE MANTES, LE SENECHAL, L'ARCHEVEQUE STIGAND, OFFICIERS et SOLDATS. Puis EDITH et les SIX ENFANTS DE GODWIN.

RAOUL DE MANTES, *sa masse d'armes tendue vers Stigand.* — Emparez-vous de cet homme. Un furieux démon!

Deux soldats empoignent les bras de l'archevêque.

LE SÉNÉCHAL. — Un vieillard. (*A Stigand.*) Qui es-tu?

STIGAND. — Stigand.

RAOUL DE MANTES. — L'archevêque apostat de Cantorbéry !

LE SÉNÉCHAL. — Mais un vieillard. Allons, que faisais-tu ici?

RAOUL DE MANTES. — Menteur à sa foi, parjure à l'Eglise et l'âme damnée de tous les Godwin, il est venu ici pour nous voir mourir.

STIGAND. — J'ai vu mourir les plus valeureux cœurs de l'Angleterre.

LE SÉNÉCHAL. — Et cette femme?

STIGAND. — Une mère.

LES SOLDATS. — Nous le tuons?

RAOUL DE MANTES. — Oui, et jetez-le au fossé!

LE SÉNÉCHAL. — Non pas! Monseigneur aimera sans doute le contempler. (*Aux soldats.*) Dans la plaine avec les autres prisonniers.

RAOUL DE MANTES. — Quêtez-vous une rançon? N'est-ce point le même fou qui a sacré Harold?

LE SÉNÉCHAL. — Certes!

Les soldats entraînent Stigand.

RAOUL DE MANTES. — Me donnerez-vous la raison d'une telle mansuétude?

LE SÉNÉCHAL. — Messire Raoul, trouvez-la dans ces mots : nous avons gagné la bataille.

GHITA, *se traînant au sol vers Raoul.* — C'est lui... c'est lui... c'est lui qui l'a tué...

Plusieurs soldats traversent lentement l'esplanade, soutenant des blessés, ou les portant sur leurs épaules ou dans leurs bras.

LES NOUVEAUX SOLDATS. — Asile aux blessés!

LE SÉNÉCHAL. — Tenez, là. (*Il désigne la tente d'Harold.*) Occupez cet abri. Et fermez-en les toiles sur vos braves.

UN SOLDAT, *la main vers un espace hors la vue.* — Il en vient d'autres là-bas.

LE SÉNÉCHAL. — Eh! bien, faites-leur signe.

UN CHEF, *bas à l'oreille du Sénéchal.* — Et monseigneur Guillaume?

LE SÉNÉCHAL, *bas et montrant la tente.* — Ici.

Les soldats et les blessés entrent sous la tente, les uns par la petite porte du fond, les autres par la grande baie que fermeront presque aussitôt les toiles rapprochées.

GHITA, *s'accrochant d'une main au bras de Raoul.* — C'est toi qui l'as tué.

RAOUL DE MANTES. — Oui, moi.

Il la rejette au sol.

LE SÉNÉCHAL, *avançant sur lui.* — Et si bien tué, messire, qu'on ne l'a plus retrouvé.

RAOUL DE MANTES. — Que me voulez-vous?

LE SÉNÉCHAL. — Aussitôt frappé, dans le tas des morts nul ne l'a pu reconnaître.

RAOUL DE MANTES. — On n'a pas su le chercher!

GHITA, *se soulevant, les mains agrippées à la ceinture de Raoul.* — C'est toi qui l'as tué .C'est donc toi l'assassin d'Harold.

RAOUL DE MANTES. — Tué dans la bataille.

LE SÉNÉCHAL. — Non! Quelle bataille?... Vous l'avez attaqué par derrière.

RAOUL DE MANTES, *dans un rire.* — Vraiment?

LE SÉNÉCHAL. — A peine retourné, vous avez massacré son visage.

RAOUL DE MANTES. — Alors, tué de face.

LE SÉNÉCHAL. — Un tel coup est d'un lâche,

RAOUL DE MANTES. — Il serait d'un héros. cœur de porc, si toi-même l'avais fourni.

Les deux seigneurs, haleine contre haleine, dressent leurs armes.

GHITA, *ouvrant les bras entre eux, au Sénéchal.* — Laissez-le moi. (*Elle caresse le haubert de Raoul.*) Oui, c'est toi qui l'as tué. Seul, tout seul. Dieu me l'avait

donné. C'est toi qui me l'as pris. Tu seras traité comme Dieu.

Raoul de Mantes. — Arrière, folle!

Ghita. — Ne me contrarie pas. Je te supplierai comme le Seigneur. Mais le Seigneur ne m'a pas écouté. Ce devait être ton partage. Dis-moi où sont mes fils?

Raoul de Mantes, *la repoussant.* — Qu'en veux-tu faire?

Ghita. — Rien. Les regarder, puis en mourir.

Le Sénéchal. — Non, mère, vous leur donnerez la sépulture.

Ghita, *souriant.* — Oui, messire, une sépulture dans mon cœur.

Raoul de Mantes. — Gurth et Leofwin auront sept pieds de terre anglaise.

Le Sénéchal. — Un peu plus, messire, car ils passaient la taille des autres hommes. Et pour le plus grand, Harold...

Raoul de Mantes. — Aux chiens, celui-là!

Le Sénéchal. — De telles paroles, à l'instant, seront jugées par le roi d'Angleterre!

Ghita, *hurlante.* — Il est mort!

Raoul de Mantes. — Vous voyez bien qu'elle est folle.

Le Sénéchal. — Jugées à l'instant — et vous-même!

Raoul de Mantes. — Allez donc! Je ne fais que répéter.

Le Sénéchal se dirige vers la tente d'Harold contre laquelle il appuie l'oreille et, après un moment d'hésitation, il y pénètre.

Ghita, *s'agrippant de nouveau à Raoul.* — Dis-moi où sont mes fils!

Raoul de Mantes, *à Ghita.* — Ne l'as-tu pas entendu? Ils sont devenus si beaux qu'on ne peut les retrouver.

Ghita. — Harold que tu as tué! Mais les autres?... Rends-moi tous mes fils!

Raoul de Mantes, *aux soldats groupés dans le fond de*

la scène. — Allons, vous! délivrez-moi de cette harpie — ou je me délivrerai moi-même! (*Il soulève sa masse d'armes.*)

GHITA. — Rends-moi mes fils!

RAOUL DE MANTES. — Non!...

GHITA, *lâchant Raoul et se mettant à rire.* — Bien, je me passerai de toi. Je les reverrai quand même. Toi aussi, tu les reverras. (*Et d'une voix profonde.*) L'amour...

Elle se rapproche de lui comme une louve.

RAOUL DE MANTES. — Assez!

Les soldats la tirent par les épaules et la renversent.

GHITA. — L'amour d'une mère...

RAOUL DE MANTES. — Bonsoir!

Il se dirige vers la tente.

GHITA. — L'amour et la volonté d'une mère sont plus forts... Non, tu ne comprendrais pas. Mais ils viendront! ils viendront! Un ange dût-il me les apporter!

RAOUL DE MANTES, *se retournant et riant aux éclats.* — Oh! oh! si c'est un ange... Il suffit. J'aime le ciel. Qu'il nous les apporte! Mais que ce bel ange soit gros et fort, car ils sont lourds. Un archange eût mieux valu.

Au sommet d'un pan de muraille que les soldats n'ont pas détruit, Edith au Cou-de-Cygne se dresse, une flèche sur son arc bandé, l'or épars de ses cheveux flottant devant son haubert.

GHITA. — Le voilà!

LES SOLDATS, *prix de frayeur, s'enfuyant.* — La gouge!

RAOUL DE MANTES. — Ah! sorcière! — Eh! bien, notre fidèle esclave retourne à son maître? Tout le rôle est joué?

EDITH. — Oui!

Elle l'abat d'une flèche.

RAOUL DE MANTES, *s'écroulant.* — La damnée.

EDITH. — Edith a retrouvé Harold! Et les trois frères — leurs frères!

Alors, tout au fond de la scène et montant de la plaine de Senlac, on voit apparaître, à la place où fut le rempart, les Ombres (ou plutôt les réalités vivantes, évoquées par Ghita) de Sweyn, de Tostig et de Wulfnoth, Sweyn portant entre ses bras le cadavre d'Harold, Wulfnoth celui de Leofwin et Tostig celui de Gurth.

GHITA, *levée en une extase douloureuse, regarde au visage les apparitions.* — Tostig... Wulfnoth... Sweyn...

TOSTIG, *à sa mère, et tendant vers elle son fardeau.* — Gurth.

WULFNOTH, *de même.* — Leofwin.

SWEYN, *de même.* — Harold.

RAOUL DE MANTES, *expirant.* — Celui-là....

GHITA. — Tous! — Tous mes fils! — Adieu, soleil, adieu, monde!... Brise-toi, vieux cœur, pour qu'ils me soient à jamais rendus!

EDITH, *couvrant de ses mains le visage du bien-aimé.* — Harold! Harold!

GHITA. — O mes fils, emportez-moi dans la mort!

SWEYN. — Il est trois vies et trois séjours après la mort. O notre mère, vous choisirez.

TOSTIG. — Gurth aux enfers.

GHITA, *dans un souffle.* — Mon Leofwin?...

WULFNOTH. — Aux limbes du purgatoire.

GHITA. — Mon Harold?...

SWEYN. — Là-haut, peut-être...

Les trois Ombres disparaissent.

EDITH, *penchée vers Harold.* — Non, Harold avec moi! dans la terre! la terre profonde! où rien que pour le ver et la taupe, luise comme une étoile, au clair de notre Ame unique, mon éternel anneau d'or! (*Elle transperce d'une flèche son cou de cygne.*) Ame, retrouve l'âme... qui t'a épousée... Chut... Les anges de Dieu... savent cela...

Elle meurt.

GHITA — Et moi, pauvre vieille, aux enfers, avec toi, Gurth, avec Tostig, avec les plus malheureux !

Elle meurt. — Des troupes surviennent marchant autour de leurs étendards, et s'arrêtent devant les morts. On entend un grognement plaintif sous la tente. Le Sénéchal, ayant écarté l'un des pans de la toile, reparaît. Avec lenteur il examine la place et va de son pied frapper dédaigneusement le corps de Raoul.

LE SÉNÉCHAL, *aux soldats.* — Enlevez ces morts. Et vous chercherez le cadavre d'Harold.

PLUSIEURS SOLDATS. — Mais le voilà !

LE SÉNÉCHAL. — Comment ! ici ?... Vous le reconnaissez ?

UN SOLDAT. — Il n'a pas de haubert et c'était le plus grand des Saxons.

UN AUTRE. — Et voilà ses frères.

LE SÉNÉCHAL. — A tous les trois monseigneur Guillaume consent les honneurs funèbres. (*Désignant Raoul de Mantes.*) Celui-là dans le fossé. Nul honneur !

UN OFFICIER. — Où donc, messire, est notre duc ?

LE SÉNÉCHAL, *à son oreille.* — Notre roi ? (*Un doigt vers la tente.*) Ici — blessé.

Entrent les moines Lanfranc et Hugues Maigrot, cependant que les soldats transportent les cadavres ou piquent dans la terre les hampes de leurs étendards.

SCENE IX

LES MEMES, le moine LANFRANC, DOM HUGUES MAIGROT, puis l'EVEQUE ODON et le CARDINAL-EVEQUE DE WORMS.

LANFRANC, *à dom Hugues.* — Oui, les honneurs funèbres.

DOM HUGUES. — C'est trop, bien trop ! Souvenez-vous...

LANFRANC. — Je n'en ai le temps. Mais vous, que m'annoncez-vous là ? Un légat du pape...

Dom Hugues. — Enfin, si l'on veut! Cet envoyé de Rome nous est arrivé, nous est tombé comme un ange pourpre, à l'heure même de la victoire. Je le retins de courir au Seigneur Guillaume. Il lui porte un message, que cependant il ne doit lui remettre ou faire entendre qu'une fois notre succès dûment constaté.

Lanfranc. — Un message de qui? du Saint-Père?

Dom Hugues. — Non. Du chancelier de l'Eglise.

Lanfranc. — Hildebrand! Déjà! (*Au Sénéchal.*) Vous entendez, messire. Notre Seigneur est blessé. Voudra-t-il prêter l'oreille...

Le Sénéchal. — Que savons-nous de la volonté d'un roi ?

Lanfranc, *à dom Hugues.* — Vous connaissez ce messager?

Dom Hugues, *avec un bas sourire.* — Nous le connaissons tous. Le cardinal-évêque de Worms. Tenez, le voilà, en compagnie du glorieux frère de notre duc.

Le Sénéchal. — De notre roi!

Entrent l'évêque Odon de Bayeux, armé en guerre, et le cardinal.

Odon, *gracieusement au Sénéchal.* — Vous dites bien, messire, de notre roi.

Et cependant que le cardinal, hautain, arrête sa marche, Odon va tout droit jusqu'au seuil de la tente.

Lanfranc, *le poursuivant.* — Messire Odon, vous risquez l'aventure?...

Odon. — Et vous m'aiderez, Lanfranc, si vous aimez à rire.

Très doucement, ils écartent les deux pans de la toile qui masquaient l'intérieur de la tente, et comme à leur geste nul ne s'émeut, ils les repoussent largement et en font soutenir les plis par des soldats.

SCENE X

LES MEMES, GUILLAUME LE BATARD, UN MEDECIN, GROUPE DE BLESSES.

Guillaume, décoiffé de son casque, les cheveux roux s'écartant en manière de hutte au ras de ses larges épaules, est assis sur un tronc d'arbre devant un feu de branches. Il tourne le dos au public. Mais ce dos, une véritable montagne de chair, semble prêt à faire éclater de ses rotondités musclées, de ses bourrelets de graisse au voisinage du cou, le haubert qui tient bon. Le nouveau roi d'Angleterre geint et souffle comme un bœuf, laissant palper aux doigts du médecin l'une de ses jambes herculéennes, qu'il vient d'étendre, toute nue, sur l'échine d'un soldat agenouillé. Autour de lui, des soldats normands blessés, les uns assis sur des escabeaux, d'autres allongés sur la couche, plusieurs gisant au sol, mais tous éloignés du gigantesque souverain, qui, de sa masse, occupe le centre du tableau. Empressés, l'évêque Odon et le moine Lanfranc se sont approchés du Bâtard.

LE MÉDECIN, *pédant et léger.* — Monseigneur Guillaume, non, vraiment, cette jambe n'a point trop souffert de la chute. Un poignet foulé? Bon, tout cela n'est rien... Rien... Je ne vois plus rien de très intéressant.

LANFRANC, *affectueusement penché vers son maître.* — Il vous plaît à dire, seigneur nécromancien, le sang a jailli de l'œil.

LE MÉDECIN. — Qui cherche bataille, y trouve entaille.

LANFRANC, *les bras ouverts et s'inclinant.* — Philosophie.

LE MÉDECIN. — Sire, nous vous aurons guéri de ces bobos, devant que la couronne d'Angleterre, oh! bien trop petite, emprisonne votre auguste front.

Guillaume est pris d'un rire muet, d'un grand rire d'enfant et qui fait houler

son dos. L'évêque Odon, tapotant de la main sur l'épaule du Bâtard, interrompt l'hilarité royale.

Odon. — Mon frère, un légat du pape... (*Le dos se redresse orgueilleusement et le col soulève un profil à grosse lippe dédaigneuse et tourné vers Odon, mais à peine entrevu.*) Sire, un légat du pape vous vient entretenir. (*Geste d'impatience de Guillaume.*) De la part du chancelier de l'Eglise... (*même geste*) l'archidiacre du Saint-Siège, monseigneur Hildebrand. (*Le roi dresse un poing courroucé qu'il rabaisse avec lenteur sur sa jambe valide.*) Le laisserons-nous palabrer? (*Haussement d'épaules du Bâtard en guise de mol acquiescement. Odon fait à l'évêque de Worms le signe d'approcher.*) Messire cardinal...

L'Évêque de Worms, *ayant déployé un parchemin, lira ce qui suit d'une voix onctueuse d'abord et bientôt éclatante.* — Au nom de la souveraine et indivisible Trinité, Hildebrand, chancelier de l'Eglise, au victorieux Guillaume, duc de Normandie, et par la grâce du très Saint-Père et de son aveu, roi des Anglais. — Vous savez sans nul doute, très excellent fils, quelle a toujours été pour vous ma sincère et tendre affection; vous n'ignorez point la part active et dévouée que j'ai prise à vos affaires, le zèle que j'ai déployé pour vous hausser et soutenir jusqu'au faîte de la royauté. Ce fut au point que quelques-uns de mes frères les cardinaux en furent scandalisés. Et notamment le très illustre et bénin porteur de cette missive. (*A voix naturelle.*) Je l'avoue. (*Le dos de Guillaume est parcouru d'ondes furieuses, mais enfin il reprend sa placidité.*) Beaucoup d'entre eux murmuraient contre moi, trouvant que je mettais trop d'ardeur à favoriser une entreprise qui devait coûter la vie à tant de milliers d'hommes. Mais Dieu lisait au fond de mon cœur : il fut témoin de la pureté de mes intentions, qui ne voyaient que sa justice! (*Interrompant sa lecture, à

voix mouillée de larmes.) Voilà bien ce qu'il nous dit, le saint apôtre. Hildebrand ! Hildebrand est un saint ! (*Guillaume lève brusquement un doigt pour intimer à l'évêque l'ordre de continuer.*) Jour mémorable !

Nouveau geste du Bâtard, mais plus frénétique.

LE SÉNÉCHAL. — Continuez, monseigneur.

L'ÉVÊQUE DE WORMS. — J'avais la ferme confiance de n'être pas un jour trompé, que plus vous croîtriez en dignité, plus vous grandiriez en vertu devant Dieu et la militante Eglise. Or, bien avant cette victoire au sein de laquelle mon humble lettre, confiée à de dignes mains, vous ira féliciter, les événements ont justifié mes prévisions : le ciel en soit béni ! Maintenant donc, très cher et bien-aimé fils en Jésus-Christ, maintenant que vous nagez en roses, que vous êtes victorieux...

Le dos de Guillaume, après deux ou trois frissons, s'est endormi.

ODON. — Chut ! il dort.

TOUS LES ASSISTANTS. — Il dort?...

L'ÉVÊQUE DE WORMS. — Eh ! bien, mais, réveillez-le.

Odon s'y refuse. D'une tape discrète sur le dos énigmatique, Lanfranc réveille son maître qui bâille et se frotte les yeux.

L'ÉVÊQUE DE WORMS. — Maintenant donc, l'Eglise votre mère a le droit, lorsqu'elle est l'objet d'une persécution non moins cruelle qu'injuste, de s'adresser à vous dans sa détresse et ses angoisses, pour implorer votre secours. (*Le dos est plein d'attention.*) Il ne vous suffit pas d'être le miroir des princes par le mérite, *sicut gemma principium esse meruisti,* il vous faut leur enseigner comment ils doivent aimer l'Eglise leur mère, lui obéir et la défendre. (*Le dos, s'exhaussant, redouble d'attention.*) C'est pourquoi, mon cher fils, aussitôt que vous aurez pourvu de lois chrétiennes votre royaume et bellement récompensé vos troupes fidèles, venez, venez combattre

avec nous et nos bien-aimés sujets et fils, les chevaliers normands des Deux-Siciles, contre un Empereur schismatique et démoniaque (*le dos recommence à rire : il houle*) qui prétend rabaisser en faveur de son pouvoir terrestre la puissance divine de l'Eglise (*le dos, largement, rit d'une épaule à l'autre*) ; et l'ayant remis sous notre tutelle, ayant exigé de lui la plus soumise obéissance envers le Saint-Père, accoutumez-vous dès à présent, fils très cher, très illustre (*le dos rit de plus belle, et des fesses aux bourrelets du col*) pour le cas probable où nous donnerions vie et branle au dessein que nous mûrissons, accoutumez-vous à la pensée de suivre et même précéder et même conduire les princes et les nations chrétiennes jusqu'en Palestine (*le dos éclate de joie : le haubert a craqué*) jusqu'en Terre-Sainte, jusqu'à Jérusalem, à l'effet d'y conquérir et délivrer le tombeau du Christ, ignominieusement resté depuis tant de siècles aux mains des Infidèles. (*Le dos n'en peut plus.*) Ainsi, mon excellent fils, vous conforterez à nos yeux et aux vôtres et légitimerez en quelque sorte, par vos bienfaits ininterrompus, le sens de cet adage éclatant et mérité : *Gesta Dei per Francos!*

GUILLAUME, *s'arrêtant de rire, à Lanfranc, d'une voix de stentor.* — Ce qui veut dire? (*Lanfranc le lui murmure dévotieusement à l'oreille.*) Très bien! Je le savais. — (*Alors, Guillaume, duc des Normands, prince français, roi d'Angleterre et soi-disant protecteur de la sainte Eglise romaine, y va d'un bon gros rire de Normandie et tourne enfin vers le public une large face effroyablement plaisante, où les pommettes sont des billes couleur de pomme d'api, les joues des ballons couleur de pomme calville, et le reste du visage une belle chair montée au rouge de soleil couchant — la pomme des pommes — jusqu'au front bossué de collines écarlates surplombant deux petits yeux verts infiniment rigolos, — cependant qu'à travers son rire il tonitrue* : Fanfare!... Par la splen-

deur de Dieu! Fanfare! Fanfare! *et qu'on lui voit le fond de la gorge et qu'il se frotte les mains gaillardement.)*

Sonneries de trompettes. Cris de triomphe.

L'ÉVÊQUE DE WORMS, *offusqué, mais dominant le tumulte.* — Sire, que répondrai-je de votre part au saint apôtre Hildebrand?...

A ces mots, dans un brusque silence GUILLAUME *se lève, et boitant de sa jambe nue, tel un énorme Vulcain, il s'en va piquer un doigt sur la poitrine du cardinal-évêque et lui dit ce seul mot :* Fanfaron! *puis s'abandonne à la volupté d'un rire homérique.*

Suffoquant de joie, il tombe entre les bras du moine Lanfranc, de son médecin, de son chapelain, de l'évêque Odon, du Sénéchal, de dix personnages qui ont grand'peine à le soutenir et l'étayer, et le vacarme reprend et les fanfares sonnent, réveillant sur la colline et dans la plaine les trompettes des bataillons normands, poitevins, bretons, champenois, tourangeaux, gascons, flamands, picards, angevins, bourguignons et parisiens, vrais conquérants de l'Angleterre. Sur un ordre du Sénéchal — autour de Guillaume le Bâtard, premier roi normand des Anglais — élévation de la bannière de l'Eglise et de tous les gonfanons.

RIDEAU

PAUL FORT.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Etienne Gros : *Philippe Quinault, sa vie et son œuvre,* Libr. Honoré Champion. — P.-L. Flers : *Le bon Désaugiers,* Henri Dauthon. — Mémento.

Parmi les gens de lettres dont nous sommes appelé à lire les biographies, nous rencontrons le plus souvent des infortunés gagnant la renommée à travers mille déboires, déconvenues, traverses et misères. Quinault et Désaugiers, le premier surtout, ne connurent point les épreuves réservées d'ordinaire aux hommes de leur profession. Le destin fit d'eux des personnages heureux. La gloire, les honneurs, les écus leur furent prodigués pour la raison surtout qu'ils étaient aimables, savaient plaire et écrivaient des œuvres flattant les goûts de leurs contemporains. Quand ils eurent disparu de ce monde, ils semblaient voués à l'obscurité par le caractère frivole de leurs écrits. Or, ces écrits reflètent si parfaitement l'époque où ils vécurent, contiennent une physionomie si exacte de ses mœurs, que les historiens sont contraints de les tenir en considération. De sorte que Quinault et Désaugiers, tout d'abord oubliés et méprisés, grandissent en crédit et, soutenus par des sympathies posthumes, prennent une place enviable dans notre littérature.

Il n'existait guère jusqu'à l'heure sur **Philippe Quinault** que quelques notes rapides dans des ouvrages spéciaux et une *Vie* restée manuscrite d'un sieur Boscheron, quand M. Etienne Gros entreprit d'examiner sa carrière et son œuvre. Des légendes étaient nées, celle par exemple qui faisait de l'écrivain un citoyen de Felletin, petite ville de la Marche.

M. Etienne Gros s'est livré à un immense labeur de recherches et de contrôle, qui lui a permis de construire, sur des bases solides de documents, une thèse de 800 pages où il étudie, les présentant avec beaucoup d'intelligence et de lucidité, dans un

style toujours aisé, d'une part la formation de son héros et d'autre part les qualités, l'influence, les répercussions sur la littérature et sur la société d'une production lyrique et dramatique abondante.

Philippe Quinault, Parisien, était fils d'un boulanger de la paroisse Saint-Eustache. Pauvre sans doute et peu enclin à continuer le commerce de son père, il entra en qualité de valet dans la maison du poète Tristan L'Hermitte. Cette maison était pleine de livres et murmurante de vers. L'enfant lut les livres, se livra à la distraction d'aligner des rimes et, de la sorte, intéressa son maître à sa destinée. Lesté de quelque latin, il entreprit l'étude du droit et devint avocat au dire de quelques-uns. Mais la poésie l'attirait bien plus que la procédure. Il était agréable de visage et de taille, fort habile déjà à se ménager des protecteurs, peu scrupuleux, avide de fortune. A dix-huit ans, ayant écrit *Les Rivales*, comédie dont il avait emprunté le thème à Rotrou, il en confia le sort à Tristan et, par l'entremise de celui-ci, débuta avec succès à l'Hôtel de Bourgogne. Successivement ensuite, il fit jouer *la Généreuse ingratitude*, *L'Amant indiscret*, la *Comédie sans Comédie* et, dédiant ses pièces à des princes, s'attira leur sollicitude. Tristan pouvait mourir. Le jeune homme n'avait plus besoin de son aide.

Quinault marche, en effet, dès lors, d'une allure rapide vers la gloire. Il remplace son maître dans son emploi de gentilhomme du duc de Guise. Il produit avec une étonnante fécondité, alimentant les théâtres d'œuvres aimables, auxquelles le public fait un accueil sans cesse chaleureux. En même temps, parcourant les ruelles, y prodiguant les versiculets galants, il gagne l'appui de précieuses influentes qui proclament son génie. Visant quelque établissement à la cour, il caresse d'épîtres louangeuses le duc de Saint-Aignan, Mazarin, Foucquet, toutes les puissances.

A vingt cinq ans, il a écrit dix pièces qui ont garni son escarcelle de pistoles sonnantes. Il épouse, à ce moment, une veuve, L. Gojon, belle, bonne, riche et qui l'entourera d'une sûre affection. Mazarin, peu enclin d'ordinaire à favoriser les poètes, l'emploie aux divertissements du Louvre. En 1663, Quinault se sent suffisamment prisé du roi pour lui dédier sa tragédie *Agrippa*. De fait, Louis XIV a trouvé en lui son amuseur de

prédilection et dès lors le patronne. Quinault, grassement pensionné, entre à l'Académie et à la Chambre des comptes.

Bientôt Lully, détenteur du privilège de l'Opéra, le choisit entre tous les auteurs, pour écrire ces livrets qui, mis en musique par lui, enchanteront à la fois la ville et la cour. Louis XIV s'intéresse passionnément à ces manifestations théâtrales, attire le librettiste dans son intimité, lit, approuve ou blâme ses travaux, lui fournit des sujets, ne voit plus, sans Quinault et Lully, d'agrément aux fêtes de Versailles. Un instant, Boileau et Racine adversaires résolus de l'Opéra, unis à la Montespan, parviendront à obtenir la disgrâce du poète. Mais Lully, privé de son collaborateur, ne peut plus assurer le plaisir du roi et le roi souffre d'avoir perdu son meilleur thuriféraire. Quinault triomphe des cabales. Jusqu'à l'heure de la résipiscence, de la dévotion, de la maladie qui présage la mort, il jouit d'un prodigieux prestige. Extraordinaire « arriviste », il cultive, avec une rare continuité, le bonheur.

Ses œuvres traversent les frontières. Les théâtres belges, hollandais et allemands les accueillent avec faveur. Puis peu à peu cette faveur s'atténue. Comédies et tragédies tombent dans l'oubli. Le XVIIIe siècle s'intéresse encore aux opéras. Voltaire admire l'ingénieux librettiste, chez lequel il découvre maintes qualités d'esprit et de grâce.

En fait, comme le précise M. Etienne Gros, le chef-d'œuvre de Quinault, c'est sa vie. Ses comédies et tragédies, à les examiner de près, n'offrent guère d'originalité. Privé d'imagination, comme beaucoup d'écrivains de son temps, Quinault emprunte sans cesse à autrui, plagie sans scrupule, se soucie médiocrement des données historiques, pratique trop souvent le romanesque, mais il excelle à traiter les problèmes d'amour, à nuancer la métaphysique galante des ruelles. Il construit habilement ses intrigues et communique à ses dialogues naturel et gaieté.

Sauf un (*Alceste*, où Euripide exploité est outrageusement travesti), ses livrets sont inspirés par la mythologie ou le roman de chevalerie. On eut peut-être le tort de les considérer comme des œuvres littéraires et de les juger comme telles. En réalité, malgré leur intérêt véritable, leur équilibre, l'élégance de leurs vers, ils participent, avec la musique et le décor, d'une œuvre d'art très particulière et qu'il serait bon, pour la bien apprécier,

d'entendre dans son ensemble. Disjoints d'elle, ils gardent assurément leur agrément, mais ils perdent de ce charme sensuel qui fit contre eux fulminer l'Eglise et les moralistes. Ils représentent un moment magnifique de notre théâtre. Ils ont, à ce titre, une valeur historique.

L'œuvre de Désaugiers, comme celle de Quinault (la chanson plutôt que le théâtre), offre également, pour sa matière historique plus spéciale, son reflet constant des mœurs, un attrait incontestable. On ne saurait comparer l'une à l'autre, pas plus qu'on ne saurait comparer les deux hommes.

Leurs biographes se gardent bien d'ailleurs d'employer le même ton pour révéler leur psychologie et analyser leurs travaux. Tandis que M. Etienne Gros prend le mode sérieux et même sévère pour nous entretenir de son héros à perruque et vante à mots choisis sa gentillesse, M. P.-L. Flers nous présente d'une plume pleine d'humour, de fantaisie, de gaillardise, son **Bon Désaugiers** qui ressemble, les cheveux en désordre, les yeux et la bouche épanouis de rire, dans sa belle cravate du temps de la Restauration, à ces épicuriens d'autrefois dont l'Eglise ne parvint jamais à éteindre la race.

Désaugiers naquit en Provence et eut pour toujours l'âme pleine de soleil. Il vécut sa petite enfance bercé par la musique dont son père, compositeur de quelque talent, emplissait la maison familiale. Transplanté tout jeune à Paris, il y fit quelques études et, s'il ne fut point abbé, c'est parce qu'au séminaire où on l'avait placé, il eut l'heureuse pensée, oubliant la prière, d'écrire une comédie.

La Révolution le surprit comme il sortait de l'adolescence. Il était fortement royaliste et, pour fuir un monde qui lui semblait pris de folie, il suivit en Haïti un sien beau frère qui lui promettait les délices de l'Eden dans ce pays enchanté. Il y débarqua en pleine révolte des nègres, fut pris les armes à la main, près d'être torturé, se sauva, échoua, après maintes tribulations, à Philadelphie où, durant trois ans, il fit profession d'enseigner la musique.

Revenu en France, il végéta longtemps, tantôt tenant le clavecin dans quelques bastringues parisiens et tantôt dirigeant de minables orchestres. Ni la misère ni les épreuves n'avaient entamé sa gaieté, une gaieté intarissable, ni étouffé sa muse chan-

sonnière. C'est au théâtre qu'il devait tout d'abord triompher, disposant d'une furieuse imagination et transposant dans ses œuvres légères (comédies, vaudevilles, opéras bouffes, parodies) un esprit endiablé, jamais à court de ressources.

Comme Quinault, Désaugiers s'efforça, dès qu'il eut atteint réputation, de gagner la bienveillance des souverains par des louanges où il témoignait quelque adresse. Louis XVIII surtout répondit à ses vœux. Le « Roi-fauteuil » paya ses hyperboles du privilège du Vaudeville et de la croix d'honneur.

Car Désaugiers, auteur bientôt partout fêté, plus fécond que son ami Scribe, fut directeur de théâtre. Il administra d'ailleurs assez médiocrement la scène dont le sort lui était confié. Par contre, il sut admirablement administrer ses propres affaires. Nul mieux que lui ne connaissait le goût public et ne savait y sacrifier. Bien rares étaient ses échecs sur le théâtre où il nous dota du fameux M. Vautour, type de propriétaire intraitable, et du non moins fameux M. Dumollet.

Entre temps, maître de la chanson, dirigeant le Caveau d'où sortirent tant d'ariettes plaisantes, il écrivait, d'une plume agile, pleine de bonhomie et d'enjouement, d'innombrables couplets, rapidement populaires et que toute la France fredonnait.

Il n'y avait pas d'homme plus généreux, plus accueillant, plus sensible à l'amitié. Il n'y avait pas, non plus, sous son enveloppe de « biberon » gourmand au ventre arrondi, d'observateur plus sagace. Si l'on peut, sans en rien regretter, abandonner son théâtre, fait pour donner à des oisifs quelques heures de gaieté, on doit envisager avec sympathie sa chanson, car elle nous conserve mille croquis de la ville et du peuple, mille types, mille détails de mœurs du temps de l'Empire et de la Restauration.

Sentimentale ingénue, bachique, la chanson de Désaugiers est allègre, vive, plaisante, traitée par un écrivain habile à manier la rime. Elle se défend de la satire où se complaît celle de Béranger. Elle raille sans méchanceté. Elle est malicieuse, un tantinet grivoise, sans offenser jamais la morale. Elle proclame une doctrine du bien vivre et du bien rire. Elle exalte l'optimisme.

Mémento. — Dans la *Chronique médicale* du 1er octobre 1927, dirigée par M. le Dr Cabanès, un très curieux article de M. le Dr A. Ozanne sur *Christophe Ozanne, médecin empirique.* — Dans la *Revue*

des Bibliothèques, avril-juin 1927, excellente étude de M. C. Pitollet, sur *Libri*, le fameux voleur de livres. — Juillet-Septembre 1927, de M. H. E. Smith : *La Fortune d'une œuvre de jeunesse de Stendhal* (*Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, traduites en anglais et publiées, en 1820 et 1839, à Providence et à Philadelphie).

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Gabriel Mourey : *Daphnis*, « Librairie de France ». — Maurice Chevrier : *Stances à la Légion Etrangère, suivies d'autres poèmes*, Bernouard. — André Dumas : *A-Propos*, « éditions de la Revue des Poètes ». — Henry Dérieux : *L'Elégie aux saisons, suivie des Heures égales*, Marcelle Lesage. — Ernest Raynaud : *Six Eglogues de T. Calpurnius*, Garnier. — Jean Catel : *Faux sens*, Montpellier, « l'Ane d'Or ». — P. d'Aniell : *Solange ou Introduction à la vie conjugale*, « le Cabinet du Livre ». — Fernand Bretonnière : *Le Carquois d'argent*, « édition du Bon Plaisir ».

Daphnis est, en un acte, un poème dramatique. Avec ses personnages mythiques, ses chœurs de nymphes, son décor marin, il représente un aspect de l'éternelle lutte d'amour entre la possession paisible et l'attirance illusoire. Le berger Daphnis succombe, victime, mais il a accompli son beau rêve. Cette fable est menée avec adresse par l'art de M. Gabriel Mourey, et les scènes s'enchaînent à souhait. De Naïs délaissée, vindicative, attendrie et repentante, d'Eunéika fatale et futile, de Daphnis exalté, les caractères s'opposent et se confrontent, et le Vieux Pâtre résume en sa sagesse la pensée et la pitié fervente du poète.

Le poème est d'entre les mieux venus de M. Gabriel Mourey, bien qu'il s'y complaise, comme presque toujours, à des ruptures du rythme, à de sèches, brusques notations de sentiment, volontairement, comme par crainte que le lyrisme trop abondant ou maniéré se perde en une vaine emphase. Chaque écrivain sur ce point prend son parti ; entre les deux maux, j'accepte mieux qu'un vers à mon gré prosaïque, un vers un peu gonflé d'emphase et qui n'ait pas besoin pour chanter d'être mis en musique.

Je ne crois pas que M. Maurice Chevrier ait précédemment publié de recueil de vers. On s'est accoutumé à sa signature dans telle revue accueillante aux poètes néo-classiques ou de la lignée de Moréas. Je ne sais pourquoi à le lire j'évoque un visage familier, silencieux ou rieur, entre ceux dont s'entourait volontiers le grand poète disparu, mais le nom dont on le nommait

sonnait fort différent. Les **Stances à la Légion Etrangere, suivies d'autres poèmes**, ne sont point indignes d'une si haute recommandation. Il se trouve en ce volume après ces *Stances* datées de 1911, un poème, *L'anniversaire de Jean Moréas* (1911 également) qui les égale par la ferveur du sentiment et la noblesse des images. M. Chevrier est animé d'une éloquence lyrique et concentrée, classique et, quand il y consent, familière avec des âpretés d'une indignation contenue, qui l'apparentent d'assez prêt à Maurice du Plessys, à Raymond de la Tailhède. Des poèmes tels que *Madrigal*, *Par un tel matin* (merveille !), *Belle eau...* donnent à souhaiter que la verve de M. Chevrier ne soit pas tarie, après un tel effort.

Sitôt admis le genre, les **A-Propos** de M. André Dumas atteignent à l'apogée. M. Edmond Haraucourt, dont l'amicale préface en fait ressortir les grandes et ferventes qualités, s'appuie, on le pense bien, sur la précieuse pensée de Gœthe, consignée dans les *Entretiens* par Eckermann : « Toutes mes poésies sont des poésies de circonstance... » Sans doute ; oui, à l'origine : mais il y a transposition, élection d'un plan différent, et ceci suffit à remettre tout en question. « *Les Châtiments* et ses poèmes les plus vibrants sont (assure M. Haraucourt) une série d'A-propos suggérés par les jours. » Suggérés par les jours, nous voici d'accord ; mais transfigurés jusqu'à l'oubli de leur origine par l'ampleur du ton lyrique. Certes je ne songe pas à reprocher à M. Dumas, ni à aucun faiseur d'à-propos, de célébrer, s'il le désire, l'anniversaire de Victor Hugo, de La Fontaine, de Banville, de Renan ou de Mirbeau, ni de saluer *nos provinces* ou de rendre hommage au clair et glorieux talent de Mme Bartet ; je m'étonne que le désir lui en puisse venir à date précise, imposée par la solennité officielle. Cette réserve faite, j'avoue que j'ai pris à lire plusieurs des poèmes ici réunis par M. André Dumas beaucoup de plaisir : en particulier cet exquis pastiche, *La Richesse de Banville* :

> L'autre jour, attendant vainement de l'argent
> Qui me vient de l'Autriche,
> Je me suis arrêté dans la rue, en songeant
> Combien Banville est riche...

et aussi *la Réponse de la Déesse à la Prière que fit Renan sur l'Acropole*.

Parfois, un adolescent émeut par ses recherches de rythme et de chant, lorsque désireux et surpris de se sentir si tôt désabusé, il s'essaye à faire tenir son âme débordante dans le contour exact des poèmes qu'il imagine. Il se rapproche ainsi de ses maîtres qu'il aime, dont le fier exemple l'encourage et le soutient. Qu'importe, à son insu, si l'écho de leur voix insiste trop et masque ou défigure les accents qui jaillissaient indisciplinés de son cœur souffrant et angoissé ? Un jour, il se ressaisit, son chant s'ordonne, ou il se tait. Depuis des années, le nom de M. Henry Dérieux s'ensevelissait dans un injuste oubli. Voici qu'il nous offre, comme un fruit chargé de parfums délicats, aujourd'hui cette **Elégie aux Saisons suivie des Heures Egales**. Elégance et charme discret, grâce des pulpes fraîches, savoureuses, sensibles, don d'harmonie un peu mollement inclinée et d'aisance paisible, toutes qualités précieuses dont une telle poésie abonde. Il n'y manque que l'exceptionnel ou, selon le vœu d'Edgar Poe, dans cette beauté parfaite l'étrangeté qui fait qu'on s'y attache et qu'on s'en souvienne. La vie épargne à peu d'hommes de l'avoir rencontrée, d'en avoir peut-être souffert.

Plusieurs fois, M. Ernest Raynaud, latiniste assidu, s'est adonné soit à faire passer dans ses beaux poèmes les plus personnels l'inspiration secrète ou avouée des poètes les plus aimés de la Muse romaine, soit à interpréter en vers français quelques-uns de leurs poèmes. Récemment ne donnait-il, son vers reflétant celui de son modèle, *Les Bucoliques et la Copa de Virgile* ? Le voici qui, à présent, incliné sur **Six Eglogues de T. Calpurnius**, nous en apporte une excellente interprétation en vers français, précédée d'une notice sur Calpurnius et la poésie pastorale. Que convient-il de penser de cet imitateur tardif de Théocrite et de Virgile ? A tout le moins que l'originalité ne fut pas de ses dons le plus flagrant et qu'il chanta d'un souffle fort inégal. Injustement oublié, l'est-il ? M. Raynaud n'a point tort lorsqu'il reproche à tel de ses détracteurs de n'user à son détriment que d'arguments sans valeur. Que, cultivant la poésie pastorale, il fît soupirer un berger ou instituât des tournois poétiques entre pasteurs ; qu'il écrivit des chants amébées aux couplets symétriques, des refrains que répète chaque chanteur, et accumulât les exemples et les comparaisons, il n'y aurait aucun grief à lui en

adresser, si l'on y sentait frémir une âme spontanément lyrique, s'il y jaillissait une fraîcheur de sentiments, une spontanéité cultivée d'artiste, une suprême délicatesse d'écrivain. Je l'avoue ; sauf en deux ou trois passages, je l'ai toujours trouvé terne et monotone. Je ne suis pas éloigné, en revanche, d'attribuer aux églogues dans leur transcription par M. Raynaud, notamment dans *la Supplique* et dans *Eros,* telles de ces ardentes qualités qui, à mon avis, manquaient un peu dans l'original. Du moins, à les lire en français, ai-je pris plus de plaisir qu'à les lire dans le texte.

Vers réguliers d'allure classique, vers libres mais toujours imagés et timbrés, poèmes même en prose et du divin John Keats transcriptions étonnamment réussies, souvenirs de jeunesse, visions, paysages rapides dans le Midi natal, à Lille ou aux Etats-Unis d'Amérique, souffrances et hallucinations, colères durant la tourmente, il y a de toutes choses dans ce singulier et attachant recueil de M. Jean Catel, **Faux Sens**. Disparate et cependant d'accord, parce qu'il est d'un homme vrai et sensible, tourmenté et volontaire. Peut-être certains se souviendront avec quelle sympathie, ici même, M. Jean Catel parlait récemment de Miss Amy Lowell qui avait été l'âme, le brandon de la grande renaissance poétique aux Etats-Unis vers 1911 et 1915. « Elle avait essayé tous les genres, tous les tons, chanté sur tous les modes. » Ce fut une âme de lumière paisible et d'ardente bonté, je l'avais pressenti par les nobles lettres que deux ou trois fois elle a bien voulu m'adresser. Eh bien, j'en suis sûr, M. Jean Catel qui, lui, se souvient de son « accueil, de son port majestueux d'aristocrate exilée, de la douceur de ses adieux », porte en lui-même un peu de son bel exemple. Il est studieux comme elle, comme elle spontané jusqu'à l'aventure. Mais aussi quelle réponse à faire à ce beau vers où se confronte à une crainte résignée une espérance encore timide :

Une âme ? Un professeur. Une âme, aussi peut-être...

Certes. Et l'âme pénétrée de vie, avide de beauté, saturée d'amour, imprègne ces chants, où le professeur rarement se devine.

Dirai-je de ce livre, **Solange, introduction à la Vie conjugale**, allusion à l'enseigne de son éditeur : « Franchement, il est bon à mettre au cabinet... », au « cabinet des Livres », s'entend ? Non, je ne saurais être Alceste sur ce point.

Les sonnets de M. P. d'Aniell sont meilleurs que celui d'Oronte. Ils sont d'un mondain lettré, raffiné même et galant. Ils sont sensuels et malicieux, gracieux sans gravelure, luxurieux sans brutalité, et, au demeurant, se lisent sans dégoût comme sans ennui.

M. Fernand Bretonnière se transporte délibérément parmi les délicatesses, les privautés du XVIIIe siècle. **Le Carquois d'argent** accompagne et menace en riant la Marquise bien-aimée « des boulingrins aux bosquets des Ris » vers Trianon et vers Cythère. De charmants tableaux de mœurs, des paysages, des jeux, des métiers s'évoquent délicieux, où passe le cortège de « l'Indolente Inhumaine ». Tous ces poèmes prestes, enjoués ou mélancoliques, parfois plus tendrement pensifs et délicatement approfondis de tristesse sentimentale, sonnent allègres, juvéniles et pimpants, composent une atmosphère de fête, de douceur, de bonté chaude et claire, un ensemble de sensibilité ingénue et de rêve prolongé qui fait honneur au talent soutenu, averti et à la fois très spontané du poète, que je crois fort jeune et peut-être à ses débuts.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Pierre Mac Orlan : *Le quai des brumes*, Nouvelle Revue française ; *Sous la lumière froide*, Emile-Paul ; *Marguerite de la nuit*, Bernard Grasset. — J.-H. Rosny aîné : *La fille d'affaires*, E. Flammarion. — René Puaux : *La femme du rêve*, E. Fasquelle. — Henri Bachelin : *La Vénus rustique*, Editions du Monde moderne. — Francis de Miomandre : *Olympe et ses amis*, J. Ferenczi et fils. — Albert Erlande : *Ils jouaient à la vie*, J. Ferenczi et fils.

Le quai des brumes. Je suis en retard avec M. Pierre Mac Orlan qui est, il est vrai, un écrivain abondant, mais je ne regrette pas d'avoir eu à lire de lui trois livres de suite, car j'ai appris, ce faisant, à le mieux connaître. Aussi bien, la plupart des erreurs de jugement que commet le critique d'information sur la personnalité des écrivains sont-elles attribuables à ceci qu'il ne prend connaissance de leurs œuvres que de façon fragmentaire. Il y a entre les créations d'un auteur une moyenne à faire, c'est-à-dire, parmi ses caractéristiques, des constantes à observer et, des éléments parfois contradictoires dont son originalité se compose, des résultantes à déduire. J'ai donc découvert, dans l'intimité prolongée de la pensée et de l'art de M. Mac Orlan,

que l'une est dominée par le nihilisme, et que l'autre tend vers la caricature. M. Mac Orlan, dont M. Albert Thibaudet a pu écrire qu'il a été «le liquidateur» du roman d'aventures en y introduisant une sorte de fantaisie et d'humour picaresques, est, en effet, un ironiste, mais de l'espèce la plus cruelle, parce qu'il exerce sa raillerie à la fois contre le bourreau et la victime, et que son sentiment très vif de l'horreur de la vie le rend étranger à la pitié. Déjà, *Marguerite de la Nuit*, où une simple femme se perdait pour sauver son amant qui, nouveau Faust, avait fait un pacte avec le diable, nous révélait, à travers un symbolisme tout mêlé de réalisme, la profondeur de l'insensibilité contemporaine. *Le Quai des brumes*, qui crée une atmosphère d'une étrangeté puissante, groupe, à son tour, dans un cabaret borgne de Montmartre, quatre types d'hommes marqués chacun par la griffe de la fatalité, égaux en misère ou en infortune, en dépit des différences essentielles existant entre leurs tempéraments respectifs. Soldat en proie au cafard, pauvre raté sans énergie, artiste doué de l'horrible pouvoir de deviner le crime, assassin crapuleux, enfin, mais cachant sous ses dehors de brute un sens musical raffiné, la même mystérieuse inquiétude les tourmente et les voue à une destinée lamentable. Seule survit à leur désastre une fille inconsciente qui fait songer au vers de Laforgue :

> Nous jouissons. Elle demeure,

et qui s'enrichira des prodigalités les plus folles « de tous les échappés du massacre ».... Nulle ouverture, ici, sur l'espoir. On a la chance ou on ne l'a pas. Tel est, dailleurs, le sujet de *Port d'eaux mortes* dans le recueil intitulé *Sous la lumière froide*, où l'on voit trois hommes et une femme jouer chacun leur sort aux dés. Thomas Hardy ne se serait peut-être pas refusé à mettre sa signature au bas de la désolante nouvelle *Docks*, du même recueil — elle se passe, d'ailleurs, en Angleterre, dans les bas-fonds de Londres — à cause de la navrante tristesse qui s'en dégage. Et il serait curieux, en outre, de comparer à l'héroïne de *La Symphonie pastorale*, de M. André Gide, la petite Tess de ce récit, et qui, aveugle comme elle, connaît, comme elle, la sensation d'ouvrir les yeux à la lumière... « Quelle vache ! s'écrie sa sœur Jessie. Elle voit clair et la voilà qui pleure. » Je viens de citer Thomas Hardy. Rien, toutefois, chez M. Mac Orlan du pessimisme gran-

diose, d'essence métaphysique, à la Vigny, de ce génial romancier auquel M. René Lalou vient de consacrer des pages pénétrantes dans son beau *Panorama de la littérature anglaise contemporaine*. C'est au sein même de la nature, chez des gens aux mœurs les plus simples, que Hardy nous dénonce l'absurdité de la création et la misère de la créature. M. Mac Orlan, au contraire, ne choisit ses personnages que parmi les rebuts de la société et on peut mettre, en partie, sur le compte de l'influence du milieu, les tares de ces déchus. C'est dans une sorte d'hallucination, à travers « le brouillard rouge », qu'il les voit agir, au surplus, ou se laisser entraîner dans la sarabande fatale. Un sentiment de terreur, imprégné d'érotisme, l'inspire. Plus qu'à Edgar Poe, dont le pathétique est de caractère intellectualiste, plus qu'à Villiers de l'Isle-Adam, dont l'ironie est d'essence spiritualiste, c'est pour l'usage qu'il fait de la psychologie, dans ce qu'elle a de trouble, et de la satire, dans ce qu'elle comporte de fantaisie, parfois burlesque, à Marcel Schwob qu'il s'apparente. Comme l'auteur de *Cœur double* et des *Vies imaginaires*, il a le goût d'un certain pittoresque pervers, du macabre et du monstrueux. Mais il n'a pas la culture classique de ce ferme érudit, et son plus grave défaut est qu'il écrit mal, dans une langue curieuse, sans doute, mais hétérogène, dont la vulgarité le dispute à l'artificiel, objective et subjective tout ensemble, et où, sans cesse, il se substitue aux individus qu'il nous présente, et se sert, pour exprimer leurs idées ou leurs impressions, de mots et d'images insolites, sans rapport aucun avec ce qu'ils sont. Peut-être, tout bien considéré, cette inharmonie contribue-t-elle à préciser l'originalité de M. Mac Orlan ? Elle est bien, en tout cas, dans le caractère chaotique de notre époque, que son art s'ingénie à refléter.

La fille d'affaires. M. J-H. Rosny aîné nous avait dessiné verveusement, dans *Une jeune fille à la page*, un type d'arriviste littéraire femelle. Il nous campe, aujourd'hui, ferme sur ses jambes, la femme d'affaires contemporaine, qui se dresse en rivale de l'homme, mais se sert néanmoins, pour réussir, des avantages dont la nature l'a comblée... En effet, sa Denise de Rocheverne est une énergique et fière créature, d'esprit positif, qui rougirait d'immoler sa vertu à son ambition, mais qui a de la beauté, et qui en use. Laide comme Pierpont Morgan, il n'est pas défendu de sup-

poser qu'elle ne fournirait pas la carrière de ce financier, et qu'elle obtiendrait moins facilement les puissants concours qui lui permettent de se lancer, avec des capitaux médiocres, et de remporter d'emblée la victoire. Mais, plus pure et, sans doute, plus scrupuleuse que Paule Vizeranne d'*Une jeune fille à la page*, Denise de Rocheverne qui a, en revanche, le cœur moins tendre que cette romancière, peut-elle être donnée comme le modèle courant de la femme qui ne veut, actuellement, devoir sa situation qu'à elle-même, ou que passionnent les risques de la conquête de l'argent ? Je n'en suis pas bien sûr. Quoique le personnage d'Irène dans le paradoxal roman de M. Paul Morand, *Lewis et Irène*, semble lui donner raison contre moi, j'ai l'impression que c'est une figure exceptionnelle que M. Rosny a esquissée, avec ses dons puissants d'observation, sa logique et son art habituel. Je ne crois pas que, même aujourd'hui, la femme puisse faire plus, en règle générale, que diriger « un commerce » ou de se livrer à des combinaisons qui exigent plutôt des dons d'intrigue que le génie des grandes entreprises. Je ne la crois ni banquier, ni brasseur d'affaires, ni chef d'industrie. Elle n'est à son aise et ne révèle une habileté véritable que dans la gérance d'une maison, dont l'économie a les caractères de celle du foyer, ou dans la conduite de petits trafics compliqués, analogues à des manigances amoureuses... Mais vous lirez le roman de M. Rosny, qui est attachant, vraisemblable, et d'une poésie toute mêlée d'humour et de bonne humeur. Ses moindres personnages vivent et sont cernés de traits pittoresques, et son héroïne, sorte d'amazone à l'âme virile, dans la plus séduisante enveloppe, est digne de l'admirable galerie de femmes dont il a enrichi notre littérature.

La femme du rêve. A bord d'un navire qui le conduit à New-York, et où il a noué une intrigue avec une séduisante Américaine, miss Isabella Griwold, un Français devient amoureux, en rêve, d'une femme mystérieuse qui répond au nom d'Eloyse. Cette créature, peut-être chimérique, prend bientôt un tel ascendant sur notre compatriote, qu'elle finit par le détacher de la très réelle Isabella et qu'il lâche — au moins au jugement des esprit positifs — la proie pour l'ombre. Les joies qu'il savoure, cependant, par Eloyse, pour n'avoir rien du caractère de celles que nous pouvons éprouver, n'en sont pas moins délicieuses. Un

jour, ou plutôt une nuit, sa maîtresse lui signifie, enfin, dans l'inconscience du drame dont elle est victime, qu'elle se réincarne et que le temps de leurs amours extra-terrestres est révolu. « Aime-moi toujours et malgré tout », lui dit-elle, avant de le quitter. Peu après, il retrouve, ou croit retrouver dans une jeune fille qui s'appelle, elle aussi, Eloyse, sa Laure ou sa Béatrice onirique. Il l'épouse. Hélas ! non seulement la nouvelle Eloyse — je ne veux pas faire un jeu de mots — ne se souvient pas de l'ancienne, mais se révèle aussi peu spiritualiste que possible, et traite de fantasmagorie le récit que son mari lui fait de la mystique passion qu'il éprouva pour elle, dans un autre monde. Après un retour offensif d'Isabella Griwold, notre héros s'accommodera de n'aimer en sa femme que la créature qu'elle veut être. Il se résignera à rester fidèle à son rêve dans la réalité, avec laquelle il le confondra... On pourrait, sur le sec résumé que j'en ai fait, être tenté de sourire du récit de M. René Puaux. Mais, outre qu'il pose un problème qui est loin d'avoir été résolu par la négative, il est mené avec tant d'élégance, en même temps que de ferme logique, qu'il nous retient et nous séduit d'un bout à l'autre. M. Puaux enveloppe le sérieux de ses convictions d'un fin voile d'humour. Il a beaucoup de bon sens et d'intelligence, et, chose qui ne gâte rien, il écrit avec distinction.

La Vénus rustique. L'histoire est sombre que narre, ici, M. Henri Bachelin, en réaliste, avec cette force constructive qui n'exclut pas chez lui la subtilité minutieuse de l'observation. Le patron d'une auberge, encore gaillard malgré ses soixante-cinq ans, s'est épris d'une gamine, la fille d'un braconnier, et pour jouir d'elle tout à son aise, a assassiné sa femme, comme nous l'apprend d'abord la rumeur du bourg, qui s'enfle bientôt en véritable tempête. Le déchaînement de la fureur accusatrice éveille un remords dans la conscience du meurtrier qui, autrement, eût sans doute connu la paix, et que la peur oblige de renoncer à épouser sa maîtresse. Point de personnage sympathique — rien que des monstres ou des brutes — dans le drame de M. Bachelin, qui se précipite en quelques heures, à peu près comme une tragédie classique. Nous sommes, avec ce romancier, tout près de la nature, au milieu d'êtres chez qui l'habitude de la dissimulation et les disciplines sociales ne contiennent ni ne brident les passions. Son héroïne, la Vénus rustique, est encore la femelle des pre-

miers temps de l'humanité, que les mâles se disputent et qui plie sous leur poigne, lors même que son instinct lui commande de leur échapper. M. Bachelin est amer ; mais il mêle une goguenardise savoureuse à son amertume, et il y a, jusque dans les scènes les plus violemment pathétiques de son récit, un élément de comique qui tient à l'exactitude même de leur rendu.

Olympe et ses amis. C'est, évidemment, à la manière d'une farce que M. Francis de Miomandre a traité dans ce roman, sinon le sujet de la femme d'affaires, du moins celui de l'intrigante, car je tiens pour difficile de savoir où la seconde commence et où la première finit... Christine Séverin, qu'il nous montre exploitant la vanité sotte d'une demoiselle de mœurs légères, et la persuadant qu'elle a tous les dons indispensables aujourd'hui à une artiste dramatique, déploie, d'ailleurs, une ingéniosité digne d'admiration dans la réussite de son entreprise. Si le type est poussé à la charge, aucun élément qui ne soit vrai, dont M. de Miomandre s'est servi pour le composer, en lui donnant pour vertu cardinale l'autorité ou, si l'on préfère, le toupet, et même, comme on dit, dans le monde de Mlle Olympe, *le culot*. M. de Miomandre n'a garde de prendre les choses au tragique, et l'on ne saurait prétendre que ce charmant esprit veuille faire œuvre de moraliste. Mais, à supposer que le ridicule ait encore le pouvoir de tuer, présentement, il doit compter pas mal de vices à son tableau. Il les barde, en tout cas, de traits malicieux, avec une bonne humeur endiablée, et l'on ne sait ce qui est le plus divertissant, de son adresse ou de la fantaisie avec laquelle il a peint et habillé les marionnettes qui lui servent de cibles.

Ils jouaient à la vie. Existe-t-il des êtres, comme les personnages du roman de M. Albert Erlande, qui restent des enfants toute leur vie, ou qui, toute leur vie, ne savent opposer que leurs rêves aux réalités ? Je le crois, et que ce sont souvent les plus délicats. Que les événements ne s'accomplissent pas comme ils l'espéraient, ou comme ils imaginaient qu'ils dussent s'accomplir, cela leur suffit pour penser que le Destin les a trahis. Ils ne conquièrent pas leur bonheur, ou ce qu'ils considèrent comme le bonheur ne saurait leur paraître digne de ce nom, s'il leur faut le devoir à leur volonté. Sur ce thème, M. Erlande a brodé des variations très fines, d'une tendresse tout enveloppée de mélancolie, et c'est une sorte de poème qu'il a écrit.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Pli à la spectatrice absente. — *Une bourgeoise*, trois actes de M. Marc Devolins, à la Maison de l'Œuvre. — Le centenaire de Sarcey (1827-1899).

Pli à la spectatrice absente. — Douce amie, ainsi vous m'abandonnez ! et ce fauteuil de velours, où vous aviez accoutumé que je vous retrouve auprès de moi, quittera-t-il donc, à mes regards désolés de ne vous y rencontrer plus, tout son velours ! Je meurs que cet avis trop tardif empêche que, quittant tout de notre Paris et de ses salles brillantes, j'accoure à vos pieds y mettre mes services, alléger à vos tendres bras ces travaux du jardin où vous vous dévouez désormais. J'aurais — vous le savez de reste — si bien, le soir, compté les étoiles avec vous, jusqu'au détour que votre soupir ne m'appelât à d'autres soins. Hé donc, vous le saviez, qu'à tarder de me faire connaître votre nouvel établissement, j'en resterais, tout un cruel hiver, séparé de vous lassée de l'amour, alors que j'en garde toute la blessure ! Est-ce là disposition autrement que funeste à la poursuite heureuse des devoirs de mon office ? Où prendrai-je la juste fureur à nous venger des gens qui nous ennuyaient si je ne vous vois plus pâlir et fléchir de vous refuser au sommeil ? Ah ! telles douceurs de ces arides soirées, ne devrai-je donc plus vous connaître ? A quelles extrémités il me reste de recourir ? Abandonnant la plus funeste détermination (où je ne sens aucun attrait), me reste-t-il d'espérer encore ? Mais non. Votre retraite, dites-vous, serait définitive ; et il vous faut ne point, de tout l'hiver, quitter votre attention terrestre, ou sinon risquer que le printemps boude à faire éclater tout ce que vous lui proposerez. Et comment, alors, ne point reconnaître et aimer votre sagesse et l'élever plus que mon désir même de tâcher à vous en défaire. Mais que deviendrai-je en ces théâtres où vous étiez mon accent, par le délassement que je savais que vous deveniez à mes travaux, lorsque j'avais bien écouté et maudit les corrupteurs de la moitié de nos nuits ?

Ces heures passées au spectacle, comme pourtant, si je les avais occupées toutes à chercher de vous plaire autrement, comme il y aurait alors, hélas ! beau temps que vous ne m'aimeriez plus ! Quel amant pourrait garder un crédit qu'il emploierait constamment ? Mais l'abandon me serait-il aussi barbare que le contraire avec l'absence ? Comment aurais-je pu apercevoir que ce tour

nouveau qui, depuis deux ans, m'entraînait au théâtre avec vous, et qui aurait pu m'empêcher de vous perdre tout à fait (ou tout au moins que cela en fût reporté bien plus tard), devait me valoir si tôt de ne plus vous avoir ? Et quel triste résumé de ma mélancolie, en tout cas, à considérer que je serai seul, désormais, attaché à des récréations funestes, alors que vous avez choisi tel établissement dans la nature où je vous envie. Déjà j'avais laissé d'être aussi vif de corps et d'esprit à ces assistances au théâtre, nocturnes, insalubres en tant de points. Déjà vous l'aviez remarqué : mon humeur n'était plus aussi tranquille ; et parfois j'avais distingué chez vous, à mes propos, moins d'agrément que lorsque nous allions autrefois regarder filer les poissons dans les rivières, et, du printemps à l'hiver marcher la poussée, la coloration, la décoloration et l'affaissement des végétaux, la tendresse légère des nuages, le soleil qui les perce, puis leurs ombres sévères et sanglantes qui se traînent jusque dans la ténèbre. Et faut-il vous rappeler ces nappes blanches et qui craquaient sous la botte, habitées seulement des noirs troncs austères et des noirs corbeaux, et parmi quoi il n'était plus de chaleur que de notre tendre pression ?

Adieu, Cruelle ! vous avez bien su inventer avec votre éloignement ce qui pouvait le mieux accabler décidément une ambassade sans bonheur, parmi les choses de l'esprit les plus mortes, où je reste désormais seul et désolé.

§

Une bourgeoise. — C'est un acteur, ce coup-ci (un très bon acteur, du reste), M. Francen (1), qui a fait la pièce : n'y a-t-il donc plus de critiques dramatiques ?

Par le titre, on prévoit le thème poncif de ce labeur poussif : la « corruption » la plus noire contenue dans les dehors conventionnels apparemment les mieux acceptés et pratiqués. — Bravo! Excellent ! Jamais on ne montrera assez aux personnes innocentes comme est trompeur le rôle de chacun et de tous dans la vie. Cela est le rudiment. Mais quel enfant aujourd'hui ne connaît cet aspect basal du monde ? Et qui — sinon le benêt — s'insurgerait contre cela, et le traiterait avec de vaines et stupides malédictions ? Fait éclatant et généreux, excitant la raison et l'intelligence ;

(1) Caché sous le pseudonyme de l'affiche, nous a dit M. Etienne Rey.

condition précieuse qui affermit la trempe humaine particulière et en élimine les larves ! A quoi sert, et surtout que vaut moralement et esthétiquement, de présenter cela toujours en fonction d'une habitude servile à un régime d'esclaves ! Ah, qu'il vienne, il en est temps, cet affirmateur décisif de l'impératif animal — avec, au poing, les rênes de la raison — dans la relation des hommes entre eux et aussi des hommes avec les femmes ! Quelle fouaillerie alors dans tout l'édifice — et quel vigoureux tumulte dans le remords au profit de nouveaux établissements !

Mais, pour le moment, courbons-nous au mélo proposé. Nous sommes à Bordeaux, dans un milieu d'excellente bourgeoisie. Le mari (Constant Rémy), jeune chirurgien, décoré, déjà en renom. La femme (Renée Corciade), placide, gracieuse, respirant l'honnêteté, bonne ménagère, bonne mère, tendre épouse, pieuse ou tout au moins pratiquante. Une seule ombre paraît troubler la félicité du couple. Le mari se plaint. Sa femme se dérobe à sa prise ; elle se montre éteinte. Lui, il est plein d'ardeur et, pour un peu, il la trousserait sous nos yeux. Elle se refuse, très gentiment. Ça nous paraît assez naturel, de la part d'une honnête femme, et après douze ans de mariage. Le mariage, a dit Montaigne, n'est pas fait pour « la folâtre et vaine concupiscence ».

Du reste, nous ne tardons pas d'apprendre que la femme, si aimante au surplus qu'elle paraisse, a les plus légitimes, les plus louables raisons pour se dégager des étreintes de son mari : pendant la guerre il a été blessé grièvement au poumon, et, quoiqu'il soit guéri au point d'avoir repris sa profession de chirurgien, les médecins ont déclaré que, sous peine de mort, il doit écarter le spasme. Ordonnance bien radicale et bien sévère, ce me semble.

Survient la péripétie. A la fin du *un*, le chirurgien a été appelé chez le Commissaire de Police (ce qui pourrait paraître attribuable à une question urgente d'accident). Au *deux*, nous apprenons que ce Commissaire (moins discret, sans aucun doute, que ne l'eût été un de ses collègues parisiens) l'a informé que, lors d'une descente de police dans l'un de ces bouges où le trafic des mœurs est prompt et les satisfactions directes, sa femme y a été surprise. Le chirurgien revient comme un aliéné. Tantôt il étrangle à moitié son épouse, tantôt il veut la violenter. Bien entendu, il la force aux aveux. Elle les lui fait copieusement,

mais à voix haletante, balbutiante, saccadée. En gros, il résulte que cette bourgeoise, si bien éduquée, si calme d'apparence, est douée d'un tempérament au vitriol, développé d'ailleurs par le mari pendant les premières années de l'union. Pendant la guerre, elle n'a pu supporter la privation. Et — au lieu de prendre un amant — ou deux — discret, honorable lui aussi, agréable et fortuné — elle a accosté directement aux sources de la concupiscence la plus brutale et la plus amère, avec tous les divers risques de la chose ; dont le moindre est qu'elle est, dit-elle, couverte de succions enflammées à la manière de l'Inde. Mais pourquoi diable le brave auteur de la pièce insiste-t-il autant et naïvement sur ce que son héroïne (à part sa fringale organique et son goût pour la rassasier d'une façon si brutale et si imprudente) serait un modèle de toutes les vertus, et sur ce qu'elle aurait été une épouse fidèle à son mari pendant six ans et qui le serait demeurée sans la guerre ? Prétextes seulement à nous fatiguer avec des longueurs et du verbiage rebattu.

Au *trois*, tout Bordeaux connaissant l'aventure, l'épouse, soit d'elle-même, soit chassée par son mari, est partie à Paris. Dans ce dernier acte, très court, et qui paraît se passer seulement quelques jours après le *deux*, nous la voyons très malade, et en train de se tuer par la morphine. Le mari arrive, toujours épris malgré tout. Il ne dit pas comme Bovary : c'est la faute à la fatalité ! mais, avec une verbosité d'humanitaire : c'est la faute à la guerre ! Il propose à sa femme de s'en aller tous deux se refaire une existence en Algérie, ou plus loin. Attendrissements, extase, puis, subitement, la femme s'écroule dans ses bras. Et le rideau tombe. J'ai supposé — et suppose encore — que la femme était bien morte, quoiqu'on nous eût épargné les formalités de l'agonie.

Bref, pièce pas intéressante, et de ressort fort vulgaire, de la famille de *Félix* du pauvre Bernstein et de *Pas encore* de M. Stève Passeur. Celle-ci d'ailleurs était bien mieux faite, plus ramassée et mieux inventée et construite. Une *Bourgeoise* se passe en conversations trop longues et parfois en silences interminables.

Le mieux à dire de la chose, c'est qu'il y avait là un sujet pour le *Grand Guignol*, mais à la condition de le traiter d'une manière beaucoup plus rapide et plus drastique, — par exemple avec un tableau du bouge et de la descente de police.

Mlle Corciade n'est pas toute jeune à proprement parler ; elle a atteint ce point de la vie scintillant où les femmes ravissantes le sont davantage. Fort aimable, selon mon goût. Physionomie sympathique ; grands yeux intelligents. C'est une artiste attachante et pathétique. Ce que l'on pourrait au premier abord lui reprocher, au *un*, ce serait qu'elle représente si bien le côté honnête que l'on éprouverait de la difficulté à s'expliquer la corrosion organique qui la ronge en secret ! A mon sens, c'est justement là quelque génie personnel dépassant de beaucoup dans la chair les données en verbiage de la pièce. Au *deux*, elle dévoile — très habilement, mais de manière plus factice — son dessous de feu, par ses cheveux en désordre, ses yeux hagards, sa bouche béante, mais elle ne donne pas une marque poignante de sa luxure. Elle a plutôt l'air égarée. Faute de texte substantiel certainement. En tout cas, la transition est très bien faite. Au *trois*, autre face, plus aisée de réalisation : apaisement, résignation, extase finale.

En vérité si cette femme avait lu *L'Art d'aimer*, tout cela ne lui serait peut-être pas arrivé, au moins si nous en croyons Ovide lui-même, qui lui aurait chanté à l'oreille, avec sagesse et une insidieuse perfidie : « Venez à mon école apprendre à tromper. Eussiez-vous autant de surveillants qu'Argus avait d'yeux, vous les duperez tous, si vous en avez la ferme volonté. »

§

Le centenaire de Sarcey (*1827-1899*). J.-J. Weiss a dit de son camarade de « Normale » : « Sarcey est né professeur, de la plante des pieds à la pointe des cheveux. » Très juste. Mais Sarcey était prédestiné aussi à la critique dramatique de métier ; il en avait la qualité première : le goût passionné insatiable du Théâtre. Il a entendu, nous dit-il, 87 fois *Mlle de la Seiglière*, et pourtant cette pièce ne lui plaisait qu'à demi. Et il détient le record de la durée des services : 40 années (dont 10 à l'*Opinion nationale*, et 30 au *Temps*), qui se seraient accrues encore si la mort ne l'avait interrompu à 72 ans.

Certes, on peut médire et rire parfois, et non sans raisons, de ce « bon gros critique », jovial Bouddha de la critique dramatique d'hier. Mais on l'a fait tant de fois que c'est suffisant. D'ailleurs, ce que l'on doit lui reprocher revient à ceci : il n'aimait pas

l'innovation, l'exotisme. Puis sa forme lâchée, familière, ses saillies un peu grosses étaient plutôt d'un bonhomme conférencier (là, il excellait) que d'un écrivain. Mais il s'en rendait bien compte lui-même, puisqu'il avait toujours refusé de recueillir en volumes ce qu'il appelait ses « causeries », et on ne l'a fait qu'après sa mort.

Assurément s'il n'y avait eu que des critiques de son goût, Ibsen serait inconnu ou méconnu chez nous (encore plus qu'il ne l'est), et Gandillot n'aurait pas disparu de l'affiche. Mais, dans un temps où toutes les excentricités incohérentes, lugubres, ineptes même s'en donnent à cœur joie, grâce au snobisme des uns, à la camaraderie ou la veulerie des autres, on serait tenté parfois de le regretter ! N'oublions pas ses qualités de bon lettré professionnel et de brave homme : forte culture classique, connaissance de la technique théâtrale, et indépendance, sincérité inébranlable. Enfin, il n'a pas toujours eu tort dans sa résistance aux innovations. Par exemple, dans sa lutte contre les excès d'Antoine, à qui il criait : « Face au public, c'est la devise du comédien, c'est la loi du théâtre ! »

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Mémoires de la Reine Hortense, publiés par le Prince Napoléon, avec Notes de Jean Hanoteau, 3 volumes, Plon. — Mémento.

Dans la minutieuse étude bibliographique servant d'« Avant-Propos » aux très intéressants **Mémoires de la Reine Hortense**, M. Jean Hanoteau, ayant mentionné divers écrits se rapportant à ceux-ci, ajoute : « Il se pourrait que le chercheur attentif retrouvât ailleurs encore la pensée de la Reine. » Il s'agit de l'ancienne publication de Mlle Louise Cochelet, lectrice de la Reine : « Mémoires sur la reine Hortense et la famille impériale. » Après un curieux historique de cette publication de circonstance, M. Hanoteau conclut que, « dans les *Mémoires* publiés sous le nom de Louise, il est maintes pages où la Reine a dit elle-même ce qu'elle voulait qu'il fût dit ».

Nous ne rapportons ce détail qu'autant qu'il peut faciliter une vue d'ensemble sur le témoignage autobiographique laissé par la reine Hortense. C'est un écrit *pro domo*. « M. Frédéric Masson, qui a connu partiellement le texte des Mémoires, rap-

porte encore M. Hanoteau, dit : Le malheur est que l'on ne puisse publier les *Mémoires* où la Reine expose, explique, commente et justifie ses faiblesses ! Ce serait pour elle la meilleure des apologies ». La présente publication est enfin complète, et elle est cette « apologie ».

Il faut que celle qui fut la reine Hortense, Eugénie-Hortense de Beauharnais, fille de Joséphine de Beauharnais, belle-fille de Napoléon Ier et mère de Napoléon III, ait été bien méconnue dans sa vie, bien calomniée, pour qu'elle ait dû consacrer tout un récit de la plus grande partie de son existence à remettre les choses au point. Elle s'est peut être donné beaucoup trop de mal. On n'est jamais aussi parfait qu'on croit le pouvoir être, et celle-ci, par la tournure d'un caractère distingué, eut le tort de viser à la perfection. Elle n'est certainement pas sans sincérité quand donnant à connaître, dans les occasions où elle fut attaquée, ses véritables sentiments, il se trouve que ceux-ci sont toujours l'idéal même. C'est le ton habituel de ces *Mémoires*. Mais qui fait l'ange... Cette grande dame s'adonise dans les conventions du monde et dans une idée un peu convenue de la beauté du caractère et de la noblesse du cœur. Elle fut comme beaucoup de grandes dames. Quand on y va voir de près, la réalité de leur vie est... ce qu'elle peut être, non pas plus. Ce que l'on appelle grands sentiments dans le monde ne saurait relever beaucoup cette stricte réalité psychologique.

Les respectabilités de la bienfaisance furent une ressource dont usa la reine Hortense au milieu des déboires de sa vie. Je ne crois pas qu'elle se soit ainsi beaucoup fortifié le moral. Quelle impression de vide, malgré tout le désir de bien faire ! Voici, par exemple, une petite anecdote caractéristique dans le genre philanthropique. Voyageant dans les Pyrénées, « courant les montagnes », comme disait son rude beau-père, qui ne comprenait pas beaucoup, quant à lui, le tourisme sentimental, elle rencontre, dans un décor agreste, un objet d'opéra-comique : l'inévitable pauvre villageois à qui faire du bien. Justement, celui-là se trouvait en trop grande pénurie pour épouser sa villageoise. Hortense donne quelques napoléons, veut se charger de la dot. Mais citons la suite :

J'étais à me promener le lendemain... lorsque je vis arriver Jacques (c'était le nom du jeune paysan)... « Madame », me dit-il, « je viens

vous demander pardon : je me suis moqué de vous ; je suis marié ; il nous arrive si souvent dans nos montagnes que des bourgeois de la ville viennent s'amuser à nos dépens, que je vous ai prise pour un de ceux-là,.. Mais quand je me suis aperçu que vous vouliez me faire du bien, le remords est entré dans mon cœur... J'ai appris que vous étiez Reine, que vous pouviez me faire mettre en prison... »

La peur poussait le haineux paysan. Ce qui n'empêche pas la généreuse Hortense de finir ce morceau sur des choses très nobles. N'aperçut-elle donc point, sur cet échantillon, le vide de ces charités mondaines? Il est vrai qu'elle avait besoin de diversions à tout prix : elle venait de perdre un fils premier-né.

Ses déboires domestiques furent grands. Mariée sans amour à Louis, frère de l'Empereur, elle ne put s'habituer à cet atrabilaire aux idées souvent mi-délirantes, en matière conjugale notamment. Il semblait avoir fait sienne la boutade expéditive de son frère Napoléon sur les femmes mariées : « L'adultère est une affaire de canapé. » Et chez Louis, ce n'était pas, comme chez Napoléon, brutalité militaire et un peu turque ; ce n'était pas non plus légèreté de fat incrédule à la vertu des femmes. Louis paraît avoir été l'homme le plus vertueux de la famille, mais quel cauchemar ! Ses doutes tragi-comiques sur la conduite de sa femme Hortense étaient, si l'on peut dire, consciencieux, appliqués, minutieux comme les comptes d'un avare. Et cela ne cessait jamais ! Une vie impossible ! En vue de ses espionnages de maniaque obsédé, il machinait ses appartements comme un praticable de mélodrame. Il soudoyait les domestiques, promenait et répandait partout sa hantise du cocuage, si bien que sa femme a pu dire que, si l'on en était venu à parler d'elle jusque dans les cabarets des faubourgs, c'était la faute de son mari. Certes, il s'y entendait comme pas un à donner de la publicité à son ménage, une publicité plus ou moins déformatrice. Aussi ces *Mémoires* sont-ils tout enveloppés dans un idéal de perfection morale un peu béate ; aussi poussent-ils jusqu'au factice le souci du monde, qu'on veut édifier, gagner, attendrir en insistant sur la « sensibilité », l'abnégation, le bien, l'honnête. Hortense, avec de l'élégance, de la distinction de caractère, porte vraiment trop ses mérites en écharpe, du moins dans ses mémoires, pour que l'on puisse, d'après ceux-ci, se flatter de saisir vraiment la réalité de son naturel. Elle a l'air de répéter : Je suis un ange. Par égard

même pour elle, nous n'acceptons pas l'ange. Nous sentons là-dessus comme son bon ami M. de Flahaut, qui « redoutait ses idées de perfection ». Il se disait, lui aussi, que qui fait l'ange fait la bête. Or, elle n'était pas bête, elle avait une distinction un peu froide qui savait marquer avec aisance les nuances ; on s'aperçoit, çà et là, qu'elle voyait, en somme, les choses comme elles étaient ; elle a dit sur les gens du monde ces mots qui prouvent qu'elle n'était point dupe : « La grande vanité des gens du monde nuit à la force du caractère (1). » Mais il n'y a pas assez de traits comme ceux-ci pour changer le ton des Mémoires.

En constatant les précautions oratoires de ces Mémoires, — moins concertées qu'instinctives, sans doute, mais persistantes, — nous avons dit qu'il avait fallu que la femme de Louis Bonaparte eût été bien calomniée pour mettre dans maints endroits de sa biographie le ton de l'apologie. D'où est donc venu tout ce qui s'est dit, écrit ? Il y eut, alimentée par les maladresses mêmes du mari, la curiosité d'abord (2), partout très en éveil quand il s'agissait de cette extraordinaire, phénoménale et prodigieuse famille des Napoléonides. Du haut en bas de la Société, une curiosité capable de tout le bien et de tout le mal. La malignité fut violente. Les soi-disants rapports de Napoléon avec sa belle-fille Hortense, par exemple, ne sont qu'une méchante fable. Notons qu'elle est antérieure à la Restauration (qui lança tant de légendes, comme le prétendu inceste de Napoléon avec sa sœur Pauline). Louis la connut de bonne heure, et même, par ses ridicules précautions lors du premier accouchement de sa femme, contribua à la faire connaître. A la Malmaison, en 1815, Hortense y fit allusion au cours d'une conversation qu'elle eut avec l'Empereur au sujet du « Comte Léon », fils naturel de Napoléon et d'Eléonore Denuelle de La Plaigne (3). Ajoutez les libelles anglais et autres. Les libelles anglais firent beaucoup de mal. Causant avec la Reine Hortense, la Supérieure d'une importante maison religieuse, en Suisse, femme ayant sans nul doute le bon sens que commandait sa haute situation, s'étonnait de la trouver si profondément différente du portrait qu'on avait tracé d'elle, et le lui disait.

(1) Elle s'abuse, d'ailleurs, sur le fait qui motiva cette réflexion ; mais ces paroles, en elles-mêmes, sont intéressantes.

(2) Curiosité qui fit de ces *Mémoires* encore inédits une manière de succès posthume.

(3) Tome III, page 32.

Une chose plus réelle fut la liaison de la reine Hortense avec M. de Fhahaut. Paris s'en « occupait », dit la Reine. La notoriété de cette liaison empêcha l'Empereur de donner à M. de Flahaut la succession du grand-maréchal Duroc, en 1813. M. de Flahaut, fils de Mme de Souza et, dit-on, de Talleyrand, fut un des hommes les plus séduisants de la société du premier Empire. De la bonté, si l'on en croit la sensible Hortense, de la finesse, certainement. Il fit sa conquête en flattant adroitement son chagrin de femme diffamée par un mari jaloux. Hortense put éprouver, d'ailleurs, qu'il avait de la légèreté et sans doute aussi l'art de ne pas se donner sans réserve, voire même de se partager entre plusieurs adoratrices, si bien qu'il fut aimé, en même temps que d'Hortense, de Caroline, femme de Murat, et de la comtesse Potocka, sans compter d'autres. Hortense et Caroline eurent même de très curieuses explications. C'est un cas intéressant de psychologie féminine. Hortense paraît être toujours demeurée très éprise. On sait que M. de Flahaut eut d'elle un fils naturel, qui fut le duc de Morny. Cette passion d'une femme maltraitée de son mari pour un homme qui lui parut avoir de la bonté circule à travers tous ces *Mémoires*. « La reine de Hollande, assure M. Jean Hanoteau, n'a rien à perdre à voir la lumière projetée sur ses actes, voire même sur ses faiblesses. On se convaincra d'ailleurs bien vite, en parcourant les volumes, qu'elle est allée d'elle-même au-devant des difficultés... »

Elle a pensé que sa vie, du seul fait d'être racontée, se trouverait simplifiée, et c'est en effet la simplicité d'une âme candide que l'aimable narratrice veut faire paraître à travers les troubles de son existence. Y a-t-elle réussi ? Après tout, épouser un maniaque, entrer dans une famille qui vous aime plus ou moins, servir sans être consultée la politique despotique d'un grand homme, et, après un bref moment d'éclat dont notre caractère en demi-teinte s'offusquait plutôt, nous voir enveloppée dans la disgrâce de l'ambitieux, courir les chemins de l'exil parmi les haines politiques et les malignités du monde ; s'être trouvée frappée des plus cruels deuils, et avoir pour consolation celle d'un amour précaire qu'on nous reprochera, pour justification celle de *Mémoires* qu'on lira peu de notre vivant, — tout cela n'est pas si enviable. Et la véritable impression, mélancolique et douce, qui, au point vue psychologique, ressort de ces *Mémoires*, se fait jour

à l'insu de celle qui les écrivit, et en dehors de toute apologie, de toute précaution oratoire.

Outre tout cela, il resterait, d'ailleurs, dans ces volumes, la plus attachante richesse historique. Non que la reine Hortense, malgré sa situation, qui, au surplus, eût été plutôt pour elle une entrave, se soit souvent trouvée en état d'écrire quelque page de grande Histoire. L'Empereur parlait peu politique aux femmes de sa famille. La seule fois où il se montra expansif à cet égard, ce fut lors de la paix d'Amiens. Mais la reine Hortense n'en est pas moins la dispensatrice particulièrement intéressante des témoignages les plus curieux, touchant l'histoire et surtout la société du premier Empire. Je n'ai pas la place d'exposer mes impressions de lecture : elles furent très vives. J'étais ravi de voir se dérouler de façon si animée et si nombreuse tout ce monde du premier Empire. Que d'anecdotes! Que de traits! Que de mots saisis au vol! Que de personnages pris sur le vif ! Les spécialistes eux-mêmes, d'ailleurs, n'auront-ils pas à consulter maintes fois ces mémoires : sur la mort du duc d'Enghien par exemple, sur la conspiration de Moreau, sur le divorce de Joséphine, la brouille de l'Empereur et de Louis, les confusions de 1814, le séjour de Napoléon à Malmaison en 1815, etc.? Et, plus tard, les impressions sur le gouvernement de Louis-Philippe sont non moins suggestives (1).

Mémento. — *Revue Historique* (mars-avril 1927. Dernier numéro reçu). Marc Bloch : Observations sur la conquête de la Gaule romaine par les rois francs. (Etudie des exemples d'établissements de royaumes barbares dans les pays romains — en Norique principalement — à la fin du ve siècle, et les rapproche des conquêtes de Childéric et de Clovis. Rapprochements ingénieux et utiles. On voit mieux, en effet, la conquête franque.) G. Gautier : Un projet d'intervention militaire en Russie au xvie siècle. Vie et aventures d'Henri Staden, « opritchnik » allemand d'Ivan le Terrible. (Analyse du manuscrit trouvé en 1917. Jette une « lumière inattendue » sur le règne d'Ivan le Terrible. Intéressant, car de « singulières analogies » s'établissent entre les événements qui ont eu lieu dans les pays baltes pendant la Grande Guerre et « les aventures et les projets » de l'aventurier allemand Staden.) Emile Laloy : La campagne de 1675 en Sicile d'après Tourville. (Analyse d'un curieux document où Vivonne est fort incriminé.) André Auzoux : L'expédition d'Egypte en 1801. Les projets de Bonaparte et Ganteaume. (La date,

(1) Il faut bien se garder d'oublier de mentionner, sous ce rapport de l'étude historique du premier Empire, la très-remarquable annotation de M. Jean Hanoteau.

qui est le lendemain du 18 brumaire, souligne tout l'intérêt de ces projets.) Bulletin historique. Histoire de France. Epoque moderne jusqu'en 1660, par Henri Hauser. Histoire du droit, 1918-juillet 1926, par Henry Lévy-Bruhl. Comptes rendus critiques. Bibliographie. Chronique.

La Révolution Française (avril-mai-juin 1927). Achille du Chastellet et le mouvement républicain en 1791, par J. Martin. (Intéressant pour les origines du mouvement républicain en France). Jaurès historien, par A. Aulard. (Appréciation élogieuse). Documents : Les Jacobins de Rouillac. Notes de lecture : 1° Les pierres qui ont vu la Révolution ; 2° MM. Le Couteulx et Louis XVI ; 3° Titres de noblesse à l'encan sous Louis XIV ; 4° La Restauration et les biens nationaux. (Analyse d'une lettre de Roy, ministre des Finances, au receveur général du département du Nord, 8 août 1820. Ecrite en pleine période réactionnaire, après le renvoi de Decazes, cette lettre n'en proteste pas moins « contre toute velléité de contre-révolution » en ce qui concernait les biens nationaux ; la date de ce document ajoute à son intérêt, comme on voit.) Réimpressions : *Portrait de Marat*, par Fabre d'Eglantine. Chronique et Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Le centenaire de la naissance de Marcelin Berthelot. — Pierre-Eugène-Marcelin Berthelot naquit le 25 octobre 1827 à Paris, place de Grève, là où se trouve aujourd'hui la place de l'Hôtel-de-Ville. Il était le fils d'un modeste médecin, d'idées très libérales ; au collège, il se fit remarquer par une mémoire tout à fait extraordinaire, et ses études furent particulièrement brillantes ; c'est ainsi qu'à dix-neuf ans, il remporta au Concours général le premier prix de philosophie. Peu de temps après, il rencontra Ernest Renan, son aîné de quatre ans, qui venait de quitter Saint-Sulpice et d'entrer comme répétiteur dans une petite pension de la rue Saint-Jacques. Il se lia avec lui d'une étroite amitié, à laquelle, seule, la mort de Renan (1892) devait mettre un terme.

Marcelin Berthelot hésita pendant plusieurs années sur le choix d'une carrière ; il commença par faire complètement ses études médicales, puis, à vingt-quatre ans, il entra comme préparateur au Collège de France avec le traitement annuel de 800 francs, obligé pour vivre de donner des répétitions privées. Il passa, en avril 1854, l'examen de docteur ès-sciences, avec une thèse sur

la combinaison de la glycérine avec les acides et la reproductions des corps gras neutres naturels. Cinq ans après, il était nommé professeur à l'Ecole supérieure de Pharmacie et, en 1863, on créa, à son intention, une chaire de chimie organique au Collège de France.

A partir de cette époque, Berthelot connut tous les honneurs qu'un homme peut ambitionner : la même année, il fut nommé membre de l'Académie de Médecine ; en 1873, membre de l'Académie des Sciences (section de chimie), dont il devint secrétaire perpétuel en 1889 ; enfin, en 1901, l'Académie française lui ouvrait ses portes.

Entre temps, Berthelot s'était lancé dans la politique. Sénateur inamovible en 1881, il devint ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts dans le cabinet Goblet (décembre 1886-mai 1887), puis ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Bourgeois (novembre 1895-mars 1896).

Marcelin Berthelot mourut, quelques instants après sa femme, le 18 mars 1907. Le 25, les dépouilles des deux époux furent transportées au Panthéon, en présence d'Armand Fallières, président de la République, et de Georges Clemenceau, président du Conseil ; le ministre de l'Instruction publique d'alors, Aristide Briand, prononça, à ce sujet, un discours dithyrambique.

Il laissait derrière lui douze cents (1200) mémoires parus entre 1850 et sa mort, principalement dans les *Comptes Rendus* de l'Académie des Sciences et dans les *Annales de Physique et de Chimie*, dont il était codirecteur ; il publia, en outre, une trentaine d'ouvrages, parmi lesquels il convient de retenir surtout : *La Synthèse chimique* (8e édition, 1897), *Traité pratique de Calorimétrie chimique* (2e édition, 1905), *Traité pratique de l'Analyse des gaz* (1906).

§

Les nombreux travaux scientifiques de Marcelin Berthelot suscitèrent des éloges passionnés et soulevèrent aussi de justes critiques : nous avons aujourd'hui assez de recul pour juger son œuvre objectivement, en toute impartialité, en nous gardant à la fois d'une admiration systématique et d'un dénigrement exagéré.

En 1848, l'illustre chimiste suédois Berzélius écrivait cette phrase imprudente : « Dans la nature vivante, les éléments parais-

sent obéir à de tout autres lois que dans la nature inorganique. La clef de cette différence est si cachée que nous n'avons aucun espoir de la découvrir. » Phrase imprudente et déjà erronée à l'époque où elle était écrite, mais qui fut sans doute pour beaucoup dans la légende qui fit de Berthelot le *créateur* de la synthèse organique.

Rappelons qu'en 1773, le chimiste français H.-M. Rouelle avait réussi à extraire de l'urine un corps incolore, cristallisé, parfaitement défini, qu'il avait dénommé l'*urée*. Eh ! bien, en 1828, juste vingt ans avant la phrase imprudente de Berzélius, un an à peine après la naissance de Berthelot, le chimiste allemand Frédéric Wœhler réalisait la synthèse de l'urée, ce qui signifie qu'il parvint à obtenir ce corps par de simples opérations de laboratoire et non comme produit de désassimilation d'un être vivant.

Quinze ans plus tard, — en 1843, par conséquent, — au moment où Berthelot était encore sur les bancs du collège, un autre chimiste allemand, Hermann Kolbe, montra, sans aucune erreur possible, que l'acide acétique, le principe essentiel du vinaigre, pouvait, lui aussi, être fabriqué artificiellement, de toutes pièces.

Néanmoins, malgré ces preuves éclatantes de la non-intervention d'une force particulière (baptisée « force vitale » pour les besoins de la cause) dans la formation des composés organiques, les chimistes ne s'acharnaient pas moins à croire à son existence. Ces deux cas restaient isolés et étaient tenus pour « forfuits, exceptionnels, aberrants » ; peut-être y eut-il même quelqu'un qui réédita, pour la circonstance, cette absurdité que « l'exception confirme la règle »... Aussi, en dehors de quelques esprits révolutionnaires, qui attribuaient au chimiste le pouvoir de construire les corps organiques en partant des corps simples et avec les seules actions qui régissent la matière brute, on continuait à admettre que la cellule vivante était seule capable de fabriquer de telles substances.

C'est alors que parut Marcelin Berthelot, et il eut la gloire, par de multiples expériences, de remonter ce courant d'idées fausses : s'il n'est pas, à proprement parler, l'initiateur de la synthèse organique, c'est lui qui sapa la théorie de la « force

vitale », comme Lavoisier avait ruiné la théorie du phlogistique, chère aux alchimistes.

En 1854, — c'était, nous l'avons vu, le sujet de sa thèse de doctorat ès sciences — Berthelot prépara des matières en tous points semblables aux graisses naturelles, dont le Français Chevreul avait fait l'analyse en 1823. A vrai dire, les synthèses que Berthelot réalisait alors n'étaient que *partielles*, puisqu'il partait de la glycérine et des acides gras (substances constitutives des bougies) ; mais elles n'en étaient pas moins un progrès important dans la voie ouverte par Wœhler et par Kolbe. D'autres synthèses, elles aussi dues au même chimiste, suivirent bientôt : celle de l'alcool ordinaire (1854), de l'essence de moutarde ou isothiocyanate d'allyle (1855), de l'acide formique (1857), de l'acide oxalique (1867)... Enfin, les synthèses partielles devinrent totales le jour (1862) où le même savant obtint l'acétylène, en combinant directement le carbone à l'hydrogène dans l'arc électrique.

La synthèse totale de l'alcool mérite qu'on s'y arrête un instant :

1° On commence d'abord par unir deux corps simples, le carbone (solide noir bien connu sous le nom de charbon, qui à l'état pur constitue le diamant et la « mine de plomb ») et l'hydrogène (gaz très léger, employé à gonfler les aérostats). On obtient ainsi de l'acétylène, ce gaz malodorant utilisé pour l'éclairage ;

2° On fixe ensuite de l'hydrogène sur l'acétylène, pour obtenir un autre gaz, l'éthylène ;

3° Ce dernier gaz est alors reçu dans de « l'huile de vitriol » ou acide sulfurique concentré, où il est absorbé ;

4° Enfin, le produit de cette troisième réaction est distillé, avec de l'eau, dans un ballon : il se dégage des vapeurs d'alcool, qui se condensent en gouttelettes liquides, absolument identiques à l'alcool qu'on obtient par fermentation du jus de raisin et par rectification ultérieure à ce vin.

Aussi Berthelot eut-il le droit de proclamer que la synthèse chimique tire chaque jour du néant, pour le plus grand bien de l'humanité, une multitude de corps nouveaux, semblables ou supérieurs aux produits naturels : parfums nouveaux ; couleurs d'aniline dont l'éclat l'emporte sur celui des couleurs minérales

ou végétales ; composés thérapeutiques (aspirine, antipyrine, salvarsan,...), gloire de la pharmacopée moderne, succédanés ou remplaçants des vieux remèdes extraits des plantes, tels que la morphine ou la quinine.

Depuis Berthelot, les chimistes ne doutèrent plus de leur pouvoir de fabriquer de toutes pièces les substances particulières qu'on trouve dans les êtres vivants. Il fut donc l'artisan opiniâtre de cette idée juste, à savoir que « les matières organiques obéissent aux lois générales de la chimie, quant à leur production aussi bien que quant à leurs transformations » ; par cela même, il fut l'un des précurseurs de la *conception physico-chimique* de la vie, idée fondamentale de la biologie actuelle.

§

En chimie physique, Marcelin Berthelot exécuta une étude méthodique sur les conditions de la synthèse d'une série de corps organiques appelés éthers-sels et auxquels se rattachent les essences de fruits : il ne faut pas craindre d'affirmer qu'à cette époque déjà lointaine (1856-1862), ces recherches sur les équilibres chimiques et les vitesses de réaction, qui sont devenues si familières dans la suite, constituaient une heureuse et féconde innovation. Avec son élève Eugène Vieille, Berthelot s'intéressa aux explosifs ; la chimie agricole le tenta aussi, et il montra la fixation de l'azote de l'air sur le sol arable sous l'influence des microorganismes.

Reste la thermochimie qui fut, avec la synthèse organique, l'un des pôles du labeur scientifique du grand chimiste. On sait que la thermochimie est l'étude du dégagement de chaleur lié aux réactions chimiques, au premier rang desquelles se placent les combustions. En thermochimie l'apport de Berthelot fut infiniment plus limité qu'il ne se l'imagina : sur les deux principes qui, dans son esprit, devaient servir de base à cette jeune science, le premier avait été énoncé par le savant danois Hess, alors que le jeune Marcelin n'avait pas treize ans, et le second était faux, en contradiction avec le principe de Carnot ; ce jugement, aujourd'hui incontesté, est fondé sur les remarques du Français Pierre Duhem et de l'Allemand Walther Nernst. Ses erreurs, et aussi ses efforts réitérés pour conserver envers et contre tous une notation chimique désuète, empêchèrent vraisemblablement Berthelot

d'obtenir le prix Nobel. Ajoutons toutefois qu'on ne peut s'occuper de thermochimie pendant cinquante ans sans y rien apporter d'intéressant : il perfectionna les appareils et publia plusieurs milliers de déterminations numériques, qui peuvent encore servir aux physiciens, chimistes, ingénieurs et physiologistes d'aujourd'hui.

Il n'y a pas lieu d'insister sur les productions philosophiques du savant chimiste ; il rêvait d'une philosophie basée uniquement sur la science, rêve parfaitement légitime, mais ses idées simplistes, sommaires et, pour tout dire, prudhommesques desservirent la cause qu'il tâchait de défendre : c'est en songeant à lui que Ferdinand Brunetière inventa la « faillite de la science »...

« Le génie est une longue patience », écrivait Buffon ; là où Buffon disait « génie », nous dirions plutôt « talent », car, pour nous, le génie est l'imagination créatrice jaillissant par saccades. Ainsi modifiée, la phrase de Buffon définirait admirablement l'œuvre de Marcelin Berthelot : ce qui le caractérisait, c'était une mémoire qui tenait du prodige, une imagination brillante, avec un jugement assez quelconque ; fort émotif, plus orgueilleux que cupide, il nourrissait une passion pour le laboratoire et une certaine indifférence vis-à-vis de la fortune ; sa nature triste permet de comprendre, et son évasion dans la recherche scientifique, et la cause probable de sa mort ; les observateurs impartiaux jugèrent avec quelque sévérité le besoin qu'il avait d'accaparer les honneurs (pour lui) et les profits (pour sa *gens*). Ce n'en fut pas moins un très grand homme, dont nous pouvons à juste titre être fiers.

§

A propos de ce centenaire, un comité d'initiative a décidé de créer une « Maison de la Chimie », qui rendra des services si elle vise à être plus que prétexte à parlottes, à banquets, à sinécures et à décorations.

Je signalerai pour terminer qu'Augustin Boutaric, professeur à la Faculté des Sciences de Dijon, a fait paraître, chez Payot, une biographie intitulée « Marcellin (*sic*) Berthelot ». Cette faute d'orthographe, maintenue tout le long de l'ouvrage avec une constance qui ne s'est jamais démentie, donnerait à penser que

l'ouvrage a été bâclé. Loin de là : la documentation est précise, complète ; la rédaction est vivante, facile. Un seul reproche : la carence de l'esprit critique ; on trouve un panégyrique, là où on eût désiré une mise au point.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Camille Lautaud et André Poudeux : *La Représentation professionnelle. Les Conseils économiques en Europe et en France,* Marcel Rivière. — Jean Perret, Dr Pierre Mazel, Dr Boris Noyer : *L'Orientation professionnelle,* Flammarion. — Louis Pasquet : *Immigration et main-d'œuvre étrangère en France,* Rieder. — Mémento.

Le livre de MM. Camille Lautaud et André Poudeux, **La Représentation professionnelle. Les Conseils économiques en Europe et en France**, traite un des sujets les plus importants et les plus actuels qui soient, et mérite, par conséquent, quelques réflexions développées.

Tout d'abord, le sujet est double, car autre chose est la représentation des professionnels, autre chose est un Conseil économique qui représente, ou devrait représenter des forces de production, des facilités de circulation et aussi, si l'on veut, des sagesses de consommation.

La représentation professionnelle proprement dite a été proposée par certains, soit pour remplacer la représentation individuelle des citoyens, soit pour compléter des assemblées élues à notre façon habituelle. Ainsi pourrait-on concevoir un Sénat composé moitié d'élus de délégués locaux comme aujourd'hui, moitié de représentants de syndicats variés. Mais certainement cette composition dualiste ne plairait pas en France, puisque nous n'avons même pas pu supporter la coexistence de sénateurs inamovibles et de sénateurs renouvelables. Même un Sénat composé uniquement de ces représentants professionnels ne serait pas acceptable. Voit-on pour un vote quelconque la possibilité de peser et comparer l'avis des épiciers, des médecins, des maçons, des dactylos, etc., etc., ? Une pareille absurdité est rejetée par tout le monde, même par M. Jouhaux, et les objections que formule contre elle M. Joseph-Barthélemy restent entières, n'en déplaise à nos auteurs. Il est vrai que la représentation professionnelle peut servir à nommer des assemblées non pas législatives,

mais simplement consultatives, dont le fonctionnement devient alors plus admissible. Néanmoins il semble que des chambres de délégués purement professionnels seraient de simples pétaudières (comment, encore une fois, harmoniser et équilibrer des groupements aussi hétéroclites ?) et qu'il faut en arriver à des Conseils économiques, lesquels sont, je le disais, tout autre chose, et bien meilleure chose.

De ces Conseils économiques, il en existe dans divers pays, et on trouvera sur leur composition de suffisants détails dans le livre très documenté de MM. Lautaud et Poudenx, mais c'est surtout du nôtre qu'il convient ici de parler.

Notre Conseil économique a été créé par un décret du 16 janvier 1925, M. Edouard Herriot étant président du Conseil et M. Justin Godart ministre du Travail. Il est chargé statutairement « d'étudier les problèmes intéressant la vie économique du pays, d'en rechercher les solutions et de proposer l'adoption de ces solutions aux pouvoirs publics ». Ses membres sont au nombre de 47, tous désignés par le gouvernement et tous issus de grands groupement variés, 9 représentant la consommation, 14 le travail de direction, 16 le travail d'exécution, 8 le capital. Il y a en plus une centaine de membres suppléants, sans compter les experts.

Dans un article de la *Revue politique et parlementaire*, 10 mars 1927, j'avais étudié de près cet organisme, et je comprends certes que MM. Lautaud et Poudenx n'aient pas parlé de cette étude qui n'était pas encore parue quand ils faisaient imprimer leur livre ; mais peut-être auraient-ils pu signaler un travail précédent dont celui-ci n'était que la suite, *Vraie et fausse représentation nationale,* publié dans la même revue (septembre 1926) et dans lequel j'exposais un plan de représentations des forces scientifiques, économiques et morales du pays, plus complet encore que les plans de MM. Charles Benoist, Bernard Lavergne et Gilles Normand, auxquels ils veulent bien prêter leur attention. On m'excusera de ces indications personnelles, mais en vérité je ne crois pas qu'on ait dessiné un projet plus complet de constitution politique moderne, dans lequel ce qui correspond au Conseil économique n'entre d'ailleurs que pour une faible part.

Sur la création du Décret du 16 janvier 1925, nos auteurs donnent des détails très intéressants et qui confirment ce que je disais

dans mon étude. J'avais fait remarquer que la composition de ce Conseil économique était artificielle et entachée d'esprit politicien. MM. Lautaud et Poudenx apportent sur ce point les précisions les plus convaincantes, tant d'après leurs observations propres (ils lui ont été attachés dès le début) que d'après celles du *Bulletin de la Société d'Etudes et d'Informations économiques* (numéro du 30 avril 1925). Ce Conseil, qui représente les idées personnelles de M. Justin Godart et de son chef de cabinet M. Georges Scelle, entérine les propositions de la C. G. T., qui s'y est taillé la part du lion ; si l'on en croît M. Capus, « ce Conseil est constitué d'associations qui sembleraient tirées au hasard si le bloc cégétiste ne s'y était assuré d'une majorité imbattable. » Malgré tout, je disais et je continue à penser que cette institution, quoique imparfaite, est déjà bonne par elle-même, et que faire élire le Conseil, comme le proposent nos auteurs, par des délégués de syndicats, serait l'empirer. Avec le système actuel le politicianisme d'élection est réduit au minimum et c'est ce qu'il faut.

Bien entendu, je ne peux qu'estimer préférable le système que je proposais dans la *Revue parlementaire* et que je résume en quelques mots. Trois délégations économiques, une agricole, une industrielle et une commerciale, de 300 membres chacune, donc une représentation autrement ample que celle du Conseil économique (il est vrai que si ce Conseil continuait à n'être qu'un simple comité d'études, ses 47 membres seraient trop nombreux). Et ces 300 membres élus avec le moins de remue-ménage possible. Par exemple, pour la délégation agricole, 50 membres désignés par l'Académie d'agriculture, 100 émanant des Chambres départementales d'agriculture, 100 des diverses Sociétés d'agriculture (syndicats, écoles, instituts, etc.), 50 enfin des bureaux des associations ouvrières agricoles. Il semble qu'une telle assemblée représenterait bien notre production terrienne, et qu'on pourrait alors à elle, et aux autres, donner ce droit d'avis spontané que le Décret de 1925 refuse, peut-être à juste précaution, à son Conseil. Ces délégations devraient rester d'ailleurs dans leur rôle consultatif et à ce point de vue je craindrais un peu de leur donner, et à plus forte raison au Conseil actuel, le pouvoir réglementaire que proposent nos auteurs. Tous ces conseils consultatifs ne doivent déposséder de leurs attributions souveraines ni le Parlement ni le Conseil d'Etat.

§

Aucune question n'est plus décisive pour tout individu que celle de son orientation professionnelle. La vie entière, pour chacun de nous, dépend de la façon dont il aura été bien ou mal aiguillé à ses débuts. De là l'importance des livres consacrés à cet aiguillage et plus spécialement de celui que trois Lyonnais, M. Jean Perret, directeur de l'*Office d'orientation professionelle* de Lyon, et les docteurs Pierre Mazel et Boris Noyer, viennent de publier sous le simple titre **L'Orientation professionnelle** dans la *Bibliothèque de philosophie scientifique* de Gustave Le Bon. Cet ouvrage est vraiment aussi judicieux qu'il est possible de l'être.

Tour à tour, les auteurs étudient les bases psychologiques, les bases physio-pathologiques et les bases économiques de l'orientation professionnelle, et sur chacune de ces matières leurs conclusions sont d'une sagesse parfaite. En psychologie notamment, ils ne s'exagèrent pas la valeur des *tests* auxquels on avait donné une importance vraiment excessive ; comme ils le font remarquer, « si pour juger les qualités d'imagination de Michel-Ange on l'avait soumis au test des boîtes à ouvrir (fermetures se commandant les unes les autres et dont il faut préciser l'ordre), qui sait comment il se serait tiré de cette épreuve ? » Les tests ne sont vraiment précieux que dans le domaine médical ou physiologique, et d'ailleurs on les employait bien avant qu'on leur eût donné ce nom anglais ; les daltonistes qui confondent les couleurs sont impitoyablement et justement exclus des professions où il faut reconnaître les signaux colorés (chemins de fer, navigation, etc.). Dans le domaine psychologique, ils ne sont qu'indicatifs, et de même que le « fort en thème » ne sera pas le meilleur intellectuel, le titulaire du meilleur test énergie ou persévérance, ne sera pas forcément celui qui sera le plus vaillant ou le plus opiniâtre dans la vie réelle.

Aussi, et très judicieusement, les auteurs, s'ils proposent de rendre obligatoire l'institution d'offices locaux d'orientation professionnelle, se gardent-ils bien d'imposer aux familles l'obligation de présenter leurs enfants à ces offices et de se conformer à leurs avis. Ce serait, en effet, bien dangereux, et il ne faut pas oublier le mot d'un spécialiste en la matière, que je citais un jour

ici, que « l'orientation professionnelle peut faire plus de mal que de bien ». Pour un à qui l'indication donnée sera excellente, il pourra y en avoir beaucoup d'autres pour qui elle sera fâcheuse. C'est pourquoi je n'irais pas jusqu'à obliger les départements et communes, ou même syndicats, à créer de ces offices ; le principe d'obligation est une graine dangereuse ; quand on la sème, elle pousse partout. Mieux vaut la liberté. Lyon se trouve bien d'avoir un office de ce genre, tant mieux pour Lyon ; et qu'on souhaite seulement que les villes qui voudront suivre son exemple trouvent des « orienteurs » aussi compétents que MM. Perret, Mazel et Noyer.

D'ailleurs nous autres, Français, nous réussissons peut-être mieux dans ce domaine, qui demande beaucoup de tact et de mesure, que certains étrangers pleins de pédantisme et d'assurance. Aux Etats-Unis, on a abusé vraiment des tests ; on y fait des enquêtes minutieuses portant sur des millions d'enfants pour arriver à cette découverte stupéfiante que les garçons préfèrent jouer aux soldats de plomb et les filles à la poupée ! Nos organisateurs d'offices d'orientation professionnelle à nous, M. Fontègue à Strasbourg, M. Mauvezin à Bordeaux, M. Serrat à Lyon, M. Félicien Court à Toulouse, sont autrement sérieux. Leur mouvement d'ailleurs s'étend et se perfectionne, et en quatre ans de très grands progrès ont été réalisés.

Raison de plus pour continuer à les laisser se faire ; imposer de parti pris, l'obligation, avec tout ce qui s'ensuit de gêne et d'étatisme, serait tout compromettre.

§

Le livre de M. Louis Pasquet, **Immigration et Main-d'œuvre étrangère en France**, nous rappelle une question d'actualité, le très grand nombre de travailleurs étrangers que notre dénatalité nous oblige à faire venir du dehors, 2.845.214 au 1er janvier 1925, ainsi qu'un problème délicat, celui de leur assimilation. Il se pose d'ailleurs pour tous les pays, et de façon contraire, ce qui complique encore le problème : chaque pays tient à assimiler les étrangers qui viennent chez lui et à empêcher de s'assimiler les compatriotes qui vont à l'étranger. Les Allemands et les Italiens, par exemple, font de grands efforts pour que leurs compatriotes établis au dehors restent Allemands

ou Italiens, et ceci a soulevé des difficultés aux Etats-Unis. Quelque compréhensible que soit le désir d'un pays d'émigration de continuer à s'attacher ses enfants, il est incontestable que le point de vue du pays d'immigration doit l'emporter, et que ceux qui habitent une nouvelle patrie de leur choix et sans esprit de retour doivent se considérer en conscience comme fils d'abord de cette patrie nouvelle. C'est ce qui se produit le plus souvent. M. Louis Pasquet, qui est sénateur des Bouches-du-Rhône, pays où les étrangers sont très nombreux (100.000 Italiens à Marseille) et qui connaît bien la question, expose fort pertinemment toute notre législation en ce domaine et tous les efforts que nous faisons pour assimiler ces étrangers accueillis par nous d'une façon si hospitalière ; il est d'autant plus surprenant qu'il ne rappelle pas une mesure qui a été proposée et qui aurait ici les meilleurs résultats : ce serait de franciser les noms de tous les étrangers qui acquerraient automatiquement la nationalité française et de faciliter aux autres, à ceux qui la demanderaient, cette francisation onomastique en les dispensant des droits de chancellerie ; les gens baptisés ainsi Dupont ou Durand auraient plus de probabilités, et leurs enfants encore plus, de devenir de bons Français.

Mémento. — Paul Louis : *Histoire de la classe ouvrière en France, de la Révolution à nos jours. La condition matérielle des travailleurs, les salaires et le coût de la vie*, Rivière. D'après l'auteur, l'ouvrier qualifié de Paris pouvait, avec son gain quotidien, obtenir en 1800 10 kilogs de pain ; en 1850, 16 ; en 1860, 14 ; en 1882, 18 ; en 1910 26 ; en 1925, 18 1/2 : les variations étaient différentes pour la viande, le beurre, les œufs, les pommes de terre ; d'où grande difficulté de comparaison. Néanmoins il semble peu probable qu'entre 1860 et 1865, époque de grande prospérité (c'est le moment de l'apogée du second Empire), l'ouvrier parisien pût avec son salaire se procurer moins de pain, de beurre et d'œufs, et pas beaucoup plus de viande et de pommes de terre que dix ans auparavant. Tous ces chiffres seraient à vérifier. — Henri Sée : *La Vie économique de la France sous la Monarchie censitaire, 1815-1848*, Alcan. Etude très fouillée. C'est surtout à partir de 1830 que l'agriculture, l'industrie et le commerce commencent à se développer. La condition des ouvriers est pénible, les salaires étant insuffisants ; d'où souffrances et révoltes. De là la prédominance de la question répartition des richesses sur la question production des richesses, ce qui explique toute la floraison des doctrines socialistes. — G. Collinet : *Les Paysans de chez nous*, Pontarlier, Imprimerie Adolphe Girod. Petit livre substantiel sur le paysan franc-

comtois dont l'auteur, avec une patience érudite, suit l'évolution depuis l'invasion des Barbares jusqu'à nos jours. Il y a là, en outre, de judicieux conseils sur les remèdes à apporter au mal actuel de la dépopulation des campagnes : Que l'école primaire dans les campagnes oriente ses élèves vers le travail agricole (assurément !) Que le paysan adulte fasse effort de son côté pour rendre sa vie plus gaie, plus saine, plus propre (tout à fait louable). Que se créent dans les campagnes des élites paysannes se mettant en rapport les unes avec les autres en chassant tous les vieux égoïsmes méfiants (sans doute, mais que d'abord nos cultivateurs se guérissent du virus politicien chambardeur). Malgré tout, le paysan reste une grande force de conservation et de progrès ; c'est lui qui, en Russie, finira par avoir raison de la barbarie des bolchévistes urbains. — Etienne Villery : *Les Syndicats professionnels et la Crise industrielle*, Revue parlementaire. L'auteur montre que les syndicats patronaux sont les seuls qui sont mus par des préoccupations d'intérêt général et cherchent à assurer la prospérité des professions dans l'avenir ; les syndicats ouvriers « ne pensent qu'au présent, étant dominés par le souci des intérêts et besoins immédiats de leurs mandants ». — *La Ligue du Libre Echange*, bulletin trimestriel, avril-juillet 1927. Pour être un idéal, le libre échange n'en doit pas moins être poursuivi, et approché d'aussi près que possible. Une bonne partie de la vie chère tient au protectionnisme. Par vie chère, je n'entends d'ailleurs pas la hausse nominale des prix qui tient à l'inflation. Quoique l'indice de nos prix actuels soit de 557 par rapport à l'avant-guerre 100, la cherté de vie véritable est moindre chez nous qu'au dehors, d'où d'ailleurs l'afflux des étrangers. Néanmoins, il faudrait avant tout combattre l'inflation, et l'on se demande pourquoi le cabinet Poincaré ne s'efforce pas, tout d'abord, de réduire la circulation fiduciaire ; à quoi donc ont servi les milliards de l'emprunt de juillet ? — *L'Animateur des Temps nouveaux*, boulevard Saint-Michel, 131, poursuit la série de ses savoureux numéros (pas de vente au numéro, rien que des abonnements, ce qui est fâcheux à mon avis). Il y a plus de sagesse dans ce petit hebdomadaire que dans les deux tiers de nos grands quotidiens. Dans un de ses derniers numéros, je note cette précieuse déclaration du grand Carnot : « Quand je veux parler, j'écris : quand je veux écouter, je lis. »

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Extradition. — Responsabilité civile. — Choses inanimées. — Présomption de faute. — Automobile conduite. — Accident. — Mémento.

Lorsqu'un individu commet un acte délictueux sur le territoire d'un Etat et se réfugie dans un autre Etat (et un Etat autre que

celui dont il est ressortissant), cet Etat ne peut pas le juger, mais il peut le livrer à l'Etat chez lequel l'acte a eu lieu. Tel est, d'une façon schématique, le mécanisme de l'**Extradition**.

Nous n'avions pas de loi réglant les conditions, la procédure et les effets de l'extradition. La matière était régie par les traités et ne relevait en rien des tribunaux ; tout se passait par la voie diplomatique et administrative.

Il n'en est plus de même depuis la loi du 10 mars 1927, « relative à l'extradition des étrangers » (*J. Off.* du 11).

Désormais, toute demande d'extradition viendra devant la Chambre des mises en accusation, saisie des pièces produites par l'Etat qui formule la demande.

... L'étranger comparaît devant elle dans un délai maximum de huit jours à compter de la notification (à lui faite) des pièces. Sur la demande du ministère public ou du comparant, un délai supplémentaire de huit jours peut être accordé avant les débats. Il est ensuite procédé à un interrogatoire dont le procès-verbal est dressé. L'audience est publique, à moins qu'il n'en soit décidé autrement sur la demande du parquet ou du comparant. Le ministère public et l'intéressé sont entendus... Celui-ci peut se faire assister d'un avocat inscrit et d'un interprète. Il peut être mis en liberté provisoire à tout moment de la procédure et conformément aux règles qui gouvernent la matière (art. 14).

La Chambre des mises, statuant sans recours, donne son avis motivé sur la demande d'extradition. Cet avis est définitif, s'il se trouve être défavorable à la demande, et l'extradition ne peut être accordée (art. 17). « Dans le cas contraire, le ministre de la Justice propose, s'il y a lieu, à la signature du président de la République un décret autorisant l'extradition » (art. 18).

S'il y a lieu... c'est-à-dire que l'avis ne lie pas le Gouvernement, qui reste libre de ne pas extrader.

La loi ratifie et codifie les principes généraux de la matière. Elle indique notamment que l'extradition n'est pas accordée s'il s'agit d'un citoyen ou d'un protégé français, si le crime ou le délit a un caractère politique, « ou lorsqu'il résulte des circonstances que l'extradition est demandée dans un but politique » (art. 5).

§

Un dommage, personnel ou mobilier, de ceux qui donnent lieu à **responsabilité civile** (art. 1382 à 1386 du Code civil),

peut nous arriver de plusieurs façons. Notamment : soit *par l'action d'un individu*, soit *par le fait d'une chose inanimée*, dont quelqu'un a la propriété ou la garde. Dans le premier cas, il nous appartient d'établir la faute du délinquant ou du quasi-délinquant : dans le second cas, la loi a créé une *présomption de faute* chez le propriétaire ou le gardien de la chose inanimée. Il lui faudra donc, pour voir repousser notre demande en dommages-intérêts, établir que l'accident, ou bien n'est point le fait de sa chose, ou bien provient d'un cas fortuit ou de force majeure.

Avant l'arrêt de Cassation du 29 juillet 1924, il était entendu qu'en matière *d'accidents produits* (ou qu'on prétendait produits) *par une automobile conduite*, le demandeur devait prouver la faute du conducteur. Cet arrêt a proclamé au contraire que l'automobile conduite doit être, du point de vue de la responsabilité civile, considérée comme une chose inanimée ; et que, par conséquent, le fardeau de la preuve incombe au conducteur de l'auto, défendeur, et non pas à la victime, demandeur.

Cette décision — conforme selon moi, non seulement au bon sens tout court, mais au bon sens juridique, et tout à fait en harmonie avec l'art. 1384, al. 1 du Code civil — a trouvé réfractaires bon nombre de tribunaux et de cours d'appel. Réfractaires à ce point qu'ils ont prétendu qu'elle ne disait pas tout ce que l'on lui faisait dire, ou qu'elle n'avait pas voulu dire... ce qu'elle disait. Je l'ai longuement analysée (*Mercure* du 15-III-24) et j'ai soutenu qu'en dehors de son bien-fondé en droit (qui pouvait cependant prêter à contestation, — car toutes les opinions sont libres), sa clarté et sa netteté sont incontestables.

Par un nouvel arrêt du 21 février 1927 (*Gaz. Pal.*, 27-28 février), la Chambre civile de la Cour de cassation a renouvelé sa manière de voir en des termes qui, cette fois, tiennent... du coup de massue. Elle a cassé un arrêt de Besançon (29 décembre 1925), qui avait mis à la charge de la victime d'un accident, causé par une automobile, la preuve d'une faute imputable au conducteur. Elle déclare que l'art 1384, al. 1, pour l'application de la présomption de faute qu'il édicte, *ne distingue pas suivant que la chose qui a causé le dommage était ou non actionnée par la main de l'homme ; qu'il suffit qu'il s'agisse d'une chose soumise à la nécessité d'une garde « en raison des dangers qu'elle peut faire courir à autrui »*.

Elle a donc cassé et renvoyé l'affaire devant la cour de Lyon. Celle-ci, le 8 juillet, s'est montrée à son tour réfractaire à la nouvelle jurisprudence et a prononcé dans le même sens que Besançon. L'affaire va revenir devant la Cour suprême, toutes chambres réunies, et l'arrêt qui sera rendu fixera, cette fois, le point d'une manière définitive.

Mémento. — Je dois à M. Frédéric Lachèvre, l'un des remarquables érudits touchant les mœurs du Bon vieux temps que nous ayons — de pouvoir rectifier une erreur commise, en rendant l'autre jour compte de l'ouvrage de M. Figerou, *La belle madame Lescombat.* « Torturé et retorturé (écrivais-je), Demougeot avait été stoïque, grâce à quoi condamnée à mort en première instance, sa maîtresse avait grand'chance d'être relaxée en appel. Mais pour le salut de son âme, le malheureux se confesse le matin de son supplice et le confesseur prévient sans retard le lieutenant criminel. » — Et je jugeais rétrospectivement bien pénible *cette étroite alliance du magistrat avec le prêtre,* que je me figurais avoir été dans les mœurs judiciaires de l'époque (1755). J'avais lu mon texte un peu vite, excité par la suivante phrase de M. Figerou ; voici : « Mais voilà qu'un nouveau personnage entre en scène : le confesseur. Il vient trouver dans le cachot où on l'a ramené le condamné qui n'a plus que quelques heures à vivre. Et la religion obtiendra ce que ne surent arracher ni l'adresse des juges, ni l'épouvante de la prison, ni les souffrances de la question » (p. 162). — C'est la religion qui a obtenu, et qui a permis à la justice d'obtenir, mais le prêtre n'y est pour rien. M. Figeron ne déclare pas, en effet, que le lieutenant criminel fut prévenu par le prêtre, il explique qu'on vint lui dire que *le condamné demandait à faire « quelques déclarations » avant de mourir.* Je demeure effaré de cette étroite alliance de la Religion avec la Justice, mais j'en tombe d'accord avec M. Lachèvre : s'il est bien certain que le prêtre conseilla à Demougeot de faire des aveux, celui-ci était libre de se taire et le prêtre n'aurait jamais parlé. — Le secret de la confession n'a donc pas été trahi : la Justice n'aurait point permis qu'il le fût et mon savant correspondant me cite le cas, au XVII[e] siècle, d'un prêtre condamné à mort dans les conditions suivantes. « Un père de famille ayant été assassiné, ses enfants résolurent de le venger. Ils soupçonnaient de ce crime un individu qui, le même jour, avait été se confesser... S'étant rendus chez le prêtre, ils l'interrogèrent. Sur son refus de répondre, ils le martyrisèrent tant qu'il finit par leur livrer le nom du coupable. L'ayant tué, ils furent poursuivis et condamnés ainsi que le prêtre, celui-ci *incriminé pour avoir révélé le secret de la confession.* »

MARCEL COULON.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Notes sur la VIIIᵉ assemblée. — Les personnes sans parti pris qui veulent comprendre ce qui se passe à Genève, ont un moyen commode et peu coûteux à leur disposition. Elles n'ont qu'à faire l'achat d'un exemplaire du traité de paix.

En tête du Pacte, il est dit que, pour garantir la paix, il importe de faire régner la justice. Paix et justice sont posées là comme l'espace dans les traités de géométrie : l'espace est une notion première qui s'impose à nous et qui n'est pas susceptible d'être définie. Chaque fois que surgit un différend, les membres du Conseil déclarent, la main sur le cœur, que l'affaire sera réglée dans l'intérêt suprême de la paix. Mais ils ont l'imprudence d'ajouter que la S.D.N. doit juger conformément au droit et à la justice. En langage logique de simples piétons, cela s'appelle bafouiller. Un des organes officieux de la S.D.N. dit un jour : « La paix doit précéder la justice » ; le lendemain, le même journal dit : « On ne fonde pas la paix sur l'injustice », ce qui signifie évidemment que la justice doit précéder la paix. Paix et justice, cela fait deux, il faut qu'une des deux cède le pas. Ce problème s'est posé à l'Eglise, qui a mis cent cinquante ans à le résoudre. Dieu et Jésus, le Père et le Fils, quelle est la part de chacun ? Les uns disaient : Dieu est plus grand que Jésus. On leur répondait passionnément : Jésus n'est pas subordonné au Père. Le concile de Nicée essaya de résoudre le problème par une équation : Dieu = Jésus. Ce compromis ne donna satisfaction à personne. Il fallut faire intervenir le Saint-Esprit et imaginer la Trinité pour sortir de l'impasse. Il en va de même aujourd'hui. Pour concilier les dogmes antagonistes, on a fait intervenir le Progrès, qui complète la Trinité démocratique. En attendant des temps meilleurs, le Progrès s'entend avec la Justice et la Paix pour autoriser les guerres justes.

Il est stipulé que l'action de la Société s'exerce par une Assemblée et par un Conseil. Quelles sont les compétences de l'Assemblée ? « L'Assemblée connaît de toute question qui rentre dans la sphère d'activité de la Société ou qui affecte la paix du monde. » Quelles sont les compétences du Conseil ? « Le Conseil connaît de toute question rentrant dans la sphère d'activité de la Société ou affectant la paix du monde. » Les démocrates affirment que c'est l'Assemblée qui est souveraine. Les textes répon-

dent que le Conseil n'est pas subordonné à l'Assemblée. Il y a deux souverains qui sont posés là sans qu'on explique d'où ils sortent, mais l'explication n'est pas difficile à trouver. L'Assemblée se compose d'Etats, grands et petits, disposant chacun d'une voix. C'est le suffrage universel. L'Assemblée se réunit où elle veut, quand elle veut. Elle fait des lois, vote le budget. On voit venir la difficulté. Qui appliquera les lois et décisions ? Si c'est le Conseil, il tend à devenir un Super-Etat et c'est ce que les Etats souverains ne veulent pas. Pour sortir de l'impasse, on a mêlé les pouvoirs que partout ailleurs on s'efforce de tenir séparés et on en a fait deux parts, une pour l'Assemblée, l'autre pour le Conseil. Deux souverains juxtaposés qui se font des grâces et se renvoient le volant. C'est ingénieux comme une fausse fenêtre, un œil de verre ou une jambe de bois ; mais qui tient le manche ? L'Assemblée des nations (souveraines) ne veut pas d'un super-Etat, mais s'accommode d'une hégémonie. Pourvu que chaque nation ait assez à manger et puisse célébrer sa fête nationale. Malgré toutes les précautions, habiletés, camouflages et trompe-l'œil, quelqu'un commande, c'est le Conseil. Il fait semblant de rendre des comptes à l'Assemblée une fois par an, ménage sa susceptibilité, lui fait quelques concessions de principe (par exemple dans l'affaire de la rééligibilité de la Belgique), mais c'est lui qui commande et, si l'Assemblée n'est pas contente, le Conseil se réunit en dehors de la S. D. N. à Washington, Londres ou Locarno.

De 1920 à 1927, qui a donné le ton ? Les représentants des principales puissances alliées et associées. Cet euphémisme désigne les grands vainqueurs. Ils se sont efforcés de faire régner la paix ; surtout, ils ont appliqué le traité, à leur profit. L'entrée de l'Allemagne au Conseil, avec un siège permanent, ressuscite le concert des grandes puissances, à l'intérieur d'une association qui prétend à l'universalité, mais qui doute d'elle-même. Le roi d'Angleterre et le Président de la République française ont déclaré l'autre jour, en sablant du champagne, que « l'Entente cordiale demeure le plus sûr fondement de la paix de l'Europe ». On nous répète pourtant tous les jours que c'est le pacte de la S. D. N. qui est le plus sûr fondement de la paix. Bien entendu, on peut, par un savant bafouillage, concilier l'eau avec le feu et faire rentrer l'entente cordiale dans le cadre (comme on dit) de la

S.D.N., mais voilà un éloge de l'entente cordiale qui a dû faire plaisir au copain de Thoiry !

Avant que l'application du traité soit achevée, elle passe au second plan. C'est le deuxième acte qui commence. L'Allemagne vaincue a pris place à côté des grands vainqueurs pour avoir sa part de commandement et de pouvoir politique. Elle manœuvre sans précipitation, avec souplesse et continuité. La vieille et insoluble question du désarmement change d'aspect. Les vaincus se retournent contre ceux qui les ont désarmés et leur disent : c'est à votre tour maintenant. Et ce qui passe au premier plan, c'est la révision des traités. L'Allemagne suit de très près et encourage probablement les revendications de l'ancien brillant second, la Hongrie. Les revendications de la Hongrie sont un ballon d'essai. Car, quoique consacré par un traité de paix, le nouvel état de choses a fait des mécontents qui mesurent leur petite part de terre à blé et de charbon. C'est pourquoi on a dû admettre la révision des traités « devenus inapplicables ». Qui dira qu'un traité est devenu inapplicable, sinon le plus fort? L'antiquité reconnaissait le droit de conquête, mais éprouvait le besoin de la justifier. Le droit international moderne déclare gravement que la violence n'est pas « une source naturelle de droit », mais il ajoute sournoisement : à moins que la nécessité du changement opéré ne soit évidente. A tort ou à raison, la Pologne a pris Vilna et la S.D.N. s'est inclinée devant le fait accompli. Il ne reste qu'à incorporer le fait accompli dans le droit international sous le nom de prescription. Le Droit n'est pas très content, la Paix se frotte les mains et le Progrès annonce des temps meilleurs.

On a dit pendant longtemps que l'homme naissait méchant, à cause du péché originel. On a dit ensuite que l'homme sortait bon des mains du Créateur. Les libres-penseurs d'aujourd'hui se moquent de ces croyances, mais ils exigent qu'on les croie sur parole quand ils annoncent (arrière les mitrailleuses !) qu'à l'avenir les hommes ne se tueront plus, qu'ils signeront des pactes d'amitié, et il est certain que présentement on fabrique les pactes en série comme les vêtements de confection et les automobiles bon marché. Révision des traités signifie nouvelle répartition de la propriété. Cela s'est fait sur le champ de bataille depuis 456.000 années avant le déluge, suivant un document cunéiforme. Cela se fera désormais autour du tapis vert. Les juristes sont

des aruspices modern-style, penchés sur le ventre des textes sacrés.

FLORIAN DELHORBE.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Charles Journet : *L'Esprit du Protestantisme en Suisse*, Nouvelle Librairie Nationale. — Abbé Félix Klein : *Vie de Mgr Dupont des Loges* (1804-1886), Bloud et Gay.

M. Ch. Journet, dans son livre : **L'Esprit du Protestantisme en Suisse**, nous montre ce que l'esprit de la Réforme a apporté (principalement dans la Suisse romande) au cours des siècles, et, en se dégageant de plus en plus des données traditionnelles, de vraiment neuf dans le domaine des idées religieuses de notre temps. Préparée par les réformateurs Wiclef et Jean Huss, la Réforme, après l'échec des deux grands conciles de Constance et de Bâle (le 16e et le 17e), déchira l'Europe chrétienne en deux grands morceaux qui bientôt s'affrontèrent, se firent une guerre sans merci, dont les imaginations évoquent encore les péripéties, en les déformant le plus souvent. Certes, la lutte fut autant politique que religieuse. Mais ceci ne doit point nous surprendre, les grandes constructions politiques n'étant, après tout, qu'une sorte de reflet, si l'on peut dire, des conceptions religieuses ou métaphysiques des peuples qui les édifient. La lutte entre l'Esprit individualiste d'examen et la Pensée collective catholique dure toujours, moins sanglante sans doute, mais plus âpre peut-être. Seulement, et cela sans pensée malveillante, on pourrait comparer la phase actuelle du protestantisme libéral à cet oiseau du poème hindou qui, séduit par un autre oiseau merveilleux placé au-dessus de sa tête, fait tous ses efforts pour l'atteindre. L'oiseau merveilleux monte toujours de branche en branche sans pouvoir être rejoint. Au sommet de l'arbre, il s'évanouit dans l'air. Et l'oiseau poursuivant reste seul et désappointé. N'est-ce pas là un peu l'histoire du protestantisme moderne? Ne crie-t-il pas au double péril : « la victoire d'une pensée chrétienne complètement catholicisée ou, au contraire, d'une pensée plus ou moins déchristianisée » ? Et c'est ce qui fait l'intérêt du Livre de M. Charles Journet, lequel, répétons-le, examine, sans bienveillance, sans doute (l'auteur est vicaire à l'église du Sacré-Cœur de Genève), mais avec beaucoup de pers-

picacité, l'aboutissant religieux positif du protestantisme en Suisse, principalement dans la partie romande. La première partie est consacrée, comme on s'y attendait, à Zwingle qui fut, avec Luther et ensuite Calvin, l'un des trois grands ouvriers qui essayèrent, vainement d'ailleurs, de renverser la vieille cathédrale gothique, encore debout et toujours solide. Des trois grands réformateurs, s'il ne fut pas le plus original — au moins en apparence — il représentait cependant ce que l'esprit d'examen contenait de plus redoutable pour le catholicisme : le dessein d'absorber dans l'Etat la Puissance religieuse. Le magistrat civil dominant et réglant le magistère religieux — en attendant de le supprimer (mais ceci pour plus tard). Idée que reprendra Rousseau et dont nous voyons le développement sous nos yeux. Si Zwingle n'avait pas le verbe éclatant, la vigoureuse puissance polémique d'un Luther, il possédait d'autres qualités — plus dangereuses, parce que plus négatives du point de vue qui nous occupe. M. Journet rappelle, avec raison, le jugement porté sur ce *révolutionnaire* par Bossuet, dans les *Variations* : « Il y avait beaucoup de netteté dans son discours ; et aucun des prétendus réformateurs n'a expliqué ses pensées d'une manière plus précise, plus uniforme et plus suivie ; mais aussi aucun ne les a poussées plus loin ni avec autant de hardiesse. » On ne saurait mieux dire et ce grand prélat avait vu juste. Il faut ajouter que la situation politico-religieuse de la Suisse vers la fin du XVe siècle offrait un terrain bien favorable à Zwingle. Sans entrer dans de trop longs détails qui pourront être lus dans l'ouvrage de M. Journet, qu'on se souvienne du rôle du gouvernement de Zurich à cette époque, « résistant obstinément à la juridiction de l'évêque de Genève », et *laïcisant*, s'il est permis d'employer une pareille expression à cette époque, toutes les lois. Zwingle, dans le domaine purement religieux, pareil à un bûcheron sans pitié, abattit les frondaisons, puis s'attaqua à l'arbre puissant de la tradition chrétienne. Il se maria ; il joua le rôle que l'on sait dans les disputes avec Luther sur la *présence réelle* ; il abolit la messe, ce qui était une conséquence, d'ailleurs, etc. Après sa mort, en 1531 (il fut tué dans la guerre civile de Cappel), l'essentiel était fait ; mais on reste toujours le conservateur de quelqu'un : il avait dû lutter, comme Luther, contre les anabaptistes, qui furent écrasés. Ce danger écarté, mais qui devait renaître

plus tard, et logiquement, le développement du Protestantisme ne tarda pas à aboutir à la prépondérance de Genève considérée bientôt comme la grande capitale religieuse de l'esprit d'examen se posant orgueilleusement en face de la Rome papale, M. Journet s'occupe peu de Calvin, car il le considère avec raison comme représentant une période transitoire. Son rêve d'une théocratie, subordonnant en somme l'Etat à l'Eglise, eût paru à Zwingle une chose monstrueuse. Après la mort de l'auteur de l'*Institution Chrétienne*, son œuvre propre disparut assez vite. Aujourd'hui, l'esprit de libre examen en Suisse romande — et aussi ailleurs, — aboutit fatalement, qu'on le veuille ou non, à des négations religieuses, morales et politiques qui indiquent que son action est sur le point de disparaître. Entre l'Eglise catholique, qui représente le principe d'autorité, le Pouvoir venant d'en haut, et les héritiers de Rousseau essayant d'organiser, d'une façon plus ou moins hardie ou logique, la multitude souveraine, le pauvre protestantisme libéral ne sait où se réfugier. Son rôle est fini, semble-t-il. Il ne lui reste plus qu'à s'effacer discrètement. *Decenter mori.*

§

M. l'abbé Félix Klein vient de publier une nouvelle édition de son ouvrage sur **Mgr Dupont des Loges**. Ce grand prélat, mort il y a quarante ans, reste toujours vivant dans le cœur de ses « chers Lorrains » et aussi dans celui de tous les Français, qui se souviendront à jamais de sa noble vie, des rares et dignes exemples qu'il donna pendant une longue existence consacrée tout entière à son pays et à son Eglise.

Il naquit en Bretagne, à Rennes, au commencement du siècle dernier. Ses ancêtres avaient siégé au Parlement de Bretagne pendant deux siècles. Il se destina de bonne heure au sacerdoce, et après de bonnes études passa par le séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre, il devint vicaire à Saint Sauveur de Rennes, puis vicaire général d'Orléans, et enfin fut nommé à l'évêché de Metz (1842). Sa carrière avait été très rapide : il n'avait pas alors quarante ans. C'est à partir de cette époque qu'il nous intéresse surtout. Pendant près d'un demi-siècle et surtout vers sa vieillesse, la vie de ce saint prêtre, plutôt fait, il semble, pour la vie paisible du cloître, fut traversée par des événements pénibles, douloureux

ou tragiques. Il fit face à ces derniers, d'ailleurs, ainsi qu'on l'a écrit, avec le calme courage des grands évêques du ve siècle devant les Barbares envahisseurs. Il avait dépassé la soixantaine lors de la funeste guerre de 1870. Ses années antérieures à cette triste époque sont certes à suivre ; toutefois, c'est surtout à partir du moment où son diocèse, de français, devint allemand, que sa biographie offre au lecteur des pages à retenir et à méditer. Cependant, ce qui précéda l'annexion, c'est-à-dire le siège et la reddition de Metz, ne peut être omis. Le siège de cette ville par les Allemands, de cette ville où Bazaine s'obstina à demeurer sans vouloir tenter la retraite sur Châlons (malgré son devoir, les objurgations et des officiers généraux et des habitants) fournit à M. l'abbé Klein l'occasion de publier le récit d'une entrevue entre le trop *célèbre* maréchal et Mgr Dupont des Loges. Cet entretien, écrit sur-le-champ par M. Willeumier, secrétaire particulier du prélat, qui se trouvait présent, ainsi que M. Germain, vicaire général, reste peut-être le plus accablant témoignage de la duplicité de Bazaine, de sa morbide ambition, qui le poussaient, en vue de son intérêt particulier, à ménager une armée qu'il comptait employer à établir sa domination sur une France vaincue, sans pilote, aux mains d'un ennemi impitoyable. On voudrait pouvoir effacer une pareille honte de l'histoire de cette guerre. Après la reddition de Metz et l'entrée dans cette cité, jusque-là inviolée, de la soldatesque allemande, après surtout la signature du traité de Francfort, commença pour l'évêque une vie admirable que M. l'abbé Klein a écrite avec amour, avec une sobre effusion, que l'on ne peut oublier après l'avoir lue et dont aucune analyse ne peut donner l'idée. Il faut la lire.

Nommé député au Reichstag, Mgr Dupont des Loges fit son apparition dans la salle, lors de la dramatique séance du 8 février 1874, en grand costume d'évêque français, ce qui causa une émotion profonde, l'évêque de Strasbourg et les autres députés ecclésiastiques d'Alsace ayant revêtu le vêtement quasi laïque du clergé allemand. Sa figure sévère et sa grave démarche donnaient à l'imposant costume une signification que les députés allemands comprirent. Ce fut M. Ieutsch, avocat lorrain, protestant et républicain, qui monta à la tribune pour y développer, en un « allemand correct et même éloquent », la protestation « des Alsaciens-Lorrains vendus par le traité de Francfort ». Ce discours, éclatant

écho des émouvantes paroles de Bordeaux, fut accueilli par de bruyants rires et de violentes interruptions. L'étrange intervention de Mgr Raess, alors très vieux, il est vrai, qui crut devoir faire suivre le discours de M. Ieutsch d'une courte déclaration dans laquelle il disait : « que les Alsaciens-Lorrains de sa confession n'avaient aucune intention de mettre en question le traité de Francfort », ne mérite que d'être passée sous silence, quelles que fussent les bonnes intentions de l'orateur.

Aussitôt après leur protestation, les députés de l'Alsace-Lorraine quittèrent ensemble la salle des séances, où Mgr Dupont des Loges ne reparut jamais. Mais son retour dans son diocèse où une touchante popularité l'attendait (ainsi que dans toute la France), lui parut doux, encore que tout bruit autour de son nom lui fût pénible. Sa tournée pastorale de l'été (1874), dans la Lorraine de langue allemande, ne fut qu'une suite d'ovations.

La situation religieuse, au temps du *Culturkampf*, causa au prélat de pénibles difficultés. Les mauvais procédés de M. de Moeller, alors président supérieur de l'Alsace-Lorraine (de 1871 à 1879), la compliquaient comme à plaisir. Mgr Dupont des Loges, sans grands éclats inutiles ou intempestifs, se montra continuellement, en toutes circonstances, un sage et digne conducteur d'âmes et de consciences. Pendant cette longue période, il sut imposer le respect et l'admiration, même à ses ennemis. Heureusement, la nomination d'un gouverneur général, le maréchal de Manteuffel, vint mettre enfin un terme à presque toutes ces difficultés. Le *Culturkampf* avait échoué ; le nouveau gouverneur général était un homme intelligent, humain, compréhensif. Les plus dures épreuves étaient passées, sauf celles qui accompagnent une longue vie pendant laquelle la mort fauche impitoyablement autour de nous ceux que nous aimons. Mgr Dupont des Loges mourut en 1886, entouré de la vénération de ses diocésains. En France, à l'étranger aussi, sa disparition fut saluée par des témoignages de sympathie profonde, même parmi les non catholiques. Cette imposante figure d'évêque français mérite de survivre et survivra dans la mémoire des hommes.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

Europe : Les « hommes-léopards » de l'Afrique occidentale côtière. — *Le Correspondant* : Le Paris « fin-de-siècle » vu par M. Maurice Talmeyr. — *Revue de France* : Le grand-père de Stéphane Mallarmé fait condamner à mort la fiancée du grand-père de Degas. — Mémento.

Europe (15 septembre) publie un fragment d'un ouvrage de M. Albert Schweitzer, que M. Robert Minder présente comme l'« une des plus splendides incarnations » du Jean-Christophe de M. Romain Roland. Maître de conférences à l'Université de Strasbourg, organiste, pasteur, directeur de séminaire, M. A. Schweitzer est aussi le fondateur d'un hôpital à Lambaréné (Gabon) qu'il a construit, qu'il administre et où il agit en médecin. L'écrit de M. Schweitzer est une sorte de journal de son séjour actuel en Afrique équatoriale française. Nous y trouvons cette curieuse information sur les « hommes-léopards » qui terrorisent de leurs crimes la côte de l'Afrique occidentale.

Ce sont des hommes possédés d'une folie particulière ; ils croient être de vrais léopards, et, comme tels, doivent tuer des hommes. Dans leurs meurtres, ils se comportent en léopards. Ils vont à quatre pattes. Aux mains et aux pieds ils s'attachent des griffes de léopard ou des griffes de fer, afin de laisser des traces de léopard. Ils ouvrent l'artère carotide de leurs victimes, comme fait le léopard.

Ce qui est remarquable et tout à fait pénible, c'est que la plupart de ces gens sont devenus ce qu'ils sont sans l'avoir voulu. La société secrète, à leur insu, a mis la main sur eux. Et voici comment : du sang d'un homme assassiné on prépare un breuvage magique dans un crâne d'homme. On met en cachette un peu de ce philtre dans la boisson de l'homme dont on veut faire une recrue. Quand il a bu, on lui révèle qu'il a touché au breuvage magique et qu'il appartient à la société. Aucun d'eux n'y résiste. On croit qu'un breuvage magique possède la vertu à laquelle on n'échappe pas. Cette foi les domine. Ils obéissent sans résistance. On leur ordonne d'amener leur frère ou leur sœur dans un endroit où les hommes-léopards en feront leur proie ; ensuite, ils doivent eux-mêmes tuer.

Un fonctionnaire de l'intérieur de l'Ogooué, chargé ces mois-ci de faire une enquête, avait arrêté dix-neuf individus soupçonnés. Ils n'ont rien avoué. Ils se sont empoisonnés les uns les autres en prison.

Dans quelle mesure les sociétés des « léopards » sont-elles un mouvement de pure superstition, et dans quelle mesure des buts de vengeance et de pillage y sont-ils rattachés ? C'est ce qu'il est difficile de démêler. Il y a d'autres sociétés secrètes, c'est toute une fermentation

spéciale qui se produit en Afrique. La superstition se réveille, le fanatisme primitif et le bolchevisme moderne ont dans le monde noir les rapports les plus frappants.

§

Le Correspondant (10 septembre) commence la publication d'une nouvelle série des souvenirs de M. Maurice Talmeyr, Elle rappelle sous ce titre : « Un foyer parisien », la maison et les habitués du vieux *Gil Blas* du Boulevard des Italiens, de ce brillant journal où M. Maurice Talmeyr a lui-même donné de si remarquables chroniques judiciaires. Le « vieux père Dumont » qui dirigeait le *Gil Blas*, recommandait la gaîté à ses rédacteurs. M. Talmeyr rapporte cette amusante anecdote :

Un soir, passé minuit, nous étions quelques-uns dans la salle de rédaction, occupés à corriger nos épreuves. On était en hiver, il faisait un froid vif, et l'un de nous, un petit vieux à figure glabre de Pierrot malicieux, enfoui dans une pelisse profonde sous un gros bonnet de fourrure, vous rappelait par sa coiffure certains portraits de Jean-Jacques Rousseau. Nous le considérions avec respect, et le père Dumont l'entourait d'attentions particulières, le regardait avec admiration supprimer ou déplacer les virgules, et rectifier les épithètes C'était Théodore de Banville, très absorbé par ses corrections, mais qui levait tout à coup la tête, souriait, et disait de sa voix chantonnante et aimablement satirique, sous son bonnet à la Jean-Jacques :

— Monsieur Dumont, je me souviens toujours d'une admirable coquille dont les compositeurs avaient émaillé un de mes articles, et que je ne me pardonne pas d'avoir corrigée. J'avais écrit : « C'était une noble tête de vieillard avec une belle couronne de cheveux blancs sous une *calotte* de soie noire. » Ils avaient mis : « C'était une noble tête de vieillard avec une belle couronne de cheveux blancs, sous une *culotte* de soie noire. » Est-ce que vous ne trouvez pas que le second texte était infiniment supérieur au premier, comme plus gai, et que la *calotte* dans le *Gil Blas* n'eût pas, à beaucoup près, aussi bien fait que que la *culotte* ?

— Mais en effet, nasillait le père Dumont en riant, en effet ! La *culotte* était plus gaie, et vous auriez dû ne pas l'ôter.

— Evidemment, répliquait Théodore de Banville de sa voix toujours chantonnante... Je la remettrai.

Avec une verve du meilleur aloi, M. Maurice Talmeyr relate certains traits des mœurs du boulevard, à la fin du siècle dernier, qui prouvent qu'en somme la folie actuelle n'est que la suite d'une vieille maladie de la société. Il s'agit là d'un « noceur »,

contemporain des derniers contes de Banville et du gros succès de Maupassant :

Un autre ne rentrait jamais chez lui que dans la matinée pour le déjeuner, et sa femme, de son côté, n'était pas là tous les soirs. C'était un des aspects de l'union libre. Un matin, elle rentrait chez elle entre huit et neuf heures, lorsque le domestique lui disait :

— Madame, Monsieur est ici depuis hier soir.

— Est-ce qu'il est malade ? s'écriait-elle stupéfaite.

— Oh ! non, Madame...

Il était mort, on l'avait rapporté, et c'était la première fois, depuis des années, qu'il était rentré à l'heure du dîner.

M. Maurice Talmeyr achève ce chapitre nouveau de ses mémoires par des lignes mélancoliques d'un moraliste qui a beaucoup vu et su voir avec intelligence :

Quelques années plus tard, il n'était plus qu'un journal comme un autre et quelque temps après il avait disparu. Le triomphe de la danse et du vice devaient d'ailleurs se revoir au siècle suivant, et sous une forme autrement désastreuse que les fantaisies d'une feuille gaie et grivoise, avec une étendue, un retentissement et une puissance de dépravation auprès desquels les folies du *Gil Blas* n'avaient été qu'un enfantillage... En avaient-elles été l'aube ?...

§

Nous devons à M. André Fontainas (**La Revue de France**, 15 septembre) de connaître, d'après le souvenir qu'il a noté, le 5 mai 1918, d'une conversation avec M. Paul Valéry, la cause possible de la « mésintelligence » qui séparait le peintre Degas de Stéphane Mallarmé :

Degas racontait volontiers l'histoire de son grand père qui était, durant la Révolution, une sorte d'agent de change. Or, un jour, en 1793 ou 1794, tandis qu'il « agitait » dans les galeries du « Palais Egalité », quelqu'un s'approche de lui, le saisit à bras-le-corps et lui glisse à l'oreille : « F... le camp ; ils sont chez toi. » Le grand-père Degas prend le temps de réaliser ce qu'il peut d'argent, ou d'assignats, s'entend avec un cabriolet et réussit à se faire porter en dehors des barrières. De là, il parvient à Bordeaux, s'embarque, atteint la Sicile, remonte à Naples, où, peu après, on le choisit pour organiser le Grand Livre de la Dette publique.

Or, ceci se passait au moment où s'instruisit le célèbre procès des « Vierges de Verdun ». Une des condamnées à mort, exécutée peu de temps après, était la fiancée du grand père Degas... Et (ceci n'était

pas raconté par Degas, mais ne devait pas être ignoré par lui), le Commissaire de la Convention, qui s'acharna à leur condamnation et les fit mettre à mort, c'était le conventionnel Mallarmé, le grand-père de Stéphane Mallarmé !

Est-ce de cela que le petit-fils de l'un marquait une sorte de rancune sourde au petit-fils de l'autre ?

Mémento. — *La Revue hebdomadaire* (17 septembre) : « Les Voleurs », nouvelle de M. A. Zchékhow. — « L'Afrique du Nord », par M. J. Dalliaz. — « Marc Lafargue », un essai très justement admiratif de M. H. Jacoubet.

La Revue Universelle (15 septembre) : « Loula : la paire de bœufs », par M. J. de Pesquidoux.

Europe Nouvelle (10 septembre) : « Guerre à l'agression ». — « Le statut de la famille royale de Roumanie », sources et documents pour servir à la compréhension des événements qui peuvent bientôt se produire, le trône roumain étant l'enjeu de la partie.

Œsculape (septembre) : « Un malade de Pinel : Berbiguor de Terre-Neuve du Thym », par MM. les docteurs Laignel-Lavastine et Vinchon.

Revue des Deux Mondes (15 septembre) : « L'appel des colonies », par M. O. Homberg. — Vues sur les Etats-Unis : les mœurs », par M. Lucien Romier. — « Existe-t-il une littérature prolétarienne ? » par M. S. de Chessin. Il s'agit de la Russie.

La Grande Revue (août) : « J'aurais tué », par MM. J. Gaument et C. Cé. — « Le philosophe Azaïs », par M. J.-E. Puech. — « Pins dans le vent sur la falaise », poème de M. André Lebey.

La Revue des Vivants (septembre) : « Deux versions de la rupture anglo-soviétique », où sont données pour la première fois les notes de M. Rakovsky sur ses entretiens avec M. A. Chamberlain. — « Dissoudre la Chambre ou non ? » consultation politique de parlementaires. — « Où en est le cinéma ? », par M. E. Vuillermoz. — « La crise de l'Etat », en Angleterre, en Orient, en Chine et au Japon, par MM. Harold J. Laski, A. Maybon, M. Yoshitomi et Siao Wen Shi.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le soixantième anniversaire de la mort de Baudelaire (*Le Figaro*, 19 septembre). — La Révolte des Cinq et d'Anatole France, précurseur du Symbolisme, contre Zola et le Naturalisme (*Le Temps*, 27 septembre).

Baudelaire mourut le 31 août 1867, il y eut donc soixante ans, il y a quelques jours. Chose invraisemblable, cet anniversaire passa inaperçu, notent les Alguazils du **Figaro**, qui, pour réparer, quoique tardivement, cet oubli regrettable, nous donnent

cet extrait d'un ouvrage peu connu de M. Maurice Kunel : *Baudelaire en Belgique*, consacré aux relations qu'entretinrent à Bruxelles un photographe belge, M. Neyt, et le poète des *Fleurs du Mal*.

En 1866, me dit M. Neyt, j'habitais Bruxelles.

Baudelaire, déjà sérieusement malade depuis de nombreux mois, traversait une crise aiguë très alarmante. Lorsque je fus informé de son retour à Bruxelles, je fis déposer deux mots à son hôtel. Il sonna chez moi vers sept heures. Il était aussi correctement vêtu que d'habitude ; il manifesta son contentement de me revoir.

J'avais composé un petit menu dont je le savais autrefois friand Il mangea peu et fut sobre de paroles. Son front se plissait, s'assombrissait et ses yeux, une seconde, brillaient, hagards, d'un éclair d'anxiété, d'épouvante. Je feignis de ne rien voir. Pour le distraire de ses pensée, je lui montrai son dernier portrait. Il admira la photographie et me la remit en disant :

— Garde-la, je n'aime plus à me voir.

Il s'était renversé dans un fauteuil ; d'un tressaillement convulsif à peine visible tout son corps frémissait ; les doigts avaient des hésitations pour saisir l'anse de la tasse à thé et la belle cendre blanche, qu'il s'ingéniait jadis à garder intact au bout de son cigare, se détachait de temps à autre. Puis il s'en alla, la démarche un peu hésitante et saccadée, en me criant :

— A ce soir !

Une heure s'était écoulée depuis son départ. Je sortis, voulant m'assurer qu'il avait bien regagné son domicile. Je sonnai et demandai si M. Baudelaire était rentré.

— Pas encore, monsieur, me dit le garçon d'hôtel, il n'y a pas de lumière dans sa chambre et M. Baudelaire garde sa lampe allumée pendant la nuit.

— J'explorai les tavernes et finalement je le découvris à la Taverne Royale, à une heure du matin. Devant lui, un petit verre de cognac était vide. Le poète était ivre, mais d'une ivresse qui semblait autant amenée par la folie de ses ennuis que par l'exaltation de la boisson.

Je l'engageai à rentrer, il se leva je l'accompagnai malgré lui et le reconduisis avec mille difficultés jusqu'à son hôtel. Je fus obligé de le hisser à bras le corps. Je l'installai dans sa chambre, j'allumai sa lampe, mais je dus partir : il refusait obstinément mon aide et me criant à tue-tête :

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en, vous dis-je !

Le lendemain, j'allai le voir, il était sur son lit, étendu, tout habillé. La lampe se mourait. Il était neuf heures. Je le réveillai ; il ouvrit les yeux, mais resta sans un mouvement et sans pouvoir prononcer une

parole. Je fis quérir le docteur Oscar Max. Il diagnostiqua une hémiplégie avec aphasie conséquente. Les muscles de la moitié du corps étaient paralysés.

Cette note du photographe bruxellois Neyt est intéressante : c'est le dernier jour normal de Baudelaire avant que l'aphasie n'ait éteint son verbe illuminé. Il avait déjà horreur d'un lui-même sur lequel planait le nuage de l'imbécillité.

§

M. Emile Henriot nous donne dans **Le Temps** un résumé de la querelle, de la révolte des Cinq contre Zola et le naturalisme, réaction dont Anatole France, en cela précurseur du symbolisme, assura la victoire :

Zola régnait à cette époque sur nos lettres, il y avait instauré la tyrannie du naturalisme. Quelques écrivains qui l'avaient fidèlement suivi jusque-là, lisant la *Terre* en feuilletons dans le *Gil Blas*, ne crurent pas devoir attendre la publication de ce roman en librairie pour annoncer avec éclat qu'ils désavouaient leur maître et cessaient de l'accompagner dans la voie de plus en plus naturaliste où il se perdait à leurs yeux. Cette protestation parut en août 87 dans le *Figaro :* elle était signée des noms de Bonnetain, J.-H. Rosny, Lucien Descaves, Paul Margueritte, Gustave Guiches ; c'est le *Manifeste des cinq*, qu'on peut relire dans l'ouvrage de MM. Léon Deffoux et Emile Zavie, le *Groupe de Médan*. On sait qu'à l'exception de Bonnetain, mort dans l'intervalle, les quatre protestataires survivants ont, par suite, rétracté ou publiquement regretté cette manifestation de jeunesse. Quoi qu'il en soit, elle fit à l'origine un bruit vif, et M. Gustave Guiches a raconté dans ses souvenirs (*Au banquet de la vie*), qu'étant venu au *Temps*, à peu de là, il vit Adrien Hébrard, qui le plaisanta sur cette algarade, et Anatole France qui fit observer : « Il ne faut pas que le plomb s'égare. » Huit jours plus tard, son fameux article sur la *Terre* paraissait, faisant balle sur l'infortuné Zola, rectifiant le tir des protestataires (le mot est de M. Guiches). Quelques-uns de nos lecteurs se souviennent peut-être de l'avoir lu dans ces colonnes : d'autres l'ont pu retrouver dans la *Vie littéraire*, où nous venons de le rechercher. On ne fusille pas mieux. Zola, au regard d'Anatole France, s'était rendu coupable du plus grand péché, celui qu'on ne pardonne pas : il n'avait pas de goût. Son observation était fausse, il n'avait mis dans la *Terre* que ses défauts, et la pire des rhétoriques ; son épisode de la vache venait de Rollinat ; son semeur, Hugo, d'un vers, déjà l'avait décrit, et Chênedollé avait mieux dépeint la nature. L'auteur de l'*Assommoir* « ignore la beauté des mots comme il ignore la beauté des choses » ; il était allé au fond de l'or-

dure et de l'obscénité gratuite, et il avait écrit, dans son livre, « les géorgiques de la crapule ».

Zola, touché par cette critique, s'était remis au travail, et, pour prouver qu'il était capable de mysticisme et d'idéalisme tout comme un autre, il publiait le *Rêve*.

Nouvel article d'Anatole France, sur la *Pureté de M. Zola*, cette fois artistement décapité à coups de canif. « L'auteur du *Rêve* confia un jour à son ombre son désir de quitter nos fanges et de voler en plein ciel, et le lendemain tous les Parisiens surent qu'il lui avait poussé des ailes... La pureté de M. Zola lui coûta cher : il l'a payée de tout son talent. On n'en trouve plus trace dans les trois cents pages du *Rêve*... J'admire même qu'il soit si lourd en étant si plat... » La *Bête humaine* fera également les frais d'un troisième feuilleton, beaucoup plus mesuré, il est vrai, et où la forme d'un dialogue imaginaire entre plusieurs lecteurs de ce livre permettait une équitable opposition de critique et d'éloge... Ces articles, plus ou moins hostiles à Zola et à son art, ont été recueillis dans la *Vie littéraire*. Et à ne considérer qu'eux, Anatole France en effet resterait un adversaire redoutable du chef de l'école naturaliste.

C'est ici, note M. Henriot, qu'arrive, avec ses dossiers, M. Maurice Kahn. (De ces dossiers sortira prochainement un volume sur *Anatole France et Emile Zola*.)

Il nous apprend tout d'abord que France n'a pas publié dans Le *Temps*, entre 1885 et 1893, moins de deux cent quatre-vingt-dix-huit articles : cent trente-huit ont été réunis par lui dans les quatre volumes de la *Vie littéraire* ; le reste (soit cent soixante feuilletons) est encore enfoui dans les collections de notre journal, peu maniable par années, avouons-le. Qu'attend-on pour les en tirer ?... Or, parmi ces pages perdues, M. Maurice Kahn en cite deux, l'une sur l'*Argent* (22 mars 1891), l'autre sur la *Débâcle* (26 juin 1892), où, revenant sur le sujet de Zola, Anatole France en parle sinon avec une totale admiration, du moins avec une estime honorable et juste. Comme il n'y a pas encore d'affaire Dreyfus en 1892, il faut donc admettre que ce n'est pas la politique toute seule qui détermina ce revirement chez l'auteur du *Mannequin d'osier*. Nous en sommes, pour notre part, fort aise, ne nous trouvant jamais si bien qu'entre littérateurs intégraux, animés d'un amour désintéressé et pur, autant que possible, pour les lettres. Et c'est sur ce terrain qu'il est, à notre avis, profitable de ramener, pour l'y laisser, la discussion élevée par France.

Il avait eu l'occasion de s'exprimer, à plusieurs reprises, sur le cas d'Emile Zola et sa précédente sévérité à l'égard de la *Terre*. Elle avait

été légitime en 1887 : le naturalisme, fort agressif à cette époque, méritait ces colères du goût. Mais, abattue, autant par sa démesure et ses excès que par l'ardeur de ses adversaires, l'école périmée pouvait être considérée avec plus de calme et d'équité. Déjà, dans un article sur Feuillet, Anatole France, avec beaucoup de grâce, avait exposé cette vue :

« Pendant la Terreur naturaliste...nous lisions sur tous les monuments : *Le naturalisme ou la mort !* Et nous pensions que cette devise serait éternelle. Tout à coup est venu le 9 Thermidor que nous n'attendions pas... Le 9 Thermidor qui renversa la tyrannie de M. Zola fut l'œuvre des Cinq... Bref la Terreur naturaliste est vaincue. On est libre d'écrire comme on l'entend et même avec politesse si l'on veut... Sachons assurer notre victoire. Soyons sages C'est une folie que de continuer la guerre quand on a triomphé. Surtout ne soyons pas injustes ; ce serait une sottise et une maladresse. Reconnaissons que, durant sa lourde et rude tyrannie, le naturalisme a accompli de grandes choses. Son crime fut de vouloir être seul, de prétendre exclure tout ce qui n'était pas lui, de préparer la ruine insensée de l'idéalisme... Mais son règne a laissé des monuments énormes. Telle des œuvres qu'il a plantées sur notre sol semble indestructible. Il faut être un de ces émigrés de lettres dont nous parlions à l'instant pour nier la beauté d'un roman épique tel que *Germinal*... Faisons-nous un honneur de mettre les chefs-d'œuvre de l'école de M. Zola à l'abri de l'injure. Naguère, j'exprimais, en traits assez forts, mon horreur des attentats commis par le naturalisme contre la majesté de la nature, la pudeur des âmes ou la beauté des formes ; je détestais publiquement ces outrages à tout ce qui rend la vie aimable... La mêlée humaine est toujours confuse et l'on ne sait jamais bien au juste en ce monde avec qui et pourquoi l'on se bat. M. Zola, tout le premier, qui a déclaré une si rude guerre à l'idéalisme, est parfois lui-même un grand idéaliste ; il pousse au symbole, il est poète. Et, sous la ruine de ses doctrines, son œuvre reste en partie debout... »

Une autre fois, au cours même d'une de ses plus vives diatribes, France avait excepté l'*Assommoir* de son blâme : il reconnaissait que ce roman, relu dix fois, avait fait ses délices, et jugeait admirables de couleur, de mouvement et de vie les noces de Coupeau et la première communion de Nana. Il avait trouvé de la grandeur à l'action de la *Bête humaine*, de la force à ses caractères. A propos de l'*Argent*, il pouvait même écrire : « Ce terrible homme m'a beaucoup fâché pour ma part, et de diverses façons. Je n'avais pu souffrir les effroyables impuretés de la *Terre*, et puis le mysticisme éperdu du *Rêve* m'avait ensuite irrité... Je regrette un peu mes colères. D'abord, il ne faut jamais se fâcher. Et puis, je n'avais pas assez considéré combien

M. Zola est apocalyptique. Il faut beaucoup pardonner aux prophètes, notamment à l'endroit de la mesure et du goût... Le nouveau roman de M. Zola est une œuvre massive et lourde, mais solide, mais forte, didactique, encyclopédique et d'un grand sens... D'ensemble, le tableau semble vrai...» La *Débâcle*, à son tour, est un ouvrage « tout à fait original, très puissant, et qui fait grand honneur à M. E. Zola »... « Il faut reconnaître que l'intelligence de ce rude travailleur s'élargit et s'éclaire avec les années. Il avait déjà montré, çà et là, dans *Germinal* surtout, qu'il avait le sens épique et l'instinct des foules. Cette fois il a beaucoup compris et mis une large humanité dans son livre...»

Faut-il continuer ? On pourrait citer longtemps encore... Mais pour tout lecteur de bonne foi, la cause est certainement entendue. Anatole France ne pouvait pas aimer la nature et l'art de Zola, mais il se plaisait trop aux lettres pour ne pas reconaître avec générosité le talent, de quelque sorte qu'il s'habillât — ou se dévêtit. Et il avait largement payé son tribut d'éloges à ce qu'il pouvait admirer dans l'auteur de *Thérèse Raquin*, sans que ce fût par esprit de secte ou religion de parti : les dates sont là... C'est peut-être, comme disait Voltaire, peser des œufs de mouche dans des balances en toile d'araignée. Il nous semble que l'essentiel est que ces balances soient justes.

Il y a là une mise au point fort correcte et juste des rapports intellectuels de Zola et d'Anatole France. Il ne faut pas oublier que, si France nous a laissé une œuvre pure, parce que puisée à une source déjà purifiée par les siècles, Zola, d'une façonim pure mais tout de même lyrique, nous a laissé une peinture vivante de son temps. Et des deux écrivains, qui sait si ce n'est pas Zola que la lointaine postérité retiendra ?

R. DE BURY.

ART

Marie Howet : *Les chansons d'Evangélia*, Saudé, éditeur. — Edouard Sarradin : *Carpeaux*, Collection des Maîtres modernes, Rieder, éditeur.

Dans la **Chanson d'Evangélia**, Marie Howet apporte une note nouvelle. Elle présente un album d'une vingtaine d'aquarelles reproduites au pochoir par Saudé, avec une absolue perfection. En face de chacune de ses pages où vivent, dans une clarté lumineuse ou dans les ombres transparentes du jour fermant, des coins du proche Orient (Macédoine, Grèce, Asie Mineure) un poème interprète la pensée de la dessinatrice, ou plutôt son impression devant la nature est le plus souvent une inspiration latérale. Le poème fixe à côté de la notation colorée la sensation, la nuance

de sentiments qui a décidé l'artiste à fixer ce paysage plutôt qu'un autre. Les raisons de ce choix sont aussi souvent sentimentales que plastiques. Certainement, Marie Howet a écrit ses poèmes le jour même où elle traçait son décor à l'aquarelle. Elle a adopté un vers libre, très souple, où la certitude de son pittoresque l'amène souvent à d'agréables allitérations et à de bons dessins de strophes. Il y a certainement, chez elle, un don frais et ému de lyrisme intime et familier.

Pour leur publication, elle a voulu donner à ces poèmes une appropriation calligraphique. Son écriture (que reproduit son livre) est un dessin qui dispose le poème en arabesque, en bouquet, en feuille qui s'envole, ou si la page de texte se présente en colonnes rectilignes, elle varie l'encrage de ses strophes en une jolie présentation polychrome. Ce n'est point un essai rigoureux d'assimilation de la couleur du papier et de la décoration de la page selon le sens du poème, tel que l'avait tenté Rochas, ni tentative d'association entre le son de la lettre et la couleur selon le Sonnet des voyelles, encore moins la recherche d'un parallélisme rigoureux à la Ghil. Il y a simplement une tentative d'assimilation d'une forme de la nature à un point d'impression poétique. C'est d'une liberté voulue qui admet le caprice et subordonne le choix des lignes et des tons à l'harmonie décorative.

Evangélia est une petite fille grecque qui chantait dans la rue, une ou deux fois lorsque Marie Howet dessinait. D'autres fois, le peintre s'est plu à supposer qu'elle en entendait la voix fraîche. Cela donne un accent particulier, mélange de ton de chanson populaire et de traduction d'impressions raffinées, transcrites en belle simplicité pour la mettre en accords.

Marie Howet, avant ce voyage en Orient, avait donné des portraits pleins de vérité et de simplicité, cherchés souvent dans des gammes sombres. Elle avait signalé son début aux expositions par un beau tableau, un repos de paysans wallons vers le soir, devant leur maison, où des figures très sérieusement étudiées s'enveloppaient d'une atmosphère tiède et tranquille, légèrement dorée de soleil à l'ultime déclin. Un des mérites de l'artiste est, certainement, de savoir obéir avec souplesse et liberté à toutes les exigences du thème qu'elle traite, car elle rapporte d'Orient un bouquet de couleurs vives et traduit sur l'unité bleue d'une

mer calme ou le désordre diapré des toits d'un village, ou le bariolage d'une rue de maisons peintes, tout l'ensoleillement bleu et or du ciel d'Orient.

§

Edouard Sarradin nous donne un **Carpeaux** bref, puisqu'il s'agit d'un volume de la collection Rieder des Maîtres modernes, qui ne permet guère que deux mille lignes, mais très substantiel.

Il résume, de la façon à la fois la plus brève et la plus saisissante possible, la biographie de Carpeaux dont il donne, chemin faisant, une analyse d'âme singulièrement précise.

Voici un homme d'un joli caractère, un peu soupçonneux à la vérité ; mais cette inquiétude, cette peur de l'emprise, il ne la connaît point vis-à-vis de sa famille, père, mère, frères...

Son père le roule sans pitié. Dur pendant les années de jeunesse, il ne songe, aux années de gloire de son fils, qu'à en accaparer l'expansion lucrative. Carpeaux passe son temps à se laisser soutirer par cette famille de sangsues le droit exclusif de reproduction de ses œuvres, et à la leur racheter à gros prix, parce qu'ils ne sauraient rien faire de ce droit. Seule, la mère de Carpeaux garde des traits sympathiques.

Sarradin étudie avec finesse, chez Carpeaux, la psychologie de l'artiste.

Il voit en lui l'artiste caractéristique du second Empire.

C'est une vue qui mérite discussion. Chronologiquement, c'est incontestable, car Carpeaux débute aux premières années de l'Empire et meurt quelques mois après sa chute.

Les commandes qui lui permirent les grandes œuvres viennent de l'Empire, de l'Administration impériale et il avait obtenu la faveur des souverains.

La vie esthétique, au cours du second Empire, n'est pas négligeable. On y trouve au premier degré l'haussmanisation de Paris, la conception d'une ville dégagée, à larges vues, avec une préoccupation du cossu dans les façades. On y trouve des épanouissements nouveaux du travail du fer et de l'architecture industrielle, tels les Halles. Architecturalement, l'Empire présente surtout pour sa gloire le pavillon de Flore et l'Opéra, où Carpeaux a sa part. Cela dénote de beaux efforts, de la place largement

donnée à des individualités ; c'est surtout du laisser-faire. Il n'y a point d'empreinte d'un style de l'époque, malgré l'originalité réelle et la belle convenance de l'Opéra.

Pour ce qui regarde la peinture : l'impressionnisme s'est développé sous l'Empire. Il n'est en rien l'expression de quoi que ce soit qui vînt du pouvoir. Déjà, avant qu'il apparaisse, la cour a pris violemment position contre Courbet. Daumier ne compte pas, quoiqu'on eût voulu récompenser d'une décoration la sagesse politique à laquelle le réduisait la censure.

C'est une volonté du Souverain qui a créé le salon des refusés de 1863, où se sont groupés tant de talents méconnus et d'où les mouvements latents sont partis d'un si beau rythme. Mais cela, a été un geste sans lendemain. Les favoris des Beaux-Arts n'en demeurent pas moins, à côté de Winterhalter consciencieux et médiocre, Dubufe, Gérôme, Bouguereau, Bonnat et Meissonnier.

Littérairement, l'Empire peut montrer le salon de la Princesse Mathilde. Mais seuls les Goncourt ont donné le maximum de leur œuvre pour l'Empire, et l'Empire a imposé *Henriette Maréchal*. Gautier et Sainte-Beuve sont des survivants de la période précédente. L'Empire a envoyé Flaubert et Baudelaire devant les tribunaux.

Dans l'art décoratif, il y a un assez joli mouvement et nombreux, mais épars, car personne, au gouvernement, ne songe à l'aider et le soutenir.

Pour la sculpture, quelques commandes d'une inspiration très juste à Barye et à Carpeaux ne font pas oublier tant de monuments affligeants répandus sur les places publiques. L'époque impériale, est donc, sauf pour l'urbanisme, un couloir qui mène de l'époque précédente à l'époque suivante. Le système n'a rien créé.

Cela n'empêche point Carpeaux de lui appartenir, mais surtout parce que ses dates de première et d'ultime production coïncident avec celles de l'Empire.

Carpeaux est un artiste de pure tradition française du XVIIIe siècle. A peine l'influence classique, teintée d'un certain romantisme du mouvement, s'inscrit-elle dans son Ugolin. La recherche, chez lui, de souplesse, de vie, s'appareille à celle de Houdon. On peut trouver chez lui, pour la vérité de la ligne flexible et sur sa volonté de saisir le mouvement au moment de la transformation du geste, des analogies avec Rude. Il a connu

des vignettistes du genre de Duret, mais pour les surplomber tout de suite de toute la hauteur de ses dons et de ses tempéraments. Il possède, au plus haut degré, une qualité de grâce supérieure, sans aucune mièvrerie, qui est une nette et complète perception de la beauté féminine, dont il sait saisir au premier jet, à la prime esquisse, le caractère autant que l'alliciance. C'est pourquoi, parallèlement aux admirable figures du Pavillon de Flore et du groupe de la Danse, il a donné tant de beaux bustes expressifs et charmants. La vérité des bustes d'hommes est incontestable.

Il n'a pas rempli tout le cadre de son génie. C'est un peintre divers et doué. Ses portraits ont des traits de ressemblance avec ceux de Ricard, mais avec infiniment plus de force. Son aquarelle de la fête à Compiègne montre qu'ayant le temps de peindre, il aurait pu déployer de belles somptuosités. Il est, en sa gamme, très complet. Il ne force jamais son talent, ce qui donne l'impression qu'il remplit complètement tout son cadre et que ce cadre est vaste.

Il reste une des grandes figures de la sculpture au XIXe siècle avec Rude, David, Barye, Dalou et Rodin. Falguière vient de lui.

Son influence a éclairé quelques bons sculpteurs de l'école, mais la plupart ont déformé sa grâce en manière, n'ont jamais possédé une force analogue et, malgré sa leçon d'harmonie flexible de la ligne, ont produit sec et anguleux. La véritable suite de son point d'arrivée dans le mouvement plastique se retrouve surtout dans les premières œuvres de petit format de Rodin, qui reprend sa ligne de grâce avec plus de lyrisme et de vigueur.

§

Après le sommeil de l'été, les expositions vont reprendre. Il y a de belles promesses d'expositions intéressantes de jeunes, Krohl, René Harboë. Carré. Chez Carmine déjà, nombre de toiles intéressantes d'un nouveau, Léon Marseille.

Le Salon d'automne fait place à une société d'artistes allemands, la *Secession*. C'est dans l'esprit de Locarno. Ce sera une excellente occasion de voir ce que l'on fait outre-Rhin. Nous avons des écrivains qui en parlent avec lyrisme, sans autres notions que quelques expositions partielles, organisées dans de très petites galeries, où nous avons pu assister à des contorsions sans grand

intérêt, avec un écho de tendances les plus simplistes de Montparnasse. Au Salon d'automne, aurons-nous une révélation ?

Nous verrons bien.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Le vœu de l'Institut international d'anthropologie. La réponse du docteur Morlet. — Glozel au Congrès d'Amsterdam. — A propos de la commission officielle. — En réponse au comte Bégouen. — Deuxième lettre ouverte à M. Dussaud. — Une lettre de M. Dussaud. — Une lettre anonyme. — Une lettre de M. Salomon Reinach. — Une lettre de M. Espérandieu. — L'opinion de M. le professeur Depéret. — Rapport des fouilles exécutées le 25 septembre 1927. — Un témoignage. — Hissarlik et Les Eyzies. — Glozel à l'étranger. — Glozel et la Société préhistorique française.

Le vœu de l'Institut international d'anthropologie. La réponse du Docteur Morlet. — L'assemblée générale de l'Institut international d'anthropologie, qui se tient actuellement à Amsterdam, vient d'évoquer la question de Glozel.

M. Mendès-Corréa, professeur à l'Université de Porto, « soutint l'authenticité du gisement, qui fut contestée par le comte Bégouen et l'abbé Breuil ».

La discussion se termina par l'adoption à l'unanimité du vœu suivant :

L'I.I.A., en présence de l'intérêt éveillé dans le monde savant par les fouilles de Glozel ; regrettant l'acuité de la controverse, ne mettant en doute la bonne foi d'aucun des contradicteurs, estimant qu'une étude intégrale du gisement et des objets mis au jour peut seule mettre tout le monde d'accord, émet le vœu :

Qu'une commission internationale soit mise à même d'examiner impartialement tous les éléments qu'elle jugera nécessaires pour arriver à un résultat.

Dès qu'il a eu connaissance de ce vœu, M. le Dr Morlet a télégraphié à l'Agence Havas :

En réponse au vœu émis par le Congrès d'Amsterdam au sujet de Glozel, j'accepte sans restriction la commission internationale proposée.

§

Glozel au Congrès d'Amsterdam. — M. Mendès-Corréa, professeur d'Anthropologie et de Préhistoire à l'Université

de Porto, qui vient d'établir l'authenticité de la station d'Alvaõ (Portugal), contestée depuis trente ans, a eu l'occasion de parler de Glozel au Congrès international d'Anthropologie d'Amsterdam.

M. Mendès-Corréa, mettant en doute l'authenticité de Glozel, avait tenu à venir étudier sur place ce gisement. Le Dr Morlet mit à sa disposition tous les objets trouvés et lui fit exécuter des fouilles de contrôle en terrain vierge, en un point choisi par lui. A la suite de ces fouilles, pratiquées de concert avec M. le professeur Mayet, chargé du cours de Préhistoire à l'Université de Lyon, auteur des célèbres fouilles de la Colombière, M. Mendès-Corréa se déclara convaincu de la parfaite authenticité de toutes les trouvailles et tint à donner avec M. Mayet un rapport officiel, paru dans la « Chronique de Glozel » (*Mercure* du 1er octobre 1927).

Aujourd'hui, nous reproduisons les passages de sa communication au Congrès d'Amsterdam, qui ont trait à Glozel :

Parlant d'une station néolithique que l'on avait indûment supposée une sensationnelle sépulture de l'homme tertiaire, je profite de cette occasion où je suis d'user de la parole, pour vous dire que j'ai apporté au Congrès quelques moulages, que vous pouvez examiner, des objets si discutés d'Alvaõ, découverts il y a trente ans dans un dolmen et que beaucoup de préhistoriens ont dit faux jusqu'au jour où les trouvailles françaises de Glozel les ont, par leurs affinités par rapport à eux, rendus plus vraisemblables qu'avant.

Je ne m'en occuperai pas en détail, puisque je n'ai pas annoncé une communication sur ce sujet. Je dirai seulement que je ne doute point de leur authenticité, mais j'ai des raisons pour supposer qu'ils sont postérieurs à l'érection du dolmen où ils ont été trouvés, et peut-être un peu antérieurs à la date des inscriptions ibériques trouvées dans le Sud du Portugal et en Espagne. L'alphabet d'Alvaõ présente, selon moi, plus d'affinités avec l'alphabet dit ibérique qu'avec les signes des inscriptions de Glozel.

Je dois ajouter que j'ai visité Glozel il y a quelques jours et que j'y ai fait avec notre distingué confrère, M. Lucien Mayet, des fouilles dans des conditions qui nous ont permis d'établir d'une façon sûre l'authenticité de ce que nous y avons découvert en terrain vierge, dont nous avons librement choisi l'emplacement. J'ai été frappé, comme certainement vous tous, par l'aspect étrange et — par rapport à nos connaissances de Préhistoire — très contradictoire des objets de Glozel. Je penchais

pour les vues de l'éminent auteur de l'*Histoire de la Gaule*, M. Jullian, mais, depuis ma visite à Glozel, je ne peux plus pencher, malgré mes doutes au sujet de la chronologie absolue de ces trouvailles, pour la thèse de la sorcellerie gallo-romaine. *Glozel est, d'après mon opinion, absolument authentique* et il présente, au point de vue cultural, un ensemble néo-énéolithique aberrant, atypique, dont cependant je ne sais pas donner la chronologie absolue, puisque j'admets la possibilité de survivances lointaines de cultures très archaïques.

Mais je suis en dehors du sujet de ma communication et je n'ai qu'à terminer en exprimant le vœu que tous les préhistoriens se rendent sur le champ de Glozel, avant d'émettre des doutes sur l'authenticité de ces trouvailles, si étranges qu'elles nous semblent, parce que je crois que l'histoire d'Alvas, qui a été combattu pendant trente ans, se répète avec Glozel — peut-être sa devancière au point de vue de la chronologie préhistorique.

§

A propos de la commission officielle. — De tout côté, les contempteurs de l'œuvre du Dr A. Morlet insinuent qu'il aurait refusé de recevoir une commission officielle.

Nous publions aujourd'hui toute la correspondance échangée à ce sujet entre le ministère de l'Instruction publique et le Dr Morlet.

MINISTÈRE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS.

BEAUX-ARTS.

Palais-Royal, le 22 juin 1926.

Monsieur,

La Commission des Monuments Historiques (section préhistorique) ayant eu connaissance des fouilles que vous avez effectuées au Glozel, commune de Ferrières-sur-Sichon (Allier), a manifesté l'intention d'envoyer sur place une délégation de quelques-uns de ses membres pour se rendre compte de l'intérêt des nombreux objets découverts.

M. Mosnier, correspondant de la Commission, à Vichy, qui a eu l'occasion de vous entretenir de ce projet, m'a de son côté fait savoir que vous seriez tout disposé à accueillir la délégation et à lui faire visiter le gisement du Glozel.

Je vous serais néanmoins très obligé de vouloir bien me confirmer vos sentiments à cet égard et je vous en remercie à l'avance.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Directeur des Beaux-Arts
Membre de l'Institut
PAUL LÉON.

—

Vichy, le 23 juin 1926.

Monsieur le Directeur,

Lors de différentes visites à Paris, nous avons déjà prié plusieurs membres de l'Institut de venir sur place étudier nos trouvailles.

C'est donc avec le plus grand plaisir que nous recevrons une délégation officielle pour visiter nos fouilles de Glozel, ainsi que nos collections déjà importantes.

Je demanderais seulement que ce soit un dimanche, à cause de mes occupations professionnelles. Je puis même conduire en auto les membres de la délégation sur le terrain de fouilles.

Nous tiendrions à ce qu'aucune vue photographique ne soit prise d'aucun objet, et aucune publication n'en soit faite, car nous éditons nous-même toutes nos trouvailles.

Comme M. van Gennep, ancien professeur d'ethnographie à l'Université de Neufchâtel, a déjà répondu à l'appel pressant que nous adressions aux savants parisiens, nous tenons essentiellement à ce qu'il fasse partie de la commission officielle.

Je me permets de vous désigner ici les savants parmi lesquels je serai heureux de voir choisir les membres de la délégation, car ils se sont intéressés à la question de Glozel dès le début et me paraissent les mieux qualifiés. Ce sont : MM. Camille Jullian, Salomon Reinach, A. Blanchet, Cagnat, Marcellin Boule, Loth, Glotz, Hubert, Dussaud, de Boüard, Thureau-Dangin, Prou, Pottier.

Il m'est pénible d'être obligé de dire qu'il est un préhistorien que nous ne pouvons accepter en aucune façon ; c'est M. le Dr Capitan, qui, par les bruits qu'il a répandus et fait répandre par son entourage, nous a fait passer pendant un an pour des faussaires.

J'avais écrit trois fois à M. l'abbé Breuil pour lui demander de venir visiter Glozel ; il m'a opposé une fin de non-recevoir, et je sais que, s'il venait maintenant, ce serait sur le désir formel du Dr Capitan qui lui en a écrit.

Je suis à votre disposition pour tous les renseignements complémentaires qu'il vous plairait de me demander et vous prie d'agréer, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

Dr A. MORLET.

—

Palais-Royal, le 15 juillet 1926.

Monsieur,

Je vous remercie de l'empressement avec lequel vous avez bien voulu consentir à ce qu'une délégation officielle de la Commission des Monuments Historiques se rende à Vichy pour visiter vos fouilles de Glozel et les collections que vous en avez déjà retirées.

J'ai pris bonne note de votre désir que cette visite ait lieu un dimanche ; toutefois, en raison de la période des vacances, la date exacte ne pourra être fixée que vers la fin du mois de septembre.

Les membres de la délégation seront pour la plupart choisis parmi les savants que vous avez bien voulu m'indiquer qui font partie de la Commission des Monuments Historiques.

Mais, il ne me paraît pas possible d'en exclure M. le docteur Capitan, qui est vice-président de la Commission et que cette assemblée tient à voir comprendre dans sa délégation.

Je ne saurais non plus, à mon grand regret, appeler M. van Gennep à faire partie de cette délégation, puisqu'il n'est pas membre de la Commission des Monuments Historiques ; mais je ne verrai aucun inconvénient, bien au contraire, à ce que vous vous fassiez assister par lui et par tout autre savant de votre choix.

Veuillez agréez, monsieur, avec mes remerciements réitérés, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Directeur des Beaux-Arts
Membre de l'Institut
PAUL LÉON.

Vichy, le 16 juillet 1926.

Monsieur le Directeur,

Je regrette vivement que la délégation officielle tarde tant à venir visiter nos fouilles et nos collections. Le champ de fouilles est très humide et, comme les objets de céramique qui n'ont été le plus souvent que simplement séchés au soleil sont très ramollis par l'eau, il sera à peu près impossible de les retirer sans les détruire, à la fin de septembre souvent pluvieuse. C'est pourquoi nous ne procédons pas à nos fouilles en hiver. C'est encore la raison pour laquelle M. van Gennep a détruit une tablette d'argile lors de sa visite à Glozel, comme il le mentionne à la page 98 du *Mercure de France* du 1[er] juillet. Il serait donc très désirable — ainsi que vous me le disiez dans votre première lettre — que la délégation officielle vienne le plus tôt possible.

Quant à M. le Dr Capitan, notre décision n'a pas changé. M. Fradin et moi, nous connaissons nos droits dans un champ de fouilles où il n'existe aucun monument extérieur, et nous ne l'accepterons jamais à Glozel.

L'Institut et le Collège de France, dont il ne fait pas partie, com-

prennent tant de savants autorisés et consciencieux qu'une délégation peut être constituée facilement parmi ceux qui sont encore à Paris. A part le Dr Capitan, nous acceptons tous ceux de votre choix.

Enfin, je dois vous signaler qu'à partir du 1er octobre, je dois me rendre à Nice auprès de ma clientèle d'hiver et qu'en mon absence personne ne peut être autorisé à fouiller.

Veuillez agréez, etc.

Dr A. MORLET.

—

Palais-Royal, le 28 juillet 1926.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 16 juillet, j'ai l'honneur de vous informer que la Commission des Monuments Historiques n'estime pas possible d'envoyer à Ferrières-sur-Sichon une délégation dont M. le Dr Capitan, son vice-président, Professeur au Collège de France et membre de l'Académie de médecine, ne ferait pas partie.

La Commission se voit donc, à son grand regret, dans l'obligation de renoncer à la visite de vos fouilles du Glozel, qu'elle avait envisagée.

Veuillez agréer, etc.

Le Directeur des Beaux-Arts
Membre de l'Institut
PAUL LÉON.

—

Vichy, le 30 juillet 1926.

Monsieur le Directeur,

Je regrette vivement que le ministère des Beaux-Arts renonce à envoyer une délégation officielle à Glozel.

J'aurais sincèrement désiré que nos trouvailles, restant dans le domaine scientifique français, soient étudiées, sur place, par des MEMBRES du Collège de France et de l'Institut, de votre choix.

Avec tous mes regrets, veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

Dr A. MORLET.

§

En réponse au comte Bégouen. — Je laisse les injures à la plume du comte Bégouen. Il me suffit de citer.

M. Bégouen écrit dans son opuscule qui vient de paraître, ayant pour titre : *Quelques réflexions sur Glozel* :

« *Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que, lorsque quelqu'un fouille en dehors des points indiqués, dans ces fameuses réserves de contrôle, la malchance veut qu'on n'y trouve rien.* »

Dans l'avant-propos de cet opuscule, M. Bégouen a dit : « Aux objections scientifiques qu'on lui oppose, il riposte par des questions personnelles et vous traite d'*olibrius*. » Or, ce dernier mot

je l'ai employé dans ma lettre *parue* dans le *Mercure* du 15 août 1927. *M. Bégouen a donc lu ce numéro.* Et c'est à la page suivante, dans ce même numéro, qu'est donné le rapport officiel des fouilles exécutées le 31 juillet 1927 par MM. Depéret, Arcelin, Björn où nous lisons :

L'emplacement choisi par ces préhistoriens est un carré de terrain vierge, compris entre les tranchées, à 3 m. de distance de la plus rapprochée.

. . . .

Dans l'argile jaune, on a extrait : 1° de nombreux galets de roche noire, *dont l'un contenait une inscription alphabétiforme* ; 2° une belle pendeloque en pierre, à pédoncule ; 3° un morceau d'*ocre rouge.*

. . . .

Toutes ces pièces ont été recueillies dans ce terrain argileux que ces préhistoriens sont unanimes à déclarer tout à fait vierge.

D'ailleurs, on peut lire dans les *Journées mémorables de Glozel*, parues les 1er novembre et 1er décembre 1926 :

M. Reinach choisit un carré de terrain vierge, à côté du trou d'où la veille on a retiré la tablette inscrite. Il y fait creuser une tranchée. On met au jour : 1° des tessons de poterie de grès en surface de la couche archéologique ; 2 des débris de terre argileuse calcinée et couverte d'une couche vitreuse ; 3° un anneau en schiste poli..., 4° une pointe retouchée en silex ; 5° une larme batavique en pâte de verre, de coloration bleu-clair ; 6° le chas et la pointe d'une large aiguille en bois de cervidé.

. . . .

Le 11 septembre, M. Mosnier, correspondant de la Commission des travaux historiques, nous accompagne à Glozel. Arrivé sur le champ de fouilles, M. Espérandieu choisit le point où auront lieu nos recherches. Il est situé, en terrain encore inexploré, à un mètre environ du talus de tranchée « Ouest »... On creuse d'abord un trou circulaire qui livre : deux grands tessons de poterie à contexture de grès, situés au début de la couche archéologique ; 2° une aiguille en os perforée ; une portion de diaphyse de fémur humain fossilisé.

. . . .

M. Depéret fixe lui-même, dans un de nos carrés témoins, l'emplacement où l'on procédera aux recherches.

Dans ce trou on recueille : 1° un racloir concave en silex, vraisemblablement destiné au travail de l'os ; 2° une plaque de schiste gravée de plusieurs caractères alphabétiformes, dont un rappelle l'A incomplètement fermé de la Madeleine.

Je le répète : je laisse les injures à la plume du comte Bégouen. *Il m'a suffi de citer*, pour faire apparaître sa bonne foi.

Dr A. MORLET.

§

Deuxième lettre ouverte à M. Dussaud, membre de l'Institut, Conservateur au Musée du Louvre.

Ainsi donc, Monsieur, l'information parue dans *Le Journal* du 18 septembre, concernant votre communication sur Glozel, en comité secret, était bien exacte... puisque c'est vous qui l'aviez fournie, vraisemblablement même avant la séance ! Et pour vous créer un alibi, vous êtes parti pour la campagne en sortant de l'Institut.

J'avais eu également tort de vous croire incapable de procédés propres à la police privée ! Vous étiez bien venu à Glozel clandestinement !

Mais j'avais raison de dire que *vous ne vous étiez pas même donné la peine d'étudier la question* avant de porter contre nous une atroce accusation !

Vous prétendez que les deux tombes ont été « fabriquées ». Evidemment, vous ne vous êtes pas donné la peine de les regarder de près ni de lire les rapports techniques de M. Butavand, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées (*Mercure de France* du 15 août 1927) et de M. Jacques Schopfer, ingénieur-conseil du département des Alpes-Maritimes (*Mercure de France* du 1er septembre 1927).

Les ragots intéressés et controuvés d'un Vayson de Pradenne, acheteur de collections (1) évincé, vous ont suffi !

« M. Fradin, écrivez-vous, avait mis à jour, une brique sur laquelle étaient gravés des signes. Ces signes étaient non seulement inintelligibles, mais encore, pour un paléographe, impossibles. Il y avait là des ronds, des traits hésitants, des sortes de zigzags imprécis, rien qui ressemblât à de l'écriture. Ils avaient été gravés sur de la brique déjà cuite. »

Cette tablette, trouvée un an avant que je connaisse l'existence de Glozel, signalée pour la première fois dans le rapport de

(1) *Après avoir acheté* la magnifique collection Commont (Saint-Acheul), M. Vayson de Pradenne se crut maître d'une partie importante de la préhistoire. Et son premier soin fut d'écrire contre le préhistorien éminent que fut Commont !

Mlle Picandet à son Inspecteur, photographiée par la Société d'Emulation et publiée par elle (après nous, il est vrai, mais d'après des vues antérieures aux nôtres), je l'ai en ma possession. Comme vous n'êtes pas venu me trouver, *vous ne l'avez donc pas vue, comme vous n'avez pas vu les objets de près à Glozel* (1), *comme vous n'avez pas vu pratiquer de fouilles* ! !

Qu'importe ? Vous n'en affirmez pas moins qu'il n'y a là que des zigzags imprécis, etc...

Eh bien ! Monsieur, par la représentation au trait que je donne ici, vous pourrez vous rendre compte mieux que sur la reproduction en simili (voir fascicule I de la *Nouvelle Station Néolithique*) que les signes alphabétiformes qui la recouvrent sont les mêmes que ceux des autres tablettes (fig. 1).

Et comme sur toutes nos tablettes, ils ont été tracés avant cuisson, puisque la patine qui recouvre le fond de certains traits est la même que celle de la surface de la tablette.

« A mesure, affirmez-vous ensuite, que l'on travaille sur les découvertes, à mesure que, semble-t-il, l'érudition propre des mystificateurs possibles devient plus grande, la qualité des objets retrouvés augmente. »

Au début, nous n'avions encore recueilli que deux ou trois tablettes et nous les représentions toutes dans nos fascicules, bonnes ou mauvaises. Plus tard, nous avons continué à ne donner que deux ou trois tablettes, mais nous avons pu les choisir parmi plus de 150, alors exhumées. Ainsi la «qualité» des reproductions augmentait...

Dans la suite « apparaissent des signes connus des paléographes, dites-vous, des lettres phéniciennes ».

La première tablette — celle qui fut trouvée un an avant mon arrivée à Glozel — en contient 23 sur 52 et une vingtaine également de signes ibériques !

La proportion de signes genre phénicien y est telle qu'aussitôt après sa découverte, M. le colonel de Saint-Hillier, versé dans l'étude des langues orientales, proposa d'y voir, tout d'abord, purement et simplement une inscription phénicienne !

Vous ajoutez ensuite : « M. Camille Jullian peut arriver à tra-

(1) Les objets du musée de MM. Fradin sont placés derrière des vitres. Personne ne peut les examiner de près ni les avoir en main.

duire une inscription de Glozel, rédigée en caractères phéniciens ». Du latin-phénicien ? Comprenne qui pourra.

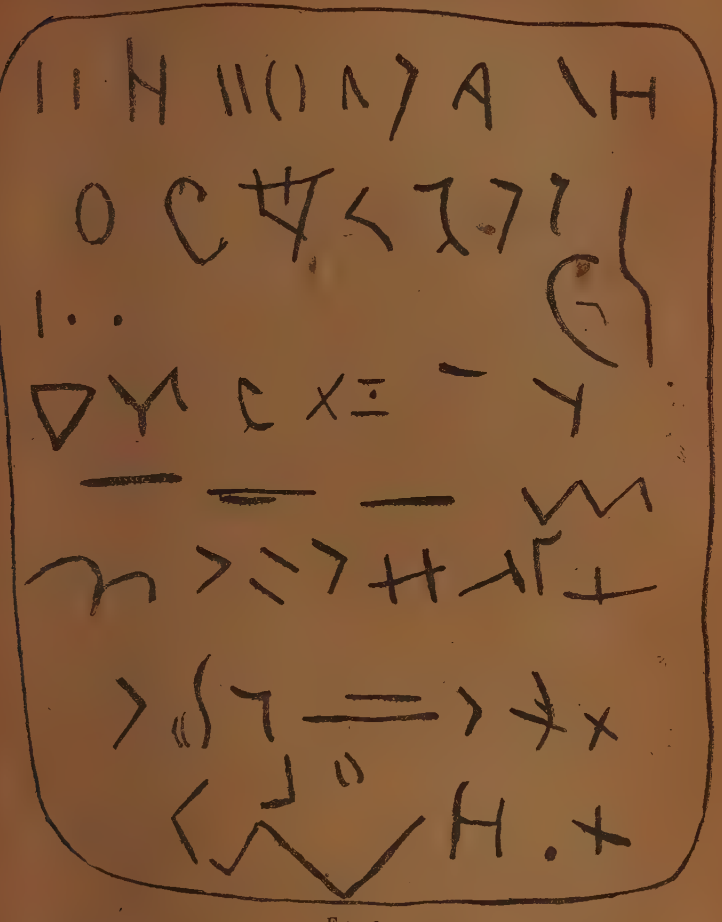


Fig. 1.

« Quelqu'un observe alors, dites-vous, que ces caractères appartiennent tous à l'alphabet phénicien de la basse époque... C'est alors que la bonne volonté du champ de M. Fradin devient écla-

tante. On découvre des tablettes portant des signes du plus classique phénicien, mais aussi, erreur ou étourderie des faussaires, des lettres romaines, le B par exemple ».

Il n'y a aucun B dans les inscriptions de Glozel. M. S. Reinach a été le premier à s'en rendre compte et l'a proclamé à l'Académie des Inscriptions.

D'autre part, Monsieur, *l'ordre des publications n'est pas celui des découvertes.*

Et comme le dit M. Salomon Reinach, « *les Phéniciens ont choisi dans l'alphabet méditerranéen* (dont celui de Glozel est spécimen), *mais n'ont pas fait cela d'un seul coup* ; *la richesse de l'écriture linéaire méditerranéenne et des nombreuses variantes expliquent qu'il n'y ait pas* un *alphabet, mais* des *alphabets phéniciens.* »

Vous vous étonnez qu'on ait « découvert jusqu'à 121 objets dans un même tombeau, ce qui est unique en archéologie ». Vous n'auriez donc, par hasard, jamais fouillé vous-même ?

Ensuite, une affirmation stupéfiante : « Il ne peut rien y avoir d'absolument nouveau en archéologie. » Et les peintures d'Altamira et les galets coloriés de Piette quand on les a découverts? Mais peut-être que, comme certain préhistorien — d'ailleurs antiglozéliste — vous ne les admettez pas encore.

Le « renne marchant » ? Il est impossible de comprendre quel aagument vous en voulez tirer. Quoi qu'il en soit, apprenez que M. Brinkmann, l'éminent paléontologiste norvégien, m'a écrit que, lorsqu'on possédait une telle pièce, on pouvait être bien tranquille : elle suffisait à elle seule à établir l'authenticité du gisement. Et M. Depéret, l'éminent géologue et préhistorien français, vient de dire dans une interview (1) :

> On trouve même gravés sur une pierre, à côté d'une tête de renne, des traces de la même écriture....Et *il faut reconnaître que les signes écrits sont de la même époque que les dessins,* preuve manifeste que l'écriture était connue et utilisée, alors même que les rennes vivaient dans nos régions.

Et plus loin :

> Glozel serait donc intermédiaire entre l'âge de la pierre taillée et celui de la pierre polie, il rappellerait un temps relativement très court où,au début de la période néolithique, quelques rares rennes survivaient encore dans nos régions.

(1) *Le Nouveau Journal*, 25 sept. 1927.

Mais vous n'avez cure d'écouter les savants dont la conscience est à la hauteur de la science. Que vous importent les constatations faites sur place par les Reinach, Loth, Espérandieu, Depéret, Mayet, Audollent, Arcelin, Leite de Vasconcellos, Björn, Mendès-Corréa, van Gennep, Tafrali, Bréhier, de Varigny, Peyrony, Viennot, Labadie, Butavand, Schopfer, etc., etc. ?

Vous préférez porter à l'Académie des racontars, tendant à diminuer momentanément la valeur « de la marchandise », d'un Seymour de Ricci, expert courtier en antiquités, et d'un Vayson de Pradenne, *qui fut obligé de m'avouer le soir son erreur du matin* !

La seule chose, ajoutez-vous enfin, qui aurait pu gêner les mystificateurs, les ossements humains n'existent pas à Glozel.

Si la gloire menacée de vos Phéniciens vous en laisse les loisirs, veuillez lire dans le *Mercure de France* (1er et 15 août 1927) la description du contenu des tombes. Vous y verrez que : 1° la première contenait deux morceaux des diaphyses fémorales, une portion importante du pariétal gauche présentant, en arrière de sa suture, une petite portion d'occipital et deux molaires ; 2° la deuxième comprenait deux morceaux des pariétaux et la portion moyenne d'un maxillaire inférieur, présentant de chaque côté de l'éminence mentonnière deux plateaux osseux, véritable anomalie inconnue jusqu'alors. Et en dehors des tombes, nous avons exhumé 4 morceaux importants de fémur, 1 tête de fémur, 1 symphyse mentonnière portant encore des dents, 1 morceau d'occipital, 3 morceaux de pariétaux et différents fragments encore indéterminés.

La voilà, donc la véracité des arguments sur lesquels vous vous appuyez pour nous traiter de faussaires ! Je le répète : *Vous ne vous êtes pas même donné la peine d'étudier la question* !

Voyons maintenant vos manœuvres :

Pour nous taxer d'imposture, sans avoir à craindre les tribunaux, vous demandez à parler en comité secret.

Vous violez ensuite ce secret à votre profit ! Naturellement, vous n'avez rien dit aux journalistes ; seulement, ceux-ci ont surpris des conversations..... Nous savons tous ce que cela veut dire : vous avez remis ou fait remettre par un comparse un papier, mais en demandant de ne pas vous nommer.

Vous trouvez ainsi commode de supprimer dans ce long résumé que vous faites publier de votre mémoire les réponses qui vous ont été faites.

Vous vous arrangez pour qu'on prête à votre contradicteur le seul propos qu'il n'ait pas tenu, mais qui est une bêtise !

C'est ainsi que lâchement — et sans nous laisser la possibilité de nous défendre — vous avez, Monsieur, voulu attenter à notre honneur !

Dr A. MORLET.

§

Une lettre de M. Dussaud. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, le 2 octobre 1927.

Monsieur le Directeur,

Je n'ai jusqu'ici relevé aucune des attaques dont je suis l'objet, même les plus insidieuses qu'on fait à coup de fausses manchettes ; je ne commencerai pas aujourd'hui.

Je viens de lire le *Mercure de France* du 1er octobre et je vous demande simplement, en réponse à sa lettre ouverte, de vouloir bien prévenir M. le Dr Morlet que, déférent à son désir légitime, je vais m'occuper de publier mes observations touchant les tablettes inscrites de Glozel. J'ajoute que ma démonstration ne s'écartera pas du terrain scientifique que je n'ai pas quitté un instant. Je serai obligé de mentionner M. le Dr Morlet, qui est devenu l'éditeur responsable de ces textes, mais constamment sur le ton de la plus parfaite courtoisie. Je me distinguerai ainsi, dès l'abord, de mes contradicteurs.

Agréez, Monsieur le Directeur, etc.

R. DUSSAUD.

§

Une lettre anonyme. — Rien n'aura manqué à la gloire de Glozel, pas même les lettres anonymes. En voici une qui, à cause de sa violence et de la personnalité de son auteur, a fait du bruit dans la presse et dans les milieux scientifiques.

Au cours d'un long article sur Glozel, le journal *Comœdia* publiait ces lignes le 30 septembre dernier :

Il y a quelques jours, un de nos confrères de province qui a rendu compte jour par jour de l'état des recherches à Glozel, a reçu la lettre pour le moins singulière que nous reproduisons d'autre part et qui contient un avertissement anonyme émanant à n'en pas douter d'une personnalité compétente. En voici le texte :

Monsieur,

Permettez à un lecteur qui a beaucoup apprécié l'objectivité de vos articles sur Glozel, de vous signaler, tout en gardant provisoirement l'anonymat, qu'il ne suffit pas, dans la critique de ces découvertes, d'opposer M. Jullian à M. Salomon Reinach et *vice-versa*.

Vous avez relevé le point faible de l'argumentation de M. Bégouen. Mais ce point rectifié, son intervention marque un pas décisif dans la bonne voie. En effet, si vous ajoutez la démonstration de M. Wayson de Pradenne (*Bulletin de la Société préhistorique française*, n° 6, 1927), qui a pris le jeune Fradin « la main dans le sac », il n'est plus contestable que les faux abondent dans le bric-à-brac de Glozel. Cela a été l'opinion du docteur Capitan — à qui on interdit l'accès de la fouille, — aussi de M. Seymour de Ricci, d'autres encore.

Dès que ce point sera acquis pour la majorité des spécialistes, c'est à-dire bientôt à ce qu'il semble, je me propose d'intervenir pour démontrer que, au premier rang des faux, se placent les inscriptions, *toutes les inscriptions*. M. Jullian avait laissé espérer qu'il apporterait la clé de ces textes ; malheureusement, il n'y a qu'une voix chez les spécialistes de la cursive latine pour reconnaître que, quelle qu'en soit l'ingéniosité, et précisément à cause des prodiges d'ingéniosité qu'il nécessite, son déchiffrement est inopérant.

Je suis, dès maintenant, en état de montrer comment les fraudeurs — je dis les pour ne faire tort à personne — s'y sont pris pour constituer cet alphabet invraisemblable. Cette fumisterie est d'une rare bêtise, mais on peut tout se permettre, quand on spécule sur la sottise humaine qui a le mieux donné à Renan le sentiment de l'infini.

Agréez, monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués et veuillez voir dans ces lignes toute l'estime d'

UN LECTEUR ASSIDU.

A la suite du texte qu'on vient de lire, *Comœdia* donnait le fac-similé de la lettre anonyme et demandait :

Qui a écrit cette lettre ?... A-t-elle été écrite par un membre de l'Institut, comme semblait le laisser entendre le confrère de province qui nous a communiqué l'original ?

De fait, diverses personnes reconnurent dans le fac-similé l'écriture de M. Dussaud. Et le lendemain, 1er octobre, *Comœdia* annonçait en gros caractères : *M. Dussaud, de l'Institut, se reconnaît l'auteur de la lettre « anonyme ».*

Comœdia disait ce journal, a publié hier un document quelque peu effarant, qui a fait l'objet de conversations de tout Paris... Mais voici que dans la soirée d'hier nous recevions de M. Dussaud le pneumatique suivant :

Suit le texte du dit pneumatique :

Paris, 30 sept. 27.

Monsieur le directeur,

Je vous remercie et je remercie M. de Varigny, à laquelle (*sic*) elle

était adressée, d'avoir publié ma lettre du 3 septembre — bien qu'elle ne fût pas destinée à la publication et qu'elle ne devait (*sic*) servir qu'à sa documentation. J'en maintiens tous les termes. Je regrette seulement de ne pas avoir été prévenu, car je vous aurais prié d'y ajouter ma signature. Voilà qui est fait.

Agréez, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiment distingués.

R. DUSSAUD.

Le style incorrect de ces lignes révèle une agitation qui est bien symptomatique des passions fiévreuses suscitées dans certains milieux par le *mystère de Glozel.*

§

Une lettre de M. Salomon Reinach. — M. Salomon Reinach, président de l'Académie des inscriptions, a adressé au *Journal des Débats* la lettre suivante :

Boulogne-sur-Seine, le 20 septembre.

Monsieur le Directeur,

Longuement mis en cause par M. Bégouen dans les *Débats* de mardi, je demande la permission de répondre plus brièvement.

Par une indiscrétion regrettable, la communication faite vendredi dernier à l'Académie par un sceptique *qui n'a jamais assisté aux fouilles de Glozel,* a été résumée assez exactement dans un quotidien de dimanche. Telle est la source de M. Bégouen, qui n'a pas non plus assisté aux fouilles. Il ajoute que je n'ai pas trouvé d'arguments à opposer au sceptique ; c'est que l'auteur de l'indiscrétion ne lui a pas appris que j'ai parlé dix minutes ou davantage. Mais, comme le secret académique n'est pas pour moi un vain mot, je ne répéterai rien de ce que j'ai dit.

Ce que je puis dire ici, c'est que la campagne des sceptiques est *insensée.* Pas un d'eux n'a vu sortir des objets de terre ; en revanche, tous ceux qui ont vu, ce qui s'appelle *vu,* découvrir des objets à Glozel : MM. Van Gennep, Loth, Espérandieu, Depéret, de Laborde, de Varigny, Björn, Mayet, Viénot, Corréa, Butavant, Labadié et vingt autres, *n'ont aucun doute.* L'un d'eux, directeur du musée d'Oslö, a écrit : « Il faut être aveugle ou malhonnête pour poser à nouveau la question de l'authenticité. » M. Loth, qui est en Bretagne, sachant qu'il allait être question de Glozel à l'Académie, a adressé au secrétaire perpétuel une lettre énergique protestant une fois de plus, contre tout soupçon. Or, en pareille matière, la parole est à ceux qui ont vu, à ceux qui se sont penchés sur les tranchées ou qui, comme le commandant Espérandieu, ont fouillé eux-mêmes, à la pointe du couteau

(j'y étais). Les autres n'ont qu'à aller voir avant de parler, avant d'écrire ou de répéter des inepties effroyables, des histoires de tunnels imaginaires ou d'autres fadaises, qui déconsidéreraient la science si elle pouvait l'être pour si peu.

Il y a autre chose : c'est la cruelle injustice à l'égard d'un chercheur honnête et sagace, le docteur Morlet, auquel l'histoire des civilisations primitives est redevable d'un nouveau chapitre. Il n'a pourtant fait de tort à personne, il a accueilli tous les visiteurs de bonne foi, et si, dans le *Mercure* du 15 septembre, il a critiqué avec quelque verdeur certains procédés de travail de M. Bégouen, c'est, je le sais, contraint et forcé par une longue série de provocations. M. Bégouen se venge dans les *Débats* du 20 septembre Il a surpris votre bonne foi. L'avenir lui fera de ce chef une place peu enviable parmi ceux qui, parlant de ce qu'ils ignorent profondément, perdent si volontiers une bonne occasion de se taire.

Sentiments dévoués.

SALOMON REINACH.

§

Une lettre de M. Espérandieu.— M. Espérandieu, membre de l'Institut, vient d'adresser à M. Bégouen la lettre suivante, qu'il a bien voulu nous autoriser à reproduire.

Nîmes, le 21 septembre 1927.

Monsieur et cher Confrère,

Je vous remercie des deux brochures que vous avez bien voulu m'adresser. Leur lecture attentive n'a pas modifié mon sentiment sur les fouilles de Glozel. Certes, mon entêtement n'ira jamais jusqu'à nier l'évidence même. Mais il me faut la preuve de l'accusation dirigée contre ces fouilles.

Et c'est, pour moi, une occasion de déplorer la campagne de presse, manifestement tendancieuse, à laquelle nous assistons. Fondée sur une lecture faite à l'Institut en Comité secret, cette campagne n'est pas très honnête. Des discussions scientifiques portant sur les fouilles de Glozel ? Oui, et j'en souhaite le plus possible, de toute nature. Mais à la condition qu'elles aient lieu au grand jour. Il ne faut pas que le public ait à se former un jugement d'après le compte rendu tronqué d'une séance à laquelle il n'a pas assisté, ou puisse croire qu'un Comité secret n'a été demandé que pour assurer l'impunité à d'impudentes diffamations. La lutte n'est pas égale lorsque l'un des partis manque à l'obligation morale qu'il a contractée et produit, sans rien dire de leur réfutation, des affirmations audacieuses.

Veuillez bien agréer, Monsieur et cher Confrère, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

ESPÉRANDIEU.

§

L'opinion de M. le professeur Depéret : Le *Nouveau Journal*, de Lyon, du 25 septembre 1927, publie une interview de M. le professeur Depéret, l'éminent géologue et préhistorien dont l'autorité scientifique est universellement reconnue.

M. Depéret se rallie actuellement à la thèse du Dr Morlet au sujet du classement chronologique de la Station de Glozel.

Voici les principaux passages de cette interview :

Il n'y a pas à Glozel que de grandes inscriptions sur plaques d'argile ; on trouve également des galets revêtus de ces signes ; on trouve même gravées sur une pierre, à côté d'une tête de renne, des traces de la même écriture. Or, le renne, à l'époque gallo-romaine, avait disparu depuis longtemps de nos régions. Et il faut reconnaître que les signes écrits sont de la même époque que les dessins, preuve manifeste que l'écriture était connue et utilisée, alors même que les rennes vivaient dans nos régions.

. . . .

A l'origine, j'étais assez tenté de fixer la date de Glozel aux dernières années de l'âge de la pierre polie : Glozel aurait été le centre d'une civilisation assez avancée qui prendrait place juste avant l'apparition des métaux. Et maintenant, je suis tenté de repousser plus loin dans la nuit des temps l'âge de Glozel ; en effet, le dessin d'un renne (au moins d'un particulièrement reconnaissable au détail de ses bois), nous prouve que les hommes de cette époque avaient l'habitude de voir sous leurs yeux ces animaux, et la géologie nous apprend que, à l'époque néolithique, cette race d'animaux avait disparu de nos régions.

Glozel serait donc juste à la limite des deux âges ; intermédiaire entre l'âge de la pierre taillée et celui de la pierre polie, il rappellerait un temps relativement très court où, au début de la période néolithique, quelques rares rennes survivaient encore, dans nos régions.

. . . .

Pourquoi ne pas vouloir admettre que nos ancêtres savaient déjà traduire par des signes leur pensée ? nous répond simplement M. Depéret. C'est à la science à se plier aux données de l'observation, et non aux observations à se plier aux approximations d'une science toujours en formation.

§

Rapport des fouilles exécutées le 25 septembre 1927 par M. Peyrony, conservateur du Musée des Eyzies, M. le Professeur Tafrali, de l'uni-

versité de Jassy, Directeur du musée des antiquités, M. Solignac, chef du service géologique de Tunisie, M. Vergne, conservateur du Musée de Villeneuve-sur-Lot.

Le matin, nous avons ouvert une tranchée en terrain vierge, située à l'Est du champ de fouilles, à 2 mètres environ des fils de fer, côté Sud. Les couches de terrain comprenaient en surface une couche végétale brune d'environ o m. 25 d'épaisseur, superposée à une couche argilo-sableuse jaune de o m. 30 environ, superposée à son tour à une couche argileuse moins sableuse, plus compacte.

Il n'y avait là aucun remaniement ou mélange des terres ; *toutefois, nous avons constaté dans cette terre argilo-sableuse deux galeries étroites, que nous avons attribuées, soit à des taupes, soit à des rats.* L'exploration suivie et profonde de ces galeries n'a conduit sur aucun objet.

La fouille totale n'en a livré aucun.

L'après-midi, nous sommes revenus sur le champ de fouilles ; nous avons choisi nous-mêmes, comme le matin, l'emplacement où devait avoir lieu la fouille.

Il se trouve placé dans la portion Ouest du champ.

Nous avons retrouvé la même stratigraphie que dans le trou de la matinée, et *la même virginité complète et absolue du terrain*, qui n'a subi aucun remaniement.

Nous avons exhumé de cette fosse, grande de o m. 20 au carré environ, *bien en place* dans la couche intermédiaire jaune, argilo-sableuse, 4 objets :

1° un galet plat, perforé en son milieu d'un trou biconique ;

2° un second galet allongé, présentant une rainure circulaire vraisemblablement de suspension, semblable comme forme aux petits galets trouvés dans les tombes ;

3° un hameçon en os à double pointe, semblable à ceux qu'on trouve dans des milieux paléolithiques. Il présente un degré de fossilisation bien accusé ;

4° un morceau d'os, travaillé en forme d'olive, présentant le même état de fossilisation que la pièce précédente.

Nous avons nettement constaté que tous ces objets étaient parfaitement en place et que le terrain ne paraissait avoir subi

aucun remaniement depuis l'époque où ces objets avaient été abandonnés à cet endroit.

A Glozel, le 25 septembre.

PEYRONY O. TAFRALI
M. SOLIGNAC VERGNE

§

Un témoignage. — D'un article de M. Jean Cabrerets, publié le 24 septembre dernier dans le *Progrès civique*, nous détachons le passage suivant :

En mai, j'ai visité Glozel. Je me suis agenouillé dans la terre argileuse, devant une tranchée profonde d'un mètre à peine. La coupe du talus est extraordinairement simple. En commençant par la surface, on trouve la terre végétale. Un entrelacs de racines extrêmement serré protège donc les couches inférieures du sol d'un réseau inextricable. Pour enfouir un objet quelconque dans cette terre, il faut donc rompre le filet des racines et, ajouterai-je, bouleverser certaines galeries, tracées par les vers de terre, que j'ai soigneusement suivies jusqu'au niveau de la couche archéologique.

Affirmer que l'on est venu frauduleusement insérer, hier ou avant-hier, l'immense variété des objets en question, au niveau où on les rencontre par la voie d'une sape, c'est énoncer une énormité déconcertante.

A la rigueur, on aurait pu introduire de la sorte un ou deux ou trois objets — à condition qu'ils ne soient fragiles. Mais disposer *en ordre dispersé* des centaines d'objets sous le lacis des racines sans rompre ce lacis ! Il aurait fallu à cette tâche la puissance d'un fakir, capable de faire repousser les plantes en un clin d'œil, sitôt l'opération terminée.

— Ajoutons à cet argument sans réplique — sauf peut-être pour ces doux criminels que peuvent devenir des savants jouant de l'honnêteté d'autrui afin de mieux défendre une « thèse » — ajoutons à cet argument celui-ci : J'ai assisté à la découverte de morceaux de céramique; ces pièces étaient tellement incorporées à la terre environnante que, grattant moi-même au couteau, j'aurais fort bien pu les entamer sans y prendre garde. Une tablette fut extraite à l'*état pâteux* Nous l'avons mise à sécher vingt-quatre heures à l'ombre. Puis, nous l'avons brossée et, finalement, avec une pointe d'aiguille, nous avons retrouvé les sillons de l'écriture par la *différence de coloration* existant entre la matière de la brique et la terre incorporée dans les sillons.

Et c'est de telles pièces qu'on prétend être « rapportées » au terrain ?

Et je ne parle pas des vases qui ont été trouvés transpercés par une racine, laquelle racine a bien mis trois ans à faire son chemin !

Il est donc heureux que la nature ait été si clémente aux découvreurs,

en prenant la précaution de répondre elle-même de la virginité du sous-sol par le tapis de sa végétation.

§

Hissarlik et Les Eyzies. — M. le professeur Bayet, membre de l'Académie de Médecine de Belgique, a tenu, après avoir visité Glozel, a donner son appréciation au Dr Morlet.

Après de nombreux voyages dans la Méditerranée orientale, M. le professeur Bayet a publié une remarquable étude, *La Civilisation de la Crète ancienne,* parue dans les *Annales de l'Université de Bruxelles,* en 1909.

Bruxelles, le 9 sept. 1927.

Cher et honoré Collègue,

Je rentre de Glozel où j'ai visité avec attention le Musée et le terrain des fouilles ; j'en rapporte une impression telle que je croirais manquer à mon devoir en ne venant pas vous remercier des heures émouvantes que j'y ai passées et vous dire mon sentiment sur ce que j'y ai vu.

Ne vous attendez pas à une dissertation ; amis et adversaires vous en ont déjà fait large mesure ; c'est une simple impression que je viens vous donner. Je ne suis ni archéologue ni préhistorien. Je suis tout simplement un homme qui a quelque peu parcouru le monde et regardé autour de soi. Je me suis dit que, peut-être, au milieu des savantes dissertations qu'ont suscitées vos fouilles, vous aimeriez à avoir l'avis, non point d'un spécialiste en ces matières, mais d'un homme uniquement armé de son bon sens, qui, s'il n'a pas le mérite de la compétence, a tout au moins celui d'être à l'abri des parti pris et des préventions injustifiées.

Mon impression générale, je puis la résumer en disant que, dans la petite chambre de la ferme de Glozel, où sont exposés les résultats de vos fouilles, j'ai eu l'impression complexe, mais très nette, d'être à la fois aux Eyzies et au Musée mycénien d'Athènes, devant les vitrines où se trouvent exposés les objets recueillis à Troie. C'est là, avec l'écriture mystérieuse que vous avez mise au jour, la suprême originalité de vos trouvailles. Cette industrie de l'os, ces harpons, ces galets gravés, ces rennes, trouvés côte à côte avec les vases funéraires à masque sans bouche qui rappellent ceux que découvrit Schliemann à Hissarlik, avouez que c'est là un voisinage au moins inattendu et profondément impressionnant pour qui a quelques notions de préhistoire et d'archéologie mycénienne. Et, comme si cela ne suffisait déjà pas, ces tablettes avec signes d'écriture !... non pas les signes épars du magdalénien, mais des inscriptions véritables, telles qu'on a cru pouvoir les déchiffrer ! C'est là un spectacle qui fait du minuscule musée de Glozel un des

points sonores du monde pour ceux qu'intéresse le mystère des origines de notre civilisation.

Ce n'est point un mince mérite d'avoir rapproché des horizons hier encore si éloignés l'un de l'autre, que personne n'aurait jamais pu penser devoir être un jour confrontés.

Des voies qu'ont ouvertes vos fouilles, celle-là n'est pas la moins intéressante, en jetant une clarté inattendue sur ces passionnants problèmes. Les théories trop facilement acceptées vont, grâce à vous, faire place à des conceptions nouvelles, plus solidement basées sur des faits mieux observés. Il faudra, quoi qu'on en ait, réviser nos données traditionnelles sur l'origine orientale de notre civilisation, que notre éducation classique nous avait trop aisément inclinés à adopter.

Une autre impression se dégage nettement de ma visite ; la voici : pour apprécier la valeur exacte de vos découvertes, *il faut les avoir vues à Glozel même.* Je suis convaincu que les discussions qui se sont élevées à leur sujet seraient retombées inertes, si ceux qui les ont entreprises avaient vu *l'ensemble* des objets exhumés, tels qu'ils se trouvent classés dans la petite chambre de Glozel. La vue de cet ensemble emporte la conviction. Certes, on pourra toujours discuter à propos de certaines pièces, mettre au point leur valeur ou leur signification, préciser, rectifier ou combattre certaines assertions, contester quelques détails, mais pour juger de la *signification d'ensemble* de vos trouvailles et en apprécier l'importance, il faut de toute nécessité les avoir vues à Glozel. Mon opinion sur ce point est si arrêtée que si je pouvais me permettre de vous donner un avis, je vous conseillerais de refuser toute *discussion d'ensemble* à tout contradicteur qui n'aurait pas pris la peine de venir à Glozel. Que diable ! ce n'est point le bout du monde, ce coin charmant, blotti dans les derniers contreforts du Massif central ! C'est à 7 heures de Paris ! J'avoue que ce fut pour moi une surprise d'apprendre que, parmi ceux qui attaquent avec le plus d'acharnement la valeur de vos découvertes, il en est qui ne sont jamais venus voir, sur place, ce qu'elles sont en réalité.

Vraiment, ce n'est point seulement une leçon de préhistoire que l'on prend à Glozel, c'est aussi une leçon de philosophie ... Elle est, je l'avoue, assez désillusionnante.

Je ne vous parlerai pas de l'authenticité de vos découvertes et de la pureté du gisement. A tout homme non prévenu, ce sont là des évidences qu'il est puéril de discuter une fois que l'on a visité le terrain et vu l'ensemble des objets exhumés.

Je vous félicite, cher et honoré confrère, d'avoir donné à la préhistoire d'aussi capitales découvertes ; je vous félicite aussi d'avoir pu, au milieu de vos occupations professionnelles, mener à bien la difficile tâche de vous orienter au milieu de découvertes aussi inattendues,

aussi déconcertantes, tout en répondant aux objections, aux critiques que leur originalité même ne pouvait manquer de susciter.

Avant de clore cette trop longue lettre, je me permets de vous faire une facile prophétie : vous verrez, dans peu de temps, pas bien éloigné, quand les dernières hésitations se seront dissipées et qu'on sera enfin bien convaincu que Glozel est une grande chose, vous verrez surgir de toutes parts des découvertes « glozéliennes » ; vous devrez même vous défendre contre l'afflux de documents trop nombreux, de signification trop poussée. On accourra au secours du vainqueur.

Veuillez agréer, cher et honoré confrère, mes sentiments les plus sympathiques.

D[r] BAYET,
Professeur honoraire à l'Université de Bruxelles,
Membre de l'Académie de Médecine de Belgique.

§

Glozel à l'Etranger. — M. Anathou Björn, conservateur du *Musée préhistorique* de l'Université d'Oslo, auteur de fouilles célèbres et préhistorien des plus autorisés de la Scandinavie, avait été officiellement délégué à Glozel par l'Université d'Oslö.

Après avoir étudié sur place, pendant une dizaine de jours, le gisement de Glozel et y avoir pratiqué lui-même des fouilles de contrôle en terrain vierge, sur un point choisi par lui, M. Björn avait signé avec MM. Depéret et Arcelin le rapport officiel paru dans le *Mercure* du 15 août 1927, et adressé, avant son départ, une lettre d'attestation au D[r] A. Morlet (*Mercure* du 1[er] septembre 1927).

Il vient de publier dans le *Tidens Tegn* d'Osló (numéro du 17 septembre) l'étude suivante, illustrée de quelques-uns des objets trouvés en sa présence :

Les recherches archéologiques ont eu une riche période de floraison après la guerre. Jamais auparavant on n'avait travaillé avec autant d'intensité à élargir notre connaissance des époques de la civilisation humaine qui ont précédé les sources écrites, et jamais auparavant on n'a mis au jour, dans toutes les parties du globe, des matériaux aussi complets et aussi inconnus. Parmi toutes ces trouvailles isolées ou groupées, aucune n'a fait parler autant d'elle que le « champ magique » de Glozel, près de Vichy ; il constitue un groupe de trouvailles qui, à raison de son contenu bien spécial et des polémiques particulièrement âpres qu'il a provoquées, a atteint une célébrité universelle rarement obtenue antérieurement par une découverte archéologique. En Norvège aussi on s'y est intéressé et les lecteurs de *Tidens Tegn* le connaissent

déjà par les articles du professeur Marstrander et du docent Sommerfelt. Je ne vais donc pas entreprendre des redites inutiles, mais seulement exposer brièvement mes impressions.

Comme on se le rappellera d'après ces articles, la trouvaille de Glozel a purement les caractéristiques de l'âge de pierre, mais on y trouve en outre plus de 100 tablettes d'argile à inscriptions alphabétiformes. Cela heurte toutes les conceptions habituelles sur l'origine de l'écriture en France, sur sa dérivation de celle de Rome ; de plus, la trouvaille est remarquable par la présence d'objets qui reflètent une tout autre forme de civilisation que celles constatées ailleurs dans le néolithique européen ; c'est le cas particulièrement d'une série de silex plats à dessins représentant des animaux (le renne par exemple) que, pour ces contrées, on a toujours cru appartenir à une période géologique antérieure. En un mot, la trouvaille ne s'intercale pas du tout dans le schéma chronologique et cultural de l'Europe occidentale, et, comme les schémas et les systèmes scientifiques deviennent facilement des dogmes et ont toujours alors des champions ardents, Glozel est devenu une pierre d'achoppement pour beaucoup et certains ont même recouru à l'expédient de regarder le tout comme un faux gigantesque exécuté par Emile Fradin, qui fit les premières fouilles, et par le Dr Morlet qui entreprit les recherches systématiques et a depuis constamment exécuté les fouilles sur place. Il a peu servi à Morlet d'avoir convoqué plusieurs fois les premiers archéologues de France à entreprendre des fouilles de contrôle : la croyance qu'il y a là une mystification persiste dans certains cercles. Ceux qui ont essayé de rendre Morlet et ses trouvailles suspects sont arrivés au moins à ce résultat que les archéologues européens ont une attitude sceptique, même en ce qui concerne une authenticité partielle de la trouvaille. Beaucoup la considèrent comme suspecte dans son ensemble.

La situation étant telle, la première question à élucider est celle de l'authenticité. Je la considérai comme ma tâche principale lorsque cet été, par l'intermédiaire de l'Institut de comparaison des civilisations, je reçus l'invitation d'entreprendre des fouilles à Glozel.

Glozel est le nom d'un petit groupe de maisons à 23 kil. au S.-E. de Vichy (Allier). Il est situé assez à l'écart, dans un terrain fortement accidenté, traversé par une petite rivière, la Varenne. Entre celle-ci et une colline escarpée, sur la rive sud, à 600 m. environ de Glozel, est une petite pièce de terre appelée Durant. Elle n'a jamais été cultivée et c'est la raison pour laquelle les antiquités qu'elle contient sont restées sous une couche de gazon presque sans qu'on y touche. La couche archéologique de Durant a environ 75 m. carrés. On n'en a pas fouillé la moitié et malgré cela, on a pu constater à Glozel un musée qui contient 4 à 500 numéros, presque tous pièces uniques. Il est certainement

le plus unique au monde. Ma première tâche, lors de ma visite, fut de l'étudier. Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour voir qu'il n'y avait là aucun faux. De nombreux vases et objets en terre avaient été traversés par de fines racines d'arbre, comme je l'avais constaté sur des fragments de terre cuite de l'habitation de l'âge de pierre de Sondmor ; quiconque connaît la grande résistance de la terre cuite sait qu'elle peut rester longtemps en terre avant d'être assez modifiée pour que les racines puissent la transpercer. Une autre série de raisons parlait aussi pour l'authenticité. Si donc, dans mes propres fouilles, je trouvais des objets correspondant à ceux déjà excavés, la question serait claire. J'entrepris ma première fouille avec le prof. Depéret (de Lyon) et le Dr Arcelin (de Solutré). Nous choisîmes un terrain distant de ceux déjà explorés et, après que le gazon et la couche d'argile qui le touche eurent été enlevés, nous trouvâmes, dans une couche entièrement vierge, un silex portant des signes alphabétiformes déjà notés sur les tablettes d'argile. Ayant continué nos recherches, nous trouvâmes non loin de là un silex avec figure d'animal gravée, quelques objets en os et une grande idole bisexuée. Dans des recherches postérieures en compagnie du Dr Morlet, je trouvai des objets analogues, toujours dans une couche vierge qui était si dure que nous devions prendre de grandes précautions pour retirer les objets sans les endommager. Il est donc imposible qu'ils y aient été déposés récemment.

L'authenticité des fouilles n'est donc plus un problème, mais Glozel en pose encore d'autres qu'il est beaucoup plus difficile de résoudre. Le premier est : Quelle est sa date ? Quelle conception doit-on avoir de son ensemble ? Quelle est sa place culturelle ? A la première question, on peut répondre que la trouvaille est incontestablement néolithique (a donc au moins 3.500 ans), mais avec de fortes réminiscences de l'ancienne civilisation des chasseurs de l'âge de pierre et, par suite, se différencie de toutes les autres trouvailles néolithiques de l'Europe occidentale. Comment cela doit-il être expliqué est d'ailleurs un point d'un caractère si spécial que je ne l'aborderai point. La question de l'explication du lieu de la trouvaille n'est pas non plus facile à résoudre. On y a trouvé incontestablement trois tombes : on a donc affaire à un cimetière ; mais la plus grande partie des objets trouvés ne provient sûrement pas de tombes. Ce n'était pas non plus un lieu d'habitation. Peut-être la nature des objets peut elle faire comprendre pourquoi ils ont été rassemblés là. Il est en effet remarquable que l'on a rarement affaire à des objets réellement usuels, mais au contraire constamment à des objets que l'on peut qualifier d'ex-voto. C'est le cas des silex gravés, des idoles et des tablettes d'argile et de nombreuses figurations d'objets réellement utiles. Ces nombreux objets votifs incitent à expliquer Durant comme un lieu autrefois sacré, où ces remarquables

objets ont été apportés comme offrandes. Sûrement, il y a là des tablettes d'argile qui étaient purement des tablettes votives à contenu sacré, et le fait que les différents signes y reviennent souvent dans les mêmes combinaisons ne paraît pas y contredire. Ce qui s'y trouve, nous ne saurons naturellement jamais le déchiffrer, mais, par le fait que l'authenticité de la trouvaille est assurée, il est certain aussi que, 4.000 ans avant le Christ, il y avait en France des hommes qui pouvaient écrire leurs pensées. L'extension de cette capacité dans le temps sera éclaircie par de nouvelles fouilles et de nouvelles recherches, mais il y a dès maintenant des signes que ce n'était pas seulement à Glozel qu'il en était ainsi.

La trouvaille de Glozel a paru à beaucoup si extraordinaire qu'on l'a expliquée comme les vestiges d'une colonie étrangère, immigrée dans l'Allier et venant des foyers de la civilisation antique dans la Méditerranée orientale. Sauf les signes d'écriture, rien n'appuie cette hypothèse. L'origine autochtone des « Glozéliens » me paraît ce qui est le plus vraisemblable, mais aussi longtemps que la trouvaille restera isolée, le mieux sera de ne s'exprimer qu'avec prudence sur son rapport avec les civilisations de son âge. Sur ce point, on a déjà émis trop de fantaisies, ce qui a nui à l'examen sérieux du problème.

En tout cas, il est sûr que Glozel n'a pas encore démontré la fausseté de l'antique maxime : *Ex Oriente lux*.

ANATHON BJÖRN.

§

Glozel et la Société préhistorique française. — On trouve dans le *Bulletin* de la Société, nos 7-8 de 1927, deux notes relatives à Glozel :

Page 240 : séance du 29 juillet : M. Vayson de Pradenne, à propos des deux articles publiés par lui dans le numéro du *Bulletin*, donne quelques détails complémentaires sur les fouilles de Glozel et répond à diverses questions que lui posent MM. Paul Royer, Poisson, Passemard, Bossavy, Courty, etc. L'hypothèse de l'authenticité des objets de Glozel ne trouve d'ailleurs pas de défenseurs dans l'assistance. M. G. Courty reconnaît qu'il a cru originairement à cette authenticité, mais que des doutes de plus en plus précis lui sont venus et que, depuis quelque temps déjà, il a cessé complètement d'y croire.

Page 241 : M. l'abbé Breuil a bien voulu adresser à M. Vayson de Pradenne la lettre suivante à titre de discussion :

« Mes observations faites sur place au gisement de Glozel, par un temps affreux, n'ont abouti qu'à la constatation que j'ai mentionnée, du non-remaniement en masse du terrain que j'avais sous les yeux et de l'existence, certainement *in situ*, d'une aire de terre un peu cuite, d'âge

indéterminé, vers l'aval du gisement. Je n'ai trouvé qu'une fusaïole au niveau médian, dont je n'ai pas pu voir l'empreinte dans le sol, et un caillou serpentineux non travaillé.

« L'examen des objets dont j'ai consigné l'analyse dans mon rapport plein de réserves (qui ont été comprises et relevées par divers auteurs) a été fait dans l'hypothèse provisoire de l'authenticité, fondée sur les affirmations de MM. Depéret, Espérandieu et S. Reinach. Cet examen a été incomplet, chez M. Fradin du fait d'un décès dans la famille, survenu le jour même de mon arrivée, et, tant à Glozel qu'à Vichy, contrarié par une détestable lumière du temps de novembre. J'ai été frappé du caractère extrêmement suspect des harpons en os et de la plupart des outils polis ou plutôt râpés et, du moins pour les premiers, j'ai pressé de questions le Dr Morlet pour savoir s'ils n'avaient pas été introduits — peut-être par ses ennemis — par des trous faits avec une canne.

« L'objet précis de ma visite était de me rendre compte si un rapport quelconque existait entre les trouvailles de Glozel et le Paléolithique, comme on l'avait dit ; j'ai dit qu'aucun rapport n'existait et j'ai cherché, dans l'hypothèse de l'authenticité, à laquelle je ne me ralliais qu'en m'inclinant devant des témoins hautement qualifiés, à quelle solution provisoire on pouvait se tenir.

« J'ai été *convaincu*, mais surtout d'une chose, c'est que *rien de ce que j'avais vu n'appartenait à l'époque romaine*, dont aucun vestige n'existe, et, de plus, que cela n'avait rien à voir avec le Paléolithique ou le Mésolithique. Par conséquent, je cessais de m'intéresser à une question qui sortait de ma spécialité.

« L'incroyable bluff, l'atmosphère malsaine, l'absence de méthode et de vrai contrôle dont toutes ces découvertes étaient entourées, étaient bien faits aussi pour me tenir éloigné de ce milieu, auquel je préfère la sérénité de mes cavernes.

« Il va sans dire que l'existence bien *in situ* de la céramique grès, dans ou sous la terre végétale, reste au-dessus de tout conteste, mais sans intérêt préhistorique. »

Il est utile, non seulement dans l'intérêt du lecteur, mais aussi dans celui de M. Breuil, de rappeler que sa visite à Glozel a eu lieu en octobre 1926 et que c'est aux objets vus à ce moment par lui que se rapportent les réflexions ci-dessus. C'est un fait que M. Breuil ne s'intéresse que fort peu au Néolithique, que sa spécialité est le Paléolithique ; par suite, cette lettre n'est nullement une négation de l'*authenticité néolithique* de Glozel. De plus, sa lettre n'est pas datée ; on peut la supposer rédigée en juillet.

La rapidité avec laquelle a évolué en 1927 le débat suscité par Glozel fait que souvent, lorsque paraît un article, une note, une lettre, le texte ne correspond déjà plus, soit à l'opinion nouvelle de l'auteur, fondée sur des découvertes faites dans l'intervalle, soit aux faits devenus connus.

Ceci à propos de la note rectificative de M. Vayson de Pradenne à mon sujet ; elle est complètement annulée par la publication, quelques pages avant, de la consultation technique de M. Butavand, qui montre que, entre le mur et la terre vierge, il *doit y avoir de la terre plus meuble.* Une fois de plus, M. Vayson de Pradenne aurait mieux fait de se taire. La célébrité que lui aura value l'intervention de M. Dussaud ne sera pas une compensation, au contraire.

A. VAN GENNEP.

ARCHÉOLOGIE

André Masson : *L'église Saint-Ouen de Rouen,* Laurens. — Abbé Coulombeau : *La Cathédrale de Chartres,* Bloud et Gay.

L'église abbatiale Saint-Ouen de Rouen, dont nous parle M. André Masson, est un des beaux édifices de la ville, — qui en compte quelques-uns encore, avec la Cathédrale, Saint-Maclou, le palais de Justice, le Gros-Horloge, etc...

L'église Saint-Ouen est encore intéressante au point de vue de l'histoire de l'architecture médiévale, car son chœur, construit de 1318 à 1339, est considéré comme le chef-d'œuvre du style rayonnant en France. La construction du transept et de la nef suivit (XIVe et XVe s.), mais l'unité de style a été conservée dans tout le monument, qui reste d'une harmonie singulière et remarquable.

Une première église, qui s'éleva au VIe siècle, n'a pas laissé de traces. Dans les fouilles qui ont eu lieu au cours du temps, on a mis à jour des traces d'une deuxième église, construction romane datant du XIe siècle. L'église primitive était consacrée à saint Pierre ; ce ne fut que plus tard qu'elle prit le nom du célèbre archevêque de Rouen qui y fut inhumé en 684 dans un monument somptueux.

Les Normands incendièrent l'abbaye (842), et l'église romane fut édifiée dans la première moitié du XIe siècle. Cette église avait été dédiée en 1126. Elle était couverte d'une charpente et fut

très abîmée dans les deux incendies qui ravagèrent la ville en 1136 et 1248.

Le chevet de l'église romane s'étant écroulé au début du XIVe siècle, on entreprit la construction de l'édifice actuel. Ce fut l'œuvre de l'abbé Jean Roussel, dit Marc-d'Argent ; son architecte n'est pas connu, sa dalle tumulaire, qui reste encore dans la nef, contre le mur d'une chapelle, ne laisse voir qu'une inscription effacée.

Le transept et la tour qui le surmonte datent de la guerre de Cent-Ans, et la nef des XVe et XVIe siècles.

Au cours du temps, l'église abbatiale de Saint-Ouen a subi des mutilations fâcheuses. Les protestants au XVIe siècle la saccagèrent, brisèrent les ornements du jubé et nombre de statues.

Un ouragan en 1683 endommagea aussi gravement les vitraux de Saint-Ouen.

En 1791, le jubé fut démoli et on installa dans l'église une exposition des tableaux confisqués dans les autres sanctuaires de Rouen. On y mit ensuite un atelier d'armes, puis un temple décadaire. On y donna ensuite une fête de la Souveraineté Nationale, pour laquelle l'église fut décorée dans le goût du moment et illuminée.

Une triste aventure devait advenir à l'église Saint-Ouen en 1845. La façade ancienne, aux tours plantées de biais, ce qui devait lui donner un aspect plutôt mouvementé, s'élevait à mi-hauteur, comme il est montré par des planches qui subsistent de l'état ancien. On démolit tours et portails, et l'on éleva la triste pâtisserie qui déshonore ce quartier de Rouen et détruit l'harmonie de l'édifice.

De la construction romane on sait qu'il subsiste *la Tour aux Clercs*, une des absidioles à deux étages qui s'ouvraient autrefois sur le transept de l'église et se trouve à l'extrémité du croisillon nord de l'édifice actuel. Mais la partie la plus célèbre du monument est le *Porche des Marmousets* et la tour-lanterne qui s'élève au transept. L'église conserve encore diverses pierres tombales, relevées contre les murailles. On y peut reconnaître, nous l'avons dit, celles du premier architecte de l'édifice.

La monographie de Saint-Ouen de Rouen est une des heureuses publications de la librairie Laurens.

La **Cathédrale de Chartres**, dont nous parle M. l'abbé

Coulombeau, dans une publication récente, est un des beaux édifices de France, qui, avec Amiens, Reims et Rouen, nous restent comme le type de la cathédrale gothique. On sait son aspect remarquable avec la façade et le portail royal, qu'encadrent si harmonieusement les deux tours ; les portails des transepts avec leurs triples porches et leur peuple de statues plantées en quinconces ; la beauté et l'élévation des voûtes, ainsi que les admirables vitraux qui tamisent la lumière à l'intérieur.

La cathédrale de Chartres est en somme un des plus admirables pèlerinages de foi et d'art que l'on puisse faire en France.

Son origine a été indiquée comme remontant à l'époque évangélique, surtout en raison de la crypte qui s'étend sous l'édifice et qui date, a-t-on dit, du IVe siècle. On y trouve, en effet, le puits des « Saints-Ports » où ont été jetés les corps des martyrs de l'église locale.

Sous la crypte, dans le caveau de Saint-Lubin, on peut voir des restes de murailles remontant, paraît-il, à l'époque gallo-romaine, ainsi que des piliers datant des IXe, Xe et XIe siècles.

Cette crypte est surtout renommée à cause d'une statue de la Vierge Noire, qui fut peut-être, à l'origine, selon une théorie de mon vieil ami le comte O'Kelly de Galway, simplement une vierge dorée, dont la dorure avait noirci avec le temps et qui aurait été ensuite repeinte en noir.

Plusieurs fois détruite, la cathédrale de Chartres fut enfin réédifiée au XIIe siècle. Le portail royal qui s'élève entre les tours aurait été construit primitivement plus en retrait et prit sa place actuelle vers 1194, par suite des tassements de terrain et des cassures qui s'étaient produites dans la pierre. Ce portail, sur lequel on a depuis si longtemps disserté, est une des curiosités de l'église, avec sa statuaire allongée dans la ligne des colonnades. On sait qu'il ouvrait autrefois sur une petite place qui a été suprimée et que remplace maintenant une large avenue, mais il n'est pas très sûr que ce soit un avantage pour le monument.

A propos du clocher sud, dont Viollet-le-Duc admirait la sveltesse et les lignes heureuses, il n'est pas inutile de relater qu'il y a environ une vingtaine d'années un des architectes de l'édifice a eu l'idée de le raccourcir d'environ 83 centimètres,

sous prétexte que les lignes de la flèche ne convergeaient pas exactement vers le faîte.

A propos des transepts, on a pu indiquer d'une façon certaine que toute la sculpture, et surtout les grandes statues dont le cortège accueille le visiteur, étaient autrefois peintes et dorées, ce qui devait donner à l'église une magnificence remarquable.

On sait que, de l'admirable jubé disparu, on trouve des fragments assemblés dans la crypte. La clôture du chœur, qui existe encore, donne de précieux tableaux sculptés, qui remontent aux XVIe et XVIIe siècles.

La chapelle Saint-Piat est située hors d'œuvre et dans le prolongement à l'est de la basse nef du sud, au-dessus de la salle capitulaire.

La crypte n'était pas uniquement un sanctuaire, mais avait été aménagée pour recevoir des malades. La statue de « Notre-Dame-Sous-Terre » qu'on y voit, n'est pas l'ancienne Vierge Noire, qui fut brûlée en 1793, mais une médiocre reproduction moderne.

Quant au voile de la Vierge, c'est une belle étoffe byzantine, dont il a été publié autrefois une très belle planche, avec de précieux ornements héraldiques. Elle est déposée dans une châsse du maître-autel, devant laquelle le sacristain promène une petite bougie qui ne permet d'apercevoir, à travers les interstices du métal, à parler franchement, qu'une sorte de foulard fraîchement repassé.

La brochure de M. l'abbé Coulombeau est illustrée de nombreuses et excellentes reproductions photographiques.

CHARLES MERKI.

RÉGIONALISME

Afrique du Nord. — Le Centenaire de l'entrée des Français à Alger. — Edmond Gojon : *En Algérie avec la France*, Fasquelle. — R. V. C. Bodley : *Algeria from within*, Hutchinson. — Comte Henry de Castries : *Les Sources inédites de l'Histoire du Maroc*, Archives et Bibliothèques d'Angleterre, tomes I et II, Luzac. — Paul Odinot : *Le Monde marocain*, Marcel Rivière. — Louis Mercier : *La Chasse et les Sports chez les Arabes*, Marcel Rivière. — Walter B. Harris : *France, Spain and the Rif*, Arnold. — Francis W. Kelsey : *Excavations at Carthage*, Macmillan Co. — Madeleine Vernon : *Sands, Palms and Minarets*, Geoffrey Bles.

Les commémorations sont à la mode et l'on en trouve à célébrer de toutes sortes. Il en est d'absurdes et il en est d'insignifiantes. Mais il en est une que l'on devra prendre tout à fait au

sérieux : c'est, en 1930, **le centenaire de l'entrée des Français à Alger**. Excellente occasion de jeter un regard en arrière et d'établir un bilan de l'occupation française. Lentement l'Algérie est venue à la civilisation. La Tunisie et le Maroc, sous le Protectorat de la France, évoluent avec une inimaginable rapidité. Demain, traversant d'immenses territoires où s'impose chaque jour l'influence française, le Transsaharien reliera les rives du Niger aux rivages de la Méditerranée. L'Afrique du Nord barbaresque et barbare n'est plus qu'un souvenir. Dans son beau livre : **En Algérie avec la France**, M. Edmond Gojon pose à son lecteur cette question :

Nous sommes loin, n'est-ce pas, des turqueries de bazar ?

L'Algérie n'est plus cette grasse mais stérile odalisque d'opérette dont rêvait M. Ingres et que Henri Regnault, Fromentin, Benjamin Constant, cherchaient dans les vieilles kasbah impénétrables...

Devenue française, ayant à ses lettres de noblesse antique ajouté des lettres de naturalisation, c'est, aujourd'hui, une grande Dame qui, pour nous empêcher cependant de prononcer le mot de « nouveau riche », ferme encore à ses poignets les lourds bracelets dont elle se paraît déjà au temps de Rome et de Carthage. A travers l'Islam qui avait appauvri et barbarisé cette terre, la France a su, en reprenant l'œuvre romaine, lui rendre sa grandeur abolie... il lui appartenait de l'amplifier, de l'élargir... de poursuivre sa mission civilisatrice jusqu'aux confins de cette terre recréée à son image...

Depuis que la France a penché sur l'Afrique du Nord « son ombre calme et puissante », la paix y règne et la prospérité s'accroît de jour en jour. Qu'on n'aille pas accuser la France d'avoir prémédité le convoiteux dessein de s'approprier l'Algérie. Selon la spirituelle formule du professeur A.-F. Gautier : « La conquête de l'Algérie a été faite par inadvertance. » Lorsque l'expédition de 1830 fut résolue, il s'agissait uniquement de mettre un terme à l'intolérable piraterie barbaresque. De même que les Romains, après la destruction de Carthage, voulurent, en créant la Marche Africaine, assurer la sécurité méditerranéenne, la France fut amenée à étendre son autorité et c'est ainsi que peu à peu, avec une lenteur extrême et de continuelles hésitations, elle a fini par étendre sa domination à travers le désert jusqu'aux contrées équatoriales.

Si, comme le remarque M. Edmond Gojon, l'Afrique a perdu son mystère, du moins a-t-elle gardé son pittoresque. Elle a cessé

d'être un article de bazar, pour revêtir une grandeur, une originalité, un charme incomparables. En colonisant ces immenses espaces, la France leur a jalousement conservé leur attrait. Sans rien détruire, elle poursuit sa mission civilisatrice dans le respect du passé et le sage souci de l'avenir.

Le centenaire prochain va être une excellente occasion d'établir un bilan de l'effort de la France : il sera tout à son profit, tout à sa gloire. Les touristes qui, en quelques semaines, dans les trains et les autocars, vont de Tunis à Marrakech ou d'Alger à El Goléa et au M'zab, rapportent de leur éblouissante randonnée la conviction que l'Afrique du Nord est au début d'une période de prospérité qui dépassera les pronostics les plus optimistes. Le voyageur qui parcourt plus lentement ces vastes territoires, étudiant l'œuvre accomplie et recherchant ce qu'il reste à faire, se rend compte des difficultés énormes que l'effort français rencontrera encore. Mais si l'examen détaillé des problèmes économiques tempère son optimisme, il n'en confirme pas moins cette conclusion que la France est capable de mener à bien l'œuvre entreprise et de transformer l'Afrique du Nord en une des contrées les plus riches du globe.

Ce double aspect d'estampe ancienne et de tableau moderne, coloré et vivant, est rendu avec un souple talent par M. Edmond Gojon. L'Algérie lui est familière depuis vingt-cinq ans, et les chapitres captivants et variés de son livre marquent habilement ce passage d'autrefois à demain. Pendant cette période, il semble bien que le changement soit devenu plus délibéré Il s'est accéléré, il s'est étendu et coordonné lorsque M. Steeg, au lendemain de la guerre, accepta la mission de Gouverneur général et assuma la tâche délicate et malaisée de redonner à l'Algérie son équilibre économique et moral. Peut-être ne sait-on pas encore assez combien pleinement il y a réussi. Sa « politique de l'eau » a reçu une approbation unanime et a groupé toutes les bonnes volontés. Dès son arrivée à Alger, M. Steeg fit établir un programme, hardi et prudent à la fois, d'utilisation des ressources hydrauliques du pays. La réalisation de ce programme est à présent le but de tous les efforts ! Chaque fois que l'un des travaux entrepris est achevé, l'opinion en rend hommage à celui qui en fut l'initiateur. Les résultats obtenus engagent à pousser activement l'œuvre commencée et à l'étendre encore.

Le problème de l'hydraulique est à la base même de toute activité en Afrique du Nord. C'est l'immense mérite de M. Steeg de l'avoir discerné et d'en avoir poursuivi résolument la solution. De l'utilisation des forces hydrauliques dépend le développement agricole de ces fertiles contrées. C'est aussi grâce à l'hydraulique que pourra se créer une industrie et se développer la mise en valeur des abondantes richesses minérales du sous-sol. Extension des cultures, reboisement, force motrice et éclairage électriques, accroissement de toutes les productions, les effets heureux de l'hydraulique s'enchaînent et se multiplient ; chaque année qui vient, la réalisation du programme Steeg apporte à l'Algérie de nouveaux bienfaits.

Lorsqu'il eut le lourd honneur de succéder au Maréchal Lyautey, M. Th. Steeg s'occupa tout de suite de l'hydraulique au Maroc. Les projets en voie de réalisation furent poussés énergiquement ; un programme d'ensemble fut élaboré ; son exécution fut commencée et s'achèvera avec toute la diligence que permettent les ressources financières du pays.

L'irrigation, en Algérie, est le plus souvent dans un état primitif et les grands travaux qui en permettront le développement n'en sont encore qu'à leur début, remarque Mr R. V. C. Bodley dans le volumineux ouvrage qu'il publie sous le titre **Algeria from within**. Cependant, au cours de ses dernières pages, il expose que l'Algérie, grâce à la « politique de l'eau », est en train de reprendre le rôle de grenier d'abondance qu'elle tint pendant l'Empire romain. Ce livre est une laborieuse compilation farcie d'observations et d'expériences personnelles, à la fois un guide et un journal de voyage. On y trouve, habilement rassemblés, d'utiles renseignements sur la géographie et l'histoire de l'Algérie, sur la religion et l'ethnologie, sur les mœurs et les anomalies de l'administration, et une foule d'anecdotes parfois curieuses. Peut-être y regrette-t-on un peu de confusion et que n'aient pas été éliminés un bon nombre de détails d'une importance toute relative. Mais le voyageur anglais, qui n'a que quelques semaines à passer en Algérie, tirera profit d'une lecture préalable de ce consciencieux travail, et il pourra ensuite le relire avec un intérêt et un plaisir nouveaux.

« L'histoire ne s'écrit pas d'après des manuscrits », déclara un jour l'historien Mark Pattison, et c'est cette maxime que le

comte Henry de Castries a placée en épigraphe à ses deux magnifiques volumes sur **Les Sources inédites de l'Histoire du Maroc**, dans lesquels il a rassemblé le fruit de ses recherches dans les archives et les bibliothèques d'Angleterre. Placée ainsi en tête de ces copieux recueils de documents, cette épigraphe est pour le moins épigrammatique et marque chez l'auteur une modestie assurément excessive.

Tout n'est pas nouveau dans ces volumes, mais c'est la première fois que cette documentation est mise en œuvre, rapprochée, enchaînée, *éditée* à proprement parler. M. de Castries avait entrepris ce formidable travail en 1905 et l'a poursuivi jusqu'à sa mort récente, avec seulement l'interruption de la guerre, pendant laquelle il servit trois ans et demi au front. Il le divise chronologiquement en trois parties couvrant une période qui s'étend de 1530 à 1845, date de la conclusion du traité entre la France et le Maroc pour l'établissement de la frontière algérienne. La première traite de la dynastie saadienne, de 1530 à 1660 ; la deuxième, de 1661 à 1757, et la troisième, de 1757 à 1845, sont consacrées à la dynastie filalienne, chacune de ces parties comportant plusieurs subdivisions. La critique de pareils ouvrages revient à l'historien spécialisé, et nous nous bornerons à dire ici tout l'intérêt qu'offre, pour l'histoire de l'Afrique du Nord, le labeur désintéressé de M. de Castries qui s'est fait, avec tant de bonheur, l'historiographe du Maroc, donnant la preuve des plus admirables qualités d'historien, dans son souci d'exactitude et le parfait détachement avec lequel il aborde des questions où s'entremêlent la politique, la religion, les mœurs et les rivalités nationales.

La moisson documentaire de M. de Castries révèle les curieuses relations des sultans marocains avec l'Europe, mais elle servira surtout aux érudits. Depuis l'occupation française, l'état anarchique du Maroc a pris fin, et l'autorité du Maghzen se consolide et s'étend rapidement, si bien qu'on envisage, pour une date peu éloignée, la disparition de la dissidence. Certes, l'insurrection rifaine a provoqué de vives alarmes, mais la sage politique de M. Steeg a su profiter des succès militaires pour imposer la paix aux tribus turbulentes du Rif, et les sacrifices consentis n'auront pas été vains. Sous l'impulsion du Résident Général, l'effort de la France redouble, et les hommes, militaires et civils,

qui ont charge de cet effort, se familiarisent chaque jour plus intimement avec le pays et ses habitants. De cette familiarité dépendent les bons résultats obtenus. Des livres sont publiés qui répandent les connaissances recueillies par ceux que leurs occupations ou leurs fonctions mettent en contact avec l'indigène. Parmi les plus utiles de ces ouvrages, il faut compter celui de M. Paul Odinot : **Le Monde marocain**. Quelques renseignements statistiques très brefs, juste assez pour étayer de judicieuses considérations pratiques, des souvenirs et des expériences personnelles, des faits observés, forment la substance de ce recueil. Je ne sais guère de lecture plus attrayante et plus facile. Pour qui ne connaît pas le Maroc, c'est une révélation à chaque page, et pour ceux qui ont visité plus ou moins longtemps le pays, c'est une mise au point constante et une interprétation sagace d'une foule de faits et d'aspects qui avaient pu déconcerter. Un bon choix de photographies illustre agréablement le texte.

Le livre de M. Paul Odinot est le premier volume de la « Collection Sociologique » consacrée à « La Vie musulmane et orientale » qui devait paraître sous la direction de M. Edmond Doutté, dont une mort prématurée a interrompu la féconde activité. Le second volume de cette collection est un savant ouvrage de M. Louis Mercier sur **La Chasse et les Sports chez les Arabes**. Le sport, au sens anglais du mot, joue un grand rôle dans la vie sociale des Arabes. Leur histoire, les monuments de leur littérature abondent en documents sur le sujet, et il n'est pas surprenant qu'un peuple de nomades et de guerriers ait pratiqué la chasse autant que les expéditions guerrières et les invasions. L'auteur a puisé dans les documents archéologiques, dans les traités d'hippiatrique, d'équitation, de vénerie, de tactique du cavalier, et il y a joint les observations personnelles que vingt années d'existence parmi les Arabes en Orient et surtout en Algérie, en Tunisie et au Maroc, lui ont permis de faire. L'ouvrage offre une agréable variété. Il y est question tour à tour de la chasse de défense contre les fauves, de la chasse d'approvisionnement, des animaux tabous, des chiens, guépards, onces, lynx employés comme auxiliaires, de la fauconnerie, de la marche et de la course à pied, de la danse, du jeu de balle, de la lutte, des sports hippiques et des courses. Coutumes, supersti-

tions, anecdotes, prouesses, une multitude de traits et de détails curieux captivent et entraînent le lecteur qu'intéressent en outre des reproductions de précieuses miniatures orientales.

Le livre de Mr Walter B. Harris : **France, Spain and the Rif**, nous ramène aux problèmes politiques d'aujourd'hui, dont l'auteur est particulièrement bien informé, ayant passé la plus grande partie de son existence à Tanger où, dans la période qui précéda l'occupation française, il servit de toute son énergie les buts politiques de l'Angleterre. Nous ne discuterons pas ici certaines de ses idées ; il a sur le Moghreb des opinions solidement ancrées dont il ne saurait plus changer. Nous retiendrons simplement qu'il rend justice à l'œuvre de la France au Maroc. Selon lui, l'occupation, par les troupes françaises, de la riche plaine de l'Ouergha a rendu possible le succès des Espagnols contre Abd el Krim et les tribus rifaines. La simultanéité des opérations dans les deux zones et la coopération des deux états-majors étaient la seule méthode pour obtenir une victoire qui, du reste, ne pouvait faire de doute, et dont la politique si bien avisée de M. Steeg sut tirer un si admirable parti. On ne peut s'étonner que Mr Harris ait tendance à exagérer l'importance de ces opérations militaires et à présenter comme un héros l'habile meneur que fut Abd el Krim. Il faut reconnaître néanmoins qu'il s'efforce d'être impartial et que son historique des opérations espagnoles est remarquablement bien informé.

L'histoire et la géographie ne sont jamais d'accord, et c'est la sottise des hommes qu'ils se battent pour les faire s'entendre. L'un des pires exemples de ce genre de conflits fut la lutte entre Rome et Carthage. Après son triomphe inespéré, Rome s'acharna à détruire la puissance qui l'avait mise à deux doigts de sa ruine. Elle s'en acquitta si complètement que l'on ne sait à peu près rien de l'histoire de Carthage, d'une histoire qui serait sans aucun doute passionnante, car les Carthaginois furent de grands navigateurs qui connurent vraisemblablement les côtes africaines de l'Océan. Ils furent d'admirables agriculteurs ; ils eurent de grands architectes, de grands artistes, de grands écrivains, une littérature qui dut refléter la glorieuse prospérité de la Cité. Peut-on oublier les noms de ces grands capitaines, Hamilcar, Hasdrubal et Hannibal ? Sans doute, les Carthaginois ont une réputation de cruauté, de traîtrise, de paresse, de vice, de rapa-

cité, mais nous n'en avons d'autre preuve que les écrits de leurs ennemis, les Romains et les Grecs, qui n'étaient pas sans péché. Aurons-nous jamais les témoignages des Phéniciens ou des Lybiens ? En tout cas, Carthage fut certainement la plus grande cité commerciale de l'antiquité et le principal facteur de civilisation dans la Méditerranée occidentale.

Une visite à Carthage procure une des émotions les plus poignantes que l'on puisse éprouver. Après la cité carthaginoise, trois autres cités s'élevèrent sur ce même site : une ville romaine détruite par les Vandales, une ville vandale prise par les Byzantins, et une capitale byzantine rasée par les Arabes en 698. Des constructions modernes s'élèvent malencontreusement sur l'emplacement de ces ruines, et les fouilles, par suite du prix des terrains, sont rendues presque impossibles. Cependant, avant que le site n'ait été livré aux lotisseurs pour villas de banlieue, le Père Delattre et d'autres archéologues français avaient pu procéder à des fouilles qui donnèrent des résultats intéressants. Dans un rapport préliminaire adressé à la Washington Archeological Society, le Professeur Francis W. Kelsey, qui le publie sous le titre **Excavations at Carthage**, propose que les autorités tunisiennes prennent de sévères mesures en vue de rendre possibles des recherches systématiques sur l'étendue totale du site. Comme les frais seront inévitablement énormes, le Professeur Kelsey préconise un appel aux diverses organisations scientifiques qui s'organiseraient pour une coopération sérieuse et fructueuse. Toute édification nouvelle serait interdite en deçà de certaines limites, et les terrains ainsi préservés seraient entretenus à la manière de Dougga et de Timgad. Cette brochure traite d'excellente façon un important problème.

On ne saurait mieux terminer cet examen de récents ouvrages sur l'Afrique du Nord, qu'en disant quelques mots du beau livre de Mme Madeleine Vernon, qui porte le titre séduisant de **Sands, Palms and Minarets**. Dommage qu'on ne puisse encore le lire en français, sans quoi je le recommanderais sans hésiter non seulement aux touristes et aux voyageurs qui se proposent de visiter cette attirante Afrique du Nord, mais encore à tous ceux qui, sans quitter leur fauteuil, désirent connaître ces belles contrées. La lecture du livre de Mme Vernon leur donnera la parfaite illusion d'un voyage. Avec elle, ils arriveront à Alger,

parcourront le Sahel, le Tell, la Kabylie, descendront par Constantine et Biskra jusqu'à Touggourt et Témacine, remonteront vers Tunis pour redescendre vers les oasis du Sud jusqu'à Gabès et à Djerba, l'île des Lotophages ; ils reviendront à Tunis par les mines de Gafsa et par l'intérieur du pays ; puis, après une halte à Alger, ils suivront leur guide vers le Moghreb, vers Oran moderne, vers Tlemcen, ville des Sultans, et, après un détour jusqu'au Figuig, c'est l'entrée au Maroc par Oudjda. Cette dernière partie de l'itinéraire se poursuit par Taza, Fez, Meknès, Rabat, Salé, et s'achève par Marrakech, Demnat dans l'Atlas, et par les villes portugaises de la côte atlantique, Mogador, Safi, Mazagan, Azemmour, et enfin Casablanca, grappin européen solidement accroché à un rivage hospitalier. Vraiment, je ne connais pas de livre qui, pour un parcours aussi long, pour une telle étendue de territoire, donne une impression aussi variée, aussi exacte, aussi complète. L'ensemble, fait de chapitres courts, est singulièrement cohérent. Tout s'y reflète. Les quelques pages sur les ruines de Dougga évoquent avec un art profondément émouvant la grandeur et la puissance romaines au temps où la contrée était une province proconsulaire. Le voyage au M'zab, à travers la désolation du désert, donne une idée de la vie aux oasis perdues dans le pays de la soif. Les vivantes et rapides descriptions de Kairouan, de Tlemcen, de Fez ou de Marrakech animent la vie musulmane d'autrefois et d'aujourd'hui. Sur ces tableaux d'une antiquité prestigieuse, d'un passé changeant où les civilisations passent avec une tragique rapidité, l'auteur, comme sur la chaîne d'une étoffe, trame le dessin coloré du présent. Sur le fonds atténué des siècles, une œuvre récente apparaît, imprécise parfois, nettement indiquée ailleurs et, en certains endroits, prenant ses contours définitifs. Avec une rare maîtrise de touche, l'auteur trace les grandes lignes selon lesquelles s'effectue l'effort nouveau d'une civilisation qui revivifie une immense contrée où stagnaient l'incurie, la misère, la destruction, la mort lente. Sobrement, mais nettement, avec discrétion mais avec conviction, Mme Vernon a su dire comment la France accomplit sa mission civilisatrice ; elle montre ce qui a été fait, les magnifiques résultats obtenus jusqu'ici et elle esquisse l'effort projeté pour un avenir immédiat. Ce beau livre, qu'illustre un choix d'intéressantes photographies, révélera aux lecteurs anglais et américains (car il

y a une édition américaine) que la France est de nouveau un grand pays colonisateur et qu'elle colonise avec humanité.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ALLEMANDES

Ernest Seillière : *Morales et religions nouvelles en Allemagne. Le romantisme au delà du Rhin*, Payot, Paris. — Leopold Ziegler : *Gestaltwandel der Götter* (Métamorphose des dieux), Otto Reichl, Darmstadt. — Du même : *Das heilige Reich der Deutschen* (le Saint Empire des Allemands), Otto Reichl, Darmstadt. — Victor Basch : *Les Doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne, Leibnitz, Kant, Fichte, Hegel*, Félix Alcan, Paris.

L'œuvre de M. Ernest Seillière est considérable. Elle comprend déjà environ quarante volumes et plus d'une centaine d'articles. Mais cette activité, en apparence dispersée, présente une très belle unité, et les explorations multiples où elle semble s'éparpiller sont très méthodiquement conduites par la pensée d'une vaste enquête, commencée il y a plus de vingt ans et infatigablement poursuivie, tendant à découvrir et à identifier les innombrables ramifications du romantisme et de l'impérialisme mystique à travers la vie, l'histoire et la pensée européennes des deux derniers siècles.

Si, dès l'abord, l'Allemagne a tout particulièrement attiré l'attention de M. Seillière, il ne faut pas voir là l'effet d'une prédilection spéciale, philosophique ou artistique, mais plutôt l'avertissement d'un secret instinct de défense qui amenait déjà naguère le jeune officier démissionnaire de l'Ecole de Fontainebleau à aller étudier sur place la mentalité germanique, parce qu'à ses yeux elle représentait, dans l'Europe d'aujourd'hui, la forme d'impérialisme la plus directement menaçante. Cette attitude défensive, jointe à une curiosité très avertie, on la retrouve au fond de tous ses jugements, même lorsqu'il s'attaque aux plus grands génies, à un Gœthe ou à un Nietzsche. C'est elle qui inspirait tout récemment encore un volume consacré à ces *Pangermanistes d'après-guerre*, au nombre desquels il range Spengler, Keyserling et même Thomas Mann (1). Ne nous étonnons pas de la retrouver dans son tout dernier livre, où il étudie **les morales et religions nouvelles en Allemagne.**

Parmi les prophètes qu'il nous présente dans cette seconde

(1) Il a d'ailleurs très loyalement rectifié son jugement, en ce qui concerne ce dernier, dans son récent volume.

fournée, il en est qui me paraissent d'ores et déjà des météores bien éphémères. Qui s'est aperçu de l'aurore nouvelle annoncée à grand fracas par un Anglais germanisé, M. Macready, dans son livre intitulé : *Der Aufgang des Abendlandes* (L'aurore de l'Occident) ? Pour s'intéresser à ces constructions théosophiques audacieuses sur le génie des Néanderthaliens et des Atlantes, il faut être initié ; il faut des dons très spéciaux ; il faudrait posséder pour le moins ce « troisième œil » dont étaient pourvus, à ce que raconte M. Macready, les premières races humaines — troisième œil que chez nous, pauvres Européens dégénérés et réduits à la vision binoculaire, il ne retrouve plus qu'à l'état de régression rudimentaire, sous le nom de « glande pinéale ». — Je ne crois pas davantage à la résurrection de Langbehn, le fameux auteur anonyme de ce livre sur *Rembrandt éducateur* (*Rembrandt als Erzieher*), qui a fait tant de bruit en Allemagne, il y a tantôt quarante ans. Non que je conteste l'intérêt que présente la biographie de ce « frère d'élection de Nietzsche » (avant sa mort converti au catholicisme), telle que vient de nous la raconter le Père Nissen, de l'ordre des Dominicains (1). Mais, outre que le succès de ce livre me paraît assez étroitement confiné dans un cercle de lecteurs catholiques, tout de même, dans l'éblouissant sillage qu'a tracé Nietzsche, et qui ne cesse de grandir, le pauvre Langbehn fait figure d'un satellite de bien minuscule importance !

Par contre, il est un auteur dont l'étude domine de très haut tout cet entourage, et il faut savoir gré à M. Seillière de nous l'avoir présenté le premier : je veux parler de M. Léopold Ziegler. Il est peu de lectures plus attachantes que celle de son grand ouvrage qui porte le titre de **Gestaltwandel der Götter** (Métamorphose des dieux). C'est un livre puissamment pensé. Il est, de plus, écrit dans une prose tour à tour philosophique, visionnaire et lyrique, qui rappelle souvent celle des premiers écrits de ce Nietzsche dont, à bien des égards, M. Ziegler est le disciple et le continuateur. En quelques raccourcis saisissants, voici toute l'histoire du sentiment du divin. D'abord, l'évolution hellénique, qui va du « mythos » de l'épopée homérique à l' « ethos » de la tragédie eschyléenne et sophocléenne, et enfin

(1) *Der Rembrandtdeutsche. Julius Langbehn*, von seinem Freunde Benedikt Momme Nissen. Herder, Freiburg i. B.

au « logos » de la spéculation platonicienne et néo-platonicienne. Puis le grand diptyque où le Christ crucifié et ressuscité de la « foi » paulinienne fait pendant au Messie vivant des Synoptiques. Ensuite, ces trois grands sommets du catholicisme médiéval : saint Thomas ou le Maître de la Théologie scolastique ; saint François d'Assise ou le Maître de l'Imitation évangélique ; Maître Eckart ou le Maître de l'Absorption mystique en Dieu. Enfin, après la Réforme luthérienne, après le déisme philosophique et après l'exposé des récentes théories de la cosmologie scientifique, mécanistique ou organistique, voici, pour finir, une renaissance religieuse dont le Zarathoustra de Nietzsche nous apporte l'évangile sous les espèces d'une mystique nouvelle — la seule aujourd'hui acceptable : une mystique « athée ». C'est arrivé à ce point que l'exposé, toujours si lumineux, de M. Seillière ne me paraît pas pénétrer dans les derniers replis de la pensée de son auteur. Car M. Seillière ne conçoit la religion que « théiste ». Par définition, elle consiste pour lui en un *rapport*, ou magique ou moral, avec une *Puissance extérieure et étrangère* dont le croyant cherche l'aide et l'assistance. De là, le danger d'impérialisme mystique, très justement dénoncé par lui. Pour M. Léopold Ziegler, au contraire, tout imprégné de mysticisme germanique, Dieu étant conçu « intérieur » au croyant, il n'y a plus, à proprement parler, « rapport », mais *identification*, simple prise de possession, en sorte qu'abandonnée à son inclination la plus profonde, plus la vie religieuse s'intériorise, plus elle doit aboutir à « l'auto-déification », sans aucune arrière-pensée de fanatisme dogmatique ni d'impérialisme politique. Confondre la religion ainsi entendue avec la spéculation théologique a été de tous les temps l'erreur des religions occidentales, erreur dont le Bouddhisme seul est resté exempt. *Summa theologia, summa irreligio*, conclut M. Ziegler. Et ainsi la « métamorphose des dieux », arrivée au dernier stade de son évolution, aboutit nécessairement au « mythos atheos ».

Au peuple allemand a été impartie la mission de formuler le mythe nouveau : telle est la pensée qui a inspiré le second grand ouvrage de M. Leopold Ziegler, **Das heilige Reich der Deutschen** (le Saint-Empire des Allemands). Car cela a été dès l'origine la prédestination du peuple allemand d'être par excellence le peuple « migrateur ». Et il faut prêter à ce terme

non pas le sens matériel d'une migration à travers l'espace, mais la signification symbolique d'une aspiration, d'une « Sohnsucht » toute métaphysique. De là, chez l'Allemand, cette répugnance à jamais « se fixer » ni dans un habitat, ni dans un état social ou politique, ni dans aucune forme définie et arrêtée de la vie, de la société, de l'art ou de la pensée. De là la vocation universaliste mystique du Saint-Empire, qui fut celle de ces empereurs othoniens à qui Ziegler a consacré des pages remarquables. De là, plus tard, cette aspiration titanique à la « Totalité » qui met un tourment infini au fond de l'âme de Faust, véritable *instinct faustique* de l'âme allemande, qui l'entraîne même pendant sa période classique. De là ensuite le romantisme allemand, renaissance littéraire du Saint-Empire moyenâgeux. De là cette dialectique hégélienne qui est une logique de « l'intégration », qui « inclut » la contradiction — *coïncidentia oppositorum* — et non une logique de la déduction qui « exclut ». De là enfin ces théories, si allemandes, sur « l'Inconscient », qu'on trouve dans les philosophies de Schopenhauer et de Hartmann, dans les interprétations mythiques d'un Bachofen, dans la psychanalyse d'un Freud — Inconscient à la fois collectif et individuel, passagèrement « refoulé », mais toujours indestructiblement présent — fond primitif, archaïque et ténébreux, dynamisme originel de la Vie, éminemment « ambivalent », tour à tour bestial, libidineux, incestueux, cruel, et puis aussi génial, prophétique, héroïque et créateur...

Et ceci nous ramène au problème central de M. Seillière, à ce mysticisme romantique ou naturiste où il ne cesse de dénoncer une rébellion tantôt individuelle, tantôt collective, contre l'esprit classique, c'est-à-dire contre les freins moraux et les cadres sociaux qu'a imposés à l'homme la notion chrétienne du péché d'origine, jointe à l'expérience rationnelle de l'espèce. Entre ces termes antagonistes, n'y a-t il donc aucune conciliation possible? On la trouverait peut-être dans la formule souvent citée qui définissait le classicisme « un romantisme maîtrisé ». Car elle pourrait être acceptée, cette formule, par M. Ziegler, lequel proteste véhémentement contre les exagérations de ces apôtres de l'irrationalisme et du biologisme à outrance, qui prêchent aujourd'hui en Allemagne « la guerre à l'esprit » et, sous prétexte de retour à la Primitivité, voudraient rayer de l'histoire de

l'humanité deux mille ans d'évolution mentale dans le sens de la civilisation et du « logos » ; et cette formule pourrait être aussi acceptée par M. Seillière, à la condition qu'il souligne, plus qu'il ne l'a fait, l'inévitable décadence d'un classicisme et d'un rationalisme desséchants, qui se perpétuent par des règles de plus en plus conventionnelles, par des cadres de plus en plus dévitalisés, et à la condition que dans les grandes crises romantiques, passionnelles, révolutionnaires et artistiques de « retour à la nature », il ne voie pas simplement, comme il dit, des « régressions » vers je ne sais quel stade mental de la période dite « asséritive », mais des phénomènes nécessaires de revitalisation, ou encore, selon la formule ingénieuse de M. Jules de Gaultier, des « rythmes de reprise ». « Reprise, écrit ce dernier, n'implique abandon d'aucune parcelle de pouvoir mental nouvellement acquis, mais addition à ce pouvoir nouveau de la part d'énergie ancienne abandonnée en cours de transformation (1). »

§

Si M. Seillière nous met en garde contre les dangers toujours menaçants d'un certain impérialisme romantique et germanique, M. Victor Basch, par contre, nous invite à communier sans réserve dans le culte des grands philosophes classiques de l'Allemagne. Son livre intitulé **Les doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne** est une apologie d'une très belle venue littéraire, d'une langue vigoureuse, parfois même éloquente, et d'une dialectique très pressante. Rappelant les polémiques passionnées qu'ont soulevées naguère, tant en France qu'en Allemagne, les noms de Kant, Fichte, Hegel, c'est-à-dire des représentants classiques de la pensée philosophique allemande, — par les uns rendus responsables de toutes les horreurs de la guerre, par les autres invoqués pour couvrir de leur autorité des actes qui révoltaient l'opinion du monde entier, — M. Basch nous annonce qu'il va « réviser ce procès ». — Je ne sais s'il était vraiment opportun de réveiller les échos de ces irritants débats, heureusement lointains et déjà presque

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er novembre 1926, l'article *Qu'il n'y a pas de poésie pure*. On trouverait de frappantes analogies entre certaines idées de M. Ziegler et celles qu'exprime M. Jules de Gaultier dans sa *Vie mystique de la nature*, analogies qui tiennent peut-être à ce que les deux penseurs ont subi l'influence commune de Nietzsche.

oubliés ; mais je ne puis pas dire que l'argumentation de M. Basch emporte toujours la conviction.

Voici par exemple cette thèse, soutenue tour à tour par M. Xavier Léon (1) et par M. Basch, à savoir que Fichte était un fervent adepte des principes de la Révolution française, et qu'il ne s'est détourné de la France que lorsqu'il a vu ces principes de liberté reniés par le peuple même qui les avait promulgués, et foulés aux pieds par Napoléon. N'empêche, cependant, que dans ses *Discours à la Nation allemande*, Fichte, l'ancien révolutionnaire, n'a pas pris pour texte de ses prédications enflammées la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*. Il savait bien que, pour exalter les Allemands il fallait leur parler un tout autre langage. Et il leur a dit : « Vous, Allemands, êtes le Peuple Elu, la Conscience supérieure de l'Humanité, dépositaires des promesses de la vie éternelle, parce que seuls vous parlez la langue du Peuple vivant, parce que seuls vous possédez la religion du Dieu vivant, parce que seuls vous possédez la philosophie inspirée par l'Esprit vivant. » M. Basch appelle cela une « rectification » de sa première manière. Reconnaissons que la « rectification » est d'importance ! Elle marque la ligne de séparation entre deux époques, entre deux mentalités. — On nous dit encore : Mais il est resté jusqu'au bout « un jacobin mystique ». Et cela est très juste. Car jacobinisme et pangermanisme sont des mentalités ou, si l'on préfère, des formes de fanatisme politique et national analogues, quasi convertibles. L'une prétend imposer au monde les grands principes de la Révolution française, l'autre les bienfaits, l'esprit et les méthodes de l'organisation allemande. Et ce qui rend le cas de Fichte si curieux, c'est que précisément il marque le passage qui peut conduire de l'une de ces mentalités à l'autre. — Mais, nous objecte-t-on, où était alors « l'organisation » allemande ? Il n'y avait même pas d'Allemagne ! — C'est vrai. Seulement c'est précisément le propre de ces mentalités, que sont le jacobinisme et le pangermanisme, de ne pas s'attacher à une *réalité existante*, mais à un système, à une utopie, à une idéologie. — Ou bien on objecte le fameux treizième discours, où Fichte condamne expressément toute politique coloniale, annexionniste et belliciste. — Mais oublie-t-on que

(1) Cf. *Revue de Paris* du 15 août 192 , l'article de M. Xavier Léon : *Fichte contre l'impérialisme*.

le pangermanisme ne se présente pas seulement sous la forme *politique* ? Dans beaucoup d'associations pangermanistes de la jeunesse allemande d'aujourd'hui, on professe le plus profond dédain pour les questions politiques. Ce qu'on veut avant tout, c'est une « culture », c'est-à-dire une hygiène, une éthique, une religion spécifiquement germaniques, d'où seront exclus tous les éléments étrangers ou impurs. L'antisémitisme qui règne dans ces milieux ne procède pas du désir de conquête, mais au contraire d'un souci « d'épuration ». Pareillement c'est parce qu'il représente une « culture » plus pure, que le Germain condamne et méprise « la civilisation » dite romane, vouée à la corruption et à la décadence. L'Allemagne, force de régénération qui « guérira le monde » : voilà le pangermanisme dont Fichte peut passer pour le père spirituel.

Mais c'est à Hegel surtout que vont les prédilections de M. Basch. Il lui a consacré la plus grande partie de son livre, et son exposé est le plus complet et le plus clair, sinon le plus impartial, qui ait été donné jusqu'à ce jour. Et ici encore, l'extrême tendresse qu'il ressent pour Hegel, théoricien de la religion laïque de l'Etat-Dieu, l'amène à glisser un peu rapidement sur un autre aspect de sa doctrine, avec une mansuétude qui, de sa part, nous surprend un peu. Car enfin il n'y a pas, chez Hegel, que l'Etat ; il y a *les* Etats, dieux terrestres dont chacun dit à ses fidèles : Tu n'auras pas d'autre Dieu devant ma face ! et qui se font entre eux une guerre éternelle et sans merci dont les pauvres humains supportent tous les frais. Hegel est le métaphysicien de la guerre. Certes, il n'est nullement pangermaniste, car le pangermanisme, ce serait le rêve d'un Empire universel, donc d'une Paix universelle. Or, s'il y avait paix universelle, il n'y aurait plus d'antagonismes, plus de conflits, plus de guerres, partant plus d'Histoire ! — Mais la guerre n'est pas pour Hegel simplement une nécessité historique inéluctable ; elle est aussi une indispensable et salutaire discipline morale ; elle est surtout une institution métaphysique et quasi divine, car elle est le moteur interne à la fois de l'Histoire et de cette fameuse dialectique, essentiellement catastrophique, dont se sont réclamés tour à tour les apôtres des guerres nationales ou de la *Realpolitik* bismarckienne, et les théoriciens de la guerre sociale et de la lutte de classes : « Ce qui constitue le mouvement dialectique, écrivait

Karl Marx dans son *Anti-Proudhon*, c'est l'existence simultanée des deux côtés contradictoires, leur lutte et leur fusion dans une catégorie nouvelle. Rien qu'à se poser le problème d'éliminer le mauvais côté, on coupe court au mouvement dialectique. » Voilà le langage où se reconnaît l'hégélien de la stricte observance ; dans ce radicalisme quasi diabolique qui consiste à pousser à fond les antagonismes ; dans ce mépris transcendant de la sensibilité humaine, de la propriété, de la liberté, de la vie humaine, bref de tout ce qu'on est convenu d'appeler les Droits de l'Homme, sitôt que la société ou la dialectique le commandent ; et aussi dans cet optimisme historique qui révoltait si fort le Nietzsche de la première *Inactuelle*, comme si les victoires de la Force, du Nombre discipliné ou de la Masse organisée, étaient aussi toujours et nécessairement les victoires de l'Esprit.

> Avant de nous prononcer, écrit M. Basch dans son introduction, il fallait réviser ce procès, étudier à nouveau et de manière plus pressante cette philosophie en faisant, cette fois, porter l'essentiel de notre enquête sur les théories morales, politiques et sociales de ces hommes qui nous avaient paru des héros et qu'on nous représentait tout à coup comme des sortes de malfaiteurs intellectuels. C'est à cette enquête qu'est consacré ce livre.

Mais ces théories peuvent-elles ainsi s'isoler de l'ensemble de la doctrine et du milieu historique pour lequel elles ont été formulées ? Et est-ce bien se maintenir dans l'esprit « d'une pure recherche scientifique » que de s'ériger dès l'abord en tribunal suprême, chargé de distribuer des palmes ou de prononcer des condamnations ? Car même à supposer que Fichte soit l'ancêtre spirituel d'un certain pangermanisme et Hegel le métaphysicien par excellence de l'impérialisme belliqueux, serait-ce une raison pour les traiter l'un et l'autre de « malfaiteurs intellectuels » ? Ils ont été les interprètes de leur époque : à nous de comprendre la nôtre.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES PORTUGAISES

Agostinho de Campos : *Camoès lirico*, tome III, *Redondilhas, autos e cartos*, Aillaud et Bertrand, Lisbonne. — Georges Le Gentil : *Almeida Garrett*, La Renaissance du Livre, Paris. — Affonso Lopes Vieira : *Os Versos*, Portugal-Brasil, Lisbonne. — Mémento.

Si les notions d'aujourd'hui n'étaient en grande partie faus-

sées par cette idée que l'Intelligence doit reprendre possession des territoires que la sensibilité romantique a dévastés, la conception que nous sommes appelés à nous faire de la Poésie et de ceux qui la servent encore serait moins sujette à divagations sophistiques. Aucune création véritable — et la création poétique moins que tout autre — n'est possible sans l'intuition qui semble bien ne pouvoir se manifester sans l'alliance étroite, instinctive, de la sensibilité et de l'intelligence.

C'est pourquoi les grands poètes gardent toujours en leur tréfonds quelque chose de mystique. Les plus classiques d'entre eux sont ainsi romantiques par certains côtés à leur insu. A ce point de vue, il n'est point d'étude plus passionnante que celle de **Camoëns lyrique**, à quoi l'*Anthologia portuguesa* a déjà consacré trois volumes. Nous avons présenté ici même les deux premiers, et les récentes fêtes de Lisbonne en l'honneur de l'auteur des *Lusiades*, grand-prêtre de la nationalité portugaise, nous font un devoir de parler enfin du dernier, en rappelant que M. le professeur Le Gentil, dans son choix de traductions, précédées d'une Introduction pleine d'aperçus définitifs, s'est efforcé de révéler au public français la splendeur, à peu près ignorée chez nous, de l'œuvre lyrique de Camoëns.

Dante, Pétrarque et Camoëns sont de la même lignée divine, a dit Joaquim Nabuco. Et l'éminent critique brésilien ajoute :

L'âme poétique du premier trouve sa résonance intégrale chez le second ; mais ils sont tous deux en esprit dans le génie du troisième pour émouvoir le cœur des hommes.

L'excellent lusophile anglais Aubrey F. G. Bell vante la force et la précision, la cristalline transparence de son verbe, la triste *saudade* et surtout la sincérité profonde qui l'imprègne.

Dans sa grâce et dans sa mélancolie, dit-il, dans son amour de la nature, dans sa dévotion passionnée, dans sa ténacité et son indépendance, dans son orgueilleuse sensibilité, dans la puissance d'expression de son don lyrique, dans son courage, dans l'ardeur de son patriotisme, il est la personnification de l'idéal de la nation portugaise.

Et Wilhelm Storck, dans sa préface aux *Sammtliche Gedichte*, ne craint pas d'affirmer que Camoëns n'est pas seulement le plus grand lyrique de son pays, mais l'un des plus grands lyriques de tous les temps.

Les Lusiades, ajoute-t-il, ne nous fournissent pas un portrait com-

plet de Camoëns. Nous y pouvons, certes, admirer le chantre patriotique, mais l'homme dans son être et dans sa vie, dans ses joies, dans son amour, dans ses ressentiments, dans ses tristesses, dans ses aventures à travers le monde, en un mot la personnalité intégrale, les mouvements et impulsions que lui imprime le Destin, tout cela ne peut être aperçu que dans l'œuvre lyrique.

Malgré de si exceptionnels mérites, M. Agostinho de Campos est obligé d'avouer, au début de son Introduction, que de cette œuvre admirable, trois fois plus volumineuse que les *Lusiades*, le commun du public ne connaît guère que deux ou trois sonnets et quelques *redondilhas*.

Camoëns, cependant, est peut-être plus grand poète lyrique que poète épique, et il est lyrique jusque dans l'épopée. Nous ajouterons pour notre part — et nous nous disposons à le prouver un jour par l'exemple, — que ce côté de son génie est à coup sûr le mieux capable d'universalité, c'est-à-dire le mieux apte à se faire apprécier des Français.

Le tome de *Camoëns lyrique* contient la suite des *redondilhas* choisies et que l'on peut considérer comme absolument authentiques. La seconde partie du volume est constituée par la transcription des *Autos* de Camoëns également composés en *redondilhas* pour la partie en vers, qui est la principale.

Contrairement à une opinion trop répandue, Camoëns, disciple fidèle de Gil Vicente, créateur du genre, se montre tout entier dans les *autos*. Interprète des sentiments de la Race, il n'hésite pas à protester, par la voie comique, contre l'envahissement de la mode italienne que pourtant il subissait lui-même par ailleurs. Il semble que, par endroits, Gil Vicente lui-même ressuscite, raille, au nom du moyen âge et des *Cancioneiros*, toute la Renaissance.

La troisième partie nous offre les lettres de Camoëns, qui sont de remarquables documents de critique littéraire. L'une d'entre elles enferme sept *redondilhas*. Suit une série fort curieuse de maximes et pensées, extraites de la correspondance du poète, et qui feront mieux apprécier son caractère.

En appendice, on trouve les meilleures redondilhas composées par Camoëns en castillan, et convenablement expurgées pour la première fois. Dans ce même volume figure l'un des plus beaux poèmes de Camoëns : la longue *redondilhia*, intitulée *Sion et*

Babylone, qui est l'un des sommets de la poésie lyrique de tous les temps. Un dernier tome doit contenir les *Sonnets*, que l'on doit placer dans toute bibliothèque de vrai lettré entre ceux de Pétrarque et ceux de Shakespeare. Un sentiment, qui fait pressentir Joao de Deus à plusieurs siècles de distance, les anime ; Joao de Deus, mais d'abord Garrett, dans ses meilleures pièces, celles où il crie l'angoisse de la passion.

Almeida Garrett : *Un grand romantique portugais*, tel est le titre que donne M. Georges Le Gentil à sa traduction anthologique des œuvres du poète. A juste titre, ce volume, précédé d'une magistrale introduction critique et biographique, devait prendre place en la collection des *Cent Chefs-d'œuvre étrangers* ; en Garrett est une haute figure de la littérature universelle, et la célébration du Centenaire du Romantisme en France peut servir de prétexte à éveiller des curiosités à son égard.

Non seulement il rapporta d'Angleterre, où il dut s'exiler à diverses reprises, à cause des troubles politiques de sa patrie, ce goût d'un passé plus ou moins légendaire qui fut le levain propre du Romantisme, mais c'est par un poème consacré à *Camoëns* qu'il marqua chez ses compatriotes l'avènement de la mode nouvelle, et il fut le premier à glorifier le lyrisme du chantre des *Lusiades*. Restaurateur attentif du *Romanceiro* portugais, Garrett doit beaucoup à la poésie populaire, qui, par delà les modèles de l'Arcadie restés chers à son cœur, lui fit découvrir la simplicité expressive du langage.

Romancier à la Walter Scott dans *L'Arc de Sainte Anne*, essayiste tour à tour humoriste et sentimental dans *les Voyages à travers ma patrie*, historien d'art, critique, philologue, orateur brillant, Garrett, à travers sa vie tourmentée d'homme politique et de séducteur donjuanesque, fit preuve des dons les plus extraordinaires, servis par un sens inné de la mesure, mais ne réussit pourtant à donner l'impression du génie que vers la fin de sa carrière, dans les deux recueils de *Fleurs sans fruit* et *Feuilles tombées*, où saigne une âpre, douloureuse et déchirante sensualité, et dans certaines parties de son théâtre, notamment dans le *Frei Luiz de Souza*, dont précisément M. Le Gentil a tenu à offrir une traduction nouvelle intégrale parfaitement adéquate au texte original. Le *Frei Luiz de Souza* est une tragédie de tendresse pure, où le poète semble avoir transposé les sentiments

qu'il éprouvait lui-même pour sa fille née, comme l'héroïne du drame, d'une union illégitime. Et Garrett est avant toutes choses le restaurateur du théâtre national. Il y a consacré le meilleur de ses forces et de son talent ; mais, ne nous y trompons point : de même que Camoëns reste lyrique dans l'épopée, le dramaturge de *L'Auto de Gil Vincente*, de *Filipo de Vilhena*, de *Luiz de Souza*, de *L'Armurier de Santarem*, de *La Nièce du Marquis*, trouve le secret du pathétique dans l'émotivité lyrique qui fait le fond de son tempérament passionné.

Humoriste impertinent, il a fini par la dévotion, dit avec justesse M. Le Gentil.

Nul plus que cet habitué des ambassades, dit encore le savant traducteur qui a su choisir dans l'œuvre multiple de l'écrivain les pages les plus caractéristiques, n'a été cosmopolite. Il maniait avec une égale aisance, où il entre une pointe d'affectation, le français, l'anglais, l'espagnol, l'italien et l'allemand. Nul, par contre, ne s'est montré plus résolument national. Son œuvre embrasse toute l'histoire portugaise, toute la légende. Nourri autant que Racine de l'antiquité grecque et résistant avec un tact très sûr à toutes les nouveautés compromettantes, il n'en a pas moins reconnu que l'essence même de la poésie romantique se confondait avec le thème du souvenir, avec la *saudade*.

Il a donc rouvert la source où se sont abreuvés depuis lors tous les poètes portugais dignes de ce nom.

Il était réservé à Affonso Lopes-Vieira de tenir toutes les promesses de Garrett. Ce pur génie lyrique est issu des mêmes affinités ethniques qui ont engendré l'auteur du *Frei Luiz de Souza*, dit fort judicieusement Julio Brandâo, son frère en *saudade*.

Par le miracle d'une sensibilité particulièrement vibrante, servie par un goût éclairé et par une puissante foi dans le destin de la Race, Affonso Lopes-Vieira, âme franciscaine nourrie de spinozisme délicat et des musiques légendaires incluses au folk-lore de sa patrie, est parvenu à résumer dans son art, à la fois très savant et très spontané, la pure essence du lyrisme atlantique. Certes, Heine et les meilleurs d'entre nos symbolistes français ont été ses maîtres ; mais, en se conquérant peu à peu lui-même, selon les étapes successives que l'on peut suivre dans le récent volume qui enferme à titre définitif son œuvre en **Vers**, il a réussi à donner voix aux plus secrets mouvements d'âme de la Race.

Le regretté critique brésilien Elysio de Carvalho ne s'y est pas

trompé, qui écrivait à son propos et sans s'attarder aux mérites spéciaux de l'érudit et philologue :

Il n'est pas seulement un artiste parfait; il est celui qui représente le mieux, à l'heure actuelle, le génie de la Race et les aspirations d'idéal de son peuple. En même temps, il personnifie la légende rutilante du Chevalier. A ce titre, son œuvre se présente comme un très curieux document de l'évolution du sentiment poétique lusitanien. Il ne créa pas un nouveau vers, mais il sut enrichir les mètres anciens. Il a tout rajeuni : les thèmes, les images, les expressions, les cadences. Très ancien et très moderne à la fois, il sut créer de surprenants effets d'évocation ou suggestion, grâce à l'originale musicalité de ses combinaisons rythmiques.

Il est aussi le poète pur, tour de force que nul de ses émules, même aussi largement doués, n'a réussi. Il a su découvrir par ses poésies complètes, réunies en un volume admirablement édité, un ingénieux classement ; d'abord un *Romanceiro* en trois parties, ensuite un *Cancioneiro* également en trois parties. Saluons ici l'un des grands artistes de l'Europe contemporaine.

Mémento. — M. Afranio Peixoto publie deux volumes remarquables qui appelleront prochainement notre commentaire : *Camoès e o Brasil* et *Camoès medico*. Ce sont là de précieux matériaux pour la chaire d'Etudes camonéennes à l'Université de Lisbonne.

Ont paru récemment : *S. Francisco de Assis, vision franciscaine de la Vie*, par Leonardo Coïmbra, aux éditions Maranus ; *A. Ilhas Desconhecidas*, par Raoul Brandâo, prestigieuse évocation des Açores, chez Aillaud et Bertrand ; *A morte do palhaço e o Misterio da Arvore*, suite d'essais d'un style particulièrement émotif par le même, aux éditions de *Seara Nova*. *O Seiscentismo* par le pénétrant critique Antonio Sergio, aux mêmes éditions.

Seara Nova qui, par la force des choses, renonce au combat direct, donne de fortes pages de l'aviateur-poète Major Sarmento de Beires (n° 97) et un curieux numéro spécial consacré à l'Orient (n° 99). — Lire dans *Agnia* (n° 58), la magistrale étude d'Hermeni Cidade : *Le lyrisme de Camoens*.

PH. LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

M. N. Goussiev : *La Jeunesse de Tolstoï*. — G. Baratz : Recueil de ses travaux, deux vol., Paris, 1927. — V. Teliakovski : *Souvenirs, 1898-1917. Mon collègue Chaliapine*,

En Russie, on commence à se préparer à fêter dignement le

centenaire de la naissance de Tolstoï, en décembre 1928. La société tolstoïenne doit faire paraître à cette époque une édition complète des œuvres du grand écrivain, qui embrassera également toute sa correspondance. Cette édition comptera en tout 90 volumes. La correspondance présentera cet intérêt particulier qu'à côté des lettres de Tolstoï, il y aura les réponses de ses correspondants ou les lettres ayant provoqué une réponse de Tolstoï. Pour cette époque également, l'ancien secrétaire de Tolstoï, M. N. Goussiev, prépare un grand ouvrage en plusieurs volumes, qui aura pour titre : *La vie de L. N. Tolstoï*. Le premier volume de cet ouvrage : **Tolstoï dans sa jeunesse**, vient de paraître. C'est une biographie de Tolstoï qui va de 1828 à 1862, année de son mariage. Ce premier volume, il faut le dire, n'apporte pas beaucoup de traits nouveaux. Dans le dernier chapitre, Goussiev, parlant du mariage de Tolstoï avec Sophie Andreievna Bers, emploie l'expression « le pas fatal », ce qui indique que l'auteur se montrera plutôt sévère envers celle qui, durant 50 ans, fut la compagne fidèle du grand écrivain. C'est seulement à partir du départ de Tolstoï pour le Caucase que Goussiev puise largement dans le Journal inédit de Tolstoï, et les citations de ce Journal forment la partie la plus intéressante de l'ouvrage. Les notes datées du séjour de Tolstoï à l'étranger, époque où il se passionne pour le jeu, sont également fort intéressantes. Le 21 février 1857, Tolstoï arrive à Paris. Là il fréquente les théâtres, la Sorbonne et le Collège de France, suit des cours d'anglais et d'italien. Il retrouve à Paris son grand compatriote Tourguenev, qu'il voit souvent. Le 8 avril, jour de son départ, il note dans son journal :

Je suis entré pour un instant chez Tourguenev. En prenant congé de lui, j'ai pleuré. Je l'aime beaucoup, il a fait de moi un tout autre homme.

Dans les lettres de cette époque adressées à Botkine, il ne prévoit même pas le moment où Paris pourra n'avoir plus d'intérêt pour lui.

Le Louvre, Versailles, le Conservatoire, les théâtres, les cours du Collège de France et de la Sorbonne, et la jouissance d'une liberté dont en Russie je n'avais pas même l'idée.

Dans une autre lettre, il écrit :

A mon grand étonnement, les Français jouent Beethoven comme des dieux.

Il ne songeait pas à quitter Paris, quand, le 6 avril, il alla voir une exécution capitale. L'impression d'horreur qu'il en ressentit fut si vive que le lendemain même il quittait Paris. De Genève où il s'était rendu tout d'abord, Tolstoï va ensuite à Baden-Baden.

Ici, écrit Goussiev, dès les premiers jours il se rendit à la maison de jeux, joua à la roulette et perdit un peu. Mais sa vieille passion pour le jeu se réveilla. Le lendemain, il note en effet dans son Journal : « Du matin au soir, la roulette. J'ai perdu ; vers la nuit j'ai gagné. » Le troisième jour : « Malade. Du matin jusqu'à 6 heures, la roulette, le soir j'ai gagné ». Le quatrième jour : « J'ai emprunté à un Français deux cents roubles et je les ai perdus. » Il se donne la promesse de ne plus jouer. Malgré cela, le lendemain, un ami de Polonsky, M. E. Kenblezki, lui ayant apporté de l'argent, de nouveau il alla jouer et perdit : « Cochon ! écrit-il dans son Journal. Le sixième jour je n'ai pas joué parce que je n'avais plus un sou. Je me dégoûte ». Le lendemain, il joue de nouveau. Le huitième jour, arrive Tourguenev auquel il emprunte de l'argent, qu'il perd aussitôt. Le onzième jour, Tolstoï quitta Baden, se rendant à Francfort, d'où il partit pour la Russie.

L'hiver 1858-1859, Tolstoï le passe à Moscou. Il songeait à se marier et cherchait un parti possible. C'est à cette époque qu'il écrivit *Le bonheur de famille*, nouvelle dans laquelle il décrit ses relations avec M[lle] V. Arséniev, héroïne de son premier amour sérieux.

En 1858, Tolstoï avait fait la connaissance de la famille Bers, où il y avait trois filles. L'une d'elles, Sophie Andreievna, lui plaisait particulièrement, mais elle était encore beaucoup trop jeune pour qu'il fût question de mariage. C'est seulement en 1862 que Tolstoï, dont les sentiments pour Sophie Andreievna n'avaient fait que croître, lui fit l'aveu de son amour. Le mariage eut lieu le 25 septembre et les nouveaux époux allèrent aussitôt à Iasnaia Poliana. Tolstoï a décrit dans *Anna Karenine* toutes les phases de son roman d'amour avec Sophie Andreievna. Une semaine après son mariage, Tolstoï reprend son Journal. Il écrit :

Je ne comprends pas comment cette semaine s'est passée. Je ne me rappelle rien qu'un baiser, près du piano, et l'apparition de Satan. Ensuite la jalousie pour le passé, le doute en son amour et l'idée qu'elle se trompe elle-même.

L'édition des deux forts volumes de M. Baratz : **Recueil des travaux sur les éléments hébraïques dans les monuments de la littérature russe ancienne**, est un hommage filial au grand savant et juriste que fut G. Baratz. Avocat célèbre, Me Baratz était en même temps un grand savant hébraïste, et, en général, un savant de tout premier ordre. Ces deux volumes, très bien édités, sont d'une lecture aride, mais ils seront indispensables à ceux qui voudront étudier les sources du droit slave ancien.

On parle beaucoup, en ce moment, de Chaliapine, qui du reste, durant sa longue et glorieuse carrière artistique, a défrayé souvent la chronique théâtrale. On parle beaucoup de lui, en ce moment, parce que Chaliapine, qui porte le titre de « Chanteur national », a osé donner cinq mille francs au profit des enfants malheureux de l'émigration russe, afin que quelques dizaines d'entre eux puissent aller deux mois à la campagne. Ce geste généreux a provoqué la colère des dirigeants russes et toute la presse soviétique traite Chaliapine de « garde-blanc », de « contre-révolutionnaire » et réclame que le gouvernement le prive de son titre de chanteur national, lui confisque ses biens, etc. Dans quelques interviews, Chaliapine s'est montré peu ému des foudres de la presse soviétique ; il pense qu'en dépit d'un décret du gouvernement, il restera quand même « chanteur national » du peuple russe.

Très à propos est paru à Moscou un petit livre de V. Teliakovski, ancien directeur des théâtres impériaux, intitulé **Mon collègue Chaliapine**. Il y a trois ans, la maison d'édition « Vrémia », à Pétersbourg, avait publié les souvenirs de Teliakovski, très intéressants pour l'histoire du théâtre en Russie. Dans ses souvenirs, qui vont de 1898 à 1917, il parle déjà souvent de Chaliapine. Très grand admirateur de son talent, il avait déployé tous ses efforts pour l'attirer sur la scène des théâtres impériaux. Chaliapine, comme nombre d'artistes prodigieux, eut toujours beaucoup d'envieux et d'ennemis à l'affût de chaque petit incident pour en faire un événement et le calomnier. Dans son petit livre, Teliakovski fait justice de plusieurs de ces incidents au sujet desquels la calomnie fit jouer à Chaliapine un assez vilain rôle. Entre autres, il raconte en détail un incident qui fit tant de bruit qu'on en parla même à l'étranger : l'agenouillement de Chalia-

pine devant l'empereur Nicolas II. Et voici à quoi se réduit cette histoire : les choristes des théâtres impériaux recevaient, après vingt-cinq ans de services, une pension misérable de 300 roubles par an. Depuis longtemps, ils réclamaient en vain l'augmentation de cette retraite ; le budget des théâtres était très limité et l'on ne pouvait faire droit à leur demande. Alors, les choristes résolurent de provoquer un incident, pendant une représentation, quand l'empereur serait là, afin d'attirer l'attention sur leur misérable sort. C'était le 6 janvier 1911, pour la première de *Boris Godounov*. Le théâtre était archicomble. L'empereur, sa fille Olga, l'impératrice douairière et plusieurs autres membres de la famille impériale assistaient à la représentation. On chuchotait, raconte Teliakovski, qu'un incident se préparait, mais personne ne savait quoi ; le secret était bien gardé par les intéressés. Le 3e acte venait de se terminer. Chaliapine, acclamé par la salle entière, parut une dernière fois aux appels, puis alla dans sa loge. Tout à coup, de tous côtés de la salle partent des cris : L'hymne ! l'hymne ! — et derrière le rideau baissé, le chœur entonne l'hymne. Quand les solistes, qui étaient dans leurs loges, apprirent qu'on chantait l'hymne, tous descendirent sur la scène, car, d'après la règle des théâtres impériaux, tous les artistes, même s'ils n'étaient pas costumés et grimés, devaient prendre part à l'exécution de l'hymne. Quand le rideau, enfin, se leva, sur la scène se tenaient le chœur et les artistes et tous, se tournant vers la loge impériale, tombèrent à genoux. A ce moment, Chaliapine, le dernier, arrivait sur la scène. Voyant tout le monde à genoux, il se demanda un moment ce qu'il devait faire, puis trouvant impossible de rester seul debout, lui aussi s'agenouilla. L'empereur fut très touché de cette démonstration qu'il prit comme une preuve de dévouement envers sa personne, mais Chaliapine fut attaqué par tous les journaux « libéraux », qui le qualifièrent de traître et de réactionnaire.

Dans son livre, Teliakovski donne quelques lettres très intéressantes de Chaliapine. Dans l'une d'elles, datée du 12 avril 1908, il parle de l'art en Amérique :

Mon cher et bien estimé Vladimir Arcadievitch, je vous écris encore une fois pour injurier le pays d'outre-mer et glorifier notre sainte mère la Russie. Plus ce diable d'impresario me traîne dans le monde, plus je vois la misère et la stupidité morale des étrangers. Rarement j'a vu ignorants tels que les Américains du Nord et du Sud. L'art, pour

eux, n'est qu'un amusement, et si on leur dit que l'art est un besoin de l'homme, alors ils écarquillent leurs yeux de hiboux, agitent lentement leurs paupières et disent en souriant que c'est l'argent qui est le besoin de l'homme, l'argent avec lequel on se procure les plaisirs d'ordre inférieur et supérieur. Les plaisirs inférieurs, c'est le cabaret, les cafés-chantants ; les plaisirs supérieurs, c'est-à-dire purs, c'est le théâtre de drame et d'opéra, les tableaux dans les magasins et aux expositions. Et voilà ! Et voilà, je m'exhibe devant ces cochons. Sans doute, ils paient beaucoup d'argent, distribuent beaucoup d'applaudissements, mais qu'ils aillent au diable avec leur argent et leurs applaudissements. Il me semble que c'est la dernière fois que je vais en pays lointain.

D'autre part, en accusant ce public d'ignorance, peut-être suis-je injuste envers lui. En effet, qui leur a expliqué, ne fût-ce qu'une fois, qu'on peut apprendre beaucoup de choses au théâtre, que le théâtre est une chaire humaine. ? Sont-ce ces Italiens, qui pullulent comme des chats ! Plus je vois de ces artistes de grande célébrité, et surtout de directeurs de théâtre, plus je comprends le public qui fréquente le théâtre. Tout cela, c'est une telle crapulerie qu'en les voyant et observant ce qu'ils font, de quoi ils s'occupent, je vous jure que tous mes os commencent à avoir mal...

Cependant, Teliakovski estime que cette tournée de Chaliapine en Amérique lui fut préjudiciable en ce qu'elle marque un arrêt dans son développement artistique et surtout comme novateur dans l'art théâtral.

J.-W. BIENSTOCK.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Littérature-Publicité. — Vieux Paris. — Ménagerie intime. — Simili-Charlot. — Mots, Propos et Anecdotes.

On a parlé ces temps-ci de la littérature-publicité. Un concours a été organisé, auquel des écrivains ont pris part, et plusieurs prix (Grand Prix Beaumarchais), ont été décernés. J'ai remporté autrefois un joli succès dans cette littérature. Je venais de prendre la critique dramatique au *Mercure*. On me persuada bientôt qu'il me fallait absolument un « habit » pour certains spectacles. Un habit, même modeste, coûtait en ce temps-là au moins deux cents francs, et deux cents francs, en ce même temps, et pour moi, étaient une somme. Je pensai que je trouverais facilement un tailleur qui me le ferait, moyennant éloges de ses étoffes et de sa coupe dans mes chroniques. Le procédé ne me gênait pas le moins du monde. Je m'en promettais au contraire

beaucoup d'amusement. Ce n'était pas dans une chronique que je voyais cette réclame, mais dans plusieurs, mais dans toutes ! Il en aurait eu pour son drap. Je me rendis chez Dusautoy, avenue de l'Opéra, et j'exposai mon affaire. Le *Mercure de France*, la critique dramatique, Maurice Boissard ? Autant parler grec. Après dix minutes de conversation, je me retrouvai sur le trottoir, sans habit. J'allai chez Werder, autre nom fameux, rue des Capucines. Un homme charmant, mais peu lettré, car il déclina ma proposition. Un autre tailleur en renom, que je visitai rue Laffitte, m'accueillit aussi bien. Même des tailleurs de second ordre, rue de Richelieu, chez lesquels je pensais avoir plus de chance, ne goûtèrent pas mieux ma combinaison. Quand je rentrai le soir chez moi, fourbu de ma course, fatigué de tant de paroles, j'étais toujours sans habit. Je voyais approcher ces spectacles dont on m'avait parlé et où je menaçais de faire si triste figure et de représenter si piètrement la revue à laquelle j'appartenais. Ce fut l'amour qui me sauva et qui sauva les belles-lettres en même temps. Une dame que j'honorais de mes faveurs me trouva un tailleur, se chargea de la dépense, et au jour dit j'avais mon « sifflet », surnom bien en rapport avec mon genre de critique. Mais à la réputation que j'ai acquise, qui ne voit combien le tailleur aurait gagné qui me l'eût fait contre « réclame » !

J'avais une course à faire rue de Cléry. J'en ai profité pour faire une petite visite au Passage du Caire. Endroit délicieux, très pittoresque, démodé au possible, vrai vestige du Paris de Paul de Kock, une vraie surprise au milieu du Paris d'aujourd'hui. Des boutiques vieux modèle, occupées par des commerces qu'on ne voit que là, surmontées d'un petit entresol à l'ancien temps, avec des fenêtres qui portent chacune le numéro, en écusson, correspondant à chaque boutique. De temps en temps, une porte, donnant sur un couloir, au bout duquel un petit escalier conduisant à ces entresols. Au bouton d'une de ces portes, cet écriteau, à la main :

> *en évitant de faire*
> *cogner la porte en la*
> *refermant*
> *vous obligeriez l'ouvrier*
> *qui travaille à côté.*

On a envie de tirer son chapeau à cet artisan si poli.

Au haut d'une autre porte, cet autre écriteau, tout à fait commercial :

ANGELA *au 1er étage à droite*

Quel commerce peut bien faire cette Angela ? Si j'avais plus de hardiesse, je serais peut-être monté voir. Jusqu'à ce nom : Angela, n'est-ce pas charmant, et d'un autre temps ? Stendhal avait une maîtresse nommée Angela,« catin sublime », a-t-il dit. Dans une des petites galeries adjacentes, un hôtel à « passes ». Un homme entrait là, suivant une femme. Pauvre bonhomme ! L'amour de cette façon ? C'est à fuir. Un chat se prélassait dans un coin, que j'ai caressé un bon moment, tout pareil à mon Boule d'autrefois et à mon Bibi d'aujourd'hui. Je suis resté là près de deux heures à flâner, à rêver, à tout regarder, comme au temps de ma jeunesse, quand je partais explorer tel ou tel quartier de Paris, ravi des mille choses que je découvrais. Le Passage du Caire rappelle beaucoup, en plus petit, le Passage du Saumon, qui existait autrefois rue Montmartre, sur l'emplacement de la rue Bachaumont aujourd'hui. J'y allais souvent avec mon père, quand j'étais enfant, voir des demoiselles dans un entresol analogue — des Angelas, sans doute ? (1)

Il y a quelques années, une voisine est morte, qui vivait seule et avait une vieille poule. Ma bonne l'a recueillie. Elle s'est tout de suite trouvée très à l'aise au milieu des chats et des chiens, qu'elle connaissait de vue et qui la laissent fort tranquille, et a pris peu à peu leurs habitudes. L'été, dans le jardin, elle se pose comme eux sur un coussin, au soleil, et l'hiver, quand le froid sévit et que les feux sont allumés, elle sait très bien entrer dans la maison par la porte toujours ouverte, et s'installer devant le

(1) On avait parlé, avant la guerre, de démolir le Passage du Caire, pour construire un cirque sur son emplacement. Aujourd'hui, l'argent manque, et les propriétaires (ils sont quarante-quatre) se montreraient exigeants. Espérons que l'argent manquera longtemps et que ces propriétaires se montreront de plus en plus exigeants. La hideuse trouée du boulevard Haussmann, au coin de la rue Drouot, avec toutes les maisons charmantes qu'elle a mises par terre, peut suffire pour le moment à notre contentement.

poêle, sur un fauteuil, au milieu des chats qui l'entourent, restant là comme eux à somnoler, à jouir de la chaleur, avec des petits gloussements de satisfaction. C'est un spectacle à la fois comique et touchant, qui me fait éclater de rire et me ravit.

Je flânais l'autre jour boulevard Rochechouart. Est passé devant moi un simili-Charlot. C'était tout à fait sa taille, sa démarche, son allure, ses gestes, son visage, son teint, ses jeux de physionomie, et son costume au complet, avec le petit chapeau melon posé sur l'oreille, les énormes souliers et le stick habituel. Il y manquait un rien, mais qui est tout : la vraie flamme si caressante du regard, le délicieux sourire et je ne sais quoi qui indique la race, du vrai Charlot, grand artiste. Ce simili-Charlot s'est assis à une terrasse de café, est entré dans une pharmacie, s'est assis à une autre terrasse de café, avec toutes les mines et les pitreries qu'on voit au vrai sur l'écran. Des gens suivaient, faisaient cercle, admiraient : « Etonnant. Très réussi ! C'est tout à fait Charlot ! » J'ai trouvé cela lamentable. Se contenter ainsi de singer, de répéter, de s'effacer sous l'image d'un autre, de donner l'illusion d'un autre ? N'être qu'une copie, si réussie soit-elle ? Un tout petit tour, mais personnel, n'eût-il pas mieux valu, la moindre grimace, mais qui ne fût pas empruntée ?

Que de gens, en littérature, sont comme ce simili-Charlot !

Je viens de relire les cent cinquante dernières pages de *La Chartreuse*, qui me donne tant de plaisir à chaque nouvelle lecture. Je constate une fois de plus que le personnage avec lequel je m'identifie le mieux,avec lequel je me sens le plus à l'unisson pendant ma lecture, celui dont les actions, les sentiments, les propos trouvent le plus de similitude en moi, c'est la Sansévérina. Serait-ce donc vrai, comme me l'ont dit bien des femmes, que je suis très femme dans tout mon caractère ? « Une femme à..... » me dit..... (*trop vif pour être imprimé*).

Je n'ai jamais eu une femme avec qui je puisse « briller ». Toutes celles que j'ai connues n'y auraient rien compris.

C'est un talent, de savoir se moquer de ce qu'on n'a pas.

Beaucoup de femmes ont l'air bien bête en faisant l'amour.

Il y a longtemps que je me le dis : je ne suis qu'un écrivain pour gens de lettres.

Du train dont je vais, c'est quand je serai mort qu'on rassemblera (peut-être ?) toutes ces petites choses que j'ai eu tant de plaisir à écrire. Quel autre grand plaisir que je ne connaîtrai pas !

Celui qui ne comprend pas qu'on puisse étrangler une femme ne connaît pas les femmes.

Je ne crains pas de le dire ; une société n'est pas complètement civilisée quand on n'y a pas la notion et la pratique des devoirs envers les animaux.

La beauté d'une femme, — à moins d'une laideur indiscutable, — peut très bien n'être qu'une affaire d'habitude. On rencontre tous les jours des femmes qu'il est bien probable qu'on trouverait parfaitement jolies si on était leur amant.

On me trouve immoral, subversif, sans respect : je n'exprime pas le quart, sur toutes choses, de ce que je pense.

PAUL LÉAUTAUD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Fernand Benoit : *Arles, ses monuments, son histoire.* Avec des illustr. ; Imp. Rey, Lyon. « »

Esotérisme et Sciences psychiques

G. Mondeil : *Le fluide humain devant la physique révélatrice et la métapsychique objective.* Avec 42 fig. et une planche ; Berger-Levrault. 40 »

Jane Oudot : *Edison et le psychisme* ; Edit. Pax. 3 »

Ethnographie, Folklore

Clément Bérard : *Au cœur d'un vieux pays,* légendes et traditions du Valais romand ; chez l'auteur, à Sierre. « »

Géographie

Martin Hurlimann : *La France, architecture et paysages.* Introduction de Paul Valéry. Nombr. illust.; Libr. des Arts décoratifs. 175 »

Littérature

Maxime Alexandre : *Les desseins de la liberté*; A Paris, chez l'auteur. « »

Georges Duhamel : *Le Voyage de Moscou*; Mercure de France. « »

Mme de Sévigné : *Lettres sur le pays de France.* Avec un portrait; Scherer. « »

Philosophie

Albert Spaier : *La pensée concrète,* essai sur le symbolisme intellectuel; Alcan. 45 »

Poésie

Jeanne Gaignière : *Par delà les nuées.* Préface par Charles Le Goffic; Figuière. 5 »

Alban Guyraud : *Voyage de l'homme. I : Sous le signe de Flore*; Le Bon plaisir, Toulouse. 6 »

Georges Lescouflair : *Simple album*; La France universelle. 12 50

Paul Mauve : *Pétales d'âme*; Les Primaires. « »

Giovanni Moscatelli : *Neurasthénie*; La Caravelle. « »

Politique

Jules Gautier : *La Chine brûle. Sera-t-elle bolchevisée*; Edit. d'art. 9 »

Préhistoire

Lieut.-Col. de Saint-Hillier : *Petite grammaire glozélienne à l'usage de tout le monde*; Crépin-Leblond, Moulins. « »

Questions religieuses

A.-J.-S.-M. de La Cambre-Mialet : *Les sentiers de la montagne ou l'Inquisition vue sous son vrai jour*; Figuière. 12 »

Roman

Pierre Billotey : *Le miroir aux alouettes*; Albin Michel. 12 »

Jean Guirec : *Une femme de seize ans*; Nouv. Revue critique. 10 »

Alphonse Le Borgne : *Les lois cruelles*; Figuière. 10 »

André Lichtenberger : *Des enfants dans un jardin*; Plon. 12 »

Marcel Millet : *Fabrice*; Edit. Radot. 10 »

Sociologie

F. Bayle : *Les hauts salaires*; Alcan. 30 »

Varia

J. Vacquier : *Visite aux Invalides.* Hôtel. Eglise. Institution. Musée. Avec des illustr.; Delagrave. 6 »

Voyage

A. Delacour : *Tableaux tunisiens*; Edit. Argo. 12 »

MERCVRE.

ECHOS

Anniversaire de Gustave Mathieu. — Les fouilles de Glozel. — A propos d'instituteurs. — Zola à vingt-quatre ans. Deux documents inédits. —

Pour celles qui se sont fait couper les cheveux. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Anniversaire de Gustave Mathieu, chansonnier et météorologue. — A Bois-le-Roi, près Fontainebleau, mourait il y a cinquante ans (le 15 octobre 1877) le poète-chansonnier Gustave Mathieu, qui avait été l'ami de Champfleury, de Pierre Dupont, de Charles Monselet, d'Alfred Delvau et l'un des plus fidèles habitués du Divan Lepelletier.

Il était surtout connu par ses recueils de poèmes et de chansons (Paul Arène qui faisait grand cas de son volume *Parfums, chants et couleurs,* lui consacra un bel article dans la *Vie littéraire* du 25 octobre 1877) ; mais il avait acquis aussi une sorte de célébrité en publiant un almanach météorologique. Après la mort de *Mathieu de la Drôme,* il avait imaginé de créer un *Mathieu de la Nièvre,* prétendant que pour faire un almanach à prédictions, il suffisait, depuis *Mathieu Laensberg,* de s'appeler Mathieu.

Or, chaque fois qu'il annonçait le beau temps, on était sûr qu'il pleuvrait à verse, constatait le *Figaro* du 24 octobre 1879. Une année, il écrivit dans son almanach qu'il ferait un hiver des plus rigoureux : décembre fut un printemps et sur les boulevards les consommateurs s'asseyaient à la terrasse des cafés. Ce qui n'empêchait pas Gustave Mathieu de passer recouvert de trois paletots et la figure enfouie dans un cache-nez énorme. « Quel froid ! criait-il. Demain, la Seine commencera à charrier... »

Puisque tous les journaux ont maintenant un bulletin météorologique, ils devraient célébrer comme il convient le chansonnier météorologue Gustave Mathieu (de la Nièvre). — L. DX.

§

Les Fouilles de Glozel. — Ce n'est qu'au *Mercure de France,* qui s'intéresse aux fouilles de Glozel depuis la fin de 1925, qu'on trouve une documentation complète sur cette affaire qui fait aujourd'hui tant de bruit. Beaucoup de personnes qui ne lisent pas habituellement notre revue, et même certains de nos abonnés qui n'ont pas leur collection sous la main ou n'ont pas le temps de faire des recherches, nous demandent de leur indiquer les numéros où il est question de Glozel. La voici :

Articles du Dr Morlet et de M. J. Loth dans la première partie de la revue ; articles de divers, discussions et correspondance, dans la seconde partie (Revue de la Quinzaine), *sous les rubriques* Préhistoire *et* Chronique de Glozel :

1925. — 1er décembre ;

1926. — 1er avril, 1er juillet, 1er août, 15 août, 15 septembre,

1er octobre, 15 octobre, 1er novembre, 15 novembre, 1er décembre, 15 décembre ;

1927. — Tous les fascicules, du 1er janvier au 15 octobre.

En tout 32 numéros.

§

A propos d'instituteurs. — A la suite de la publication dans le *Mercure* du 1er septembre dernier d'un *Echo* intitulé : *Le régime des vacances à la Bibliothèque nationale* et où il était très incidemment parlé des instituteurs sans élèves, nous avons reçu la communication suivante d'un « abonné du *Mercure de France* », mais dont la signature est illisible :

Prière de demander à M. H.M..., l'aûteur de la parenthèse suivante : (Que d'instituteurs payés grassement pour tenir des écoles sans élèves !), page 510 du dernier numéro du *Mercure* :

1° Si avec 9.000 fr. par an il se chargerait de faire vivre sa femme et deux enfants dans un pays éloigné de tout centre et n'ayant aucun moyen de communication ?

2° S'il était tout puissant, quelle somme annuelle nous octroierait-il, dans sa magnanimité ?

3° Si je n'ai pas assez de 40 élèves, combien faut-il que j'en emprunte au collègue voisin pour pouvoir émarger au budget national ?

4° Et enfin, pourquoi n'exerce-t-il pas une profession qui rapporte tant, et où il y a si peu d'efforts à fournir ?

Saint-Hilaire de Vouliès (Vendée).

Signé : Illisible

Instituteur et abonné au *Mercure de France.*

Notre collaborateur, à qui nous avons communiqué cette note, nous adresse la réponse suivante :

Le nombre des instituteurs payés pour tenir des écoles sans élèves est connu. Il a été donné par le ministre de l'Instruction publique en réponse à une question écrite posée par un député (réponse n° 7927, *Journal officiel*, 18 mai 1927, page 484). Il y a 1.182 écoles primaires sans élèves, dont 21 avec titulaires, 220 dont le titulaire est détaché dans un autre emploi et 941 sans titulaires. Il y a en outre 1.476 écoles ayant moins de 6 élèves (et néanmoins pourvues de titulaires, car sans cela la réponse l'aurait dit). Il semble donc que, s'il fallait donner à la Bibliothèque nationale quelques garçons de salle intérimaires pour la période des vacances, question que seule j'avais traitée et qui seule importe au public, on pouvait le faire au moyen d'une très légère compression sur ces effectifs.

Pour le traitement de 9.000 fr. affecté à un instituteur marié et père de 2 enfants, il paraîtra toujours insuffisant à celui qui le recevra ; quel est l'employé qui ne voudrait pas être payé plus qu'il ne l'est ? Je me contente donc ici de quelques observations.

Le traitement des instituteurs, qui a passé, sauf erreur, de 1.200 fr., chiffre d'avant-guerre, à 9.000 fr., chiffre actuel, a été beaucoup plus augmenté que

celui des autres agents de l'Etat. Les fonctionnaires ont vu leurs chiffres seulement triplés ou tout au plus quadruplés, et non octuplés. Au surplus, 9.000 fr. papiers représentent 1.800 fr. or, et avec cette somme on peut très bien vivre à la campagne (puisqu'on y vivait avec 1.200 fr. or), les prix or ayant d'ailleurs moins haussé en France que partout autre part.

On peut ajouter que l'instituteur rural, plus heureux que bien d'autres agents de l'Etat, a des avantages adventices très appréciables : la vie est moins chère pour lui puisqu'il n'a pas d'octroi à payer ; il dispose d'un jardinet qui peut lui fournir des légumes ; il est presque toujours secrétaire de la mairie ; il reçoit souvent de menus cadeaux, et même il peut avoir des répétitions payées à part, s'il a des paysans cossus et à plus forte raison des châtelains dans sa commune. S'il est marié à une institutrice, leurs deux traitements réunis leur permettent de vivre très largement ; il y a des ménages d'instituteurs qui gagnent plus que certains châtelains. Nombreux, paraît-il, sont ceux qui ont des autos.

Je laisse de côté les personnalités désobligeantes de votre correspondant et je me borne à souhaiter que les instituteurs primaires, dont le rôle est si important pour la culture intellectuelle et morale du pays, aient un peu plus que lui de désintéressement, de largeur d'esprit et de connaissance comparée des questions dont ils parlent.

H. M.

§

Zola à vingt-quatre ans. Deux documents inédits. — Par les biographes d'Emile Zola et aussi par *La Confession de Claude*, roman en grande partie autobiographique, on sait que, pour ses débuts à Paris, le futur auteur de l'*Argent* connut des jours d'extrême misère.

Lui-même raconta plus tard à Guy de Maupassant qu'il lui arriva souvent de ne pas manger, d'errer à la recherche de la fuyante pièce de cent sous et de fréquenter plus souvent le Mont-de-Piété que les restaurants.

« Il vécut quelque temps avec du pain trempé dans l'huile, de l'huile d'Aix que des parents lui avaient envoyée ; et il déclarait philosophiquement alors : « Tant qu'on a de l'huile, on ne meurt pas de faim. » D'autres fois, il prenait, sur les toits, des moineaux avec des pièges et les faisait rôtir en les embrochant avec une baguette de rideau » (*Zola*, par Maupassant, Quantin, édit. 1883).

Le Claude de *La Confession* transpose très peu la réalité lorsqu'il avoue que, dans ces moments-là, il restait des semaines sans sortir et que, lorsqu'on venait le voir, il se couchait, prétendant être indisposé — en réalité pour ne pas montrer l'usure de ses vêtements et de ses chaussures.

A cette période d'indigence se rapportent les deux documents ci-dessous, qui nous sont communiqués par M. Maurice Le Blond. Ce sont : un engagement de location et une lettre de Zola au gérant de l'immeu-

ble qu'il vint occuper, au troisième étage, 7, rue des Feuillantines, en juillet 1863.

Emile Zola était, à cette date, employé chez Hachette à 200 francs par mois. Le montant de son loyer s'élevait à 380 francs par an, ainsi qu'en fait foi l'engagement ci-dessous :

Entre les soussignés,

M. Masselin, demeurant à Paris, 19, rue Taranne, agissant au nom comme ayant charge et pouvoir de Mme Vve Spiral, propriétaire de la maison sise à Paris, rue des Feuillantines, n° 7,

D'une part,

et M. Em. Zola, demeurant rue de la Pépinière, 62
à Montrouge

D'autre part,

Il a été convenu et arrêté ce qui suit :

M. Masselin, ès-nommé, loue par ces présentes pour le terme de juillet prochain à M. Emile Zola, ce acceptant pour lui-même,un petit appartement au 3e étage de la maison située à Paris, sus-dite rue des Feuillantines, n° 7, et composé de trois pièces, celle à l'entrée servant de salle à manger avec emplacement à côté pour cuisine, salon et chambre à coucher ayant vue sur les jardins des Bains.

Cette location faite aux charges et conditions légales et d'usage, à raison de trois cent quatre-vingts francs, loyer par an, payable de terme en terme en outre de l'impôt des portes et fenêtres.

Et en outre d'entretenir le dit appartement en bon état de réparations locatives.

Fait double à Paris ce juillet mil huit cent soixante-trois.

EMILE ZOLA. MASSELIN.

Quatre-vingt-quinze franc par trimeste : la somme semble bien peu élevée. Zola eut pourtant parfois du mal à la payer Voici la lettre qu'il dut écrire au gérant, M. Félix Masselin, le 18 mai 1864 :

Monsieur,

Ma mère devait vous porter ce matin le montant du terme d'avril, que, par suite de fâcheuses circonstances, je n'ai pu solder en temps et en lieux.

La personne qui, me devant quelque argent, m'avait promis de me donner la somme nécessaire, vient de me manquer de parole. Je suis employé et ne touche mes appointements que le 1er de chaque mois, c'est-à-dire que, par moi-même, je ne puis vous satisfaire aujourd'hui.

Je suis honteux d'avoir de nouveau recours à votre obligeance en vous demandant un délai de quelques jours. Comme je ne voudrais pas me mettre une seconde fois dans la fâcheuse position de promettre sans tenir ma parole, je vous prie de laisser les choses dans l'état où elles sont jusqu'au 2 juin ; si je n'ai pu jusque-là vous donner l'argent que l'on me doit, je vous payerai sur mes appointements du mois. Vous pouvez envoyer votre commis toucher chez moi le 2 dans la matinée.

Je suis très chagrin de toute cette affaire. Comme je me trouve parfaitement

dans la maison et que je désire y rester à tout prix, j'aurai soin que de pareils embarras ne se représentent pas.

J'espère, Monsieur, que vous aurez confiance en moi. Votre responsabilité est à couvert par le congé que vous avez entre les mains, et je vous demande de ne pas y donner suite jusqu'à la fin du mois. Si je ne vous ai pas payé jusque-là, il m'est toujours possible de vous donner quatre-vingt-seize francs sur les deux cents francs que je touche mensuellement.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

EMILE ZOLA.

Il convient de rapprocher ces textes des notes prises par Edmond de Goncourt dans son *Journal* (27 mars 1886), à la suite des confidences que Zola lui fit sur ses dures année d'apprentissage :

« Jamais il n'avait été plus heureux que dans ce temps, tout misérable qu'il était ; il n'avait pas douté un instant de son succès futur... Il se glissait, dans sa cervelle de débutant littéraire, la pensée de la conquête de Paris. » — L. DX.

§

Pour celles qui se sont fait couper les cheveux. — Cette note bibliographique, qui pourrait être dédiée à M. Pierre Lièvre, dont on a lu la curieuse lettre dans le *Mercure* du 1er février 1917, est empruntée à la Bibliographie des Chansons, fabliaux, contes en vers et en prose, etc., ayant fait partie de la Collection de M. Viollet le-Duc (nouvelle édition, Paris, A. Claudin, 1859, in-8). L'ouvrage est rangé parmi les « Traités singuliers » :

Anti-Titus ou Remarques critiques sur la coiffure des femmes au XIXe siècle, Paris, Schoell, 1813, in-18.

Suit cette note :

Ce petit ouvrage d'érudition est de M. de Rothe de Nugent, et il est dirigé contre la mode adoptée par quelques femmes, sous le Directoire, de porter les cheveux courts autour de la tête, ce qu'on nommait *à la Titus*. Quoique ce petit livre parût intempestivement en 1813, car cette mode était passée, il se vendit en assez grand nombre pour être devenu très rare.

Il était, je crois, bien inutile d'employer tant de recherches à combattre une mode qui, de sa nature, en France, devait être oubliée avant même que son ridicule pût être savamment prouvé par l'impression.

Evidemment, Antony Méray, lorsqu'il rédigea ce dernier paragraphe, ne prévoyait pas la vogue de la mode actuelle. Il est vrai que, suivant les coiffeurs, elle toucherait à sa fin, et que, en attendant que les cheveux soient repoussés, le règne de la perruque serait proche. —

P. D.

Le Sottisier universel.

Comme reptiles, on ne rencontre que la grosse couleuvre et le scorpion jaune. — Général de Bonneval, *L'Illustration*, 16 juillet.

Le long de la plage... des milliers et des milliers de personnes de tous les sexes... grouillent, vont et viennent comme des fourmis. Pas un pouce du terrain qui ne soit occupé par un pied, par une main, une jambe. — *Echo de Paris*, 2 septembre.

— Jésus ! Marie ! s'exclama-t-il, mais, mon gentilhomme, il est impossible de célébrer le saint office de la messe...

Désignant, l'autel, il ajouta :

— Non prévenu de ce que l'on exigeait au juste de moi, je n'ai pas apporté l'hostie consacrée et je ne vois pas de tabernacle. — Henri Cain, *Echo de Paris*, 21 septembre.

Laure Pétrarque. — Légende au-dessous d'un portrait de Laure de Noves, *France illustrée*, 1er avril.

Un de ses chefs-d'œuvre, en ce genre, fut la création de Quasimodo, dans *Les Misérables*. — *L'Illustration* (Les nouveautés de l'écran), 17 septembre.

Publications du « Mercure de France ».

Le voyage de moscou, par Georges Duhamel. Vol. in-16 double couronne, 12 fr. La première édition a été tirée à 1650 exemplaires sur vergé pur fil montgolfier, savoir : 1625 ex. numérotés de 344 à 1968, à 35 fr., et 25 ex. marqués à la presse de A à Z, hors commerce.

Il a été réimposé en in-8 raisin et tiré : 55 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 55, à 150 francs ; 189 ex. sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 244, à 100 francs ; 33 ex. sur Ingres vert, 33 ex. sur Ingres crème, 33 ex. sur Ingres bleu gris, numérotés à la presse de 245 à 343, à 100 francs.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.



BULLETIN FINANCIER

Les rentes françaises, légèrement alourdies, conservent pourtant une allure satisfai-
ante ; les fonds russes, traités d'abord en reprise, reculent avec tout autant d'entrain,
lès que l'on connaît les dernières propositions des Soviets, qui ne peuvent vraiment pas
tre prises au sérieux par les négociateurs français.

Aux banques, l'on constate des moins-values, mais elles sont en général de peu
l'étendue et se traduisent par quelques points. Les chemins français restent négligés et
ans meilleure orientation ; il en va différemment des chemins de fer argentins, qui sont
n vedette, bien influencés par la progression de leurs recettes. Les valeurs d'électricité,
oujours très en faveur, sont bien achalandées ; on remarque la hausse de la part Elec-
ricité de Paris, de la Havraise d'Energie, et, dans le compartiment voisin, c'est-à-dire
elui des affaires gazières, celle de l'action Gaz et Eaux. Fermeté continue des actions
Compteurs et Matériel d'Usine à Gaz. Les affaires de produits chimiques restent très
lemandées ; Kulmann, Bozel et Maletra, les Usines du Rhône, Poulenc, accentuent
eurs progrès.

Au marché en Banque, la Mozembique s'est élevée au-dessus de 101 fr. ; on dit que les
énéfices de 1926 ressortiraient en augmentation et qu'un dividende serait distribué. De
orts achats ont été pratiqués sur la Tanganyika et la Huanchaca, cette dernière rede-
enant plus calme à 400 fr. La tenue de la matière s'étant améliorée à Londres, un
evirement s'est manifesté sur les caoutchoutières, favorisé d'ailleurs par la position de
lace, qui était chez nous vendeur.

Le Masque d'Or.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le 26 octobre 1927, à deux heures, en 2 lots

1° MAISON A PARIS (19e arrondissement)

AV. MODERNE, N° 1

(non classée), à l'**ANGLE DE LA RUE DU RHIN** ; contenance 373 mètres 40 centimètres environ ; **REVENU NET : 62.500 FRANCS** environ. **CHAUFFAGE CENTRAL.**

MISE A PRIX........ 800.000 FRANCS.

2° MAISON A PARIS (19e arrondissement),

AV. MODERNE, N° 2

(non classée), à l'**ANGLE DE LA RUE DU RHIN** ; contenance 346 mètres 50 centimètres environ ; **REVENU NET : 62.500 FRANCS** environ. **CHAUFFAGE CENTRAL.**

MISE A PRIX........ 800.000 FRANCS

S'adresser, pour renseignements, Me Roger BERTIN, avoué poursuivant à Paris, 7, rue de Penthièvre Me Delorme, avoué à Paris ; Mes Rafin et Ploix, notaires à Paris.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse,Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr.50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.